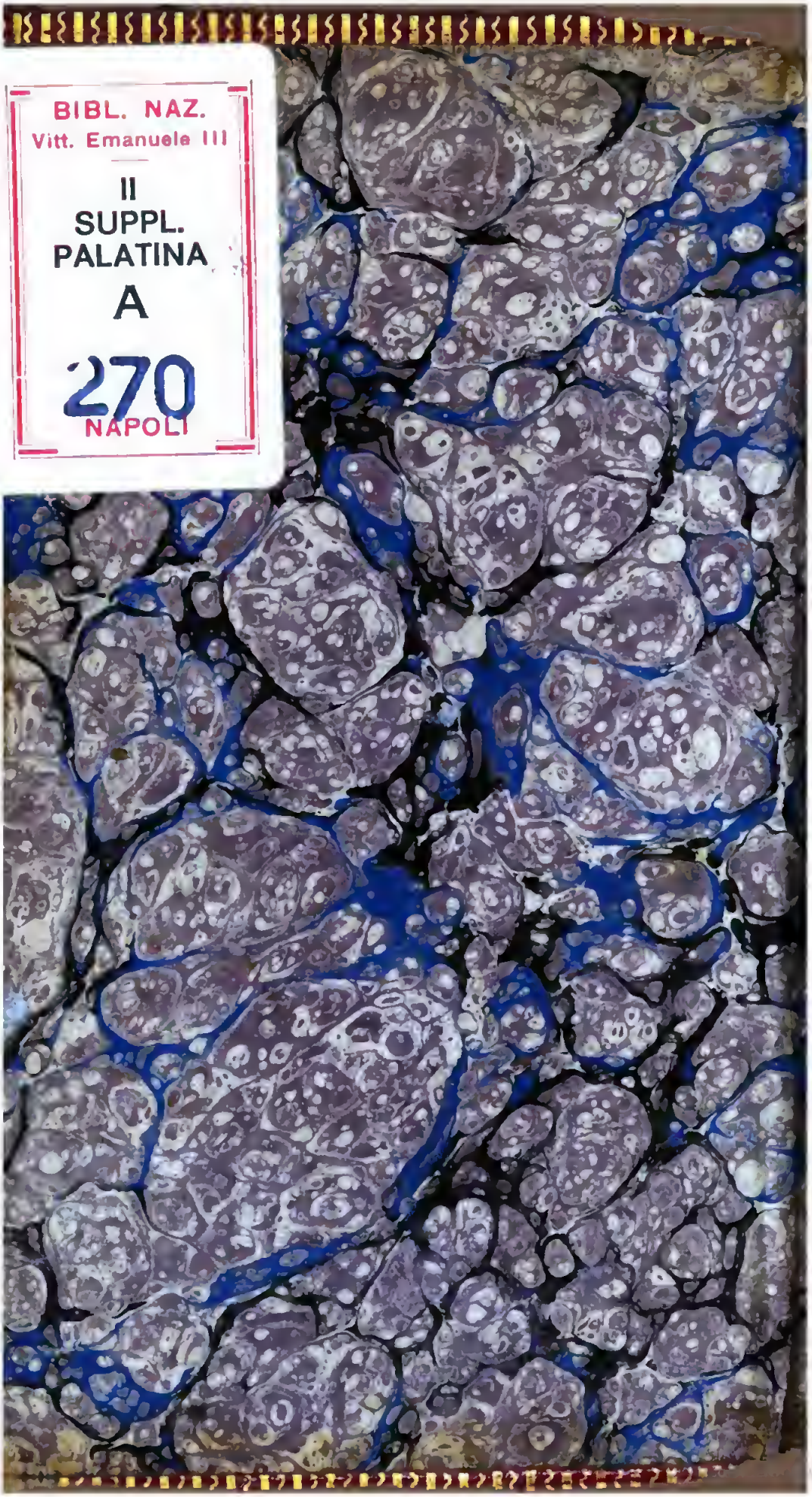
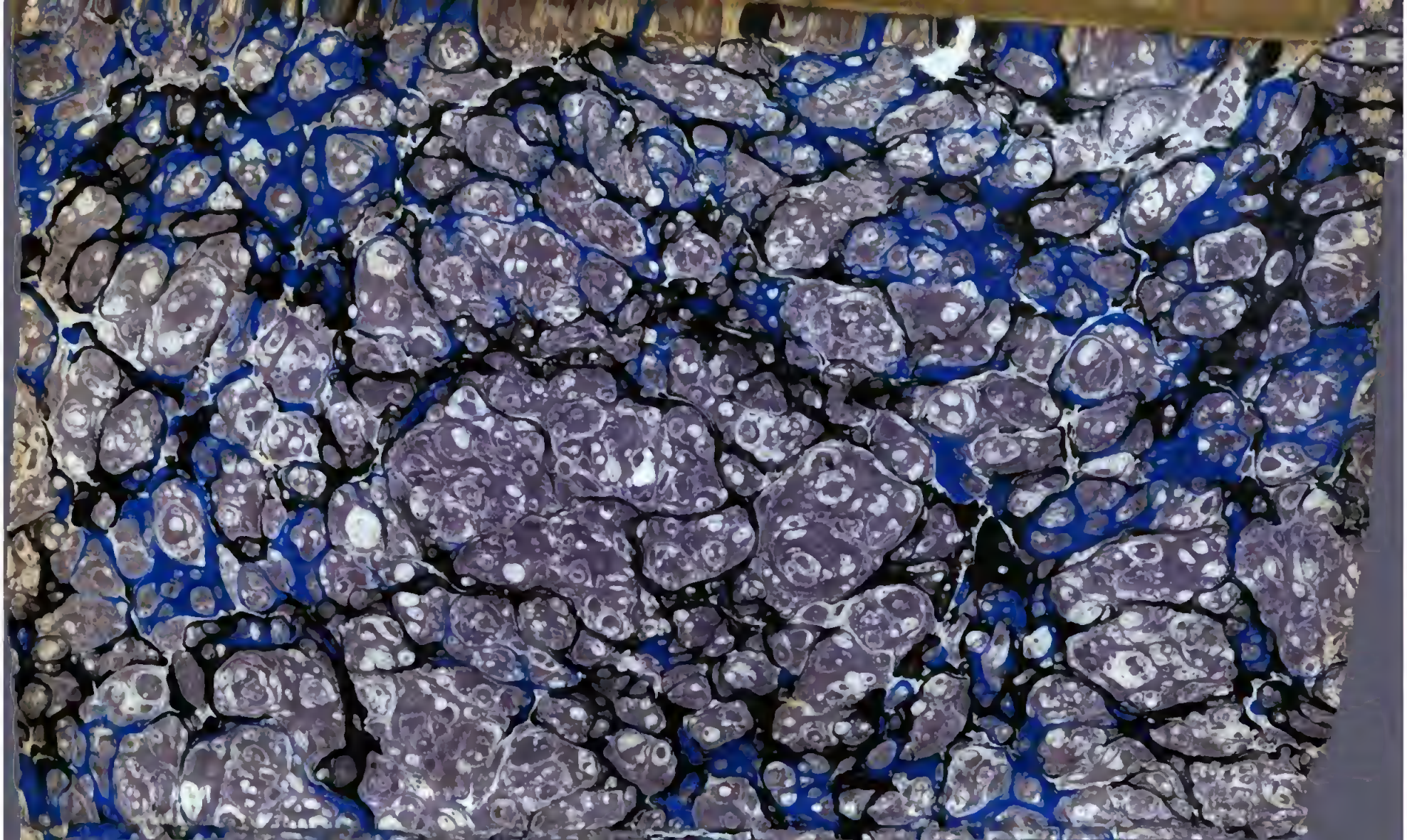
P. L.

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
270
NAPOLI





II Suppl. Palat. A 270

ABRÉGÉ
DES
VIES DES PÈRES
ET
DES MARTYRS.

627554

ABRÉGÉ
DES
VIES DES PÈRES,
DES MARTYRS,
ET
DES AUTRES PRINCIPAUX SAINTS,

TIRÉES des actes originaux, et des monumens les plus authentiques; avec une Pratique et une Prière à la fin de chaque Vie; et des Instructions sur les Fêtes mobiles.

PAR M. GODESCARD,
chanoine de S. Honoré.

Extrait, par lui-même, de son grand Ouvrage, traduit librement de l'anglais d'Alban Butler: précédé d'une Notice sur la vie et les écrits de l'Auteur.

TOME IV.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,
Chez B. WARÉE, Libraire, quai des Augustins, n° 20.

AN XI — 1802.

TABLE

Des Vies des Saints contenues dans ce quatrième Volume.

OCTOBRE.

jours du mois.

1er S. Remi, archevêque de Reims, apôtre des François..... *Page* 1
2 Les saints Anges Gardiens..... 6
3 S. Denys l'Aréopag. év. d'Athènes, mart. 8
4 S. François d'Assise, inst. des Frères Min. 10
5 S. Placide et ses compagnons, martyrs. 17
6 S. Bruno, fondat. de l'ordre des Chartr. 20
7 S. Marc, pape..... 26
8 Ste Brigite, veuve..... 28
9 S. Denys, évêque de Paris, et ses compagnons, martyrs..... 33
10 S. François de Borgia, troisième général de la Compagnie de Jésus..... 36
11 S. Taraque, S. Probe et S. Andronic, martyrs en Cilicie..... 47
12 S. Wilfrid, évêque d'Yorck..... 52
13 S. Edouard le Confesseur, roi d'Anglet. 54
14 S. Calixte ou Calliste, pape, martyr.. 59
15 Ste Thérèse, fondatrice des Carmélites Déchaussées, vierge... 62
16 S. Gal, abbé en Suisse..... 75
17 Ste Hedwige ou Ste Avoye, duchesse de Pologne, veuve..... 78
18 S. Luc, évangéliste..... 83
19 S. Pierre d'Alcantara, religieux de l'ordre de S. François..... 87
20 S. Artème, martyr..... 95
21 Ste Ursule, et ses compagn. vierg. et mart. 97
Le même jour, S. Hilarion, abbé.... 100
22 S. Philippe, évêque d'Héraclée, et ses compagnons, martyrs..... 109

jours du mois.
23 S. Théodoret, prêtre, martyr. . *Page* 115
24 S. Procle, archev. de Constantinople. 120
Le même jour, S. Magloire, évêque régionnaire, abbé de Dol..... 124
25 S. Crespin et S. Crespinien, martyrs à Soissons..... 128
26 S. Evariste, pape et martyr..... 131
27 S. Frumence, apôtre de l'Ethiopie... 133
28 S. Simon et S. Jude, apôtres..... 137
29 S. Narcisse, évêque de Jérusalem.... 142
30 S. Marcel le Centurion, martyr..... 145
31 S. Quentin, martyr..... 148

NOVEMBRE.

1er La fête de tous les Saints, vulgairement la Toussaints..... 152
2 La Commémoration des Morts..... 159
3 S. Malachie, archevêque d'Armagh.. 164
Le même jour, S. Hubert, év. de Liége. 171
4 S. Charles Borrom. card. arch. de Milan. 175
5 Ste Bertille, abbesse de Chelles..... 184
6 S. Léonard, hermite en Limousin... 188
7 S. Willibrord, 1er évêque d'Utrecht.. 192
8 Les Quatre Couronnés, frères, martyrs à Rome..... 199
9 S. Théodore, surn. Tyron, m. à Amasée. 201
10 S. André Avellin, clerc régulier, théatin. 204
11 S. Martin, évêque de Tours..... 207
12 S. Nil, anachorète, père de l'Eglise.. 220
13 S. Stanislas Kostka, novice de la Compagnie de Jésus..... 223
14 S. Saens, abbé en Normandie..... 229
15 Ste Gertrude, abb. de l'ord. de S. Benoît. 231
16 S. Eucher, évêque de Lyon..... 234
17 S. Grégoire, évêque de Tours..... 236
18 S. Alphée, S. Zachée, S. Romain et S. Ba-

jours du mois.

rulas, martyrs..... *Page* 239
19 Ste Elisabeth de Hongrie, veuve..... 243
20 S. Félix de Valois, instituteur de l'ordre de la Sainte-Trinité pour la rédemption des Captifs..... 251
Le même jour, S. Edmond, roi et martyr en Angleterre..... 254
21 La Présentation de la Sainte Vierge. 257
22 Ste Cécile, vierge et martyre..... 263
23 S. Clément, pape et martyr..... 267
Le même jour, S. Amphiloque, évêque d'Icône en Lycaonie..... 272
24 S. Jean de la Croix, 1er Carme Déch. 277
25 Ste Catherine, vierge et martyre..... 283
26 S. Pierre, évêq. d'Alexandrie, martyr. 286
Le même jour, S. Basle, hermite.... 290
27 S. Maxime, évêque de Riez..... 292
28 S. Etienne le Jeune, martyr..... 295
29 S. Saturnin, év. de Toulouse, martyr. 303
30 S. André, apôtre..... 306

DÉCEMBRE.

1er S. Eloi, évêque de Noyon.....*Page* 311
2 Ste Bibiane, vierge et martyre..... 322
3 S. François-Xavier, de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon. 325
4 S. Pierre Chrysolog. arch. de Ravennes. 343
5 S. Nicet, évêque de Trèves..... 346
Le même jour, S. Sabas, abbé en Palestine..... 350
6 S. Nicolas, évêque de Myre en Lycie. 360
7 S. Ambroise, archevêque de Milan, docteur de l'Eglise..... 363
8 L'Immaculée Concept. de la Ste Vierge. 384
9 Ste Léocadie, vierge et mart. en Espagne. 388
10 S. Melchiade, pape..... 390

jours du mois.

Le même jour, Ste Eulalie, vierge et martyre, à Mérida en Espagne. *Page* 394
11 S. Damase, pape..... 398
12 S. Valery, abbé en Picardie..... 402
Le même jour, S. Epimaque et S. Alexandre, martyrs, à Alexandrie..... 406
13 Ste Lucie, vulgairement Ste Luce, vierge et martyre de Syracuse..... 408
14 S. Spiridion, évêque de Trémythonte, dans l'île de Chypre..... 411
15 S. Eusèbe, évêque de Verceil..... 415
16 S. Adon, archevêque de Vienne..... 422
17 Ste Olympiade, veuve..... 426
18 S. Ruf et S. Zozime, martyrs..... 431
19 S. Némésion, martyr à Alexandrie... 433
20 S. Philogone, évêque d'Antioche.... 436
21 S. Thomas, apôtre..... 438
22 S. Ischyrion, martyr en Egypte..... 443
23 Les dix Martyrs de Crète, S. Théodule, S. Saturnin et autres saints Martyrs. 445
24 Ste Thrasille et Ste Emilienne, vierges. 449
25 La Naissance de N. S. J. C. vulgairement appelée la Fête de Noël..... 452
26 S. Etienne, diacre, premier martyr.. 463
27 S. Jean, apôtre et évangéliste..... 469
28 Les Saints Innocens..... 479
29 S. Thomas, arch. de Cantorbéry, mart. 483
30 S. Sabin, évêque d'Assise, et ses compagnons, martyrs..... 501
31 S. Sylvestre, pape..... 503
Le même jour, S. Savinien, évêque de Sens, S. Potentien, et leurs compagnons, martyrs..... 505
Le même jour, Ste Colombe, vierge et martyre, à Sens..... 506

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

ABRÉGÉ
DES
VIES DES PÈRES,
DES MARTYRS,
ET
DES AUTRES PRINCIPAUX SAINTS.

Premier jour d'Octobre.

SAINT REMI, *Archevêque de Reims, Apôtre des François.*

L'OPINION la plus probable sur la naissance de S. Remi, est qu'il naquit en 439. Emilius son père, et Cilinie sa mère, illustres par leur noblesse et leurs richesses, le furent encore plus par la pratique des vertus. S. Remi eut deux frères plus âgés que lui ; ils reçurent une éducation conforme à leur naissance distinguée au château de Laon, que possédoient leurs parens. Le jeune Remi s'y étoit fait une petite solitude, où il se ren-

fermoit de temps en temps pour vaquer plus librement à la prière. Il fit de rapides progrès dans les sciences; et nous savons de S. Sidoine Appollinaire, qu'il fut regardé comme l'orateur le plus éloquent de son temps. Remi n'ayant encore que vingt-deux ans, fut élu malgré lui évêque de Reims; son mérite extraordinaire ayant entraîné les suffrages, et autorisé les évêques à lui accorder la dispense de l'âge requis par les canons pour exercer l'épiscopat, il en commença les fonctions avec le zèle le plus éclairé, et la charité la plus ardente pour le salut des ames.

Son assiduité à méditer les saintes écritures et à prêcher la parole divine, eurent bientôt les plus grands succès pour la conversion des pécheurs, des hérétiques et des infidèles. La sainteté du prédicateur, ses ferventes prières, auxquelles Dieu accorda souvent des miracles; son humilité, sa douceur, tout en lui attiroit les ames à Dieu, et préparoit S. Remi à devenir l'apôtre des François. Il y avoit environ cinq cents ans que les Gaules étoient sous la puissance des Romains, lorsque les François s'en emparèrent; loin d'en chasser ou d'en faire périr les habitans subjugués, ils devinrent un même peuple avec eux, et peu

à peu en adoptèrent les mœurs et le langage. Clovis, encore très-jeune, étoit leur roi, et fut le plus célèbre conquérant de son siècle. Quoique païen, il traitoit avec bonté les chrétiens, qui étoient en grand nombre parmi les Gaulois, et sur-tout les évêques; il épargnoit les églises, et témoignoit des égards distingués aux personnes d'une vertu plus connue. S. Remi fut de ce nombre; il lui fit rendre les vases enlevés de son église par un soldat païen, qu'il fit mourir.

Ce prince épousa en 493 Clotilde, dont le zèle pour la foi chrétienne et la sainteté ont mérité la vénération de l'église. Elle travailla à adoucir la férocité de son mari, et vint à bout de lui inspirer peu à peu du respect, et même du goût pour la religion chrétienne. Elle obtint de lui que son premier fils reçût le baptême; mais cet enfant étant mort peu de temps après, Clovis en fut vivement affligé, et s'en prit à Clotilde, d'avoir irrité, disoit-il, ses dieux, en leur préférant celui de l'évangile. Clotilde eut un second fils, elle obtint encore qu'il fût baptisé: le Seigneur, pour éprouver sa vertueuse mère, permit aussi qu'il fût malade. Il exauça aussi-tôt sa prière, et l'enfant recouvra la santé. Dans le même temps, une armée nombreuse sortie de la Ger-

manie et commandée par plusieurs rois, ayant passé le Rhin, parut sur les frontières de la France, dans l'intention de la piller et de s'en rendre maîtres. Clovis se hâta d'aller s'opposer à ses efforts, et leur livra bataille à Tolbiac, entre la Meuse et le Rhin. Il se mit à la tête de sa cavalerie; mais le choc de l'ennemi fut si terrible, que l'armée de Clovis se débanda bientôt. Dans cet instant, il se souvint que Clotilde lui avoit dit: Si vous implorez le seul vrai Dieu, qui est le Dieu des chrétiens, vous remporterez la victoire. Plein d'espérance, il lève les yeux au ciel, et dit tout haut: « O Christ! que » Clotilde adore comme le Fils du Dieu vi» vant, j'implore votre secours; délivrez» moi de mes ennemis, et je me ferai » baptiser en votre nom ».

Au même instant, sa cavalerie dispersée se rallie autour de lui, le combat recommence; les ennemis sont vaincus, et leur chef tué. Il gagna cette célèbre victoire l'an 496. Depuis ce grand événement, Clovis se disposa à recevoir le baptême. Sainte Clotilde partit avec saint Remi pour aller au-devant du roi; elle lui présenta le saint Evêque, qui dès ce moment, commença à l'instruire des mystères et des loix de la religion. Le prince, docile aux lumières de la grace,

se distinguoit des autres catéchumènes par sa piété et son assiduité aux saints exercices. Il fut enfin baptisé par saint Remi avec la plus grande solennité religieuse, le jour de Noël, avec une de ses sœurs et trois mille François.

Bientôt la foi de l'évangile s'étendit par toute la France; les miracles qu'opéroit S. Remi, son zèle pour le salut des ames, les gagnoient à Jésus-Christ. Il eut plusieurs disciples que l'église honore, et qui le secondèrent dans ses travaux apostoliques. Il en donna plusieurs pour pasteurs aux nouveaux fidèles, tant dans la Bourgogne que dans la France; et plein de jours et de mérites, il mourut le 13 janvier 533. Il fut enterré dans l'église de Saint-Christophe à Reims.

PRATIQUE. Le prix des ames rachetées par le sang de Jésus-Christ est infini. Tous les saints, à l'exemple du bon pasteur, ont tout sacrifié pour leur salut et celui de leurs frères; voilà pour chacun de nous le seul intérêt essentiel nécessaire et éternel que nous devons préférer à tout; et ce devoir s'étend sur tous les points de la conduite.

PRIÈRE. Divin Sauveur, qui par votre grace nous avez appelés à la foi de votre évangile, aidez notre foiblesse dans la pratique des vertus que le christianisme exige pour notre sanctification, et que votre infinie miséricorde soit à jamais glorifiée en nous. Ainsi soit-il.

Deuxième jour d'Octobre.

LES SAINTS ANGES GARDIENS.

Outre la fête de S. Michel et de tous les saints Anges, l'église en a établi une particulière qu'elle célèbre en ce jour, pour remercier Dieu des graces qu'il répand sur chaque ame par l'intercession et le zèle du S. Ange Gardien. Nous devons à ce prince de la cour céleste, un hommage habituel de respect, de confiance, de reconnoissance, dit S. Bernard, dont nous copions ici presque mot à mot la doctrine. La présence de notre Ange gardien mérite de notre part un respect de vénération. Sa charité soutenue pour nos véritables intérêts, doit nous inspirer en lui la plus vive confiance. Sa vigilance sur nous, et les services qu'il nous rend, ont droit à notre reconnoissance. Aimons donc, continue le saint docteur, nos Anges tutélaires; ces esprits bienheureux seront un jour nos compagnons et nos cohéritiers dans la gloire, après avoir été en cette vie nos tuteurs et nos intercesseurs auprès de Dieu. Que notre dévotion pour eux soit digne autant qu'il est possible, de leur

puissante protection contre les ennemis visibles et invisibles que nous avons à éviter ou à combattre.

Quelque foibles que nous soyons, quelque misérable que soit notre condition présente, quels que soient les dangers qui nous environnent, dit toujours S. Bernard, avec la grace de Dieu, nous ne devons rien craindre sous la protection du S. Ange gardien. Il nous assistera dans nos tribulations, il nous rendra victorieux dans nos tentations, il nous fortifiera dans les angoisses de la mort, et conduira notre ame à Dieu, son principe et sa fin éternelle.

PRATIQUE. Appliquons-nous à garder l'ordre que Dieu donna par Moïse à son peuple, avant d'entrer dans la terre promise. «Je vais, dit le Seigneur envoyer mon » Ange, qui marchera devant vous, il vous » gardera et vous conduira. Respectez-le, » écoutez sa voix, mon nom est en lui; il » vous introduira dans la terre que je vous » ai préparée».

PRIÈRE. Dieu trois fois saint, je vous adore avec les Anges dans le ciel et sur la terre, et vous supplie de m'accorder par leur intercession, la grace d'être fidèle à votre loi, en me conformant toujours en pensées, en désirs et en actions, à votre très-sainte volonté. Ainsi soit-il.

Troisième jour d'Octobre.

SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE, *Evéque d'Athènes, Martyr.*

SAINT Paul l'apôtre des nations, étant venu à Athènes, il y annonça Jésus-Christ. Cette ville célèbre étoit le siége des sciences et des arts. Par une des anciennes loix de cette république, dont la domination romaine s'étoit emparée, il étoit ordonné que toutes les matières qui appartenoient à la religion, seroient jugées par le tribunal des aréopagites; et cette loi s'observoit encore, quand S. Paul prêcha l'évangile au milieu de la place publique. Après l'avoir écouté quelque temps, on voulut qu'il vînt à l'Aréopage pour y expliquer sa doctrine.

S. Paul ne balança point de s'y laisser conduire, il y expliqua avec un zèle aussi éloquent qu'intrépide, les maximes du christianisme sur la pénitence, la pureté des mœurs, l'unité de Dieu, sa toute-puissance, ses jugemens, et la résurrection générale des morts à la fin des temps. Il parla avec une dignité, une onction qui étonnèrent les juges. Le

dogme de la résurrection parut cependant incroyable aux uns, d'autres frappés des preuves que S. Paul avoit à peine énoncées, lui témoignèrent le désir de l'entendre encore sur le même sujet. Parmi ce nombre, il s'en trouva plusieurs qui, dociles à la grace reçurent la parole divine, et crurent en Jésus-Christ.

Entre ceux qui cherchoient sincèrement la vérité, on distinguoit une femme nommée Damaris, et S. Denys, un des membres de l'Aréopage. Ils furent les premiers de l'église d'Athènes; et saint Denys de Corinthe nous apprend que S. Denys l'Aréopagite, devint depuis évêque d'Athènes, et qu'il fut placé sur le siége de cette ville par S. Paul lui-même. Les plus anciens auteurs ecclésiastiques assurent qu'il fut martyrisé pour la foi, et qu'il fut brûlé vif à Athènes. Ses reliques furent portées d'Athènes à Constantinople, de-là à Rome, d'où le pape Innocent VII les envoya à l'abbaye de Saint-Denys, en France.

PRATIQUE. Toujours la véritable conversion, en soumettant les esprits à la foi, a purifié et sanctifié les cœurs. Pourquoi cette divine lumière en nous éclairant, n'agit-elle pas avec le même succès sur cette soumission? C'est que notre volonté dépravée est rebelle à la grace, et que nous refusons de

lever les obstacles qu'y opposent nos passions.

PRIÈRE. Esprit saint, pardonnez-moi mes résistances à votre grace, elles ont été jusqu'ici un obstacle à ma sincère conversion. Je renonce dès aujourd'hui à mes passions, aidez-moi à me délivrer de leur joug, afin que je jouisse du bonheur de ceux qui vous aiment. Ainsi soit-il.

Quatrième jour d'Octobre.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, *Instituteur des Frères Mineurs.*

LE grand Saint que l'église honore en ce jour, est né à Assise en Ombrie, en 1182, de Pierre Bernardon et de Pica, tous deux d'une famille distinguée et originaire de Florence. Ils faisoient à Assise un commerce si considérable, qu'il paroît que le soin de leurs affaires temporelles leur fit négliger de donner une éducation soignée à leur fils, qui, de bonne heure, fut employé à se former aux travaux de leur état. Il apprit à parler si parfaitement le françois, qu'on ajouta au nom de Jean qu'il avoit reçu au baptême, celui de François, sous lequel il fut plus connu.

Quoique jeune encore, son affabilité, sa charité pour les pauvres, à qui il ne

refusoit jamais l'aumône, le faisoient aimer de tout le monde; il eut même le bonheur de conserver ses mœurs toujours pures. Dieu lui fit bientôt la grace de renoncer à ce goût des vains amusemens et aux désirs d'acquérir des richesses, dont il fut tenté quelquefois. Une maladie grave, après laquelle il se sentit attiré à aller vivre dans la solitude, pour s'y livrer totalement à la pénitence et à la prière, furent les voies dont la Providence se servit pour le conduire à la plus haute sainteté. Une ancienne église dédiée à S. Damien, située hors des murs d'Assise, étoit souvent son lieu de retraite: il y reçut des faveurs célestes. Il entreprit donc de la réparer. Ayant vendu pour cela des étoffes qu'il prit chez son père, il en remit l'argent au prêtre de cette église, pour être employé à ce pieux usage. Son père, instruit de ce dessein, courut le chercher; il l'accabla de reproches et de mauvais traitemens, reprit la somme que François avoit donnée pour le rétablissement de l'église de S. Damien. Le Saint accepta la proposition que lui fit son père, de faire devant l'évêque une renonciation publique à tous ses biens. L'acte en fut fait authentiquement, et le prélat qui en fut témoin, en versa des larmes de joie et d'admiration.

François alla hors de la ville chercher une retraite, il rencontra une bande de brigands qui l'insultèrent et le battirent. Un habitant d'une ville voisine l'ayant reconnu, le conduisit chez lui, lui donna des habits, et le retint autant qu'il put, en lui témoignant toute son affection. Mais après les réparations de l'église de Saint-Damien, auxquelles suffirent les aumônes des fidèles, recueillies par François, il se retira auprès d'une petite église appartenante à une abbaye de Bénédictins, appelée par ces religieux Notre-Dame des Anges de la Portioncule. Cette église étoit abandonnée, et presqu'entièrement ruinée. François entreprit aussi de la réparer; il en vint à bout. Il y prioit souvent, et y reçut des graces extraordinaires, spécialement la fameuse indulgence, si connue sous le nom de la *Portioncule*. Deux ans après, ayant entendu dans l'église, la lecture de l'évangile où Jésus-Christ dit à ses apôtres : *Ne portez ni or, ni argent, ni provisions pour le voyage, ni deux vêtemens, ni souliers, ni bâton*, il prit ces conseils de la perfection pour sa règle; et voulant s'y conformer à la lettre, il jeta son argent, ôta sa chaussure, quitta son bâton, et se revêtit d'un habit pauvre qu'il lia avec une corde, et donna

l'année suivante un habillement semblable à ses disciples, en y ajoutant seulement un capuchon pour couvrir la tête, et un petit manteau.

Le zèle du salut des ames, le don des miracles et la vénération de tous ceux qui le connurent à cette époque, lui attirèrent ses premiers disciples. Leur nombre s'augmenta jusqu'à cent vingt en très-peu de temps. François leur donna une règle, tracée d'après les maximes de l'évangile et la pratique des exercices pour la perfection la plus héroïque. Il alla ensuite à Rome, et obtint une approbation verbale du pape pour son institut en 1210. S. François fut ordonné diacre; mais son humilité toujours plus profonde, l'empêcha de consentir à être ordonné prêtre. De retour de Rome, les Bénédictins lui ayant cédé l'église de la Portioncule, il s'y établit avec ses religieux dans un état de pauvreté évangélique, qu'il appeloit le fondement de son ordre et la base des vertus religieuses. La terre nue lui servoit souvent de lit, sa tête appuyée sur une pierre. Ce qu'il mangeoit étoit rarement cuit, il ne buvoit que de l'eau, observoit huit carêmes chaque année, et gouvernoit ses disciples avec cette charité qui sait se proportionner à tout, et gagner tous les cœurs à Dieu.

Il cachoit avec soin les dons extraordinaires dont Dieu le favorisoit, et souvent il publioit ses propres fautes au milieu de ses frères. Pour pratiquer habituellement l'obéissance, il prenoit les avis des autres, et dans ses voyages, il se mettoit sous la dépendance du frère qu'il avoit pris pour l'accompagner. Sa vie toute séraphique, n'étoit souvent qu'une contemplation plus ou moins sensible aux yeux de ses frères, qui trouvoient en lui le plus tendre des pères et le plus parfait modèle. Il fit un voyage en Syrie, en Egypte, pour y prêcher l'évangile. Etant tombé malade en Espagne, Dieu lui rendit la santé, et accorda plusieurs miracles à ses prières. Il y fonda des couvens de son ordre, ainsi qu'en Languedoc et en Italie.

Il y avoit dix ans que son ordre étoit institué, il en convoqua en 1219, le chapitre général, où se rendirent cinq mille de ses religieux, qui furent logés sous des cabanes. Le Saint leur donna les plus utiles instructions sur leur perfection personnelle, le zèle pour la conversion des pécheurs et l'obéissance aux premiers pasteurs de l'église. Le chapitre général terminé, il envoya des religieux en Grèce, en Afrique, en France, en Espagne, en Angleterre, pour y éten-

dre le royaume de Dieu. Il réserva pour lui la mission de Syrie et d'Egypte, où il espéroit trouver le martyre. Il s'embarqua en 1219 avec onze de ses religieux à Ancone, et arriva au camp des Croisés; il passa dans celui des Sarrasins, et désira d'être mené devant le soudan, qui lui demanda pourquoi il avoit pénétré dans son camp. « Pour vous montrer, » lui répondit François, à vous et à votre » peuple, la voie du salut, en vous an» nonçant la vérité de l'évangile ». Le soudan lui offrit des présens, qu'il refusa, et le fit ramener avec sûreté au camp des chrétiens. S. François revint en Italie, où sa présence répara bientôt quelques relâchemens qui s'étoient introduits parmi ses religieux pendant son absence.

Le comte Orlando lui donna une solitude agréable sur le Mont-Alverne, qui fait partie de l'Apennin. Il lui fit aussi bâtir un couvent. Vers la fête de l'Assomption de l'an 1224, S. François se retira dans une petite cellule qu'il s'étoit fait préparer sur le Mont-Alverne; il ne retint avec lui que le P. Léon, son confesseur. Vers la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, il reçut dans une extase les stygmates des plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ses mains,

sur ses pieds et à son côté droit. Cette grace, une des plus insignes de celles dont il étoit comblé depuis long-temps, fut connue de plusieurs de ses religieux; et après la mort du Saint, cette grace ayant été constatée par des papes, des évêques et d'autres témoins dignes de foi, le saint siége a autorisé une fête particulière en mémoire de cet événement.

Depuis ce moment, la passion de Jésus-Christ fut l'objet ordinaire des méditations de S. François. L'abondance de larmes qu'elle lui faisoit verser, et dont il ne vouloit point arrêter le cours, malgré les avis des médecins, lui fit perdre la vue quelque temps avant sa mort, qui arriva le 4 octobre 1226, dans la quarante-cinquième année de son âge. Son corps fut porté le lendemain à l'église de la Portioncule, de-là à celle de Saint-Georges, où il fut enterré.

PRATIQUE. C'est seulement aux humbles et aux petits que Dieu se révèle, et la sagesse mondaine, qui n'est qu'erreur, ténèbres ou corruption, ne conduit qu'au péché et à la mort. Etudions souvent aux pieds de la croix de Jésus-Christ, cette étude se fait sur-tout par la prière, et nous y trouverons la force et la sagesse divine, qui peut tout et qui sait tout.

PRIÈRE. Divin Sauveur, éclairez nos esprits sur le mystère adorable de vos souffrances et de

votre mort pour le salut de nos ames, et donnez à nos cœurs les sentimens de contrition, de reconnoissance et d'amour qui vous sont dus à tant de titres. Ainsi soit-il.

Cinquième jour d'Octobre.

SAINT PLACIDE, *et ses Compagnons, Martyrs.*

La réputation dont jouissoit S. Benoît, pendant qu'il vivoit à Sublac, s'étant répandue au loin, les plus illustres familles de Rome lui confièrent l'éducation de leurs enfans. Equice lui confia Maur son fils, à l'âge de douze ans. Placide, fils du Patrice Tertullus, n'en avoit que sept lorsqu'il fut mis sous sa conduite. Comme son cœur n'avoit point encore été corrompu par le monde, il étoit plus susceptible de recevoir les impressions de vertu que lui donnoit son maître.

Un jour, dit S. Grégoire, le jeune Placide se laissa tomber dans le lac de Sublac, où il étoit allé puiser de l'eau. S. Benoît n'eut pas plutôt appris cet accident, qu'il appela Maur, et lui dit : « Courez vîte, mon frère, l'enfant est » tombé dans l'eau ». Maur lui demande sa bénédiction, et s'empresse d'obéir.

Il marche sur l'eau, jusqu'à l'endroit où étoit Placide; puis le prenant par les cheveux, il revient au bord du lac. Ce ne fut qu'alors qu'il s'apperçut d'avoir marché sur l'eau. S. Benoît attribua ce miracle à l'obéissance de son disciple; mais celui-ci l'attribua à l'ordre et à la bénédiction de son maître. Placide décida la dispute, en disant: « Lors» que j'ai été tiré de l'eau, j'ai vu sur ma » tête le manteau de l'abbé, et lui-même » qui me secouroit ».

La conservation miraculeuse de sa vie fut regardée comme l'emblême de ce qu'avoit fait la grace pour le sauver de l'abyme du péché. Il parvint à un tel degré de perfection, que S. Benoît eut toujours pour lui une tendresse particulière, et qu'il le mena avec lui au Mont-Cassin en 528. Tertullus qui étoit le principal fondateur de ce monastère, vint quelque temps après leur faire une visite. Il fut très-touché des vertus de son fils; et pour en témoigner sa reconnoissance à S. Benoît, il lui donna une partie des biens qu'il avoit dans le pays. Il lui en donna encore d'autres en Sicile, et le saint patriarche y fonda un nouveau monastère près de Messine. Placide, âgé d'environ vingt-six ans, en fut fait abbé. On croit qu'il vint en Sicile

en 541, quelque temps avant la mort de saint Benoît.

Placide établit parmi ses frères cet esprit de pénitence, de détachement, de prière, de mortification, qu'il avoit puisé auprès de S. Benoît. Mais la tranquillité dont il jouissoit dans la solitude, fut troublée par une flotte de pirates païens qui abordèrent en Sicile. Ces barbares qui haïssoient les chrétiens, et sur-tout les moines, massacrèrent le saint abbé avec ses religieux qui étoient au nombre de trente, et mirent le feu au monastère, vers l'an 546.

PRATIQUE. C'est une erreur aussi générale que grossière en elle-même, de croire que le simple chrétien ne soit point obligé, pour être sauvé, à remplir les mêmes devoirs que les religieux. Il n'y a de différence de l'un à l'autre, quant à la loi, à la pratique de la charité, de l'humilité et de la foi, que dans l'usage des moyens; car, pour appartenir à Jésus-Christ, dit S. Paul, il faut dans tout état, crucifier sa chair, être mort au monde, et ne vivre que pour Dieu.

PRIÈRE. Mon Dieu, séparez-nous de ce monde de cœur et d'esprit; faites par votre grace, que nous y vivions comme n'y vivant pas, afin que nous ne vivions qu'en vous, de vous et pour vous. Ainsi soit-il.

Sixième jour d'Octobre.

SAINT BRUNO, *Fondateur de l'ordre des Chartreux.*

SAINT Bruno, issu d'une famille noble et ancienne, naquit à Cologne vers l'an 1035. Dès ses premières années, on ne vit rien en lui qui ressentît les foiblesses ordinaires de l'enfance. Ses parens, recommandables par leur piété, l'élevèrent sous leurs yeux, et le mirent dans l'école de S. Conibert à Cologne. Le jeune Bruno y fit des progrès si rapides dans les lettres et la vertu, que S. Annon, alors évêque de cette ville, lui donna un canonicat dans son église. Il quitta Cologne pour aller continuer et achever ses études à Reims, ville alors célèbre par la réputation dont jouissoit son école. Il y parcourut la carrière de toutes les sciences qu'on y enseignoit; mais il excella sur-tout dans la philosophie et la théologie, et ses contemporains le regardent comme l'un des plus illustres élèves de l'école de Reims.

L'archevêque Gervais l'ayant élevé à la dignité d'écolâtre, le Saint justifia le choix du prélat, par sa prudence et

son savoir. Toutes ses leçons avoient pour objet principal de conduire à Dieu, de faire connoître et respecter sa loi. Beaucoup de ses disciples rendirent son nom célèbre, et portèrent sa réputation dans des pays fort éloignés. Plusieurs prélats et abbés, qui vécurent dans le même siècle, se faisoient gloire d'avoir eu Bruno pour maître. Il étoit regardé, selon l'expression d'un ancien auteur, comme la lumière de l'église, le docteur des docteurs, la gloire de l'Allemagne et de la France, l'ornement de son siècle, le modèle des hommes de bien. Après la mort de l'archevêque, qui arriva en 1067, Manassès I parvint par des voies simoniaques, à se mettre en possession du siége de Reims. Il n'eut pas plutôt usurpé cette dignité, qu'il opprima son troupeau, et se rendit coupable de plusieurs crimes qui attirèrent sur lui l'exécration publique. Bruno, zélé pour la gloire de Dieu, et sensible aux abus dont il étoit témoin, condamna hautement la conduite scandaleuse de Manassès. On le cita à comparoître au concile assemblé à Autun en 1077. Le coupable ayant refusé de paroître à la citation, il fut suspendu de ses fonctions.

Il y avoit déjà quelque temps que saint Bruno avoit formé le projet de quitter le

monde, et il se sentoit de plus en plus pénétré d'ardeur pour la poursuite des biens éternels. Après avoir résigné son bénéfice, et renoncé à tout ce qu'il possédoit dans le monde, il alla au château de Réciac en Champagne, où il resta peu de temps. Il revint ensuite à Reims. Enfin il se retira à Saisse-Fontaine, au diocèse de Langres, où il vécut dans la ferveur avec quelques-uns de ses compagnons. Bruno, qui tendoit à la perfection, délibéra avec eux sur la conduite qu'il avoit à tenir. Il consulta également S. Robert, abbé de Molesme, qui lui conseilla de s'adresser à Hugues, évêque de Grenoble. Il se mit en route avec six de ses compagnons; ils arrivèrent à Grenoble l'an 1084. S'étant jetés aux pieds de S. Hugues, ils le prièrent de leur accorder dans son diocèse, un lieu où ils pussent servir Dieu loin du tumulte et des embarras du monde. Le saint évêque ne doutant point qu'ils ne vinssent de la part de Dieu, leur assigna le désert de Chartreuse, et leur promit sa protection.

Bruno et ses compagnons bâtirent un oratoire et de petites cellules à peu de distance l'une de l'autre. Ce fut au mois de juin 1084 que le Saint se retira dans ce désert. Les nouveaux religieux n'y

furent pas plutôt établis, qu'ils construisirent une église sur une hauteur, près de laquelle ils se firent des cellules. Ils étoient d'abord deux dans chaque cellule; mais bientôt après chacun eut la sienne. Il seroit difficile de peindre la vie merveilleuse de S. Bruno et de ses compagnons; la prière, le jeûne, le silence perpétuel, la pauvreté, le travail, et tout ce que la pénitence a de plus austère, y étoit observé. L'exemple de ces pieux solitaires réveilloit les ames lâches de leur léthargie; on voyoit des personnes de tout âge et de toute condition, courir dans leur désert pour partager leur pénitence.

Six ans s'étant passés de la sorte, le pape Urbain II, qui avoit été disciple de S. Bruno à Reims, le manda à Rome. L'humble religieux en quittant sa solitude, fit à l'obéissance le plus pénible de tous les sacrifices. Il partit pour l'Italie en 1089, après avoir nommé Landuin prieur de sa chère communauté. Son départ causa une vive douleur à ses disciples; plusieurs lui déclarèrent qu'ils ne le quitteroient jamais, et il fut obligé de les mener à Rome avec lui. Il fut reçu du pape avec de grandes marques d'estime et d'affection. Il voulut même qu'il logeât dans son palais, afin d'être plus

à portée de le consulter sur les affaires de sa conscience et le gouvernement général de l'Eglise. Cependant le tumulte de la cour de Rome, devenoit de jour en jour plus insupportable à S. Bruno; il n'y trouvoit point ces douceurs qu'il avoit goûtées dans la solitude, et il tremblait au milieu des distractions occasionnées par le commerce du monde. Le pape voulant se l'attacher, le pressa d'accepter l'archevêché de Reggio, dans la Calabre; mais les instances du Saint furent si vives, que le souverain pontife lui permit de se retirer, non à la Chartreuse, mais dans quelque désert sur les montagnes de la Calabre.

Le Saint solitaire ayant un endroit conforme à ses désirs dans le diocèse de Squillace, il s'y établit en 1090, avec les nouveaux disciples qui s'étoient attachés à lui en Italie. Il reprit les exercices de la vie solitaire avec plus de joie et de ferveur que jamais. Landuin, prieur de la grande Chartreuse, vint le voir dans la Calabre, pour le consulter sur la conduite que devoient tenir ses disciples en France. Il remit à cet effet une lettre au prieur, dans laquelle il leur rappeloit toutes les pratiques de la vie solitaire; il levoit les difficultés proposées; il les consoloit, et les animoit à la persévérance.

Le monastère de la Torre fut le second que S. Bruno fonda dans la Calabre. Il y établit la pratique des vertus qui faisoient le caractère distinctif de ses disciples. Quoiqu'éloigné de la grande Chartreuse, il en étoit toujours regardé comme le père, et il ne s'y faisoit rien d'important sans ses conseils ; de sorte que les Chartreux de France et d'Italie étoient tous animés du même esprit. Le temps où S. Bruno devoit aller recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus et de ses travaux étant arrivé, il assembla sa communauté autour de son lit, et fit une espèce de confession publique de toute sa vie ; il fit ensuite une profession de foi, que ses disciples écrivirent, et qu'ils nous ont conservée. Enfin il rendit tranquillement l'esprit le 6 octobre 1101. Il fut enterré dans le cimetière de l'église de Notre-Dame de la Torre. Les miracles qu'il avoit opérés pendant sa vie, et ceux que Dieu accorda par son intercession après sa mort, décidèrent Léon x à le béatifier. En 1623, Grégoire xv a étendu son culte, en l'autorisant dans toute l'Eglise.

PRATIQUE. La méditation constante de l'éternité interrompoit souvent le repos de S. Bruno pendant la nuit, et éloignoit le sommeil de ses yeux. Elle excitoit de plus

en plus sa ferveur, et donnoit toujours un nouveau degré de vivacité à sa componction. Si nous voulons l'imiter, méditons sans cesse; soyons seuls avec Dieu seul, en rapportant tout à lui. Notre vie sera innocente, nos pensées pures, nos paroles discrètes et édifiantes, nos actions pieuses et conformes à tous nos devoirs.

PRIÈRE. Ce n'est, Seigneur, que dans la méditation, la solitude du cœur et le silence des sens, que l'on entend votre voix. Donnez-nous l'attention et le recueillement nécessaires à la prière, et le dégoût des choses du monde, afin que tout en nous ne tende qu'à vous. Ainsi soit-il.

Septième jour d'Octobre.

SAINT MARC, *Pape.*

SAINT Marc, né à Rome, entra dans le clergé de cette ville, et s'y distingua, sur-tout par sa piété, son zèle et sa charité. La persécution avoit cessé en Occident au commencement de l'an 305; mais elle s'y ralluma peu de temps après sous Maxence. Marc, supérieur aux dangers, veilloit avec le plus grand soin au salut des fidèles, et employoit tout son temps à fortifier les disciples de Jésus-Christ. Il fut choisi pour être le successeur du pape Silvestre, sous le pontificat duquel il avoit rendu de grands services

à l'Eglise. La cérémonie de son installation se fit le 18 janvier 336. Il n'occupa la chaire de S. Pierre qu'environ huit mois, étant mort le 7 octobre suivant.

Selon le pontifical publié par Anastase, il bâtit deux églises, l'une sur la voie d'Ardée, l'autre dans l'enceinte de la ville, près du Capitole. On l'enterra sur la voie d'Ardée dans le cimetière de Balbine, ainsi appelé d'une sainte martyre dont les reliques y reposoient. Ce cimetière, appelé anciennement *Prétextat*, sans doute à cause de quelque personnage illustre de ce nom, étoit peu éloigné de celui de Calixte, situé sur la voie Appienne. S. Marc l'avoit embelli par respect pour les martyrs qui y étoient enterrés, et il ne savoit pas qu'il porteroit un jour son nom. Le pape Damase, dans son épitaphe, loue son désintéressement extraordinaire, son parfait mépris pour toutes les choses de la terre, son amour singulier pour la prière, qui attiroient des bénédictions abondantes sur le peuple. Le nom de S. Marc se trouve dans tous martyrologes de l'église d'occident. Il y avoit à Rome une église de son nom dès le cinquième siècle.

PRATIQUE. Ce fut par la pratique de la vigilance, de la mortification et de la prière, que tous les Saints triomphèrent de leurs

ennemis spirituels. Jamais ils ne quittoient les armes. Mais de tous ses ennemis, il n'y en a point qu'un vrai chrétien doive plus redouter que lui-même. Si nous combattons avec les mêmes armes que les Saints, nous sommes sûrs de vaincre.

PRIÈRE. Soyez, Seigneur, notre lumière et notre soutien, pour triompher du monde, du démon, et sur-tout de nous-mêmes. Que nos jours soient marqués par nos sacrifices à votre amour, et que les derniers instans de notre vie les consomment. Ainsi soit-il.

Huitième jour d'Octobre.

SAINTE BRIGITE, *Veuve.*

BIRGITE, qu'on appelle communément Brigite ou Brigide, étoit fille de Birger, prince du sang royal de Suède; sa mère se nommoit Sigride, et descendoit des rois des Goths. Ils vivoient l'un et l'autre dans la pratique la plus exacte du christianisme, et avoient une grande dévotion à la passion du Sauveur. Sigride étant morte vers l'an 1302, et peu de temps après la naissance de notre Sainte, la jeune Brigite fut élevée par une de ses tantes, qui étoit également recommandable par ses vertus. Elle fut privée de l'usage de la parole jusqu'à l'âge de trois ans; mais elle ne sut pas

plutôt parler, qu'elle se servit de sa langue pour louer Dieu. Dès son enfance, la grace agissoit si puissamment dans son cœur, qu'elle n'avoit d'attrait que pour les exercices de piété.

A l'âge de dix ans, elle fut singulièrement touchée d'un sermon qu'elle entendit sur la passion, et la nuit suivante elle crut voir Jésus-Christ attaché sur la croix, tout couvert de plaie et de sang. Il lui sembla aussi qu'une voix lui disoit : « Regardez-moi, ma fille. Eh ! qui vous » a tr' ité de la sorte, dit-elle? Ce sont, » re, ndit la même voix, ceux qui me » méprisent, et qui sont insensibles à mon » amour pour eux ». L'impression que fit sur elle ce songe mystérieux ne s'effaça jamais, et les souffrances de Jésus devinrent le sujet continuel de ses méditations. Lorsque Brigite eut atteint l'âge de seize ans, elle épousa, par obéissance pour son père, Ulphon, prince de Néricie, en Suède. Ils passèrent dans la continence la première année de leur mariage, et leur maison devint une espèce de monastère où ils pratiquoient les austérités de la pénitence.

Après la naissance de huit enfans, qui moururent la plupart en bas-âge, les deux époux s'engagèrent, par un vœu, à passer le reste de leur vie dans la continence.

Ils se regardèrent comme le refuge des malheureux; ils fondèrent un hôpital pour les malades, qu'ils servoient de leurs propres mains. Ulphon fit avec sa vertueuse épouse, un pélerinage à Compostelle. En passant par Arras, il fut attaqué d'une maladie dangereuse; Brigite obtint sa guérison par ses prières. Lorsque le prince fut rétabli, il partit pour la Suède, où il mourut peu de temps après, en odeur de sainteté, dans le monastère d'Alvastre, de l'ordre de Cîteaux.

Brigite, devenue libre, renonça au rang de princesse, pour se consacrer entièrement à la pénitence; elle partagea les biens de son mari entre ses enfans, et oublia ce qu'elle avoit été dans le monde. Les austérités qu'elle pratiquoit sont incroyables. Ayant fait bâtir le monastère de Wastein, au diocèse de Lincopen en Suède, elle y mit soixante religieuses; elle mit aussi, dans un bâtiment séparé du même monastère, treize prêtres. Elle leur donna à tous la règle de S. Augustin, à laquelle elle ajouta quelques constitutions particulières.

Notre Sainte, après avoir passé deux ans dans le monastère de Wastein, fit un pélerinage à Rome, dans le dessein d'aller prier sur le tombeau des Apôtres.

Elle s'y fit admirer par l'éclat de ses vertus, et elle y vivoit dans la retraite, visitoit les églises, et servoit les malades dans les hôpitaux. Dure à elle-même, elle étoit pleine de douceur pour les autres. Elle fonda dans cette ville une maison pour les étudians et les pélerins suédois, laquelle fut rebâtie sous Léon x. Pendant les trente dernières années de sa vie, la Sainte se confessa tous les jours, et elle participoit plusieurs fois la semaine à la divine eucharistie.

Rien n'est plus fameux dans la vie de sainte Brigite, que les révélations dont elle fut favorisée, et qui eurent pour objet principal les souffrances du Sauveur, et les révolutions qui devoient arriver en certains empires. Ces révélations furent écrites, d'après ce qu'elle en avoit dit, par Pierre, moine de Cîteaux, et par Mathias, chanoine de Lincopen, qui, l'un et l'autre, avoient été les directeurs de sa conscience. Ce qu'on admire le plus dans la Sainte, c'est cette simplicité avec laquelle elle soumettoit ses révélations au jugement de l'église. Elle ne se servit de ces faveurs si extraordinaires, que pour s'établir plus solidement dans la charité et dans l'humilité; de sorte qu'on peut dire, que si ses révélations ont rendu son nom célèbre, ses

héroïques vertus l'ont rendue vénérable à toute l'église.

Il seroit impossible de donner une juste idée de son ardent amour pour Jésus-Christ crucifié. Ce fut cet amour qui lui inspira le dessein de faire le pélerinage de la Terre-Sainte. Elle arrosa de ses larmes, les lieux qui avoient été sanctifiés par la présence du Sauveur. Etant revenue à Rome, elle y fut attaquée de diverses maladies, qu'elle souffrit avec une résignation admirable. Se sentant près de sa fin, elle donna des avis fort touchans à son fils Birger et à sa fille Catherine; après quoi elle se fit étendre sur un cilice pour recevoir les derniers sacremens. Elle mourut le 23 juillet 1373, à l'âge de soixante-onze ans. On l'enterra dans l'église de S. Laurent *in panis-perna*, qui appartenoit aux pauvres Clarisses. Boniface IX la canonisa le 7 octobre 1391.

PRATIQUE. La vie et les souffrances de Jésus-Christ sont le livre où les ames qui servent Dieu, et qui pratiquent la vertu, trouveront des motifs puissans, ainsi que des moyens efficaces, de travailler à leur perfection. Si on les considère, si on les médite avec attention; elles parleront un langage qui pénétrera jusqu'au fond du cœur, qui réformera nos pensées, nos sentimens et nos affections. En un mot, en

méditant les souffrances du Sauveur, on acquiert cette précieuse ressemblance avec lui, dans laquelle consistent la réformation et la perfection de l'homme intérieur, et qui nous assure le droit de participer à l'héritage céleste.

PRIÈRE. Divin Sauveur, modèle adorable des justes de tous les siècles, faites de moi, par votre grace, cet homme intérieur qui, en suivant vos traces, est assuré d'arriver au bonheur céleste que vos souffrances et votre mort ont mérité aux vrais disciples de votre croix. Ainsi soit-il.

Neuvième jour d'Octobre.

SAINT DENYS, *Evêque de Paris, et ses Compagnons, Martyrs.*

LE pape Innocent I assure de la manière la plus expresse, que les fondateurs des églises des Gaules, de l'Espagne et de l'Afrique, avoient été ordonnés évêques par S. Pierre et ses successeurs. L'histoire des martyrs de celles de Lyon et de Vienne, qui souffrirent en 177, prouve qu'elles étoient très-florissantes dans le deuxième siècle. La lumière de l'évangile cependant ne pénétra pas si-tôt à l'extrémité des Gaules, comme nous l'apprenons de Sulpice Sévère, et des actes de S. Saturnin. Saint Germain de Paris, et plusieurs autres évêques français, di-

sent, dans une lettre à sainte Radegonde, qu'à la vérité la foi avoit été plantée dans les Gaules dès la naissance du christianisme, mais qu'elle n'y avoit pas fait des progrès bien rapides jusqu'à l'an 360, que la miséricorde divine y envoya saint Martin. Il n'en est pas moins certain qu'on y voyoit en divers endroits de nombreuses églises, qui précédemment avoient été fondées par les sept évêques envoyés par le saint siége.

S. Denys, l'un de ces sept missionnaires envoyés de Rome dans les Gaules, s'avança plus avant dans le pays que les autres, et fixa son siége à Paris. Ce fut lui qui fonda les églises de Chartres, de Senlis, de Meaux, de Cologne, et de quelques autres, qui étoient florissantes dans le quatrième siècle. Nous lisons dans les actes de S. Denys que cet évêque, rempli de zèle, fit bâtir une église à Paris, et convertit un grand nombre d'idolâtres à la foi. Les travaux de son apostolat furent couronnés par le martyre. L'opinion la plus probable est qu'il souffrit durant la persécution de Valérien, en 272. S. Grégoire de Tours, Fortunat et les Martyrologistes d'occident, qui suivent les actes de son martyre, nous apprennent qu'il fut long-temps emprisonné pour la foi, et qu'il termina sa vie

par le glaive avec Rustique, prêtre, et Eleuthère, diacre. L'auteur des mêmes actes ajoute que les trois Martyrs furent jetés dans la Seine, mais qu'une femme chrétienne, nommée Catulla, les ayant retirés, les enterra honorablement près du lieu où ils avoient été décapités. Les fidèles bâtirent une chapelle sur leur tombeau.

En 469, les pieuses exhortations de sainte Geneviève firent élever une église sur les ruines de cette chapelle; et les chrétiens venoient de toutes parts la visiter avec beaucoup de dévotion, comme nous l'apprenons de plusieurs endroits des ouvrages de S. Grégoire de Tours. Il résulte de ces mêmes passages, que l'église dont il s'agit étoit hors des murs de la ville, quoiqu'elle n'en fût pas éloignée. Le roi Dagobert, qui mourut en 638, ayant fondé la célèbre abbaye de S. Denys, on y transporta les reliques de S. Denys et de ses compagnons. Les rois de France ont eu leur sépulture dans l'abbaye de S. Denys depuis plusieurs siècles. Dès l'établissement du christianisme, les fidèles ont toujours honoré le saint Apôtre de la France et ses compagnons, avec une vénération singulière; et c'est à la protection de ces saints patrons, que l'église gallicane attri-

bue l'avantage d'avoir conservé, depuis sa conversion, le sacré dépôt de la foi dans toute sa pureté.

PRATIQUE. Les hommes apostoliques qui convertirent tant de nations à-la-fois, étoient remplis de l'esprit de Jésus-Christ; ils ne cherchoient que sa gloire, ils n'agissoient et ne vivoient que pour lui. Ils se rappeloient sans cesse que Jésus-Christ, dont ils devoient être les imitateurs, n'avoit envisagé que la gloire de son Père. Demandons à Dieu des ministres dignes de leur vocation, et soumettons-nous humblement aux avis qu'ils nous donneront.

PRIÈRE. Divin Sauveur, qui avez rendu saint Denys si cher à la France, accordez-nous, par l'intercession de ce digne Apôtre des François, des ministres qui l'imitent, afin qu'en croyant les vérités qu'ils nous annonceront de votre part, nous en fassions la règle de toutes nos actions. Ainsi soit-il.

Dixième jour d'Octobre.

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA, *troisième Général de la Compagnie de Jésus.*

SAINT François de Borgia eut pour père Jean de Borgia, duc de Gandie et grand d'Espagne, et pour mère, Jeanne d'Aragon, fille d'Alphonse, roi d'Aragon. Il naquit en 1510, à Gandie, ville du

royaume de Valence. Sa mère, qui avoit une grande dévotion à S. François d'Assise, lui donna le nom de ce grand saint. Dès sa tendre jeunesse, cette pieuse mère lui apprit les premiers principes de la religion. Lorsqu'il eut atteint l'âge de sept ans, on lui choisit pour précepteur et pour gouverneur deux hommes également recommandables par la piété, le savoir et la prudence.

Sous de tels maîtres, le jeune François fit de rapides progrès dans la vertu et dans les lettres. Sa mère étant tombée malade, il se renfermoit dans sa chambre, quoiqu'il n'eût que dix ans, et là, il prioit pour elle avec beaucoup de larmes; Dieu permit cependant que la duchesse ne relevât point de sa maladie; elle mourut en 1520. Cette perte fut très-sensible à François; mais la foi surmontant la nature, il modéra sa douleur, et se résigna à la volonté divine. A l'âge de douze ans, son père le remit entre les mains de Jean d'Aragon son oncle, alors archevêque de Saragosse. Le prélat se chargea de l'éducation de son neveu, et lui donna d'excellens maîtres pour le former aux exercices convenables à sa naissance. Il fit en peu de temps des progrès rapides dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie.

Son amour pour le travail et son goût pour les sciences, qu'il cultivoit avec avantage, ne nuisirent jamais à sa tendre et généreuse piété dans le service de Dieu.

A l'âge de dix-huit ans, il se sentit une forte inclination pour l'état religieux; et il l'auroit suivie, s'il eût été maître de disposer de sa liberté. Vers le même temps, il fut tourmenté par de violentes tentations d'impureté; mais il en triompha par le fréquent usage des sacremens, par des prières ferventes, des lectures pieuses, la mortification, l'humilité, la défiance de lui-même, et par sa ferme confiance en Dieu. Son père et son oncle, voulant le distraire du dessein où il étoit de se faire religieux, l'envoyèrent à la cour de Charles-Quint en 1528. François s'y fit bientôt remarquer par son assiduité à ses devoirs, et par l'éclat de ses vertus; rien ne fut jamais capable d'altérer sa ferveur dans la fréquentation des sacremens. Il veilloit aussi à ce que ceux qui composoient sa maison, fussent exacts à s'acquitter des devoirs de la religion. L'empereur, frappé de tant d'ordre et de sagesse dans le jeune de Borgia, l'appeloit *le miracle des princes*. L'impératrice avoit aussi pour lui les mêmes sentimens.

Elle voulut qu'il épousât Eléonore de Castro, qui réunissoit à une naissance illustre une piété rare, et toutes les qualités de l'esprit et du cœur. L'empereur approuva cette union, et la fit approuver au duc de Gandie. François consentit au mariage qu'on lui proposoit, parce qu'il étoit agréable au prince et à sa famille, et parce qu'il connoissoit les éminentes vertus d'Eléonore. Il se prépara, ainsi que sa future épouse, à la bénédiction nuptiale par tous les actes de religion, afin d'attirer sur eux les bénédictions du ciel. L'empereur lui donna à cette époque une nouvelle preuve de son estime, en le faisant marquis de Lombay, et grand-écuyer de l'impératrice. Leur mariage fut heureux, parce qu'il fut saint; ils eurent huit enfans, qu'ils élevèrent selon Dieu.

L'impératrice étant morte en 1539, le marquis et la marquise de Lombay (c'étoit le nom que portoit alors François de Borgia et son épouse) furent chargés de toutes les cérémonies funèbres pour les obsèques, qui devoient se faire à Grenade, où ils conduisirent le corps, et où il devoit être enterré. Arrivés dans cette ville, on ouvrit le cercueil, selon l'usage, afin que le marquis jurât que le visage que l'on voyoit, étoit

celui de l'impératrice. La vue de ce visage défiguré, l'odeur infecte du cadavre, tout fut pour Borgia un rayon de lumière intérieure qui le dégoûta entièrement du monde, et l'attacha pour jamais au seul maître de toutes choses. Après avoir consulté le célèbre prêtre Jean Davila, l'apôtre de l'Espagne, il fit vœu d'entrer dans quelque ordre religieux, s'il survivoit à son épouse.

Mais l'empereur, loin de consentir à sa retraite, le fit vice-roi de Catalogne, et le créa chevalier et commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, le plus honorable des ordres militaires d'Espagne. Il se rendit aussi-tôt à Barcelone; à peine y fut-il arrivé, que toute la province prit une nouvelle face. La religion, l'ordre public, les bonnes mœurs, l'aisance du peuple, l'administration de la justice, le soin des pauvres, tout fut l'objet de sa sollicitude. Les grands exemples d'édification publique qu'il donna, lui gagnèrent la vénération générale. Le père François Araos, un des premiers disciples de S. Ignace, le fondateur de la Compagnie de Jésus, étant venu prêcher à Barcelone, y connut le vice-roi, à qui il apprit tout ce qu'il desiroit savoir du nouvel institut des Jésuites. Frappé de tout ce qu'on lui avoit dit

des vertus et des lumières de leur fondateur, il lui écrivit pour le consulter sur ses communions. S. Ignace, qui étoit alors à Rome, lui répondit que chacun devoit suivre en cela les conseils d'un directeur pieux et éclairé. Depuis ce temps-là, il confia aux jésuites la direction de sa conscience, et mit tout en œuvre pour étendre leur institut.

Sur ces entrefaites, la mort lui enleva le duc de Gandie son père; il profita de cette triste circonstance pour demander à l'empereur la permission de quitter son gouvernement. Le prince ne lui accorda, qu'à condition qu'il reviendroit à la cour. François se rendit donc à Gandie en 1543; il y reprit avec plus de ferveur que jamais la vie d'oraison et de pénitence. La duchesse Eléonore son épouse, qui partageoit toutes ses bonnes œuvres, étant tombée malade, elle mourut le 27 mars 1546. François avoit alors trente-six ans, et il ne se consola de cette mort, que par le souvenir des héroïques vertus de son épouse, et par celui des sentimens de piété avec lesquels elle avoit fait le sacrifice de sa vie.

Quelques jours après, le père Lefèvre, premier compagnon de S. Ignace, en s'en retournant à Rome, vint à Gandie. Le Saint fit une retraite sous sa con-

duite. Ils convinrent d'établir un collége de Jésuites à Gandie; ce qui fut exécuté peu de temps après. François, plus occupé que jamais sur le choix de l'ordre qu'il prendroit pour s'y sanctifier, après avoir adressé à Dieu de ferventes prières, se décida enfin pour la société de Jésus. A peine eut-il fait son choix, qu'il envoya un courrier à Rome, pour prier S. Ignace de l'admettre au nombre de ses disciples. Le saint fondateur lui manda de différer l'exécution de son dessein, jusqu'à ce qu'il eût pourvu à l'établissement de ses enfans. Il lui conseilla en même temps de faire un cours de théologie. Le duc obéit avec la plus parfaite ponctualité. En 1547, il se rendit, par ordre de l'empereur, à Monson, afin de réconcilier la noblesse avec son souverain. François parvint, par sa prudence, à arranger les choses à la satisfaction de toutes les parties.

La même année, il fit les premiers vœux des Jésuites dans la chapelle du collége de Gandie, qu'il venoit de fonder. S. Ignace lui obtint un bref du pape, qui lui permettoit de rester encore quatre ans dans le monde après l'émission de ses premiers vœux. Le sacrifice qu'il fit à Dieu de lui-même, fut sans réserve; et depuis ce jour, sa vie fut tout angélique, sans cepen-

dant négliger le soin qu'il étoit obligé de donner à l'établissement de ses enfans et à ses autres devoirs. Les affaires qui le retenoient dans le monde ayant été terminées dès l'an 1549, il partit pour Rome. En sortant de Gandie, il se rappela le bonheur qu'avoient eu les Israélites, d'être délivrés de la servitude d'Egypte. *Voilà donc*, disoit-il, *mes chaînes enfin brisées ; mon ame est comme l'oiseau échappé des piéges du chasseur*. Le pape ayant su son arrivée à Rome, voulut le loger dans son palais; mais il aima mieux se loger chez les Jésuites. S. Ignace étant venu le recevoir à la porte, il se prosterna à ses pieds, et lui demanda sa bénédiction. Les sommes considérables qu'il avoit apportées d'Espagne, furent employées à la construction de la maison professe et à la fondation du collége Romain.

Le bruit s'étant répandu que le pape vouloit élever notre Saint à la dignité de cardinal, il obtint de S. Ignace la permission de sortir de Rome, il s'enfuit en Espagne; et après avoir passé quelque temps au château de Loyola, il se retira chez les Jésuites d'Ognate, où il prit l'habit de jésuite en 1551. Il reçut la prêtrise au mois d'août de la même année, et dit sa première messe dans la chapelle

du château de Loyola. Animé d'un ardent désir de ne vivre que pour Jésus-Christ, il obtint des magistrats d'Ognate un petit hermitage dédié à sainte Marie-Magdeleine, et s'y retira avec quelques pères de la Société. Il parcouroit les campagnes pour catéchiser les enfans et instruire les personnes de tout état, mais sur-tout les pauvres. L'empereur Charles-Quint, rempli de vénération pour les vertus de François, forma le dessein de le faire élever au cardinalat; mais saint Ignace, informé de cette nouvelle, alla se jeter aux pieds du souverain pontife, pour le prier de ne pas porter à son ordre un coup si dangereux. François, de son côté, employoit les larmes, les prières et les austérités de la pénitence; enfin le pape se désista de sa détermination.

Lorsque cet orage fut passé, saint Ignace lui donna ordre d'aller prêcher dans les différentes parties de l'Espagne. Le succès de ses discours attira plusieurs personnes de qualité à vivre sous sa conduite, et l'on vit des familles entières suivre le plan de vie qu'il leur avoit tracé. Il passa ensuite en Portugal, où il parut encore se surpasser, sur-tout à Evora et à Lisbonne. Les provinces de la Société s'étant multipliées en Espagne,

François en fut établi supérieur général. Les Jésuites de Portugal et des Indes orientales lui furent aussi soumis : il fut encore chargé de la fondation de plusieurs maisons. S. Ignace étant mort en 1556, le père Laynez fut élu général des Jésuites. Après la mort de celui-ci, qui arriva en 1565, François fut élu pour lui succéder. Malgré tout ce qu'il fit pour empêcher son élection, il ne put y réussir. Il en remplit les devoirs, sans rien perdre de cet esprit de prière qui le tenoit habituellement dans la présence de Dieu. Toujours humble, pénitent, doux et charitable, il ne s'occupoit qu'à servir les autres, et à procurer par-tout des hommes apostoliques qui se dévouassent au salut des ames.

Durant la peste dont Rome fut affligée en 1566, il vola avec ardeur au secours de ceux qui étoient attaqués de ce fléau ; il obtint des magistrats et du pape d'abondantes aumônes. En 1570, le pape Pie V voulut qu'il accompagnât son neveu le cardinal Alexandrin, en France, en Espagne et en Portugal, pour solliciter les secours des princes chrétiens contre les mahométans. Le saint Général, quoique malade depuis quelque temps, partit pour obéir aux vues du saint Père. Il souffrit beaucoup dans ce voyage. Ce ne

fut qu'avec beaucoup de ménagement qu'on le ramena à Rome, où il arriva presque mourant. Le peu de jours qu'il y vécut, furent employés à consommer ce qu'il appeloit l'exercice de tout chrétien, dont chaque jour doit être une préparation à la mort. Il termina sa sainte vie la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1572, à l'âge de 62 ans. Clément IX le canonisa en 1671, et Innocent XI fixa sa fête au 10 d'octobre, en 1683.

PRATIQUE. Trois choses, disoit S. François de Borgia à ses confrères, sont essentielles dans les fonctions du saint ministère: la ferveur dans la prière, le mépris du monde, l'humilité dans l'exercice de l'obéissance, en ne se proposant jamais que la plus grande gloire de Dieu.

PRIÈRE. Donnez, Seigneur, aux ministres de votre Eglise, et aux peuples que vous avez confiés à leur zèle, les graces de la foi pour leur propre salut et celui de leurs frères, afin que nous glorifions tous votre saint nom dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Onzième jour d'Octobre.

SAINT TARAQUE, SAINT PROBE ET SAINT ANDRONIC, *Martyrs, en Cilicie.*

Ce fut durant la persécution de Dioclétien, vers l'an 304, que ces trois glorieux Martyrs versèrent leur sang pour la foi, après avoir souffert les tourmens les plus cruels. Leurs actes sont l'un des plus précieux monumens de l'antiquité ecclésiastique; c'est une copie authentique des registres proconsulaires que les chrétiens achetèrent des notaires publics. Les trois premières parties contiennent les interrogatoires que nos Saints subirent à Tarse, à Mopsueste et à Anazarbe, villes de Cilicie. La quatrième partie est de trois chrétiens, nommés Marc, Félix et Vérus, témoins oculaires, et qui enlevèrent les corps des Martyrs et les enterrèrent.

Taraque, Probe et Andronic étoient d'âge et de pays différens. Le premier étoit Romain d'extraction. Quoique né en Isaurie, il avoit servi dans les armées de l'empire; il se retira pour ne rien faire de contraire à sa conscience : il étoit

âgé de soixante-cinq ans lorsqu'on l'arrêta. Probe, natif de Pamphilie, avoit quitté une fortune considérable pour servir Jésus-Christ avec plus de liberté. Andronic, le plus jeune des trois, étoit d'une des principales familles d'Ephèse. Ayant été arrêtés à Pompéïopolis en Cilicie, ils furent présentés à Numérien Maxime, gouverneur de la province, qui ordonna de les conduire à Tarse, où il devoit bientôt se rendre. Lorsqu'il y fut venu, Centurion Démétrius fit paroître devant lui les saints Confesseurs, en lui disant que c'étoit ceux qu'on lui avoit déjà présentés à Pompéïopolis, comme coupables de professer la religion impie des chrétiens.

Maxime s'étant adressé d'abord à Taraque, lui demanda son nom, son pays, sa profession. « Je suis chrétien, répon» dit le Martyr, et d'une famille romaine, » mais né à Claudiopolis en Isaurie; sol» dat de profession, j'ai quitté le service » pour ne m'occuper que de ma religion : » mon capitaine m'a donné mon congé. » — Sacrifie aux Dieux de l'Empire, lui » dit Maxime, ou je t'y forcerai par les » tourmens. — J'ai soixante-cinq ans, » répondit Taraque, et je ne trahirai » pas ma religion ». Après cette réponse, le saint Martyr fut frappé si rudement

sur la bouche, qu'il eut les mâchoires cassées; puis on déchira son corps à coups de verges, et, dans cet état, on le mena en prison, où il fut chargé de fers. Probe parut après lui devant Maxime, qui l'interrogea sur son nom, son pays et sa famille. Probe lui dit : « Mon prin-» cipal nom, celui qui m'honore le plus, » est Chrétien, mon père étoit de Thrace; » je suis plébéien, né à Side en Pamphi-» lie, et je professe le christianisme ». Le gouverneur, après lui avoir dit les injures les plus atroces, ordonna de frapper le Saint avec des nerfs de bœuf. Son sang rougit la terre autour de lui, et tandis qu'on le tourmentoit d'une manière aussi barbare, il ne cessoit de confesser la foi de Jésus-Christ. Maxime furieux, ordonna de le mettre au cachot dans les fers, et de ne permettre à personne de lui donner aucun soulagement.

Andronic parut ensuite devant Maxime, qui lui fit les mêmes questions qu'à Taraque et à Probe. « Je suis chré-» tien, dit-il, né à Ephèse, d'un père ho-» noré de ses concitoyens. — Jeune hom-» me, lui dit le gouverneur, quitte ta » folie, adore les Dieux et obéis aux » empereurs. — Je n'ai jamais sacrifié à » de vaines idoles, répondit Andronic,

« et je perdrois mille vies, plutôt que » d'être un instant parjure et traître à » Dieu ». Après cette généreuse confession, le saint Martyr fut mis sur le chevalet, et tourmenté avec violence. On mit du sel sur ses plaies, on lui déchira les côtés avec des morceaux de tuiles cassées. Maxime, outré de ne pouvoir ébranler sa constance, ordonna de lui mettre des chaînes aux pieds et au cou, et de le garder dans une étroite prison.

Les saints Martyrs subirent un second interrogatoire à Mopsueste ; le gouverneur les trouvant toujours inébranlables, fit renouveler leurs tourmens avec encore plus de cruauté, et les laissa dans les fers, en attendant qu'on mît leur constance à de nouvelles épreuves. Ce fut à Anazarbe que nos saints Martyrs subirent un troisième interrogatoire. Maxime, voyant que leur fermeté étoit toujours plus généreuse, imagina tous les genres de supplices, afin d'augmenter leurs souffrances. Le lendemain de ce troisième interrogatoire, Maxime ordonna de préparer des jeux publics pour le peuple. Les trois saints Martyrs, qu'il avoit condamnés à être dévorés par les bêtes, y furent conduits au milieu d'une foule innombrable de peuple. On fut obligé de porter les Martyrs dans l'am-

phithéâtre, étant hors d'état de marcher, à cause des horribles tourmens qu'on leur avoit fait souffrir. Ils ne furent pas plutôt arrivés, qu'on lâcha contre eux plusieurs bêtes, qui, comme retenues par une force invisible, n'approchèrent point des saints Confesseurs. On y amena un ours qui, le même jour, en avoit tué trois. Cet animal vint doucement lécher les plaies de S. Andronic. Une lionne furieuse fut aussi lâchée; mais elle vint se coucher aux pieds de S. Taraque. Le gouverneur voyant que le peuple commençoit à murmurer de sa barbarie, fit appeler des gladiateurs, qui achevèrent les saints Martyrs. Les chrétiens, à la faveur de l'obscurité et de la terreur qu'excita un violent orage, emportèrent les corps des trois Martyrs, et les déposèrent dans une caverne d'une des montagnes voisines.

PRATIQUE. Nous admirons, avec raison, l'héroïsme des martyrs au milieu des tourmens dont ils ont, avec le secours de Dieu, soutenu les rigueurs jusqu'à la mort, en versant leur sang pour Jésus-Christ. Imitons leur courage, et secondons la grace dans les épreuves et les tentations de la vie. Point de salut pour le chrétien qui n'aura pas rendu, par sa conduite, un vrai témoignage à sa foi.

PRIÈRE. Augmentez en nous, Seigneur, la

lumière et le zèle de la foi, afin que toute notre conduite soit conforme à la profession des vérités qu'elle enseigne, jusqu'au moment où nous entrerons en possession de l'éternité. Ainsi soit-il.

Douzième jour d'Octobre.

SAINT WILFRID, *Evêque d'Yorck.*

Saint Wilfrid naquit en Angleterre, vers l'an 634, dans le royaume de Northumberland. Il fonda un si grand nombre d'églises, qu'il semble que la Providence le donna à sa patrie pour en être l'apôtre. Son éducation, partagée entre l'étude de la religion et des sciences, eut des succès très-rapides, et annonça en lui un modèle de vertu et de science. Il passa à Cantorbéry le temps nécessaire pour s'y former à la connoissance de la discipline et des rits de l'Eglise romaine, qui y étoient en plein exercice. Il fit, étant encore jeune, un voyage à Rome, et fut connu du pape Martin et du savant Boniface son secrétaire. De retour en Angleterre, il gouverna le monastère de Rippon, et y fut ordonné prêtre deux ans après, puis sacré évêque de Northumberland. Des circonstances critiques l'ayant empêché d'aller tout de suite occuper ce

siége, il se retira à son monastère de Rippon, jusqu'à l'année 669, qu'il fut nommé évêque d'Yorck.

Sa vertu éminente et son éloquence persuasive, renouvelèrent la face de la religion dans ce diocèse. Il ranima aussi la ferveur dans les monastères. Il encourut la disgrace du roi Egfrid, par son zèle à défendre les droits de la piété. Ce fut alors qu'il s'embarqua pour retourner à Rome; mais des vents contraires l'ayant jeté sur les côtes de la Frise, il s'y arrêta près d'un an, y convertit un grand nombre d'idolâtres, fonda plusieurs églises, et y établit des pasteurs. Il arriva enfin à Rome en 679, où le pape Agathon lui témoigna la plus haute estime. S. Wilfrid, après avoir assisté au concile de Latran, qui condamna l'hérésie des monothélites, crut devoir retourner en Angleterre pour y reprendre ses fonctions. Mais ses ennemis y étoient encore si puissans, qu'ils lui suscitèrent une nouvelle persécution, soit de la part des grands, soit de la part des personnes les plus distinguées du clergé. Il fut souvent victime de l'envie de ceux-ci, et de la vengeance des autres.

Le pape Jean VI s'étant déclaré en sa faveur, chargea l'évêque de Cantorbéry de convoquer un synode, afin de rendre

justice à Wilfrid. L'assemblée fut composée d'évêques, d'abbés et de princes. Le roi même s'y rendit. On reconnut tous les droits de notre Saint; et ses vertus, qui, plus d'une fois, avoient été illustrées par des miracles, changèrent pour lui en témoignage de vénération, tous les procédés injustes dont il avoit long-temps éprouvé les excès. Il mourut le 24 avril 709, à l'âge de soixante-quinze ans.

PRATIQUE. La véritable vertu ne se dément jamais, quand elle a la gloire de Dieu pour principe; elle est alors humble et modeste dans la prospérité; grande, active et courageuse dans l'adversité, et son triomphe commencé sur la terre, sera à jamais couronné dans le ciel.

PRIÈRE. Dieu tout-puissant, soyez notre force et notre soutien contre les ennemis de votre gloire et de notre salut. Nous mettons toute notre espérance en vous, fondés sur les mérites infinis de Jésus-Christ votre Fils. Ainsi soit-il.

Treizième jour d'Octobre.

SAINT ÉDOUARD LE CONFESSEUR, *Roi d'Angleterre.*

SAINT Edouard étoit fils d'Ethelred II, roi d'Angleterre, et d'Emme, fille de Richard I, duc de Normandie. Le règne

du père d'Edouard fut malheureux, parce qu'il fut foible. Les Danois l'ayant détrôné, firent à ses sujets tous les maux que la haine et la perfidie peuvent inspirer à des ennemis sans foi et sans humanité. Ce prince, après avoir perdu ses états, se retira avec sa famille en Normandie. Suénon, roi des Danois, qui fit la conquête de l'Angleterre, mourut la même année. Canute son fils devint roi d'Angleterre, et y régna dix-neuf ans. Ce prince étant mort en 1036, ses Etats furent partagés entre ses enfans; Harold eut l'Angleterre, où il régna pendant trois ans, et mourut en 1039. Ce fut alors qu'Edouard quitta sa retraite de Normandie pour passer en Angleterre. Les Anglois, las de vivre sous la domination des rois étrangers, résolurent de rétablir S. Edouard, leur prince légitime, sur le trône de ses pères. Il fut sacré le jour de Pâques 1042, à l'âge d'environ quarante ans.

Ses vertus lui gagnèrent bientôt tous les cœurs; et malgré les circonstances critiques dans lesquelles il monta sur le trône, son règne fut un des plus heureux qu'on eût jamais vu, tant à cause de la piété, de la justice et de la bienfaisance du jeune prince, que par la sagesse des loix, le zèle de la religion et

le maintien des bonnes mœurs, qu'il eut soin de faire observer. Edouard n'entreprit qu'une seule guerre, qui eut pour objet le rétablissement de Macolm, roi d'Ecosse, et elle fut terminée par une victoire glorieuse. Le pieux roi, dont le caractère étoit composé de toutes les vertus morales et chrétiennes, avoit une charité, une humilité et une délicatesse de conscience sur tout ce qui concernoit la plus exacte pureté, qui, sans nuire à la dignité du sceptre, faisoient l'admiration générale.

Edouard se vit comme forcé par le vœu général de la nation de prendre une épouse. Son choix se fixa sur Edithe, qui joignoit à une vertu éminente toutes les qualités du cœur et de l'esprit; elle étoit fille de Godwin, comte de Kent, prince le plus riche et le plus puissant du royaume. Le roi déclara à sa nouvelle épouse qu'il avoit fait vœu de chasteté perpétuelle. Edithe entra dans ses vues, et ils convinrent qu'ils vivroient dans l'état du mariage comme frère et sœur. Le saint Roi se montra plus que jamais le père des pauvres; il fonda des églises, des monastères et d'autres établissemens utiles à son peuple. Les revenus de ses domaines étoient si sagement administrés, qu'ils suffisoient pour tout ce qu'il

entreprenoit. Ses sujets n'eurent jamais lieu de se plaindre des impôts pour les besoins de l'Etat.

Le code des loix de ce prince, respecté et usité encore en partie dans la Grande-Bretagne, lui mérita le nom du plus sage législateur de son temps. Il consulta le pape Léon IX, sur la promesse qu'il avoit faite pendant son exil en Normandie, de visiter les tombeaux des saints Apôtres à Rome, si le Seigneur permettoit qu'il rentrât dans les droits de son père sur l'Angleterre. Le souverain pontife, persuadé que le roi ne pouvoit quitter ses Etats, sans exposer son peuple à de grands dangers, le dispensa de l'accomplissement de son vœu, à condition qu'il distribueroit aux pauvres l'argent qu'il auroit dépensé en venant à Rome, et qu'il bâtiroit ou doteroit un monastère en l'honneur de S. Pierre. Edouard, après avoir réparé et fait des donations considérables au monastère qui étoit hors des murs et au couchant de la ville de Londres, voulut encore qu'il fût honoré de priviléges. On lui donna le nom de Westminster; il est devenu depuis célèbre par le sacre des rois et par la sépulture des grands du royaume.

En faisant la fondation dont nous ve-

nons de parler, Edouard espéroit ériger un monument qui attesteroit aux siècles futurs son zèle pour la gloire de Dieu, et sa dévotion pour le prince des Apôtres. S'étant trouvé mal avant la cérémonie de la dédicace de l'église de Westminster, il y assista cependant jusqu'à la fin; mais il fut obligé de se mettre au lit. Il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort, par des actes fervens de piété et par la réception des sacremens. Voyant la reine fondant en larmes, il lui dit: « Ne pleu» rez plus; je ne mourrai point, mais je » vivrai. J'espère, en quittant cette terre » de morts, entrer dans la terre des vi» vans, pour y jouir du bonheur des » saints ». Il expira le 5 janvier 1066, dans la soixante-quatrième année de son âge. Dieu le glorifia par plusieurs miracles. Il fut canonisé en 1161 par Alexandre III. S. Thomas, archevêque de Cantorbéry, fit la translation de ses reliques le 13 octobre, jour auquel on a depuis célébré sa principale fête.

PRATIQUE. Il y a des saints de tout âge, de tout sexe, de tout état. S. Edouard s'est sanctifié dans un siècle corrompu, et au milieu des dangers de la couronne. Quelle excuse peut-on fournir après ce grand exemple, sur les prétendues difficultés insurmontables pour le salut, dans différens états? On ne se perd que par le péché, et l'on

ne pèche que parce que les passions ou la lâcheté nous entraînent volontairement.

PRIÈRE. Pénétrez nous, Seigneur, de l'esprit du christianisme; il enchaînera nos passions, et excitera notre vigilance et notre courage, pour vaincre les ennemis de notre salut, et arriver par vos mérites infinis, au port de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

Quatorzième jour d'Octobre.

SAINT CALIXTE ou CALLISTE, *Pape, Martyr.*

CE Saint étoit Romain de naissance; il succéda au pape S. Zéphirin, en 217 ou 218. Selon les plus anciens pontificaux de l'Eglise romaine, il gouverna l'Eglise l'espace de cinq ans et deux mois. L'empereur Antonin Caracalla ayant été massacré, Macrin prit la pourpre, et fut tué lui-même deux ans après. L'Empire passa à Héliogabale. Ce prince, que ses crimes rendirent l'exécration du genre humain, ayant péri de mort violente, Alexandre Sévère son cousin lui succéda. Ce fut un des meilleurs princes qui ayent gouverné l'Empire romain. Il se conduisoit d'après ces deux maximes, qu'il avoit empruntées des chrétiens : « Faites à tous les hommes ce que

» vous voulez que les autres vous fassent. » Les emplois doivent être donnés aux » plus dignes ». Il estimoit les chrétiens, et il fit mettre dans son oratoire les images de Jésus-Christ et d'Abraham. Il honoroit Calliste, et admiroit la prudence avec laquelle il choisissoit ceux qu'il élevoit au sacerdoce.

Ce fut sous son règne que les chrétiens commencèrent à bâtir des églises. On lit dans l'historien de sa vie, qu'un païen voulant convertir en cabaret un oratoire des chrétiens, il l'adjugea à l'évêque de Rome, en disant qu'il valoit mieux le consacrer au culte de la divinité, que d'en faire un lieu de débauches. Calliste opposoit les jeûnes et les larmes aux désordres et aux folles joies des idolâtres, et il mettoit tout en œuvre pour accroître le royaume de Jésus-Christ. Les pontificaux lui attribuent un décret qui ordonne le jeûne des Quatre-temps. Ses travaux apostoliques furent récompensés par la couronne du martyre le 12 octobre 222. On enterra le saint Pape le 14 octobre, sur la voie Aurélienne, dans le cimetière de Saint Calépode, martyr, qui, selon plusieurs martyrologes, étoit attaché au service de l'Eglise romaine, sous le pontificat de Calliste. Calépode fut martyrisé pour avoir baptisé un

grand nombre de païens illustres. Calliste prit soin de sa sépulture, et fut enterré à côté de lui peu de temps après.

Quant à notre Saint, il paroît, par ses actes, qu'il fut mis à mort dans une émeute populaire. Le pape Paul I, et ses successeurs, voyant les cimetières sans murailles, et abandonnés depuis les dévastations des Barbares, en retirèrent les corps des plus illustres martyrs, et les firent porter dans les principales églises de la ville. Ceux de S. Calliste et de S. Calépode furent transférés dans l'église de Sainte-Marie, au-delà du Tibre.

PRATIQUE. Les saints de tous les siècles ont traité les morts avec un respect religieux, et se sont empressés de leur faire des funérailles modestes et décentes. Une telle conduite leur étoit inspirée par la foi en la résurrection de nos corps; ils croyoient, avec raison, exercer une œuvre de charité : de-là, les éloges donnés par Jésus-Christ à cette femme qui versa sur lui des parfums précieux, quelques jours avant sa mort.

PRIÈRE. Faites, Seigneur, que nous soyons vivement persuadés de la résurrection future; et que nous regardions la dépouille mortelle de nos frères, comme quelque chose de précieux, afin que nous ne doutions pas que les corps des justes confiés à la terre, ne ressuscitent un jour dans la gloire, pour devenir l'ornement de la Jérusalem céleste. Ainsi soit-il.

Quinzième jour d'Octobre.

SAINTE THÉRÈSE, *Fondatrice des Carmélites Déchaussées, Vierge.*

SAINTE Thérèse naquit à Avila, dans l'ancienne Castille, en Espagne, le 28 mars 1515. Son père Alphonse Sanchez de Cépède, ainsi que sa mère Béatrix d'Ahumade, aussi distingués par leur naissance que par leurs vertus, élevèrent leur famille, qui fut nombreuse, dans les sentimens de la plus tendre piété.

Thérèse prit, dès son enfance, tant de goût pour la lecture des Vies des Saints, qu'elle en faisoit sa principale occupation avec un de ses jeunes frères qu'elle chérissoit spécialement. Le récit des souffrances des martyrs, le bonheur qu'ils auront de jouir éternellement de la présence de Dieu, enflammèrent tellement le zèle de ces deux enfans, qu'ils résolurent de verser leur sang pour la foi. Pleins de cette idée, ils s'échappèrent un jour de la maison pour passer chez les Maures; mais un de leurs oncles les ayant rencontrés au sortir de la ville, les ramena à leur mère, déjà fort alarmée de leur évasion.

« Lorsque nous vîmes, dit sainte Thé-» rèse, qu'il nous étoit impossible de » réussir dans notre dessein de souffrir » le martyre, nous résolûmes de vivre » en hermites, et nous travaillâmes à » faire de petits hermitages dans le jar-» din.....». Dès son enfance, Thérèse avoit tant de goût pour la prière, qu'elle cherchoit presque toujours la solitude, pour vaquer plus librement à ce saint exercice. Née avec une ame généreuse, elle soulageoit les pauvres, et rien ne la touchoit plus que les malheurs d'autrui. Lorsque sa mère mourut, elle se prosterna, toute fondante en larmes, devant l'image de la sainte Vierge, qu'elle supplia de vouloir bien être sa mère. Cette action, qu'elle fit avec une grande simplicité, lui parut dans la suite, une des plus avantageuses de sa vie. Elle se crut toujours redevable à cette puissante protectrice, d'avoir conservé son innocence et l'amour de ses devoirs. La lecture des romans fut le principe de ses premières fautes; et sainte Thérèse remarque, à ce sujet, combien sont coupables les pères et les mères qui n'éloignent pas de leurs enfans, tout ce qui ne les porte pas à la vertu.

Le relâchement auquel elle se livra en se laissant aller à la dissipation, les

liaisons particulières qui, d'abord innocentes, pouvoient dégénérer en passions, et ruiner tout l'édifice du salut de son ame, alarmèrent son respectable père. Il s'apperçut bientôt que ce relâchement venoit de la liaison intime, qu'il y avoit entre Thérèse et une de ses parentes. En homme prudent et en bon père, il profita du mariage de sa fille aînée pour mettre Thérèse au couvent des religieuses bénédictines d'Avila, qui avoient coutume d'élever les filles de son rang. Parmi les religieuses, il y en avoit une sur-tout que Thérèse prit singulièrement en amitié, elle ne se conduisoit que par ses conseils; c'étoit la maîtresse des pensionnaires. La jeune Thérèse ne se lassoit pas de l'entendre. Un jour, elle lui raconta comment ces paroles de l'évangile : *Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus,* l'avoient décidée à se faire religieuse, et lui parla des récompenses réservées à ceux qui renoncent à tout pour le salut. De si saints entretiens bannirent de l'esprit de Thérèse les mauvaises habitudes, et y rappelèrent le désir des biens éternels.

Après avoir passé dix-huit mois dans ce monastère, où elle profita beaucoup de la bonne éducation qu'elle y reçut, elle eut une grande maladie qui l'obli-

gea de retourner chez son père. Quand elle fut guérie, on la mena voir sa sœur, qui demeuroit à la campagne. Sur la route qui conduisoit à la maison de sa sœur, étoit la demeure de Pierre Sanchez de Cépède son oncle, homme d'une vertu éminente, qui profita de cette entrevue pour inspirer à sa nièce l'amour de la piété. Quoique Thérèse n'eût demeuré que quelques jours auprès de cet oncle, elle comprit mieux que jamais, que tout ici-bas n'est rien, que le monde n'est que vanité, et qu'il passe comme un éclair. Tout occupée de ces pensées, lorsqu'elle fut de retour chez son père, elle forma le dessein de se séparer du monde, sans cependant être absolument décidée à embrasser l'état religieux. Ce ne fut qu'au bout de trois mois, et après avoir lu les lettres de S. Jérôme, qu'elle déclara à son père le dessein où elle étoit de se consacrer au Seigneur. Mais comme ce bon père avoit pour elle une tendresse extraordinaire, il lui fut impossible d'obtenir de lui ce qu'elle lui demandoit.

Cependant Thérèse sortit un jour de grand matin, et alla se présenter aux Carmélites de l'Incarnation, pour y être admise au nombre des novices. Cette démarche coûta cher à son cœur, par

tous les regrets qu'elle éprouva en quittant un père si tendre. Elle entra dans le couvent, où elle trouva une de ses intimes amies, nommée Jeanne Suarez. Au milieu de la joie qui faisoit son partage, Thérèse eut cependant quelques chagrins pendant son noviciat; mais, comme son cœur étoit tout entier à ses devoirs, elle se consola facilement, et elle prononça ses vœux avec une ferveur extraordinaire en 1534. Quelque temps après, elle eut encore une seconde maladie très-dangereuse; les médecins d'Avila ayant épuisé toutes les ressources de l'art sans pouvoir obtenir sa guérison, son père la fit transporter à Bazéda, où on employa tous les moyens imaginables pour la guérir. Les remèdes, bien loin de lui procurer du soulagement, aigrirent le mal, au point que Thérèse fut bientôt réduite à toute extrémité. Son père ne sachant plus quel parti prendre, la ramena de nouveau à Avila, où, le 15 août 1537, il lui survint une crise et des douleurs si terribles, qu'on la crut morte. A la fin, elle sortit de cette léthargie; et ses premières paroles furent pour demander les sacremens. Elle les reçut en répandant beaucoup de larmes.

Thérèse désiroit avec ardeur de re-

tourner dans son monastère. Elle s'y fit porter, quoique sa foiblesse fût extraordinaire. Huit mois se passèrent ainsi, entre la vie et la mort. Elle resta percluse de ses membres pendant trois ans; et lorsqu'elle put se traîner, elle rendit graces à Dieu. Sa résignation et sa piété soutinrent tellement sa constance au milieu de ses douleurs, qu'elle ne se plaignit jamais; et plus elle souffroit, plus elle se soumettoit à la volonté du Seigneur. Enfin, après trois ans de douleurs, de vœux et de sacrifices, elle recouvra passablement sa santé. Ayant appris que son père étoit dangereusement malade, elle obtint la permission d'aller le servir : elle y courut; mais tous ses soins et ceux de sa famille furent inutiles; il mourut dans les sentimens les plus dignes de la vivacité de la foi et de la piété, dans lesquels il avoit vécu. Thérèse avoit vingt-quatre ans lorsqu'elle perdit ce digne père; elle fit connoissance d'un saint religieux de l'ordre de S. Dominique, et auquel son père s'étoit confessé les dernières années de sa vie. Ce bon religieux fut le principal instrument dont Dieu se servit pour la ramener à la pratique de l'oraison, qui commençoit à se ralentir en elle. Ses conseils la préservèrent des suites aux-

quelles la dissipation occasionnée, dans son monastère, par le défaut de clôture et les visites fréquentes, l'avoit souvent exposée. Elle rentra dans le monastère, bien résolue de tendre à la perfection de son état, et de correspondre aux vues de Dieu sur elle.

La lecture des Confessions de saint Augustin ranima plus que jamais sa confiance dans la divine bonté. Cette époque fut pour Thérèse une des plus mémorables de sa vie ; car elle commença dès-lors à marcher à grands pas dans les voies de la perfection. Dieu répandit sur elle les dons les plus signalés, et la combla des faveurs les plus grandes. Cependant l'abondance des consolations que Dieu répandoit sur elle l'inquiéta ; elle craignoit de tomber dans l'illusion, en prenant pour des dons du ciel, les artifices et les piéges du démon. Cette crainte lui fit chercher avec soin des ames vertueuses avec qui elle pût conférer, étant bien résolue de se conduire par leurs avis. François de Salsède, et un saint prêtre, nommé Daza, qu'elle consulta à ce sujet, après avoir recherché ce qu'ils croyoient convenir à son état, lui dirent qu'autant qu'ils pouvoient en juger, elle étoit dans l'illusion. Cette réponse jeta la Sainte dans une si grande

crainte et dans une telle affliction, qu'elle ne savoit que devenir.

Mais ayant depuis fait connoître l'état de son ame à S. François de Borgia, à S. Pierre d'Alcantara et au Père Alvarez, tous dignes de sa vénération et de sa confiance, ils la rassurèrent. Ils ne virent dans Thérèse qu'humilité profonde, générosité à ne rien refuser à Dieu, obéissance exacte, et un devoir habituel de la pénitence, pour suivre Jésus-Christ crucifié. Ces saints hommes l'assurèrent que rien ne leur paroissoit plus constant, que l'origine céleste des faveurs dont elle avoit été comblée. Si les diverses épreuves par lesquelles Dieu la fit passer, ne servirent qu'à épurer sa vertu, les communications célestes dont elle fut favorisée, lui donnèrent un nouveau lustre. Le don de prophétie, les visions et les ravissemens, affermirent dans son cœur le mépris des choses du monde, et enflammèrent plus que jamais l'ardeur qu'elle avoit d'être unie à Dieu pour toujours. Tous ses désirs étoient ou de souffrir ou de mourir pour son Dieu.

Embrasée d'un saint zèle pour la gloire de Dieu et le salut des ames, elle ne chercha à rétablir l'austérité primitive de son ordre, que pour inspirer à ceux qui le composoient, l'amour de la péni-

tence. Ses exemples donnoient un nouveau poids à ses leçons; car, quoique d'une très-mauvaise santé, elle pratiquoit toutes les austérités prescrites par la règle. Le respect et l'amour qu'elle portoit au saint sacrement de l'autel, sont consignés dans ses ouvrages; et ses expressions sont toutes de feu, quand il s'agit de cet auguste mystère. C'étoit dans cette source qu'elle puisoit ce zèle ardent dont elle étoit remplie pour la conversion des pécheurs.

Après avoir travaillé plusieurs années à sa sanctification, Thérèse pensa sérieusement à exécuter le projet qu'elle avoit conçu de réformer son ordre. Elle s'en entretint un jour en présence d'une jeune pensionnaire qu'elle aimoit beaucoup. On la nommoit Marie d'Ocampe, et elle étoit nièce de la Sainte. Cette jeune personne saisit cette occasion pour offrir à Thérèse mille ducats dont elle pouvoit disposer, en lui disant que cette somme serviroit à acheter une maison propre à l'exécution de son desscin. On en fit part à une sainte veuve d'Avila, nommée Guyomar, qui applaudit à ce projet. S. Pierre d'Alcantara, S. Louis Bertrand et l'évêque diocésain, furent aussi consultés; tous approuvèrent la résolution de la tante et le sacrifice de la

nièce. Avant de commencer, il falloit le consentement des supérieurs. On obtint celui du Père Ange de Salazar, provincial des Carmes. Mais la nouvelle n'en fut pas plutôt répandue, qu'il s'éleva des clameurs de toutes parts contre ce religieux : il n'y eut, pour ainsi dire, qu'une voix pour improuver la réforme que Thérèse vouloit introduire. Les religieuses de son couvent, la noblesse, le magistrat et le peuple, s'unirent pour s'opposer à son projet : reproches, injures, calomnies même, tout fut mis en usage.

Pendant que toute la ville étoit ainsi déchaînée contre la Sainte, le Père Yvagnez, dominicain, prit ouvertement sa défense. En 1561, Jeanne d'Ahumade, sœur de Thérèse, ayant fait bâtir une maison à Avila, le public crut que c'étoit pour s'y loger; mais son dessein étoit de la céder à Thérèse pour l'exécution de son projet. Sur ces entrefaites, Thérèse fut appelée à Tolède, pour consoler Louise de la Cerda, qui venoit de perdre son mari, et demeura près de six mois auprès de cette dame. Quelque temps avant son retour de Tolède, il y avoit eu dans le monastère de l'Incarnation certains troubles occasionnés par l'élection d'une nouvelle prieure. Plusieurs

religieuses désiroient fortement que les suffrages se réunissent en faveur de Thérèse. Mais l'idée seule d'un tel choix l'alarma au point, qu'elle eût préféré souffrir pour Dieu tous les tourmens, plutôt que d'accepter cette place. Un jour qu'elle rendoit graces à Dieu d'avoir été absente dans une telle circonstance, Jésus Christ lui dit : « Puisque vous dé-» sirez une croix, il s'en présente pour » vous une bien pesante ; n'en déclinez » pas le fardeau, je serai votre appui. » Partez donc avec courage et prompti-» tude ».

Elle sortit donc de Tolède, et le soir même où elle arriva à Avila, arrivèrent aussi les dépêches de Rome et le bref pour l'établissement du nouvel institut. Toutes choses étant ainsi disposées, le jour de Saint-Barthélemi de l'année 1562 le monastère de Saint-Joseph fut enfin établi. Le service divin y fut célébré ; la sainte Fondatrice y donna l'habit à des novices et à quelques religieuses de son premier couvent. Depuis cette époque, Thérèse eut à vaincre tous les obstacles que l'enfer opposa à son zèle pour la réformation des religieuses ; mais le Seigneur la fit triompher de tous ses ennemis. Il y avoit à-peu-près quatre ans que le couvent de Saint-Joseph répan-

doit aux environs la bonne odeur de Jésus-Christ, lorsque Rubéo de Ravenne, général des Carmes, fit un voyage en Espagne. Les entretiens qu'il eut avec sainte Thérèse, et la visite qu'il fit du couvent de Saint-Joseph, le pénétrèrent d'estime et d'admiration. Il fut si content de sa prudence, et si touché de son zèle, qu'il lui permit en partant de fonder d'autres monastères sur le même plan.

Malgré les oppositions aussi injustes que réitérées, le nouvel institut s'accrut si rapidement, que, sur la fin de la vie de sainte Thérèse, on comptoit seize couvens de Carmélites et quatorze couvens de Carmes déchaussés; le nombre en devint bien plus considérable après sa mort. Elle eut la consolation de voir ses nombreux établissemens approuvés par l'Eglise, et ses pénibles efforts couronnés par la vénération et la confiance des fidèles de tous les états.

Enfin le moment arriva où Thérèse devoit recevoir la récompense de ses travaux. Elle venoit de terminer en 1582 la fondation du couvent de Burgos, lorsqu'elle reçut une invitation très-pressante de la duchesse d'Albe, qui la prioit de venir chez elle. Toute malade qu'elle étoit, elle se rendit à ses instances, et

arriva à Albe avec le père Antoine, le 20 septembre. Elle passa plusieurs heures à converser avec la duchesse, et la quitta ensuite pour aller dans le couvent de son ordre. Le 30 septembre, elle assista à la messe, et y communia avec une nouvelle ferveur. Depuis ce moment, elle garda le lit jusqu'à sa mort. Le troisième jour d'octobre, la Sainte se sentant plus foible que jamais, elle demanda et reçut les derniers sacremens. Sa ferveur s'anima de plus en plus, à mesure que ses forces l'abandonnèrent. On l'entendit souvent répéter ces paroles du prophète : *Mon Dieu, vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié.* Elle le répéta jusqu'au moment où elle perdit la parole. Les yeux fixés sur un crucifix qu'elle avoit à la main, elle s'endormit du sommeil des justes dans la nuit du 4 au 5 octobre de l'an 1582, dans sa soixante-huitième année. Elle fut canonisée par Grégoire XV, au mois de mars 1621.

La nuit de la mort de sainte Thérèse fut mémorable par l'exécution de la réforme du calendrier. On supprima tout-à-coup dix jours; et par cette suppression, le jour qui suivit la mort de la Sainte se trouva le 15 octobre, au lieu d'être le 5. Voilà pourquoi sa fête est fixée au 15 de ce mois.

PRATIQUE. Imitons sainte Thérèse dans la confiance entière, humble et courageuse qu'elle avoit en Dieu seul, et qui la rendit supérieure à tous les événemens, ne comptant jamais ni sur elle, ni sur les autres, mais sur Dieu seul. « L'expérience, disoit-» elle, m'a appris que le seul moyen de pré-» venir les chutes, et d'avoir la force d'a-» vancer toujours, c'est de s'appuyer sur la » croix de Jésus-Christ, et de se confier » pleinement en celui qui a bien voulu y » mourir pour nous ».

PRIÈRE. C'est en vous seul que nous espérons, ô divin Sauveur! Nous ne pouvons rien faire de bien par nous-mêmes pour vous glorifier et vous plaire; mais par votre grace, que nous implorons, nous voulons vous aimer, vous servir, et n'aimer et servir que vous pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

Seizième jour d'Octobre.

SAINT GAL, *Abbé en Suisse.*

SAINT Gal naquit en Irlande, vers le milieu du sixième siècle. Il sortoit d'une famille noble et vertueuse, qui le consacra à Dieu dès sa naissance, et le mit dans le monastère de Bencor, qui étoit alors gouverné par les saints abbés Congal et Colomban. Ce monastère étoit très-renommé pour son école: S. Gal s'y

rendit habile dans la grammaire, la poésie, et sur-tout l'Ecriture-Sainte. Lorsque S. Colomban quitta l'Irlande, il fut un des douze qui le suivirent en Angleterre, et qui passèrent en France avec lui, vers l'an 585. Ils furent reçus avec bonté par le pieux Sigebert, roi d'Austrasie et de Bourgogne. Les libéralités de ce prince mirent S. Colomban en état de fonder le monastère d'Anegray dans une forêt, au diocèse de Besançon, et celui de Luxeuil deux ans après.

Le saint Abbé ayant été chassé de ce dernier monastère par le roi Thierry, qu'il avoit repris de ses désordres, il se retira avec S. Gal dans les Etats de Théodebert, alors roi d'Austrasie. Le pieux Villemar leur procura une retraite près du lac de Constance. Les Saints se construisirent des cellules, et convertirent les païens, qui furent si pénétrés de leurs discours, qu'ils brisèrent leurs idoles, et les jetèrent dans le lac. Théodebert ayant été tué par Thierry dans un combat, saint Colomban se retira en Italie. S. Gal vouloit l'y suivre; mais une maladie grave l'en ayant empêché, il remonta le lac, et bâtit quelques cellules, qui donnèrent naissance au monastère connu depuis sous le nom du Saint. Ayant appris la langue du pays, il travailla à la conver-

sion des idolâtres, qui étoient en grand nombre, et il les convertit presque tous par ses discours, ses miracles et ses exemples.

Son humilité l'empêcha d'accepter le siége épiscopal de Constance; et pour se délivrer des instances du peuple et du clergé, il leur proposa le diacre Jean, son disciple, qui fut élu d'une voix unanime. S. Gal ne quittoit sa cellule que pour aller annoncer les vérités de la foi; il s'attachoit sur-tout à l'instruction des hommes les plus ignorans et les plus abandonnés. Il retournoit ensuite à son hermitage, où il passoit les jours et les nuits dans la prière et la contemplation. En 625, les moines de Luxeuil le choisirent pour succéder à S. Eustase leur abbé; mais il refusa cette dignité. Il étoit alarmé à la vue des dangers que court le supérieur d'une communauté nombreuse. Il mourut l'an 646, le 16 octobre, jour auquel il est honoré dans l'Eglise. L'abbaye de Saint-Gal est célèbre par les grands hommes qu'elle a produits.

PRATIQUE. Pour porter efficacement les autres à la vertu, il faut la pratiquer soi-même. Les ministres de la parole divine n'ont jamais plus de succès sur les esprits et les cœurs, que lorsqu'ils sont des hommes de

prière et d'une conduite qui honore la sainteté de leur état.

PRIÈRE. Donnez, Seigneur, toujours à votre Eglise des ministres selon votre cœur; inspirez aux pères de famille, et à tous ceux qui ont de l'autorité sur les autres, le zèle du salut des ames, afin que, par votre grace, l'exemple des uns et la docilité des autres conservent votre peuple dans la fidélité à la foi. Ainsi soit-il.

Dix-septième jour d'Octobre.

SAINTE HEDWIGE ou SAINTE AVOYE, *Duchesse de Pologne, Veuve.*

HEDWIGE étoit fille de Bertolo d'Andechs, troisième du nom, marquis de Méran, duc de Carinthie. Sa mère, nommée Agnès, étoit fille du comte Rotletch. Hedwige fut formée de bonne heure à la vertu par les exemples et les leçons de sa pieuse mère. On la mit, étant encore jeune, dans un monastère, où elle resta jusqu'à l'âge de douze ans, qu'on l'en retira pour la marier à Henri, duc de la Silésie. Sa fidélité à remplir ses différens devoirs, la rendit semblable à cette femme forte dont l'Esprit-Saint a tracé le portrait. Toutes ses pensées et ses actions avoient pour but la gloire de Dieu, sa sanctification et celle de sa fa-

mille. Elle eut six enfans, trois garçons et trois filles. Ladislas, duc de la Grande-Pologne, ayant été chassé de ses Etats par la noblesse, on offrit à Henri cette principauté en 1233. Hedwige employa tous les moyens pour le détourner d'accepter cette offre ; mais elle ne put y réussir.

La prédilection de son mari pour Conrard son second fils, qu'il traitoit comme devant être son successeur, au préjudice de Henri son fils aîné, fit naître dans le cœur des deux frères une haine implacable et réciproque. Leur sainte mère, qui n'approuvoit pas cette préférence, et qui l'avoit souvent temoigné au duc leur père, employa en vain tous les moyens pour les réconcilier. Ils en vinrent à une guerre ouverte, où Conrard fut entièrement défait. Cet événement détacha de plus en plus notre Sainte de toutes les choses créées, et Dieu seul fut toute sa consolation.

Ce fut vers ce temps qu'elle engagea le duc son mari à fonder un monastère de religieuses à Trebnitz, dans la Silésie. Ce monastère fut bientôt rempli de ferventes religieuses, et d'un grand nombre de jeunes filles nées de parens pauvres, qu'on élevoit dans la piété, et à qui l'on donnoit une bonne éducation,

après laquelle on pourvoyoit à l'établissement de celles dont la vocation n'étoit pas d'embrasser la vie religieuse. Sainte Hedwige visitoit souvent ces ferventes religieuses, et les édifioit par sa vie pénitente, sa charité pour les pauvres et son assiduité à l'oraison. Animée d'un desir ardent d'avancer dans la perfection, elle quitta son palais, du consentement de son mari, et se fixa près de Trebnitz, pour y pratiquer plus librement ce que la pénitence a de plus austère. Sous des habits simples, un extérieur modeste, elle ne permit jamais qu'on usât envers elle de la moindre distinction; et quoique sa santé fût délicate, elle jeûnoit tous les jours, excepté le dimanche; les mercredis et les vendredis, du pain et de l'eau faisoient toute sa nourriture. Elle vécut quarante ans sans manger ni viande ni poisson. Elle passoit une grande partie de la nuit en prières, et elle prenoit sur la terre nue le peu de repos qu'elle accordoit à la nature.

Notre Sainte jouissoit depuis quelque temps des avantages de la retraite, quand elle apprit que le duc de Pologne son mari avoit été blessé dans un combat, et fait prisonnier. Elle partit aussi-tôt pour réclamer son époux, et l'arracher

des mains de son vainqueur. A peine fut-elle arrivée auprès du duc de Kirne, qui tenoit son mari dans les fers, qu'elle lui parla avec une éloquence si persuasive, qu'elle obtint tout ce qu'elle demanda. Le duc de Pologne, frappé plus que jamais des exemples de vertu qu'il voyoit dans son épouse, lui laissa toute liberté par rapport à sa manière de vivre. Il devint lui-même insensiblement son imitateur, et mourut saintement en 1238. Hedwige prit alors l'habit parmi les religieuses de Trebnitz, et vécut sous la conduite de sa fille Gertrude, qui étoit abbesse de cette maison. Elle ne fit cependant point de vœu, afin d'être toujours à portée de secourir les malheureux par ses aumônes.

Trois ans après la mort de son mari, elle eut le malheur de perdre son fils Henri-le-*Pieux*, duc de Pologne et de la Silésie. Les Tartares venus du nord de l'Asie, ne se proposoient rien moins que d'envahir toute l'Europe. Ayant ravagé tout le pays qui se trouvoit sur leur passage, ils arrivèrent devant Cracovie, qu'ils trouvèrent abandonnée. Ils y mirent le feu, de-là ils passèrent dans la Silésie; et se retirèrent du côté de Legnitz. A leur approche, le duc Henri rassembla ses troupes, et leur livra le

combat. Mais il fut tué près de Legnitz. Edwige s'étoit retirée avec ses religieuses dans la forteresse de Chrosne; mais elle survécut peu à ce désastre. On rapporte plusieurs guérisons miraculeuses dont elle fut l'instrument, et on dit aussi qu'elle prédit sa mort. Lorsqu'elle se vit malade, elle demanda les sacremens, quoiqu'elle ne parût point être en danger. Ses derniers instans furent une méditation continuelle et affectueuse sur la passion de Jésus-Christ. Elle expira dans ce saint exercice le 15 octobre 1243. Clément IV l'a canonisée en 1266.

PRATIQUE. Cette vie n'est qu'une suite de peines et de douleurs pour tout le monde; et elles sont sans exception d'états ni de personnes, aussi inévitables que continuelles. La religion seule peut les adoucir et les rendre méritoires auprès de Dieu; la vie des saints le démontre, tandis que la vie des pécheurs prouve évidemment que, pour eux, les tribulations ne produisent que l'aigreur, le désespoir et l'injustice.

PRIÈRE. O Dieu Sauveur! nous unissons nos peines à vos souffrances, nous adorons et acceptons en esprit de pénitence toutes celles qu'il vous plaira de nous envoyer. Que votre miséricorde nous punisse en ce monde, pour nous sauver dans l'autre par vos mérites infinis. Ainsi soit il.

Dix-huitième jour d'Octobre.

SAINT LUC, *Evangéliste.*

Le saint Evangéliste dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête, étoit d'Antioche, métropole de Syrie, ville célèbre par son agréable situation, par la richesse de son commerce, et sur-tout par ses écoles renommées dans toute l'Asie, et qui produisirent des maîtres fort habiles dans les arts et les sciences. Saint Luc y fit dans sa jeunesse d'excellentes études des sciences et des arts, spécialement de la médecine. S. Jérôme assure qu'il y excelloit; S. Paul, en disant *Luc, médecin, notre très-cher frère*, semble indiquer qu'il ne cessa point de s'y appliquer, et qu'il exerça envers les fidèles cet art, qui, dans ses charitables effets, étoit un exercice de la charité du ministère apostolique.

On croit que S. Luc embrassa le christianisme à Antioche, où l'apôtre S. Paul avoit annoncé l'évangile; il en connut toute la morale divine, en pratiqua les vertus, et devint un modèle parfait pour les disciples de la foi dans cette ville. Il étoit déjà un parfait modèle de toutes

les vertus, lorsque S. Paul le choisit pour être son coopérateur et le compagnon de ses travaux. Il s'embarqua avec lui l'an 51 de Jésus-Christ, pour passer de Troade en Macédoine; ils parcoururent ensemble les villes de la Grèce, où ils annoncèrent l'évangile avec succès. Dès ces premiers temps, des ministres du mensonge répandirent des histoires fabuleuses et apocryphes concernant Jésus-Christ. Ce fut pour en empêcher l'effet que S. Luc écrivit son évangile. L'ouvrage de S. Luc est souvent attribué à S. Paul. Le maître aida sans doute son disciple, et approuva depuis son évangile; mais S. Luc assure lui-même qu'il avoit eu d'autres secours, et qu'il avoit écrit d'après les témoins oculaires des actions de Jésus-Christ. Le Saint-Esprit lui révéla aussi tout ce qu'il a rapporté concernant nos mystères, et il l'assista d'une inspiration spéciale jusque dans les plus petits événemens.

Selon S. Jérôme et S. Grégoire de Nazianze, S. Luc écrivit son évangile dans le temps que saint Paul prêchoit dans l'Achaïe, et il alla deux fois dans ces contrées avec l'Apôtre, en 53 et en 58. Ce n'est que dans l'évangile de S. Luc que l'on trouve le récit de plusieurs circonstances relatives à l'incarnation,

comme l'annonciation du mystère à la Sainte-Vierge, sa visite à sainte Elisabeth, la parabole de l'Enfant prodigue, et plusieurs autres particularités importantes. Le style en est clair, élégant, varié. Les actions et la doctrine du Sauveur y sont présentées de la manière la plus touchante; chaque mot renferme des mystères cachés, offre des richesses inépuisables, et devient le principe de toutes les vertus pour ceux qui lisent ces oracles sacrés avec humilité. L'énergie avec laquelle l'Evangéliste parle de la patience, de la douceur, de la charité d'un Dieu fait homme pour nous, de ses leçons, de sa vie, tout cela a je ne sais quoi de grand, de noble, de touchant, de persuasif, que l'on chercheroit en vain dans les plus beaux ornemens du langage.

Vers l'an 56, il fut envoyé à Corinthe avec saint Tite, par S. Paul, qu'il accompagna à Rome lorsqu'il y fut envoyé prisonnier. S. Luc ne quitta point l'Apôtre pendant les deux ans que dura son emprisonnement; il eut la consolation de lui voir rendre la liberté en 63. Ce fut cette année qu'il acheva les Actes des Apôtres. Ils sont comme la suite de son évangile, et renferment l'histoire authentique des merveilles dont Dieu s'est

servi pour former son Eglise ; ils renferment aussi les travaux des apôtres depuis l'ascension du Sauveur. Dans le reste de l'ouvrage, il se borne presque entièrement aux actions et aux miracles de S. Paul, dont il avoit été témoin oculaire, et auxquels il avoit eu beaucoup de part.

Le saint Evangéliste ne quitta point son maître après son élargissement. L'Apôtre, durant son dernier emprisonnement, écrivoit de Rome que tous les autres l'avoient quitté, et que saint Luc étoit seul avec lui. Il paroît certain que le saint Evangéliste ne quitta Rome qu'après le martyre de S. Paul. Plusieurs auteurs anciens assurent qu'il partit alors d'Italie, et qu'il alla annoncer Jésus-Christ en différentes contrées. Ils nomment la Macédoine, l'Egypte, la Thébaïde. Il fut martyrisé dans un âge fort avancé. En 357, l'empereur Constance fit transporter ses reliques de Patras en Achaïe, à Constantinople, dans l'Eglise des Saints Apôtres, bâtie par Constantin-le-Grand.

PRATIQUE. Pour croire à l'évangile, il ne faut, avec la grace que Dieu donne, qu'être docile à l'enseignement de l'Eglise. Le fait seul de son établissement, de sa propagation, de sa conservation pendant

plus de dix-huit siècles, prouve invinciblement à la simple raison la divinité de son auteur, l'infaillibilité de ses promesses et l'autorité de sa loi.

PRIÈRE. Seigneur, qui nous avez instruits par vos prophètes et par vous-même en la personne de Jésus-Christ fait homme pour nous racheter, donnez à nos ames le goût de votre parole sainte, et la fidélité pour en observer la morale et la loi. Ainsi soit-il.

Dix-neuvième jour d'Octobre.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA, *Religieux de l'ordre de S. François.*

LE Saint que l'Eglise honore en ce jour, naquit en 1499 à Alcantara, petite ville de la province d'Estramadure en Espagne. Son père, nommé Alphonse Garavito, étoit magistrat de la ville. Sa mère sortoit d'une famille noble, et se distinguoit, comme son mari, par ses vertus et sa piété. La fidélité du jeune Pierre à remplir ses devoirs, sa ferveur et son application à la prière, le faisoient admirer. La mort lui ayant enlevé son père lorsqu'il finissoit son cours de philosophie à Alcantara, on l'envoya à Salamanque pour y étudier le droit canonique. Les deux ans qu'il y passa furent

employés à l'étude, à la prière et au service des pauvres.

En 1513, il fut rappelé dans sa patrie. Après avoir délibéré sur le genre de vie qu'il embrasseroit, il résolut d'entrer dans l'état religieux. Il fixa son choix sur l'ordre de Saint-François, et il en prit l'habit à seize ans, dans le couvent de Manjarez. On le distingua bientôt de ses confrères par son goût pour les humiliations, les veilles, les jeûnes, et pour toutes les pratiques de la pénitence. On lui donna divers emplois dont il s'acquitta à la plus grande satisfaction de ses supérieurs. Depuis son entrée dans l'état religieux, il veilloit sur ses sens avec tant d'attention, que pendant trois ans qu'il passa dans une maison, il ne connoissoit ses frères que par leur voix. Il eut de violentes tentations, mais il en triompha par la prière et l'humilité.

Quelques mois après sa profession, Pierre fut envoyé dans un couvent situé dans un lieu solitaire. Il s'y construisit, à quelque distance de la communauté, une cellule avec des branches d'arbres et de la terre : il y pratiqua des austérités extraordinaires qui ne furent connues que de Dieu. Trois ans après, on le fit supérieur d'un petit couvent qui venoit d'être fondé à Badajos, quoiqu'il n'eût

encore alors que vingt ans. Le temps de sa supériorité expiré, son provincial lui dit de se préparer à recevoir les saints ordres. Il fut ordonné prêtre en 1524, et peu de temps après on le chargea d'annoncer la parole de Dieu. L'année suivante, il fut fait gardien du couvent de Placencia. Dans toutes les places qui lui furent confiées, il se regarda toujours comme le dernier de ses frères.

Son amour pour la retraite l'engagea à demander à ses supérieurs la permission d'aller vivre dans quelque couvent solitaire : il obtint ce qu'il desiroit. On le mit dans le couvent de Saint-Onuphre à Lapa, près Soriana. Cette maison étoit dans une solitude affreuse. Ce fut là qu'il composa son traité de l'*Oraison mentale*. Ce traité a été regardé comme un chef-d'œuvre par plusieurs saints illustres. Nous avons de notre Saint un autre traité, qui n'est pas moins excellent que le premier ; il est intitulé : *De la Paix de l'Ame*. Pierre d'Alcantara étoit un grand contemplatif : son union avec Dieu étoit habituelle. Il célébroit la messe avec une dévotion extraordinaire, et souvent avec des torrens de larmes. Il aimoit sur-tout à méditer sur l'incarnation et sur le saint sacrement de l'autel ; le nom seul de ces mystères suffisoit quelquefois pour

lui causer des ravissemens. Aussi Dieu le combloit-il de douceurs et de consolations dans l'oraison.

Jean III, roi de Portugal, informé de la réputation de sainteté dont jouissoit le Serviteur de Dieu, voulut le consulter sur quelques difficultés relatives à sa conscience. Il pria donc son provincial de le lui envoyer à Lisbonne. Le roi fut si édifié de sa conduite et de ses discours, qu'il le demanda une seconde fois. Dans ces deux visites, le Saint convertit un grand nombre de seigneurs de la cour. L'infante Marie, sœur du roi, renonça aux pompes du monde, et fonda à Lisbonne un monastère de pauvres Clarisses, pour des dames de qualité. Elle se joignit au roi pour retenir le Saint; mais il trouvoit trop d'inconvéniens pour accepter cette proposition.

Une grande division s'étant élevée parmi les habitans d'Alcantara, il se rendit dans cette ville pour y rétablir la paix. Sa présence fit cesser les troubles, et les semences de discorde furent étouffées. A peine cette affaire étoit-elle terminée, qu'on l'élut, en 1538, provincial de la province de Saint-Gabriel ou d'Estramadure. Il ne fut pas plutôt revêtu de cette dignité, qu'il profita de l'autorité que lui donnoit sa place pour établir une ré-

forme sévère. Il dressa des réglemens relatifs à ce projet, et ils furent reçus de toute sa province, dans un chapitre qui se tint à Placencia en 1540. Le temps de son provincialat étant expiré, il retourna l'année suivante à Lisbonne, pour joindre le P. Martin de Sainte-Marie, qui jetoit les fondemens d'une réforme austère, et qui étoit occupé à bâtir un hermitage sur des montagnes arides, appelées Arabida. S. Pierre anima la ferveur des religieux qui avoient embrassé la réforme, et leur proposa divers réglemens qu'ils adoptèrent. Le P. Jean Calas, général de l'ordre, étant venu en Portugal, voulut voir Pierre d'Alcantara; il lui fit une visite dans son hermitage. Il fut si édifié de ce qu'il avoit vu, qu'il permit au P. Martin de Sainte-Marie de recevoir des novices. Le couvent de Palhaës fut désigné pour servir de noviciat.

Pierre d'Alcantara fut chargé du noviciat pendant deux ans, c'est-à-dire, jusqu'en 1544, que ses supérieurs le rappelèrent en Espagne. Ses frères de la province de l'Estramadure lui témoignèrent la plus grande joie en le revoyant. Quatre ans après, il fut rappelé en Portugal; il s'y occupa de donner la dernière perfection à la réforme d'Arabida; et en 1550, il fonda un nouveau couvent près de

Lisbonne. Dix ans après, la Custodie fut érigée en province de l'ordre. Les vertus éminentes de Pierre lui attirèrent beaucoup d'admirateurs; il se hâta de retourner en Espagne, où il espéroit être moins connu. Il arriva à Placencia en 1551. Deux ans après, il fut élu Custode dans un chapitre général qui se tint à Salamanque.

En 1554, il forma le plan d'une congrégation qui suivroit une réforme encore plus austère que celle qui existoit déjà. Son projet reçut l'approbation générale. Le pape lui ayant accordé un bref, par lequel il lui permettoit de bâtir un couvent conformément à son plan, ce couvent fut bâti tel qu'il le désiroit, près de Pédroso, dans le diocèse de Palencia. On en met la fondation en 1555; et c'est de-là que l'on date la réforme des Franciscains-Déchaussés, ou de l'étroite observance de S. Pierre d'Alcantara. Les cellules du couvent dont il s'agit étoient extrêmement petites; le lit du religieux, qui consistoit en trois planches, en occupoit la moitié. Celle du Saint étoit la plus petite et la plus incommode de toutes. Il suffisoit à chaque religieux, pour s'exciter à la pénitence, de considérer sa cellule, qui ressembloit à un vrai tombeau.

Le comte d'Oropéza fit bâtir au Saint deux nouveaux couvens sur ses terres; la réforme y fut établie. En 1561, ces différentes maisons furent érigées en province. Pierre régla, par des statuts particuliers, les dimensions que devoient avoir les cellules, l'infirmerie et l'église de chaque maison. Notre Saint étoit commissaire de l'ordre, lorsqu'on le fit provincial de sa réforme. Il se rendit à Rome peu de temps après, pour demander la confirmation de son institut. Le pape Paul IV, par une bulle du mois de février 1562, affranchit la congrégation du Saint de la juridiction des Franciscains-Conventuels, et la soumit au ministre général des Observantins, avec la clause qu'elle suivroit toujours les réglemens donnés par le saint Réformateur.

L'empereur Charles-Quint, après son abdication, s'étoit retiré dans le monastère de Saint-Juste. Il voulut avoir Pierre d'Alcantara pour son confesseur; mais le Saint allégua diverses raisons pour ne point accepter la place qui lui étoit offerte, et il vint à bout d'obtenir le désistement de l'empereur. Il faisoit la visite de son ordre, lorsqu'il arriva à Avila en 1559. Sainte Thérèse, qui demeuroit dans cette ville, éprouvoit alors une dure persécution. Elle étoit aussi tour-

mentée par des scrupules et par d'autres peines intérieures. Le Saint eut bientôt connu son état; il dissipa ses inquiétudes, et l'assura que tout ce qui se passoit en elle venoit de l'esprit de Dieu. Il se déclara hautement contre ses calomniateurs, et parla en sa faveur au directeur de sa conscience. Après lui avoir suggéré les plus puissans motifs de consolation, il l'exhorta fortement à établir sa réforme dans l'ordre des Carmes. Pour augmenter la confiance qu'elle prenoit en ses conseils, il lui fit diverses confidences sur le genre de vie qu'il menoit depuis quarante-sept ans.

Tandis que le Saint faisoit la visite des maisons qui avoient embrassé la réforme, il tomba malade dans le couvent de Viciosa. Le comte d'Oropéza n'en fut pas plutôt instruit, qu'il le força de venir chez lui, afin de lui procurer les secours dont il avoit besoin; mais les remèdes qu'on lui donna ne servirent qu'à augmenter sa maladie. La fièvre redoubla, et il se forma un ulcère à une de ses jambes. Le Serviteur de Dieu voyant que sa fin approchoit, se fit porter au couvent d'Arénas, afin de mourir entre les bras de ses frères. A peine y fut-il arrivé, qu'il demanda les sacremens de l'Eglise. Il ne cessa d'exhorter ses reli-

gieux à chérir les vertus de leur état, et sur-tout la pauvreté. Il expira tranquillement le 19 octobre 1562, dans la soixante troisième année de son âge.

PRATIQUE. Nous admirons le bonheur dont jouissent les Saints dans la possession du trésor de l'amour divin. Ils ne l'ont obtenu et conservé, que par l'exercice de la prière et de la contemplation, que par la pratique de l'humilité et de la pénitence. Il n'en coûte rien de dire qu'on veut aimer Dieu; mais on se fait illusion, si l'on ne s'efforce pas de mourir à soi-même. Il faut réprimer ses sens, et purifier son cœur de tout attachement désordonné, si l'on veut en faire un cœur spirituel, où le feu de l'amour divin puisse s'allumer.

PRIÈRE. Divin Sauveur, vous êtes venu sur la terre y allumer le feu de votre amour; et votre désir, selon votre parole, est qu'il embrase tous les cœurs. Je vous offre le mien; purifiez-le par l'humilité et la pénitence, afin que votre amour le sanctifie, et qu'il en soit la vie et le bonheur. Ainsi soit-il.

Vingtième jour d'Octobre.

SAINT ARTÈME, *Martyr.*

COMME l'Egypte étoit une contrée riche et puissante, et qu'elle fournissoit en partie le bled dont la ville de Rome avoit

besoin, Auguste n'en confia point le gouvernement à un sénateur, comme il se pratiquoit à l'égard des autres provinces considérables; mais il voulut qu'au lieu d'un proconsul, elle eut pour gouverneur un chevalier romain, qui avoit le titre de préfet-augustal. Le commandement des troupes fut confié à un officier, qu'on appeloit duc ou général d'Egypte. Artème fut honoré de cette dernière place sous le règne de Constance.

L'histoire lui reproche de s'être prêté à des procédés injustes contre S. Athanase. Mais on a toujours pensé qu'il n'avoit agi de la sorte que par foiblesse, et qu'il n'approuva jamais l'hérésie. Son orthodoxie parut sur-tout avec éclat sous l'empereur Julien. Théodoret, l'auteur de la Chronique Pascale, et les anciens calendriers grecs, ne permettent pas d'en douter. Les païens d'Egypte l'ayant accusé d'avoir démoli leurs temples et brisé leurs idoles, Julien le fit comparoître devant lui à Antioche en 362; et sur cette simple accusation, ce prince le condamna à perdre la tête au mois de juin de la même année. Les Grecs honorent S. Artème parmi ceux qu'ils appellent *grands martyrs*.

PRATIQUE. S. Artème, engagé dans le

service d'un prince idolâtre, étoit exposé au danger d'être précipité dans les flammes éternelles, si Dieu ne l'eût sauvé par sa miséricorde, en lui faisant remporter la couronne du martyre. N'avons-nous pas nous-mêmes été mille fois exposés au danger de périr éternellement? Disons donc souvent avec le prophète : *Si le Seigneur n'eût secouru mon ame, il y a long-temps qu'elle seroit précipitée dans l'enfer.* Livrons nous aux transports de la reconnoissance la plus vive; implorons sans cesse la bonté divine; prenons la résolution de servir Dieu avec toute la fidélité dont nous sommes capables, afin que sa grace ne devienne point infructueuse par notre malice.

PRIÈRE. Vous l'avez dit, Seigneur, sans la pénitence nous périrons. Que cet oracle soit par votre grace la règle de nos désirs et de nos mœurs; pardonnez-nous nos péchés passés, et soutenez notre foiblesse, afin que nous marchions sans cesse dans les sentiers de la justice. Ainsi soit-il.

Vingt-unième jour d'Octobre.

SAINTE URSULE, *et ses Compagnes, Vierges et Martyres.*

IL paroît que nos saintes Martyres quittèrent la Grande-Bretagne ou l'Angleterre, vers le temps où les Saxons, en-

core païens, ravageoient ce pays; c'est-à-dire, dans le cinquième siècle. Un grand nombre de Bretons s'enfuirent dans les Gaules, d'autres passèrent dans les Pays-Bas, et s'arrêtèrent au château de Brittenbourg, près l'embouchure du Rhin; c'est ce que prouvent d'anciens monumens, et le témoignage des historiens cités par Ussérius.

Les saintes Martyres aimèrent mieux faire le sacrifice de leur vie, que de perdre leur virginité. Elles furent mises à mort par l'armée des Huns, qui ravagèrent alors le pays où elles s'étoient réfugiées. Ces Barbares portèrent le fer et la flamme dans tous les lieux où ils passèrent. On convient que ces Saintes étoient venues originairement de la Grande-Bretagne, et qu'Ursule étoit à leur tête pour les encourager. Les auteurs sont partagés sur le nombre de ces illustres Martyres. Quoiqu'on les désigne en général sous le nom de Vierges, il n'est pas hors de vraisemblance que quelques-unes ayent été engagées dans l'état du mariage. La Chronique de Sigebert met leur martyre en 453. Elles souffrirent près du Bas-Rhin, et furent enterrées à Cologne. On bâtit sur leur tombeau une église, qui étoit fort célèbre en 643.

Sainte Ursule, qui conduisit au ciel tant de saintes ames qu'elle avoit formées, est regardée comme le modèle des personnes qui s'appliquent à donner une éducation chrétienne à la jeunesse. Il s'est formé sous son invocation plusieurs établissemens religieux pour l'éducation des jeunes filles. Le premier établissement que les Ursulines eurent en France, fut fondé à Paris en 1611, par Magdeleine l'Huillier, dame de Sainte-Beuve.

PRATIQUE. Rien de plus intéressant pour l'état et pour la religion, que l'éducation de la jeunesse. Rien donc de plus digne d'encouragement que les établissemens qui se proposent une fin si noble et si importante. Comment donc se fait-il que l'éducation de la jeunesse soit la chose la plus négligée? C'est que les parens commencent le mal, et qu'on le continue en se servant de méthodes vicieuses. On ne peut bien élever la jeunesse, à moins qu'on ne joigne un grand fonds de vertu à plusieurs qualités qui supposent une attention suivie, et beaucoup d'expérience.

PRIÈRE. Faites-nous la grace, ô mon Dieu! d'inspirer à ceux sur lesquels nous sommes chargés de veiller, de préférer à tout, la fidélité à votre loi, en leur faisant contracter de bonne heure l'heureuse habitude de la pratique de toutes les vertus chrétiennes; afin qu'après avoir vécu conformément aux maximes de votre évangile, ils en reçoivent avec nous la récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

Le même jour vingt-un Octobre.

SAINT HILARION, *Abbé.*

SAINT Hilarion naquit dans la petite ville de Thabathe, à cinq milles de Gaze. Ses parens qui étoient idolâtres, l'envoyèrent, étant encore fort jeune, à Alexandrie, pour y étudier la grammaire. La rapidité de ses progrès annonça l'excellence de son esprit; ce qui, joint à la bonté de son caractère, le fit aimer de tous ceux qui vivoient avec lui. Ayant eu le bonheur de connoître la religion chrétienne, il reçut le baptême, et renonça à tous les divertissemens profanes. Peu de temps après, ayant entendu parler de S. Antoine, dont le nom étoit célèbre en Egypte, il conçut aussitôt le dessein de l'aller visiter dans son désert.

Hilarion, touché des exemples de saint Antoine, changea d'habit, et imita son genre de vie; mais il s'ennuya bientôt du concours de personnes qui venoient trouver S. Antoine pour être guéries de leurs maladies. Désirant vivre dans une entière solitude, il prit quelques moines avec lui, et retourna dans son

pays, vers l'an 307. Comme son père et sa mère étoient morts, il donna une partie de ses biens aux pauvres, et l'autre à ses frères. Il se retira ensuite dans un désert qui étoit à sept milles de Majume. Comme on lui représenta que ce lieu étoit infecté de voleurs, il répondit qu'il ne craignoit que la mort éternelle. Tout le monde admira sa ferveur et sa manière de vivre. Un jour, des brigands, cachés dans son désert, lui demandèrent ce qu'il feroit s'il étoit attaqué des voleurs. « Un homme pauvre et nu, ré» pondit-il, ne les craint point. — Mais, » reprirent-ils, ils pourroient vous ôter » la vie. — C'est pour cette raison, répli» qua le Saint, qu'ils ne m'épouvantent » point, parce que je tâche toujours » d'être prêt à mourir ». On étoit autant surpris qu'édifié de voir une telle ferveur et un tel courage dans un jeune homme de quinze ans.

Malgré sa santé foible et délicate, il n'avoit d'autre vêtement qu'un sac, une tunique de peau que lui avoit donné S. Antoine, et un manteau fort court. Dès qu'il eut une fois embrassé la pénitence, il s'interdit l'usage du pain ; et pendant six ans, il n'eut chaque jour pour toute nourriture que quinze figues, qu'il ne mangeoit qu'au coucher du so-

leil. Lorsqu'il éprouvoit quelque tentation de la chair, il entroit dans une sainte colère contre lui-même, et disoit à son corps : « Je t'empêcherai bien de regimber; je te nourrirai de paille au lieu de grain; je te chargerai et te fatiguerai tellement, que tu ne chercheras plus qu'à manger, sans songer au plaisir ». Il se retranchoit alors une partie de sa nourriture ordinaire; quelquefois même il étoit trois ou quatre jours sans manger. Pour rendre encore sa pénitence plus austère, il travailloit rudement, en priant et en chantant les louanges de Dieu. Il creusoit et labouroit la terre, ou faisoit des corbeilles. Lorsqu'il étoit épuisé de fatigues, il prenoit son petit repas, et disoit à son corps : « Si tu ne veux point travailler, tu ne mangeras point; si tu manges présentement, ce n'est que pour te mettre en état de travailler de nouveau ».

Il savoit par cœur une grande partie de l'Ecriture-Sainte, et il en récitoit quelques passages avec ses prières ordinaires. Il prioit avec beaucoup d'attention et de respect; et pendant les quatre premières années de sa retraite, il n'eut à opposer aux intempéries de l'air, qu'une petite hutte faite de joncs et de roseaux entrelacés ensemble. Il se construisit de-

puis une cellule, qu'on voyoit encore du temps de S. Jérôme ; mais elle avoit plutôt l'air d'un tombeau, que la demeure d'un homme vivant. A l'âge de vingt ans, il se condamna à ne manger par jour qu'une poignée d'herbes trempées dans de l'eau froide ; et dans la suite, il ne mangea que six onces de pain d'orge, auxquelles il ajoutoit quelques légumes sans assaisonnement. A quatre-vingts ans, il se réduisit à quatre onces de nourriture ; encore ne mangeoit-il jamais qu'au coucher du soleil. Il redoubloit ses austérités, à mesure qu'il avançoit en âge, afin de se mieux préparer à la mort. Hilarion fut souvent exposé à de violentes tentations ; mais il les surmonta toutes avec le secours de la grace : les armes qu'il y opposa étoient la prière, la vigilance, de sévères mortifications, un travail pénible et continuel. Le démon avoit beau prendre toutes sortes de formes pour le troubler ou l'effrayer, tous ses efforts furent inutiles.

Il y avoit vingt ans que notre Saint étoit dans son désert ; le nombre de miracles qu'il opéroit attira un grand concours de peuple, et plusieurs demandoient à vivre sous sa conduite. Jusques-là, on n'avoit point connu la vie monastique en Syrie, ni en Palestine ; ainsi

S. Hilarion en fut l'instituteur dans ces contrées, comme S. Antoine l'avoit été en Egypte. Il se forma alors un grand nombre de monastères dans toute la Palestine. S. Hilarion en faisoit la visite à certains jours, avant les vendanges. Ce fut dans une de ces visites, qu'ayant vu les Sarrazins assemblés à Eleuse en Idumée, pour adorer Vénus, il demanda leur conversion à Dieu avec beaucoup de larmes. Ayant ensuite conjuré ces idolâtres d'adorer le vrai Dieu plutôt que des idoles de pierre, ses discours firent sur eux tant d'impression, que la plupart se convertirent.

S. Hilarion étoit encore en Palestine, lorsqu'il apprit par révélation la mort de S. Antoine. Il avoit alors soixante-cinq ans. Le grand nombre de visites qu'il recevoit, lui faisoient regretter les douceurs et la paix dont il avoit joui dans l'obscurité. Enfin, il résolut de quitter le pays, et passa en Egypte. Il se rendit à Aphrodite, où il joignit le diacre Baisanes, qui fournissoit à ceux qui alloient visiter S. Antoine, des dromadaires pour porter l'eau dont ils avoient besoin dans le désert. Le saint Abbé eut envie de célébrer l'anniversaire de la mort de saint Antoine, en passant la nuit à l'endroit où Dieu l'avoit appelé à lui. Après avoir

marché trois jours dans un désert affreux, il arriva, avec les moines qui l'accompagnoient, à la montagne qui portoit son nom. Il y trouva deux solitaires, Isaac et Péluse, l'un et l'autre disciples de S. Antoine. Cette montagne étoit un roc escarpé, qui avoit un mille de circuit. Hilarion parcourut ce lieu avec Isaac et Péluse. C'étoit là, lui disoient ses guides, qu'Antoine prioit et chantoit les louanges du Seigneur; là, il travailloit; il se reposoit en cet endroit, lorsqu'il étoit fatigué; il a planté ces vignes et ces arbres; il cultivoit cette pièce de terre de ses propres mains; il a creusé lui-même ce bassin, pour fournir de l'eau à son jardin. Hilarion se mit sur le lit du Saint, et le baisa par respect. Il pria ses guides de lui faire voir le lieu où S. Antoine avoit été enterré; mais on ne sait s'il eut cette satisfaction, parce que S. Antoine avoit expressément recommandé qu'on cachât le lieu où il seroit enterré.

Notre Saint, après avoir visité le désert de S. Antoine, revint à Aphrodite. Il se retira ensuite, avec deux de ses disciples, dans une solitude du voisinage, où il observa plus rigoureusement que jamais le silence et l'abstinence. Il y avoit trois ans qu'il n'avoit plu dans le pays.

Le peuple consterné implora le secours de ses prières. Touché de compassion, il leva les mains au ciel, et il tomba tout-à-coup une pluie abondante. Hilarion, pour se soustraire aux honneurs qu'on lui rendoit dans le pays, s'avança du côté d'Alexandrie, dans le dessein de gagner le désert d'Oasis, où il resta un an. Il prit ensuite le chemin de la Lybie, et s'embarqua pour la Sicile avec un de ses disciples. Le vaisseau aborda au promontoire de cette île, appelé *Cappo di Passaro*. Etant débarqué, il offrit, pour payer le passage, un exemplaire de l'évangile, qu'il avoit autrefois copié de sa propre main, et que le maître du vaisseau ne voulut point accepter, s'estimant même heureux d'avoir pu rendre service à deux hommes qui, dans le trajet, avoient délivré son fils, qui étoit possédé du démon.

Le désir de vivre inconnu aux yeux des hommes, le faisoit changer souvent de demeure. Hésychius, l'un de ses plus chers disciples, le chercha long-temps dans l'Orient, et parcourut ensuite toute la Grèce, espérant qu'il le découvriroit à la fin. Il apprit enfin qu'il y avoit en Sicile un saint homme qui opéroit de grands miracles; il vit avec plaisir que, dans le village où il commença ses infor-

mations, il n'y avoit personne qui ne le connût. Hésychius, après l'avoir trouvé, le conduisit à Epidaure en Dalmatie, qui, selon S. Jérôme, dut sa conservation aux prières et aux miracles de saint Hilarion, durant le fameux tremblement de terre qui arriva en 365, sous le premier consulat de Valentinien et de Valens. Le Saint, espérant toujours qu'il parviendroit à vivre inconnu, s'embarqua pendant la nuit pour l'île de Chypre. Il se retira à deux milles de Paphos; il y resta deux ans, et délivra plusieurs possédés du démon. Hésychius lui persuada de se retirer dans un lieu solitaire de l'île, qu'il lui indiqua, situé à douze milles de la mer, parmi des montagnes stériles et escarpées. Hilarion y resta cinq ans, et il continua d'être favorisé du don des miracles. Il y retraça, autant que le peut un homme mortel, la vie des bienheureux dans le ciel. Son détachement sur-tout avoit quelque chose d'extraordinaire et d'admirable.

A l'âge de quatre-vingts ans, il écrivit de sa main son testament, dans lequel il léguoit à Hésychius, qui étoit alors en Palestine, son livre d'évangiles, son cilice et son manteau. Plusieurs personnes pieuses de Paphos étant venues le visiter dans sa dernière maladie, il leur fit pro-

mettre qu'aussi-tôt qu'il seroit expiré, on enterreroit son corps avec les vêtemens dont il se trouveroit revêtu. Son mal allant toujours en augmentant, on ne s'appercevoit qu'il vivoit encore, que parce qu'il conservoit une connoissance entière. Il craignoit les jugemens de Dieu ; mais cette crainte étoit balancée par une grande confiance en Jésus-Christ. Il disoit à son ame : « Pourquoi trem-» bles-tu ? Il y a près de soixante-dix ans » que tu sers le Seigneur ; peux-tu en-» core redouter la mort »? A peine eut-il achevé ces paroles, qu'il rendit l'esprit. On l'enterra de la manière qu'il l'avoit recommandé. Il mourut en 371 ou 372, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Hésychius ayant appris sa mort, revint à l'île de Chypre. Il resta dix mois dans la demeure du Saint ; après quoi, il enleva secrètement le corps de son maître, revint en Palestine, et enterra saint Hilarion dans son monastère, à peu de distance de Majume. S. Jérôme assure qu'il s'opéra nombre de miracles par son intercession, tant en Palestine que dans l'île de Chypre. Nous apprenons de Sozomène, que sa fête se célébroit avec beaucoup de solennité dans le cinquième siècle.

PRATIQUE. Nous voyons, par le récit de

la vie de S. Hilarion, que son plus grand soin fut de cacher aux hommes les graces extraordinaires dont Dieu le favorisoit; et qu'il eût désiré être inconnu à toutes les créatures, pour s'entretenir plus librement avec lui-même et avec Dieu. Hélas! que notre conduite diffère de la sienne! Loin de fuir le monde, nous en adoptons les et maximes; notre plus grand plaisir est de vivre dans ses chaînes.

PRIÈRE. Pénétrez-nous bien, Seigneur, de cette vérité incontestable, que cette vie n'est que passagère, que ses appas sont frivoles, et ne méritent que l'indifférence et le mépris. Faites que notre unique occupation soit de vous aimer et de vous servir, afin d'en recevoir la récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

Vingt-deuxième jour d'Octobre.

SAINT PHILIPPE, *Evêque d'Héraclée, et ses Compagnons, Martyrs.*

SAINT Philippe, attaché depuis long-temps à l'église d'Héraclée, métropole de la Thrace, lui avoit rendu de grands services, en exerçant successivement avec zèle les fonctions de diacre et de prêtre. Ses vertus l'ayant fait élire pour en être le pasteur, on vit en lui un évêque digne des temps apostoliques. Il se distingua sur-tout par sa prudence

au milieu de la cruelle persécution de Dioclétien. Pour étendre et perpétuer l'œuvre de Dieu, il forma plusieurs disciples dans la connoissance des vérités de la religion, et dans la pratique d'une solide piété. Deux eurent le bonheur d'être les compagnons de son martyre, le prêtre Sévère et le diacre Hermès. Celui-ci avoit été le premier magistrat de la ville, charge qu'il avoit remplie avec autant de zèle que de charité. Lorsqu'il eut pris la résolution de se consacrer au service de l'Eglise, il ne voulut plus vivre que du travail de ses mains.

Les premiers édits de Dioclétien contre la religion chrétienne ayant été publiés, plusieurs fidèles conseillèrent au saint évêque Philippe de quitter la ville; mais il ne voulut pas même cesser d'aller à l'église. Il y exhortoit son peuple à s'armer de courage et de patience, et à se préparer à la fête de l'Epiphanie, qui approchoit. Tandis qu'il prêchoit la parole de Dieu, le commandant vint, de la part du gouverneur, pour sceller la porte de l'église. « Pensez-vous, lui dit » l'Evêque, que notre Dieu soit renfermé » dans des murailles? Vous ne savez donc » pas que c'est sur-tout dans le cœur de » ses serviteurs qu'il fait sa demeure »? Le lendemain, des officiers mirent le

scellé sur les livres sacrés, et Philippe fut arrêté avec plusieurs chrétiens. On les conduisit devant le gouverneur Bassus; et lorsqu'il fut assis sur son tribunal, il leur dit : « Lequel d'entre vous est » le docteur des chrétiens? — C'est moi, » répondit Philippe. BASSUS. Vous ne » pouvez ignorer que l'empereur a dé- » fendu vos assemblées. Livrez-moi les » vases d'or et d'argent dont vous vous » servez, ainsi que les livres que vous » lisez. PHILIPPE. Nous remettrons entre » vos mains les vases et le trésor de l'église; » car c'est par la charité, et non par des » métaux précieux, que l'on honore » notre Dieu. Mais quant à nos livres » saints, vous n'avez pas droit de me les » demander, et il ne m'est pas permis » de vous les livrer ». Le gouverneur donna ordre aux bourreaux de tourmenter le saint Evêque, qui souffrit sans se plaindre.

Hermès représenta à Bassus qu'il cherchoit inutilement à détruire les livres saints, et que jamais il n'anéantiroit la parole de Dieu. Son zèle irrita le juge, qui le fit battre de verges; ensuite les officiers prirent les vases sacrés et les livres saints. Pour faire sa cour aux idolâtres, et pour effrayer les chrétiens, il fit conduire Philippe et les autres pri-

sonniers dans la place publique, par une troupe de soldats, et fit découvrir le toit de l'église. En même temps, les soldats brûlèrent les livres saints. Les flammes montèrent si haut, que les spectateurs en furent effrayés. Philippe, informé de ce qui se passoit, prit occasion du feu matériel pour parler des supplices dont Dieu menace les pécheurs. Pendant son discours, on vit paroître Caliphronius, prêtre païen, avec ses ministres et le gouverneur. Il venoit avec tout ce qui étoit nécessaire pour offrir un sacrifice. Alors Bassus pressa le saint Evêque de sacrifier aux dieux, aux empereurs et à la fortune de la ville; puis lui montrant une statue d'Hercule qui étoit d'un beau travail, il lui demanda si un tel dieu n'étoit pas digne de la plus grande vénération. Philippe ne lui répondit qu'en lui montrant l'absurdité d'un tel culte, et en lui faisant sentir combien il étoit contraire à la raison d'adorer un vil métal, et l'ouvrage d'un statuaire qui étoit peut-être souillé des vices les plus honteux.

Le gouverneur s'adressa ensuite à Hermès pour l'engager à sacrifier; mais voyant que les promesses et les menaces étoient également inutiles, il envoya les Confesseurs en prison. Sur ces entre-

faites, le temps du gouvernement de Bassus expira, et Justin fut nommé pour le remplacer ; c'étoit un homme d'un caractère violent et cruel. Zoïle, magistrat de la ville, ayant fait venir Philippe, Justin le pressa de sacrifier. « Je ne peux » vous obéir, répondit Philippe, parce » que je suis chrétien. Au reste, votre » commission se borne à nous punir de » notre refus ; et vous n'avez aucun droit » sur notre volonté. — Vous ignorez sans » doute, lui dit Justin, quels tourmens » vous attendent ? — Vous pouvez me » tourmenter, répliqua Philippe, mais » vous ne me vaincrez pas ; rien ne sera » capable de me faire sacrifier ». Justin ayant ordonné aux soldats de le lier par les pieds, on le traîna dans les rues de la ville. Son corps ne fut bientôt qu'une plaie. Les chrétiens le prirent dans leurs bras pour le reporter dans sa prison.

Le prêtre Sévère parut aussi devant le gouverneur, qui, après son interrogatoire, le fit mettre en prison. Hermès fut également interrogé et traité de la même manière que Philippe. Les trois Martyrs souffrirent pendant sept mois les horreurs d'un cachot obscur et malsain ; on ne les en retira que pour les conduire à Andrinople, où on les enferma jusqu'à l'arrivée du gouverneur,

qui fit battre si cruellement S. Philippe, qu'on lui voyoit sortir les entrailles. Trois jours après, Justin fit comparoître les saints Martyrs devant son tribunal; après les avoir pressés inutilement de sacrifier, il les condamna à être brûlés. On fut obligé de porter Philippe au supplice, parce qu'il n'avoit pas la force de marcher. Les saints Martyrs ne cessèrent de louer Dieu qu'en cessant de vivre.

Le prêtre Sévère, qui étoit toujours en prison, ayant appris le martyre de Philippe et d'Hermès, se réjouit de leur triomphe, et demanda la grace de le partager, puisqu'il avoit aussi confessé le nom de Jésus-Christ. Sa prière fut exaucée, et il souffrit trois jours après. L'ordre de brûler les saintes écritures et de détruire les églises, montre que les trois Martyrs souffrirent après les premiers édits de l'empereur Dioclétien. Ils sont nommés dans les martyrologes sous le 22 d'octobre.

PRATIQUE. Qui prépara les Martyrs au combat? qui leur inspira ce courage invincible? qui leur fit remporter la victoire? La crainte de Dieu, la pratique de l'humilité, l'exercice de la mortification, l'usage saint et fréquent des sacremens, la prière et la méditation de la loi du Seigneur, le mépris du monde, le désir du ciel. Employons donc les armes qu'employèrent les

Martyrs; nous serons invulnérables, et nous remporterons la victoire.

PRIÈRE. Nous ne devons craindre que vous, Seigneur; le monde, l'enfer même, ne pourront rien contre nous; si vos jugemens sont la règle de notre conduite. Nous n'avons qu'un intérêt à ménager, celui de vivre et de mourir en vous restant fidèles, pour obtenir par vos mérites infinis le bonheur éternel de vous posséder. Ainsi soit-il.

Vingt-troisième jour d'Octobre.

SAINT THÉODORET, *Prêtre, Martyr.*

SAINT Théodoret, prêtre de l'église d'Antioche, célèbre par le zèle qu'il avoit montré sous le règne de l'empereur Constance, pour la destruction des idoles et la propagation de la foi de Jésus-Christ, avoit bâti des églises, honoré les tombeaux des martyrs, et ne cessoit de travailler au salut de ses frères. Il fut longtemps chargé de la garde des vases sacrés du culte catholique. Ayant été dénoncé à Julien, oncle de l'empereur de ce nom, et apostat comme lui, pour le dépositaire des trésors des principales églises de l'Orient, dont Julien étoit comte ou gouverneur. Le Saint fut ar-

rêté par son ordre, et conduit devant lui les mains liées derrière le dos. Ce tyran lui reprocha d'avoir bâti des églises, travaillé avec succès à la conversion des païens, et renversé les statues des dieux sous le règne précédent. Théodoret avoua tout, et dit à Julien qu'après avoir autrefois adoré lui-même le Dieu des chrétiens, il s'étoit rendu coupable de l'apostasie la plus criminelle, en abandonnant son culte. Julien, transporté de colère de s'entendre faire ce reproche, ordonna de frapper le Saint sur le visage, et le fit ensuite attacher à quatre pieux. On lui lia les jambes et les bras avec des cordes et des poulies, puis on l'étendit sur le chevalet.

Tandis que son sang ruisseloit de toutes parts, Julien lui disoit : « Je vois que » vous ne sentez pas assez vos tourmens. » — Je ne les sens point, répondit le » Martyr, parce que Dieu est avec moi ». Julien lui fit appliquer des torches sur les côtés. Durant cette horrible torture, le Saint levoit les yeux au ciel, et prioit Dieu de glorifier son nom dans tous les siècles. A l'instant, les bourreaux tombèrent le visage contre terre. Le comte lui-même fut effrayé; mais reprenant son caractère cruel, il ordonna aux bourreaux d'appliquer de nouveau leurs tor-

ches contre le corps du Martyr. Ceux-ci refusèrent d'obéir, en disant qu'ils avoient vu des anges s'entretenir avec Théodoret. Julien, furieux, commanda qu'on allât le précipiter dans la mer. « Devancez-moi, mes frères, leur dit le » Martyr; je vous suivrai en vainquant » l'ennemi ». Et comme Julien demandoit quel étoit cet ennemi : « C'est, reprit » Théodoret, le démon, pour lequel vous » combattez. Jésus-Christ, le Sauveur » du monde, est celui qui donne la vic- » toire ».

Julien, qui ne pouvoit plus contenir sa fureur, menaça le Saint de lui ôter la vie sur le champ. « C'est tout mon » désir, lui dit Théodoret. Pour vous, » vous mourrez dans votre lit en souf- » frant d'horribles tourmens. Votre maî- » tre, qui se flatte de vaincre les Perses, » sera lui-même vaincu; une main incon- » nue lui ôtera la vie, et il ne verra plus » les terres des Romains ». Julien condamna le Saint à être décapité, et la sentence fut exécutée en 362. Le jour même du martyre du Saint, Julien, conformément à l'ordre de l'empereur, fit enlever les effets de l'église d'Antioche. Il étoit accompagné de deux autres apostats, Félix et Elpidius. Les vases sacrés furent profanés de la manière la plus

indigne, dit Tillemont dans son Histoire ecclésiastique, tome VII, page 395. Mais les crimes de ces apostats ne restèrent pas long-temps impunis.

Le comte Julien passa la nuit suivante dans des inquiétudes mortelles. Le lendemain matin, il présenta à l'empereur l'inventaire des effets qu'il avoit enlevés aux chrétiens, et il raconta ce qu'il avoit fait par rapport à Théodoret, s'imaginant par-là faire sa cour à l'empereur. Mais le prince lui dit ouvertement qu'il n'approuvoit point que l'on mît à mort les chrétiens pour cause de religion. « C'est donner, dit-il, de l'avantage aux » chrétiens, qui ne manqueront pas de » faire de Théodoret un saint et un mar» tyr ». Le soir, le comte Julien ressentit une violente douleur d'entrailles; ses intestins se corrompirent; il vomissoit les excrémens par la bouche. Il se forma dans les parties corrompues une quantité prodigieuse de vers, et tout l'art des médecins fut inutile. Les trois derniers jours de sa vie, il s'exhala une puanteur de son corps qu'il ne pouvoit supporter lui-même. Félix et Elpidius eurent également une fin malheureuse. L'empereur lui-même ayant été blessé mortellement en Perse, d'un trait lancé par une main inconnue, expira dans

la rage et le désespoir le 26 juin 363. Ainsi s'accomplit la prédiction du bienheureux Martyr.

PRATIQUE. De quelle horreur le pécheur n'est-il pas saisi, quand la vengeance divine éclate sur lui, ou qu'il se trouve dans les angoisses de la mort! Enivré par la prospérité, il semble n'être occupé sur la terre qu'à s'oublier lui-même. S'il est assez malheureux que de tomber dans l'insensibilité, ses frayeurs n'en sont que plus vives, lorsque le prestige qui l'éblouissoit a disparu. Pour le vrai chrétien, il trouve en Dieu une consolation solide dans tous les événemens; il met en lui sa confiance, que rien ne peut ébranler; il ne voit en tout que l'accomplissement de la volonté divine qu'il chérit, et à laquelle il s'abandonne sans craindre d'être confondu.

PRIÈRE. Mon dieu, pardonnez-nous nos iniquités, touchez nos cœurs du regret de vous avoir offensé; un cœur humble et contrit obtiendra toujours sa grace ici-bas de votre miséricorde. Nous la réclamons, et nous l'espérons par les mérites infinis de notre Sauveur. Ainsi soit-il.

Vingt-quatrième jour d'Octobre.

SAINT PROCLE, *Archevêque de Constantinople.*

Saint Procle, né à Constantinople, fut fait, étant encore fort jeune, lecteur de l'église. Il suivit ses études avec ardeur, et fut quelque temps disciple de saint Chrysostôme, qui se l'attacha en qualité de secrétaire. Atticus l'éleva successivement au diaconat et à la prêtrise. Après la mort de cet archevêque, on le jugea digne de le remplacer; mais des raisons particulières firent donner la préférence à Sisinnius. Celui-ci ordonna Procle évêque de Cyzique, métropole de l'Hellespont; mais les habitans de Cyzique, qui ne vouloient point reconnoître la juridiction de l'archevêque de Constantinople, refusèrent de recevoir l'évêque qu'il leur envoyoit. Procle resta donc à Constantinople, où ses prédications lui acquirent une grande réputation. Sisinnius s'étant démis de l'épiscopat en 427, on jeta encore les yeux sur le Saint pour remplir cette dignité; mais plusieurs alléguèrent qu'il étoit déjà évêque, et que les translations d'un

siége à un autre, étoient défendues par les canons. On élut Nestorius. Le nouvel archevêque, qui avoit jusques-là caché ses véritables sentimens sous le voile de l'hypocrisie, parut bientôt tel qu'il étoit. Ses erreurs, qu'il développa peu à peu, devinrent le scandale de l'église.

Procle défendit courageusement la vérité, et prouva, contre cet hérésiarque, que la Sainte-Vierge doit être appelée la Mère de Dieu. Après la déposition de Nestorius, arrivée en 431, on lui donna Maximien pour successeur, qui mourut la troisième année de son épiscopat. Alors tous les suffrages se réunirent en faveur de Procle. La douceur avec laquelle il traita les Nestoriens et les autres hérétiques, fut la marque distinctive de son caractère. Il n'en étoit pas moins inviolablement attaché à la foi catholique. Il vécut dans une parfaite union avec le pape, S. Cyrille d'Alexandrie, et Jean d'Antioche. Les évêques arméniens voulurent avoir son avis sur la doctrine de Théodore, évêque de Mopsueste. Procle leur répondit en 436, et sa réponse, que nous avons encore, est le plus célèbre de ses ouvrages. Il y condamne la doctrine dont il étoit question, comme favorisant le nestorianisme, et il explique celle de l'Eglise sur l'incarnation.

On voit, par les ouvrages de saint Procle, que ses lumières égaloient son zèle. Ses lettres ont pour objet principal les disputes qui s'élevèrent de son temps sur l'incarnation. Quelques-unes de ses homélies sont un éloge de la Sainte-Vierge; les autres traitent, en grande partie, des mystères de Jésus-Christ. L'année 447 est fameuse dans l'histoire, par un tremblement de terre qui, durant six mois, se fit sentir en différentes contrées de l'Orient. Les secousses furent si violentes, que la terreur devint universelle. Les habitans de Constantinople erroient çà et là dans les champs; l'empereur Théodose le jeune et ses courtisans partageoient la consternation générale. S. Procle consoloit ses diocésains, et les exhortoit sans cesse à implorer la miséricorde divine. Le peuple s'unissant aux prières de l'archevêque, répondoit en répétant trois fois : *Seigneur, ayez pitié de nous.* Nous apprenons de Théophane, et des autres historiens grecs, qu'on vit un enfant dans les airs, et qu'on entendit les Anges chanter le *Trisagion;* ce qui engagea S. Procle à faire chanter à son peuple : *O Dieu saint, ô Dieu saint et fort, ô Dieu saint et immortel, ayez pitié de nous!*

Quoi qu'il en soit de cette apparition,

on convient du moins que le saint Archevêque eut recours à cette prière avec son peuple, et que les tremblemens de terre cessèrent. On inséra le *Trisagion* dans l'office divin. Le *Trisagion* ou le *Sanctus*, que l'on chante après la préface, est de la plus grande antiquité. Isaïe, chap. 6, entendit les chérubins qui répétoient trois fois, *Saint, Saint, Saint,* et qui, par cette doxologie, louoient dans le ciel le Dieu fort et immortel, qui, dans l'essence d'une même nature, subsiste en trois personnes. C'est du Ciel que l'Eglise a emprunté cette hymne, que les anges, selon S. Jean, chantent et chanteront pendant toute l'éternité.

Les Orientaux attribuent à S. Procle la dernière révision de la liturgie de S. Chrysostôme ou de l'église de Constantinople, et celle de S. Jacques ou de l'église de Jérusalem. S. Cyrille dit, en parlant de lui, que c'étoit un homme rempli de piété, parfaitement versé dans la connoissance de la discipline ecclésiastique, et un observateur exact des canons. Le pape Sixte III fait de lui le même éloge. S. Procle mourut le 24 octobre 447. Il est nommé dans les ménologes des Grecs.

PRATIQUE. C'est la Providence divine qui gouverne et qui dispose de tout; nous

lui devons la plus grande confiance et la soumission la plus entière. Entrons dans ses vues éternelles; nos prières seront alors les satisfactions de nos cœurs pénitens; et les consolations de la vie, des avant-goûts du bonheur de l'éternité.

PRIÈRE. O Dieu qui êtes présent par-tout et l'arbitre de tout! j'adore votre sainte volonté, et je désire ne vouloir que ce que vous voulez, comme vous le voulez, et parce que vous le voulez. Soutenez-moi par votre grace dans cette disposition jusqu'à la fin de ma vie. Ainsi soit-il.

Le même jour vingt-quatre Octobre.

SAINT MAGLOIRE, *Evêque Régionnaire, Abbé de Dol.*

SAINT Magloire naquit dans la Grande-Bretagne, sur la fin du cinquième siècle. Il fut mis, avec son cousin, S. Samson, sous la conduite de l'abbé Iltut, disciple de S. Germain d'Auxerre, qui prit un soin particulier de les former aux sciences et à la piété. Lorsqu'ils furent en âge de se décider sur le choix d'un état de vie, Samson se retira dans un monastère, et Magloire retourna chez ses parens, où il pratiqua toutes les vertus chrétiennes. Quelque temps après, le père de Samson ayant été attaqué d'une maladie dange-

reuse, envoya chercher son fils, et s'humilia devant Dieu, dont il implora la miséricorde. La santé lui ayant été rendue, il renonça à ses biens pour se consacrer au Seigneur avec toute sa famille.

Cet exemple eut des suites si heureuses, que Magloire et toute sa famille résolurent de quitter le monde. Ils distribuèrent leurs biens aux pauvres et aux églises; après quoi, Magloire et son père prirent l'habit monastique dans la même maison que Samson. Lorsque ce dernier eut été sacré évêque régionnaire, il s'associa S. Magloire, qui avoit été élevé au diaconat, et l'emmena avec lui dans l'Armorique, pour l'aider dans ses travaux apostoliques et à la propagation de l'évangile. Le roi Childebert appuya de son autorité les saints Missionnaires, qui furent bientôt en état de fonder quelques monastères. Samson fit sa résidence dans celui de Dol, et donna la conduite de celui de Kerfunt, ou Kerfuntée, à S. Magloire, qu'il ordonna prêtre, afin qu'il pût lui succéder dans les fonctions épiscopales.

Magloire, à l'exemple de son prédécesseur, prêcha l'évangile aux Bretons qui habitoient sur les côtes, dont la plupart étoient chrétiens; mais les malheurs des guerres avoient affoibli en eux la

connoissance de Jésus-Christ, et l'avoient presque entièrement effacée dans plusieurs. Le Saint continua de vivre avec ses moines, comme par le passé. Il ne quittoit point le cilice, et ne se nourrissoit que de pain d'orge et de légumes. Après trois ans d'épiscopat, il forma le projet d'aller vivre dans la solitude. Croyant que Dieu exigeoit de lui cette entière séparation du monde, il se fit remplacer par Budoc, dont il connoissoit le zèle, les lumières et les vertus. Magloire redoubla ses austérités; et brûlant du désir d'être uni à Dieu de la manière la plus intime, il évitoit, autant qu'il lui étoit possible, de converser avec les hommes; mais la réputation de sa sainteté fit bientôt découvrir le lieu de sa retraite. On s'y rendoit de toutes parts, pour trouver du soulagement dans les besoins de l'ame et du corps.

Le Saint ne pouvant plus supporter cette affluence de peuple qui venoit le visiter, résolut de se retirer dans quelque solitude, où il pût être entièrement inconnu au monde; mais Budoc, qu'il consulta, le rassura, en lui faisant entendre que les bonnes œuvres qu'il faisoit, devoient lui faire sacrifier son goût particulier pour la retraite. Il resta donc dans l'état où il étoit, et ses miracles

rendirent de jour en jour son nom plus célèbre. Le comte Loiescon, qu'il avoit guéri de la lèpre, lui ayant donné une terre dans l'île de Gersey, il y bâtit une église et y fonda un monastère, où il rassembla plus de soixante religieux. Durant la famine qui suivit la mort de Chilpéric, il pourvut à la subsistance d'une infinité de personnes qui étoient dans le besoin. Quoique les provisions du monastère fussent épuisées, il ne diminua point le nombre de ses religieux, ainsi qu'on le lui avoit conseillé. Il mit en Dieu sa confiance, et il en recueillit bientôt les fruits. Un vaisseau chargé de vivres arriva dans l'île, et y apporta les secours dont on manquoit.

La nuit de Pâques de l'année suivante, le Saint fut averti par le Ciel de la proximité de sa mort. Il ne sortit plus de l'église, à moins qu'il n'y fut contraint par la nécessité ou par l'utilité du prochain. Il répétoit souvent ces paroles du Psalmiste : *Je ne demande qu'une chose au Seigneur, c'est de demeurer dans sa maison tous les jours de ma vie.* Il mourut six mois après. On met sa mort au 24 octobre 575. Il étoit âgé d'environ quatre-vingts ans. Durant les guerres des Normands, ses reliques furent portées à Paris, et déposées dans l'église de

Saint-Barthélemi, puis dans la chapelle de Saint-Georges, située hors des murs de la ville. On les transporta ensuite dans l'église de Saint-Jacques, dite depuis de Saint-Magloire.

PRATIQUE. L'exemple de S. Magloire nous retrace ce parfait détachement du monde et de soi-même, si recommandé dans l'évangile; sans ce détachement, nous sommes esclaves de toutes nos passions, et incapables de servir et d'aimer Dieu comme il doit l'être. Si nous voulons nous vaincre nous-mêmes, employons les moyens dont les Saints se sont servis, et nous serons victorieux.

PRIÈRE. Vous l'avez dit, Seigneur, celui qui pèche devient l'esclave du péché; nous sommes grandement coupables à vos yeux de vous avoir offensé si souvent: délivrez-nous, par votre grace, de l'esclavage de nos passions et des chaînes du péché, afin que désormais nous ne servions que vous seul. Ainsi soit-il.

Vingt-cinquième jour d'Octobre.

SAINT CRESPIN et SAINT CRESPINIEN, *martyrs à Soissons.*

LA mémoire des saints Martyrs que nous honorons en ce jour, est, depuis les premiers siècles du christianisme, très-célèbre, sur-tout dans l'Eglise de

France. Ils vinrent de Rome au milieu du troisième siècle, avec S. Quentin et d'autres hommes apostoliques, pour prêcher la foi dans les Gaules. Arrivés à Soissons, ils y fixèrent leur demeure. Le jour, ils annonçoient Jésus-Christ, et la nuit, ils travailloient pour se procurer de quoi subsister. Une tradition ancienne, dit qu'ils étoient frères, d'une naissance distinguée, et qu'ils exercèrent la profession de cordonnier pour fournir à leurs besoins et à ceux des pauvres qu'ils désiroient de pouvoir soulager. Leur zèle dans les instructions qu'ils donnèrent, soutenu par la lumière de la grace et la sainteté de leur vie, convertit un grand nombre d'idolâtres.

Il y avoit déjà plusieurs années que nos deux Martyrs cultivoient la vigne du Seigneur, lorsque l'empereur Maximien Hercule vint dans la Gaule belgique. Les Saints lui furent dénoncés comme les ennemis des dieux de l'empire. Maximien, d'un caractère cruel et superstitieux, ordonna de les conduire à Rictio-Vare, gouverneur de cette partie de la Gaule où étoit Soissons, et connu pour le plus implacable ennemi des chrétiens. Il interrogea nos saints Martyrs, et leur confession, aussi glorieuse qu'intrépide sur la foi de l'évangile, fut suivie de l'ordre

donné pour qu'ils fussent tourmentés. Leur joie et leur constance en souffrant pour Jésus-Christ, les firent enfin condamner à perdre la tête. Ils furent martyrisés en 287. Dès le sixième siècle, on bâtit à Soissons une grande église sous leur invocation; et S. Eloi enrichit la châsse de leurs saintes reliques de divers ornemens.

PRATIQUE. L'exemple des Saints confondront toujours cette multitude de chrétiens qui se font des obligations de leur état et de la sollicitude des besoins de la vie, un prétexte habituel pour se dispenser de l'observation des loix de Dieu et des préceptes de l'Eglise. Toutes les conditions, tous les sexes, tous les âges, ont eu des saints, qui, toujours fidèles à Dieu, rapportèrent tout à sa gloire, jusques dans leurs actions les plus communes. La charité les anima, la patience les sanctifia, la grace qu'ils obtinrent par la prière les soutint. Imitons-les, un jour nous partagerons leur gloire.

PRIÈRE. Réformez nos cœurs, ô mon Dieu, pénétrez-nous de l'esprit de l'évangile, alors nous cesserons d'être des chrétiens terrestres et étrangers au règne de la foi. L'éternité sera le point de vue vers lequel nous nous dirigerons pour marcher dans la voie qui seule peut nous conduire au bonheur assuré à tous vos serviteurs fidèles. Ainsi soit-il.

Vingt-sixième jour d'Octobre.

SAINT ÉVARISTE, *Pape et Martyr.*

SAINT Evariste succéda, au commencement du deuxième siècle de l'Eglise, à S. Anaclet sur le saint siége apostolique de Rome. L'empereur Trajan gouvernoit alors l'Empire, et l'histoire nous apprend que sous ce prince, malgré ses bonnes qualités, il y eut souvent des persécutions contre les chrétiens, de la part des gouverneurs et autres magistrats dans les provinces. S. Evariste fut martyrisé sous le règne de Trajan en 112, après avoir gouverné l'Eglise neuf ans.

Les monumens anciens qui nous restent sur notre Saint, lui donnent le titre de martyr, et nous apprennent que le saint Pontife fut en tout digne de succéder au prince des Apôtres dans la suprême dignité de vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il institua des Cardinaux-Prêtres, et sous ce nom étoient désignés les prêtres attachés au service de chaque église de Rome, qu'il divisa en paroisses. Ce saint Pape fit trois grandes ordinations, et établit les sept diacres qui devoient accompagner l'évêque dans

les fonctions solennelles de son ministère. S. Evariste fut enterré au Vatican, près du tombeau de S. Pierre.

PRATIQUE. Hors de l'Eglise point de salut. La seule vraie Eglise est l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et cette dernière dénomination exprime que le saint siége de Rome est le centre de la communion de l'Eglise. Saint Pierre, le chef des Apôtres, l'a occupé le premier, et la succession des souverains pontifes jusqu'à nous, dans l'exercice de l'autorité de vicaire de Jésus Christ sur la terre, doit nous attacher invariablement à la chaire de S. Pierre, source infaillible de la mission apostolique pour le salut de tous les peuples.

PRIÈRE. Soutenez, ô mon Dieu, dans ces derniers temps, le zèle de votre sainte Eglise, et bénissez les travaux de son ministère apostolique pour le salut des infidèles, des hérétiques et de tous les pécheurs; éclairez de vos lumières les pasteurs et les prêtres, afin que l'exercice de l'autorité sainte des premiers, et la sainteté des fonctions des seconds, soient par-tout secondés de vos graces, et nous conduise à la Jérusalem céleste de votre Eglise triomphante pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

Vingt-septième jour d'Octobre.

SAINT FRUMENCE, *Apôtre de l'Ethiopie.*

L'APOSTOLAT de S. Frumence, en Ethiopie, est un de ces événémens si multipliés dans les annales de l'Eglise, pour procurer aux nations la connoissance de l'évangile, qu'il est aisé de voir ici l'effet de la divine miséricorde et le secours de la Providence, en faveur de l'Ethiopie au quatrième siècle. Un philosophe, nommé Métrodore, voyageant pour s'instruire, pénétra jusques dans la Perse et l'Inde ultérieure, appelée par les anciens l'Ethiopie. Ce philosophe, à son retour, présenta à l'empereur Constantin-le-Grand des pierres précieuses et d'autres curiosités, en assurant que sa collection auroit été plus complète, si Sapor, roi de Perse, n'en eut enlevé une partie.

Mérope, autre philosophe de Tyr, encouragé par le succès de Métrodore, entreprit le même voyage par un semblable motif, et mena avec lui Frumence et Edèse ses neveux, encore très-jeunes, dont il soignoit l'éducation. Son voyage

achevé, il s'embarqua pour revenir dans sa patrie avec ses neveux. Le vaisseau qui les portoit ayant été obligé d'arrêter dans un port, les barbares du pays, ennemis jurés des Romains, s'emparèrent du vaisseau, qu'ils pillèrent, et tuèrent tous ceux qui le montoient. Edèse et Frumence en étoient sortis avant le massacre, et s'étoient assis, à quelque distance du rivage, sous un arbre, où ils étudioient et préparoient leurs leçons. Les barbares les ayant trouvés, furent touchés de leur innocence et de leur candeur. Ils les conduisirent à leur roi, qui faisoit sa résidence à Axuma, et qui n'est aujourd'hui qu'un village de l'Abyssinie.

Le prince les reçut avec bonté, prit soin de leur éducation, et finit par les estimer et les aimer. Il fit dans la suite Edèse son échanson, et Frumence son trésorier et son secrétaire d'état. L'un et l'autre justifièrent le choix du prince, et se montrèrent en tout dignes de sa confiance jusqu'à sa mort, avant laquelle il leur donna la liberté et les témoignages de sa reconnoissance. La reine, devenue veuve et régente des Etats de son fils aîné, encore en bas-âge, pria les deux frères Edèse et Frumence de rester à la cour, pour l'aider de leurs conseils; et

ils se conformèrent à son désir. Saint Frumence étoit, en quelque sorte, le premier ministre. Désirant faire connoître l'évangile aux Ethiopiens, il engagea à cet effet plusieurs marchands chrétiens qui se trouvoient dans ce pays, à s'y établir ; il leur obtint de grands priviléges, et leur facilita tous les moyens de professer leur religion. Sa ferveur et ses exemples contribuèrent sur-tout à rendre la foi chrétienne respectable aux infidèles ; et plusieurs se convertirent.

Le jeune roi étant parvenu à l'âge de gouverner lui-même ses Etats, Edèse et Frumence obtinrent de quitter les places qu'ils occupoient ; et après bien des instances pour les retenir à la cour, ils partirent. Edèse retourna à Tyr, où il fut ordonné prêtre. Saint Frumence ayant extrêmement à cœur la conversion de l'Ethiopie, vint à Alexandrie, afin de prier S. Athanase d'envoyer un évêque dans ce pays, pour achever la conversion d'un peuple si bien disposé. Saint Athanase assembla un synode, et tous les évèques qui le composoient nommèrent Frumence pour évêque des Ethiopiens ; et, malgré son humilité, il fut sacré pour remplir cet auguste ministère. Il ne tarda pas de partir pour aller remplir sa nouvelle mission, et arriva

à Axuma. Il vit bientôt son troupeau de nouveaux catholiques s'accroître autour de lui. Ses discours, ses vertus, et souvent ses miracles, furent suivis d'une multitude de conversions à l'évangile. Le roi et le prince son frère reçurent le baptême; et leur exemple contribua beaucoup à la propagation de l'évangile. S. Frumence porta jusqu'à l'héroïsme l'exercice des vertus apostoliques, et continua d'instruire et d'édifier son peuple jusqu'à sa mort, dont nous ignorons la date. L'Eglise grecque et latine l'honorent comme l'apôtre de l'Ethiopie.

PRATIQUE. Nous avons reçu le don par excellence de la foi catholique presqu'en naissant, et sans qu'elle nous ait coûté, comme à nos pères qui nous l'ont transmise, les plus généreux sacrifices. Nous sommes les enfans des Martyrs et des Confesseurs de la foi. Rendons-lui, par nos mœurs et par l'exercice de la piété chrétienne, le témoignage que nous lui devons à tant de titres. Un chrétien sans la pratique de sa religion, est aux yeux de Dieu un véritable apostat.

PRIÈRE. Je vous rends graces, Seigneur, de m'avoir fait enfant de votre Eglise. Ne permettez pas que je perde jamais les droits de l'adoption divine que j'ai reçus par les mérites infinis de votre croix dans le sacrement de la régénération. Faites que la foi vive en moi, et me conduise jusqu'à l'éternité. Ainsi soit-il.

Vingt-huitième jour d'Octobre.

SAINT SIMON ET SAINT JUDE, *Apôtres.*

On donne à S. Simon les surnoms de Cananéen, de Canaanite et de Zélé, pour le distinguer de S. Pierre, le chef des Apôtres, et de S. Siméon, qui succéda sur le siége de Jérusalem à S. Jacques-le-Mineur son frère. Quelques auteurs ont conclu du premier de ces surnoms, que le saint Apôtre étoit né à Cana en Galilée; et certains Grecs modernes ajoutent qu'il étoit l'époux des noces où le Seigneur changea l'eau en vin. On ne peut au moins douter qu'il ne fût Galiléen. Théodoret dit qu'il étoit de la tribu de Nepthali. Si l'on en croit Nicéphore-Calixte, ce surnom ne fut donné à saint Simon, qu'après qu'il eut été appelé à l'apostolat; et cela, à cause de son zèle et de son attachement pour son divin Maître. D'ailleurs, selon le même auteur, il s'étoit toujours montré fidèle observateur de la loi, et fort opposé à ceux qui s'en écartoient; mais cette circonstance ne se trouve dans aucun des évangélistes.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après sa conversion, S. Simon fut toujours fort zélé pour la gloire de son Maître. Il montra toujours une sainte indignation contre ceux qui déshonoroient, par leur conduite, la foi qu'ils professoient. Tout ce que l'évangile dit de lui, c'est que le Sauveur l'admit au nombre de ses Apôtres. Il reçut, avec eux, les dons du Saint-Esprit, et fut toujours très-fidèle à sa vocation. On croit qu'il a prêché dans la Mauritanie et dans d'autres contrées de l'Afrique, et qu'il annonça particulièrement l'évangile en Egypte ; il revint ensuite en Orient. Les martyrologes de S. Jérôme, de Bède et plusieurs autres, mettent son martyre en Perse, dans une ville appelée Suanir ; ce qui peut se concilier avec un passage des actes de S. André, qui porte qu'il y avoit au Bosphore Cimmérien un tombeau dans une grotte, avec une inscription qui annonçoit que saint Simon-le-Zélé avoit été enterré dans ce lieu. Les martyrologes attribuent la mort du saint Apôtre à la fureur des prêtres idolâtres. Ceux qui parlent du genre de sa mort, disent qu'il fut crucifié..

L'APÔTRE SAINT JUDE, que l'Eglise honore aussi en ce jour, est distingué de Judas Iscariote par le surnom de Thadée, qui, en syriaque, signifie *louange, con-*

fession, et par celui de Lébbée, qu'on trouve dans le texte de S. Mathieu, et qui, suivant S. Jérôme, désigne un homme qui a de l'esprit, de l'intelligence. Il étoit frère de S. Jacques-le-Mineur, de S. Siméon de Jérusalem et d'un nommé Joseph, qui sont appelés les frères du Seigneur. Ils étoient tous fils de Cléophas et de Marie, sœur de la Sainte-Vierge. Si cet Apôtre fut cher à son maître, il en fut moins redevable aux liens du sang qu'à son mépris pour le monde, à l'ardeur et à la vivacité de son zèle. On ne sait ni quand, ni comment il devint disciple de Jésus-Christ.

L'évangile ne dit rien de lui, jusqu'à l'endroit où il est compté parmi les Apôtres. Le Seigneur, après la dernière cène, ayant promis de se manifester à ceux qui l'aimeroient, S. Jude lui demanda pourquoi il ne devoit pas aussi se manifester au monde; question qui sembloit donner à entendre qu'il pensoit que le Messie régneroit sur la terre. Mais le Sauveur, par sa réponse, lui fit connoître que le monde ne mérite point que Dieu se manifeste à lui, étant ennemi de ce qui peut rendre une ame digne du royaume céleste.

Après l'ascension et la descente du Saint-Esprit, Jude se réunit aux Apôtres

pour arracher l'univers à l'empire du démon; entreprise que la seule prédication fit réussir. Eusèbe rapporte que S. Thomas envoya à Edesse S. Thadhée, un des disciples du Sauveur, et que le roi Abgare reçut le baptême de ses mains, avec un grand nombre de ses sujets. S. Jérôme pense que Thadhée étoit le même que l'apôtre S. Jude; mais l'opinion la plus commune est que ce sont deux personnes distinguées, et que le Thadhée dont il s'agit, étoit un des soixante-douze disciples, lequel est nommé dans les Ménées des Grecs sous le 21 août. Selon Nicéphore, Isidore et les martyrologes, S. Jude prêcha dans la Judée, la Samarie, l'Idumée, la Syrie, et sur-tout la Mésopotamie. On lit dans S. Paulin qu'il planta la foi dans la Lybie.

Le saint Apôtre retourna à Jérusalem en 62, après le martyre de S. Jacques son frère; et il assista à l'élection que l'on fit de S. Siméon, qui étoit aussi son frère, pour gouverner l'église de cette ville. Nous avons de lui une épître adressée à toutes les églises de l'Orient, et particulièrement aux juifs convertis, qui avoient été l'objet principal de ses travaux. Le zèle de S. Jude fut enflammé à la vue des ravages que les erreurs des Simoniens, des Nicolaïtes et des Gnos-

tiques continuoient de faire dans l'Eglise. Il se sert, en peignant les hérétiques, d'épithètes très-fortes et de similitudes très-expressives. Il les appelle des météores errans, qui, après avoir ébloui un instant, vont se perdre dans la nuit éternelle. Leur chute, selon lui, vient de ce qu'ils sont murmurateurs, de ce qu'ils suivent la perversité de leurs penchans, de ce qu'ils s'abandonnent à l'orgueil, à l'envie, à l'amour des plaisirs sensuels, &c.; de ce qu'ils négligent de crucifier les désirs de la chair. L'Apôtre exhorte les fidèles à traiter avec beaucoup de compassion ceux qui sont tombés dans l'erreur.

De Mésopotamie, S. Jude passa en Perse, suivant Fortunat et plusieurs martyrologes. Ceux qui le font mourir en paix à Béryte en Phénicie, le confondent avec ce Thadhée dont nous avons parlé. Quant à S. Jude, il paroît certain qu'il souffrit le martyre en Perse. Quelques Grecs disent qu'il fut percé de flèches; d'autres ajoutent qu'on l'avoit auparavant attaché à une croix. Les Arméniens honorent S. Jude et S. Barthélemi, comme leurs premiers apôtres.

PRATIQUE. Rendons à Dieu d'éternelles actions de graces d'avoir, par sa miséricorde, établi une Eglise où l'on trouve les

plus puissans moyens de se sanctifier, où son nom est glorifié, et où tant d'ames ont le précieux avantage d'être associées, par la pureté de leur amour et la sublimité de leurs fonctions, à la compagnie des esprits célestes. Prions-le en même temps de protéger et gouverner son Eglise conformément à ses promesses, de l'étendre de plus en plus, de sanctifier les membres qui la composent, et de remplir les pasteurs qui la gouvernent de l'esprit qui animoit les apôtres qu'il avoit choisis pour en être les fondateurs.

PRIÈRE. O Dieu, qui nous avez manifesté la grandeur de votre nom par la prédication de vos apôtres ! faites que nous célébrions avec ferveur leur gloire immortelle, et qu'en la célébrant nous fassions toujours de nouveaux progrès dans la vertu, pour mériter vos récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

Vingt-neuvième jour d'Octobre.

SAINT NARCISSE, *Evêque de Jérusalem.*

NARCISSE naquit sur la fin du premier siècle, et il avoit près de quatre-vingts ans lorsqu'il monta sur le siége de l'Eglise de Jérusalem. Il fut le troisième évêque de cette ville ; et en 195, il présida, avec Théophile de Césarée, en Palestine, à un concile tenu relativement à la célébra-

tion de la pâque, et dans lequel il fut décidé que cette fête se célébreroit toujours un dimanche, et non le jour où il étoit d'usage de la célébrer chez les juifs. On lit dans Eusèbe, que, de son temps, on conservoit la mémoire de plusieurs miracles opérés par le saint Evêque.

La vénération que les chrétiens de Jérusalem avoient pour ce saint Evêque, ne put le garantir de la malice des méchans. Trois scélérats incorrigibles, que son zèle incommodoit, l'accusèrent d un crime atroce. Ils confirmèrent leur calomnie par des sermens et des imprécations horribles. L'un dit qu'il vouloit périr par le feu, l'autre être couvert de lèpre, et le troisième perdre la vue, si ce qu'ils avançoient n'étoit pas vrai. Ils ne purent cependant parvenir à se faire croire. Quelque temps après, ils éprouvèrent l'effet de la vengeance divine. Le feu ayant pris pendant la nuit à la maison du premier, il y fut brûlé avec toute sa famille. Le second fut couvert d'une lèpre universelle. Le troisième, effrayé par ces exemples, avoua le complot et la calomnie; il pleura son péché avec des larmes si continuelles et si abondantes, qu'il en perdit la vue avant sa mort.

Quoique cette calomnie ne fît aucune

impression contre Narcisse, il en parut cependant fort touché lui-même. Elle lui servit de prétexte pour suivre le désir qu'il avoit depuis long-temps de vivre dans la solitude. Comme il étoit impossible de découvrir sa retraite, on lui donna Die pour successeur. Le nouvel évêque vécut peu, aussi bien que Germanion et Gorde, qui le remplacèrent successivement. Ce dernier étant mort, Narcisse reparut, comme s'il fût sorti du tombeau. Les fidèles, transportés de joie à la vue de leur pasteur, dont l'innocence avoit été si visiblement vengée, le conjurèrent de reprendre le gouvernement de son diocèse. Il se rendit à leur demande; mais se sentant depuis accablé par les infirmités de la vieillesse, il fit S. Alexandre son coadjuteur. S. Narcisse continua de servir son troupeau par ses prières, par ses exemples, et par de fréquentes exhortations à la paix et à l'unité. C'est ce que nous apprenons de saint Alexandre lui-même, dans sa lettre aux Arsinoïtes. Il y est dit que notre Saint avoit alors environ 116 ans. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

PRATIQUE. La justice divine protége toujours l'innocence, et la venge même souvent dans ce monde par des châtimens éclatans, des attentats de la calomnie, dont le

caractère est la fausseté et la perfidie. La calomnie est aussi presque toujours unie à la médisance dans les discours que la haine ou l'envie inspirent. Si nous aimons le silence, ou si nous ne parlons que le langage de la charité, nous serons bientôt parfaits.

PRIÈRE. Que nos langues, Seigneur, ne servent qu'à vous bénir, à édifier, à consoler ou à instruire le prochain. Soutenez notre foiblesse dans la résolution que nous prenons de ne parler que par devoir, par charité, et toujours dans la vérité. Ainsi soit-il.

Trentième jour d'Octobre.

SAINT MARCEL LE CENTURION, *Martyr.*

L'AN 298, lorsqu'on célébra la naissance de l'empereur Maximien-Hercule avec une pompe extraordinaire, et dont les sacrifices aux dieux de l'Empire firent une partie considérable de la fête, Marcel, centurion ou capitaine de la légion Trajane, alors campée en Espagne, eut horreur de ces superstitions impies. Pour n'y point participer, il quitta son baudrier à la tête de sa compagnie, et déclara à haute voix qu'il étoit soldat de Jésus-Christ, le roi éternel. Il quitta aussi ses armes, et le bâton, qui étoit la marque de son grade. Le préfet de la

légion en ayant été informé, ordonna qu'on le mît en prison.

Dès que la fête fut passée, le préfet fit paroître Marcel devant lui, pour lui demander l'explication de la conduite qu'il avoit tenue. Le Martyr lui répondit: «Lorsque vous célébrâtes la fête de l'empereur le douze avant les calendes d'août, »je déclarai que j'étois chrétien, et que »je ne servirois jamais que Jésus-Christ, »le Fils de Dieu ». Le préfet Fortunat lui dit qu'il ne pouvoit dissimuler une pareille témérité, et qu'il étoit obligé d'en informer l'empereur Maximien et le césar Constance. L'Espagne étoit alors soumise au césar, qui étoit favorable aux chrétiens. On envoya cependant Marcel à Aurélien-Agricolaüs, vicaire du préfet du prétoire, lequel étoit alors à Tanger en Afrique. Agricolaüs lui demanda s'il avoit fait ce qui étoit porté dans la lettre du juge. Marcel ayant tout avoué, il fut condamné à mort, comme coupable de désertion et d'impiété, c'est-à-dire, d'attachement au christianisme. On le décapita le 30 octobre. Ses reliques furent transférées à Léon en Espagne.

Cassien, greffier de la cour, refusa d'écrire la sentence prononcée contre le Martyr; il jeta même par terre ses tablettes. Agricolaüs se levant de son

siége avec fureur, lui demanda pourquoi il agissoit de la sorte : « C'est, ré» pondit Cassien, que la sentence que » vous avez dictée est injuste ». On le mit en prison, et il subit un second interrogatoire environ un mois après. Sa fermeté lui mérita la couronne du martyre. Il fut décapité le 3 de décembre. Le martyrologe romain nomme S. Marcel et S. Cassien, sous leurs jours respectifs.

PRATIQUE. Le martyre est l'acte de vertu le plus héroïque dont l'homme soit capable, le sacrifice le plus parfait et le plus entier qu'il puisse faire de lui-même au Seigneur. De tous les biens de ce monde, la vie est le plus précieux, et celui auquel nous sommes le plus attachés. Il faut donc bien aimer la loi divine, pour s'exposer avec joie à une mort cruelle, plutôt que de consentir au péché. Mais aussi Dieu mesure ses récompenses sur nos souffrances et sur notre amour pour lui. Malheur à nous, si nous nous laissons abattre par les moindres contradictions.

PRIÈRE. Divin Sauveur, qui nous avez racheté en mourant pour nous sur la croix, faites-nous la grace de mourir à nos passions, en les sacrifiant à votre amour pendant l'exil de cette vie, en espérant par vos mérites infinis le bonheur de vous posséder dans notre véritable patrie. Ainsi soit-il.

Trente-unième jour d'Octobre.

SAINT QUENTIN, *Martyr.*

Saint Quentin, romain de naissance, descendoit d'une famille sénatorienne. Son père, suivant l'auteur de ses actes, se nommoit Zénon. Rempli de zèle pour la propagation de l'évangile, et brûlant d'un désir ardent de faire connoître aux infidèles le nom de Jésus-Christ, il quitta son pays, renonça à toutes les espérances qu'il avoit dans le monde, et partit pour les Gaules avec S. Lucien de Beauvais. Ils prêchèrent d'abord ensemble; mais ils se séparèrent quand ils furent arrivés à Amiens. Lucien fixa sa mission à Beauvais, et y reçut la couronne du martyre, après avoir converti un nombre considérable de païens.

Saint Quentin choisit Amiens pour y exercer son zèle apostolique. Comme il ne désiroit rien tant que de détruire l'empire du démon, il prioit sans cesse l'Auteur de tout bien de faire fructifier la semence divine dans le cœur de ceux qu'il instruisoit, Dieu le rendit également puissant en œuvres et en paroles. Plusieurs miracles ajoutèrent un nouveau

degré de force à ses discours, que soutenoit d'ailleurs une vie sainte et mortifiée. Son zèle lui coûta la vie au commencement du règne de Maximilien-Hercule, que Dioclétien associa à l'Empire en 286. Rictius-Varus avoit été fait préfet du prétoire par Maximien. Il n'y avoit, du temps d'Auguste, qu'un seul préfet du prétoire, dont la fonction étoit de juger les causes et de recevoir les appels de toutes les provinces de l'Empire. Mais sous le règne de Dioclétien, chaque empereur eut le sien; en sorte qu'il s'en trouva quatre, parce que quatre empereurs régnoient ensemble. Constantin-le-Grand fut le premier qui en fixa le nombre, et qui détermina les districts et la juridiction de ces magistrats suprêmes de l'Empire romain.

Rictius-Varus, dont la haine pour le nom chrétien fit tant de martyrs, ayant eu occasion de venir à Soissons, apprit les grands progrès que l'évangile avoit fait à Amiens; et il résolut d'anéantir le christianisme par la mort de celui qui le prêchoit avec tant de zèle. Lorsqu'il fut arrivé à Amiens, il fit arrêter S. Quentin, et ordonna qu'on le conduisît en prison, chargé de chaînes. Le lendemain, il voulut qu'on le lui amenât; et après avoir employé inutilement les pro-

messes et les menaces, il le fit battre cruellement; puis on le remit en prison, sans permettre aux fidèles de lui procurer ni secours, ni consolation. Dans les deux autres interrogatoires qu'il subit, on le tira sur le chevalet avec des poulies, au point qu'il en eut les os disloqués; on lui déchira le corps avec des verges de fil de fer; on lui versa sur le dos de la poix et de l'huile, et on lui appliqua des torches ardentes sur les côtés.

Le Martyr, fortifié par celui dont il défendoit la cause, resta supérieur à tous ces raffinemens de cruautés; et sa tranquillité au milieu des tourmens, remplit d'effroi les spectateurs. Rictius-Varus, en partant d'Amiens, ordonna que l'on conduisît S. Quentin dans le pays des *Veromandui*, par lequel il devoit passer. La capitale se nommoit *Augusta-Veromanduorum*. Le préfet y attaqua de nouveau le soldat de Jésus-Christ par les promesses et les menaces, qui ne lui réussirent pas plus que la première fois. Confus de l'inutilité de ses efforts, il le fit percer depuis le cou jusqu'aux cuisses avec deux broches de fer; il lui fit enfoncer des clous entre les ongles et la chair, et en plusieurs autres parties du corps, même jusques dans la

cervelle. Enfin, il ordonna qu'on lui coupât la tête; ce qui fut exécuté le 31 octobre 287.

PRATIQUE. Le mot de martyr signifie témoin; et, dans ce sens, nous devons tous être témoins pour la foi que nous professons. Les saints Martyrs ont versé leur sang pour rendre ce glorieux témoignage, et ils n'ont fait en cela que ce que leur salut exigeoit. Le nôtre exige aussi que nous rendions un témoignage qui soit le sacrifice de tout intérêt présent, quel qu'il puisse être, à l'intérêt surnaturel, le seul nécessaire de la gloire de Dieu et du salut éternel de notre ame.

PRIÈRE. Préservez-nous, Seigneur, du crime d'abjurer, par des mœurs dissolues et l'habitude d'une conduite mondaine et presque païenne, la foi divine des enfans de votre Eglise. Que tout soit en nous conforme à vos loix, pour obtenir, par votre grace, l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi soit-il.

Premier jour de Novembre.

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS, *vulgairement* LA TOUSSAINTS.

CETTE fête a été instituée pour honorer tous les Saints qui règnent dans le ciel. L'Eglise s'y est proposé, 1°. de rendre à Dieu des actions de graces pour les bienfaits dont il a comblé ses élus ; 2°. de nous exciter à imiter leurs vertus, en nous mettant sous les yeux cette multitude de Saints de tout âge, de tout sexe, de toute condition, et en nous faisant contempler le bonheur ineffable dont ils jouissent, et auquel nous sommes appelés; 3°. de solliciter la bonté céleste en faveur de ses enfans, par les mérites de ces puissans intercesseurs; 4°. de les mettre à portée de réparer les fautes qu'ils peuvent avoir commises dans la célébration de chaque fête particulière, et de glorifier le Seigneur dans les Saints qu'ils ne connoissent pas, ou dont la fête n'a point de jour fixe parmi les fidèles. Que de reproches n'avons-nous pas à nous faire sur ce dernier article ! Suppléons aujourd'hui, par notre fer-

veur, aux manquemens occasionnés par notre lâcheté dans les autres fêtes de l'année : celle-ci les comprend toutes; elle est encore l'image de cette fête éternelle que Dieu lui-même célèbre dans le ciel avec tous ses Saints. Unissons nos louanges à celles de ces bienheureux; bénissons le Seigneur avec eux de ce qu'il leur a fait ressentir avec tant de tendresse l'effet de ses miséricordes, et de ce qu'en particulier il les a enrichis avec tant de magnificence, des trésors de la grace.

C'est la dédicace qui se fit à Rome, de l'église du Panthéon ou de la Rotonde, qui donna occasion à l'établissement de la fête de la Toussaints. Le pape Boniface IV fit purifier et ouvrir le Panthéon, et, en 607, il le dédia sous l'invocation de la Sainte-Vierge et de tous les Martyrs; ce qui lui a fait donner le nom de *Sancta Maria ad Martyres*, ou de Rotonde. On faisoit la fête de cette dédicace le 13 de mai. Vers l'an 731, le pape Grégoire III consacra une chapelle dans l'église de Saint-Pierre, en l'honneur de tous les Saints; et, depuis ce temps-là, on a toujours célébré à Rome la fête dont nous parlons. Le pape Grégoire IV étant venu en France l'an 807, sous le règne de Louis-le-Débonnaire, la Fête de tous

les Saints s'y introduisit, et fut bientôt presque universellement adoptée. Les Grecs célèbrent aussi une Fête de tous les Saints le dimanche après la Pentecôte.

Dans cette fête, comme dans toutes celles que nous celébrons en l'honneur des Saints, le culte suprême se rapporte à Dieu, et le culte intérieur que nous rendons aux Saints, a pour objet de payer le tribut de l'hommage souverain à Dieu seul, de qui les Saints ont reçu tous les avantages précieux dont ils jouissent; et lorsque nous les prions, nous ne leur demandons autre chose, sinon qu'ils intercèdent pour nous auprès du Seigneur. Les honorer donc, c'est honorer Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai Homme, le Sauveur du monde, le Roi des Saints, le principe de leur sainteté et de leur gloire; c'est dans son sang qu'ils *ont lavé leurs vêtemens;* c'est à lui qu'ils sont redevables de leur pureté et de l'éclat de leur innocence. Nous admirons sa vie cachée, dans la solitude des anachorètes; sa pureté sans tache, dans les vierges; sa patience ou sa charité, dans ceux-ci; son zèle, dans ceux-là; dans tous enfin, quelque degré de cette plénitude de toute vertu et de toute sainteté qui n'appartient qu'à lui. En honorant les Saints, nous honorons celui

qui est l'auteur de tout bien. Notre dévotion en ce jour, doit donc principalement consister à louer Dieu, et à le remercier de cette bonté infinie qu'il a fait éclater en faveur de ses élus. L'hommage que Dieu exige d'abord de nous, c'est la louange, le premier acte d'amour et de complaisance dans les adorables perfections de la divinité.

Combien de Saints de l'un et de l'autre sexe, ont renoncé au monde et à ses plaisirs, pour se consacrer entièrement aux exercices de la louange, de l'amour, de la componction ! C'est-là que tous les serviteurs de Dieu puisent la force dont ils ont besoin pour avancer dans la vertu; ils y trouvent encore des délices ineffables. Nous devons louer et remercier Dieu pour toutes les créatures qu'il a tirées du néant, et de toutes les merveilles qu'il a opérées en elles ou en leur faveur. De-là vient que le psalmiste et les prophètes racontent si souvent ses merveilles, et qu'ils invitent tous les êtres à glorifier le nom du Seigneur. Mais c'est sur-tout dans ses Saints que Dieu est admirable. C'est pour eux qu'il a formé ce monde, qu'il le conserve et qu'il le gouverne. Qui pourroit exprimer avec quelle tendresse le souverain Seigneur de toutes choses veille sur chacun

de ses élus! De quels dons ne les orne-t-il pas! Il les élève à la dignité la plus sublime et la plus étonnante; il les associe à la compagnie de ses Anges; il les fait cohéritiers de son Fils.

Ces bienheureux citoyens de la Jérusalem céleste, sont choisis de toutes les nations; ce sont des personnes de tout âge, de tout état, de toute condition; les uns ont vécu sur le trône, les autres dans l'obscurité; ceux-ci dans la profession des armes, ceux-là dans le commerce; il y a des magistrats, des ecclésiastiques, des moines, des vierges, des personnes mariées, des veuves, des esclaves, &c. Point de condition, en un mot, qui n'ait ses Saints. Mais comment se sont-ils sanctifiés? En remplissant chacun les devoirs de leur état, en se faisant des moyens de salut, des circonstances ordinaires de la vie, de l'adversité comme de la prospérité, de la santé comme de la maladie, des honneurs comme des mépris, des richesses comme de la pauvreté. Les Saints nous ont tracé par leurs exemples la route que nous devons suivre; ils étoient ce que nous sommes, voyageurs sur la terre; ils avoient la même nature, ils étoient sujets aux mêmes infirmités que nous. Ils se sont cependant tous sanctifiés.

En vain alléguerions-nous les obstacles que nous avons à surmonter ; les Saints se trouvoient dans les mêmes circonstances, et peut-être dans des circonstances plus délicates. Ils étoient pétris du même limon que nous ; mais connoissant leur foiblesse mieux que nous ne connoissons la nôtre, ils évitoient tout ce qui étoit capable d'allumer le feu de leurs passions ; ils fuyoient les occasions du péché ; ils s'établissoient de plus en plus dans la pratique de l'humilité ; ils puisoient sans cesse de nouvelles forces dans la fréquentation des sacremens et dans l'exercice de la prière. C'étoit par la réunion de ces différens moyens qu'ils triomphoient d'eux-mêmes et des ennemis du dehors. Il ne tient qu'à nous de faire usage des mêmes secours. Le sang de Jésus-Christ fut versé pour nous comme pour eux. La grace du Sauveur ne nous manque pas ; c'est nous qui lui manquons. Si les difficultés nous arrêtent, si les tentations nous effrayent, si les ennemis se présentent sur la route, ne perdons point courage ; au contraire, redoublons d'ardeur, en nous écriant avec Josué : *Le Seigneur est avec nous, que pourrions-nous craindre ?* Si le monde nous poursuit, souvenons-nous que les Saints l'ont combattu, et sont

sortis victorieux de toutes ses attaques. Si nos passions sont violentes, Jésus-Christ nous a fourni des armes pour les soumettre.

Si nous étions moins lâches, nous trouverions que les difficultés que nous alléguons ne sont qu'imaginaires; nous ne redouterions plus les voies laborieuses de la pénitence; nous ne balancerions plus de faire ce que firent tant de Saints de l'un et de l'autre sexe, des vierges délicates, des jeunes gens d'une foible complexion, et élevés dans la mollesse, des princes, des rois; nous nous écrierions souvent avec S. Augustin : « Pourquoi ne ferai-je pas ce que tels et telles » ont eu la générosité de faire »? Ces exemples sont bien propres à nous encourager, et à faire taire tous les prétextes. Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Sauveur, qu'une évangile, qu'un paradis. Il n'y a qu'une loi; elle est invariable. C'est une erreur bien dangereuse que de s'imaginer que les chrétiens qui vivent dans le monde, ne sont point tenus de tendre à la perfection, ou qu'ils peuvent se sauver en suivant une autre route que les Saints.

PRATIQUE. « Quelle seroit notre lâcheté, » dit S. Bernard, si nos ames ne s'élançoient » pas au milieu de cette troupe [illegible]enheu-

» reuse, si nos cœurs ne se consumoient pas » par des soupirs continuels? L'Eglise des » premiers nés nous appelle, et nous ne ré- » pondons point! Les Saints désiroient ar- » demment nous avoir avec eux, et nous » les méprisons!..... Prévenons avec toute » l'ardeur dont nous sommes capables, ceux » qui nous attendent; hâtons-nous d'aller à » ceux qui souhaitent que nous leur soyons » associés».

PRIÈRE. Dieu éternel et infini en perfection, qui vous glorifiez dans vos Saints, vous nous avez appelés à partager dans le ciel leur félicité; rendez-nous fidèles à notre vocation, nous vous consacrons tous les momens de notre vie, pour vous servir, vous aimer et nous rapporter tout à vous; et, dès ce jour jusqu'au dernier soupir, nous formons la résolution de réparer nos péchés par la pénitence, afin de mériter un jour d'être associés à tous les Saints dans le ciel. Ainsi soit il.

Deuxième jour de Novembre.

LA COMMÉMORATION DES MORTS, *autrement appelée* LA FÊTE DES AMES.

CETTE fête, d'un intérêt si touchant pour des cœurs sensibles et chrétiens, est l'effet de la charité de l'Eglise militante sur la terre, pour le soulagement de l'Eglise souffrante dans le purgatoire. Cette dénomination de purgatoire, con-

sacrée par la doctrine catholique, exprime un dogme de foi professé dans l'ancienne alliance comme dans la nouvelle, et fondé sur la révélation divine. De-là, les purifications et les vœux en usage chez les Hébreux pour les morts, les sacrifices offerts à la demande de Judas Machabée, et le motif qu'il exprime, en disant *que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.*

La même doctrine, encore plus développée dans les livres de la nouvelle alliance, est liée avec tous les articles fondamentaux de la religion chrétienne; et les écrits des premiers Pères prouvent que, dès le commencement de l'établissement de la foi évangélique, on a toujours cru, dans l'Eglise, qu'il y avoit, après cette vie, un purgatoire, où les ames, encore redevables à la justice divine pour des fautes légères, ou pour des satisfactions de pénitence temporelle à acquitter, étoient détenues dans un état d'exil et de souffrance dont nous ne pouvons ni concevoir ni moins encore expliquer les rigueurs. A tout péché miséricorde; mais à tout péché pénitence et satisfaction : c'est le langage de la foi. Mais il y a des péchés griefs et des péchés légers, des péchés mortels et des péchés

véniels. Les premiers donnent la mort à notre ame, en lui ôtant la vie de la grace, et méritent l'enfer éternel. Les seconds ne font pas perdre la grace, quoiqu'ils l'affoiblissent quant à ses effets; et ces péchés n'ôtant pas la justice, Dieu ne les punira jamais par les peines infinies des damnés. Mais parce que sa justice divine est infinie, inexorable même après cette vie, où une parole inutile, dit l'évangile, sera condamnée à son redoutable tribunal, il faut qu'avant d'être admises dans le sanctuaire éternel de la sainteté par essence, les ames des justes soient d'une pureté parfaite, et que toute satisfaction de leur part ait été accomplie. D'après ce point de la foi, l'Eglise sur la terre, dépositaire des mérites infinis de Jésus-Christ, et de ceux de tous les Saints qui sont couronnés pour secourir les ames souffrantes du purgatoire, offre à Dieu l'auguste sacrifice de l'agneau divin, qui efface le péché; elle prie, elle exerce différens actes extérieurs de pénitence temporelle, pour aider, dans la charité habituelle qui la presse, les ames du purgatoire à acquitter leurs dettes.

De-là, son assiduité à ne jamais omettre dans la liturgie de ses offices, soit que ses ministres les récitent en chœur, soit en particulier, de leur prescrire de prier

pour les Fidèles trépassés ; et de-là enfin, ses exhortations fréquentes pour recommander à tous ses enfans d'offrir souvent à Dieu leurs vœux, leurs aumônes et toutes les œuvres de mortification, pour la délivrance de leurs frères détenus dans le purgatoire. Tous les siècles de l'Eglise, tous les monumens de l'exercice public de la foi ; presque tous les saints docteurs, grecs et latins, rendent témoignage sur ce dogme à la doctrine catholique. La fête de la Commémoration de tous les Fidèles trépassés, étoit autrefois célébrée à des jours déterminés par les évêques dans chaque diocèse ; mais ayant été fixée en 998 par S. Odilon, abbé de Cluni, pour tous les monastères de sa congrégation, au 1er novembre, l'Eglise d'Occident adopta ce même jour pour la célébrer ; et bientôt après le pape et tous les évêques ordonnèrent de la faire le même jour.

La dignité des ames du purgatoire, la rigueur des peines qu'elles y souffrent, l'obligation où nous sommes sur la terre de prier pour elles, notre intérêt personnel, enfin tout nous presse d'exercer pour nos frères morts dans le baiser de paix, la charité qui les aide à s'acquitter parfaitement envers la justice divine, pour être admis au souverain bon-

heur. Les ames du purgatoire sont, en effet, des ames saintes d'une sainteté inadmissible; elles sont assurées de posséder Dieu un jour à jamais; elles l'aiment par-dessus toutes choses, et ne cessent de le bénir, et d'adorer avec une résignation parfaite la sévérité de sa justice envers elles. Elles sont donc chères à Jésus-Christ, ces épouses chéries, destinées infailliblement à devenir les cohéritières de sa gloire! L'état actuel de souffrances auquel elles sont assujetties, est inexplicable dans sa rigueur : c'est la privation du bien infini pour un temps; et les ames du purgatoire n'ont de ressource que la résignation, la patience et l'espérance, en gémissant sur elles-mêmes, sans que la justice infinie en perde rien de ses droits.

PRATIQUE. « Ah! c'est à nous sur la terre, » disoit S. Chrysostôme, à nous unir avec » l'Eglise pour prier et offrir des œuvres de » pénitence qui, par les mérites du sacrifice » de la croix, obtiennent le soulagement et » la délivrance des ames de nos frères, de- » tenues dans le purgatoire. Si l'aumône la » plus légère, continue le même Père, a son » mérite éternel devant Dieu, de quelle » récompense ne sera pas digne la charité » des fidèles de la terre pour les ames du pur- » gatoire, et quelle reconnoissance n'auront- » elles pas pour solliciter en notre faveur la

» divine bonté, quand elles auront le bon-
» heur ineffable de jouir parfaitement de
» Dieu » !

PRIÈRE. Mon Dieu, j'unis, de tout mon cœur, ma prière aux vœux et aux désirs de votre Eglise pour les ames saintes du purgatoire, et je vous offre les mérites infinis de mon Sauveur, pour vous demander en son nom, et par l'intercession de tous les Anges et des Saints, la délivrance des ames justes qui, hors de cette vie, soupirent au moment de vous posséder dans l'éternité Ayez pitié, Seigneur, de ceux pour lesquels je dois plus spécialement supplier votre infinie bonté, et réunissez-nous tous, par la vertu de votre grace, dans le séjour de votre gloire. Ainsi soit-il.

Troisième jour de Novembre.

SAINT MALACHIE, *Archevêque d'Armagh.*

SAINT Malachie est né d'une famille illustre d'Armagh en Irlande. Son père et sa mère, fort vertueux, et d'une naissance distinguée, l'élevèrent avec soin dans la crainte du Seigneur. Il montra dès sa première jeunesse un goût de piété chrétienne, qui s'accrut avec l'âge, et le rendit, dans tout le cours de ses études, un modèle pour ses condisciples, et le sujet de l'admiration de ses maîtres. L'amour de la retraite et du recueille-

ment le portoit à fuir les sociétés tumultueuses du monde, et à chercher dans la solitude et le silence, l'union de son ame avec Dieu, dont la présence l'occupoit habituellement. Il n'avoit encore que vingt ans, quand il résolut de se consacrer entièrement au service du Seigneur, en se mettant sous la conduite d'Imar, qui vivoit en reclus dans une cellule voisine de l'église d'Armagh, et qu'on regardoit comme un saint. Cette démarche de Malachie étonna toute la ville, dans un jeune homme de cette qualité, d'une santé d'ailleurs délicate, et ayant les espérances les plus flatteuses et les mieux fondées de réussir dans le monde. Ses amis lui en firent même quelques reproches; d'autres en accusèrent ou la mélancolie ou la légéreté.

Notre Saint ne fut ému d'aucune des censures de sa conduite; sa douceur et son humilité le soutinrent, et lui firent remporter la victoire sur le monde et sur lui-même, et le soumirent à obéir au guide qu'il avoit choisi pour le conduire dans les routes de la perfection évangélique. Sa ferveur et sa régularité le rendirent bientôt cher à son maître, et son exemple servit à la grace pour attirer auprès de lui plusieurs de ceux qui avoient blâmé sa retraite. Imar, à qui ils se pré-

sentèrent, reçut auprès de lui les plus fervens d'entre eux, et peu à peu il se forma une communauté, dont S. Malachie étoit en quelque sorte et l'exemple et la règle.

Au bout de quelques années, Imar, son supérieur, et Celse, archevêque d'Armagh, jugèrent qu'il étoit de la gloire de Dieu d'élever aux ordres sacrés S. Malachie. Ils l'avertirent de s'y préparer; et sans avoir égard aux résistances de son humilité, il fut ordonné prêtre à l'âge de vingt-cinq ans, et nommé vicaire-général pour prêcher la parole divine au peuple, et le ramener à l'esprit de religion et de piété, presque éteint en Irlande par la décadence des mœurs et la confusion, suite des guerres continuelles et d'oubli général des vérités de l'évangile. La mission de S. Malachie eut par-tout les plus grands succès pour le salut des ames, par la réforme des mœurs dans les différens états, le rétablissement de la discipline ecclésiastique, la fréquentation des sacremens, et la pratique des exercices religieux dans le sein des familles. S. Malachie ayant témoigné à son évêque le désir d'aller passer quelque temps auprès du vertueux et fervent évêque de Lismore, pour profiter de ses conseils et de ses lumières, partit, et

arriva à Lismore, où il fut reçu par le prélat, à qui la renommée l'avoit déjà fait assez connoître pour être bien aise de le posséder quelque temps auprès de lui. Malachie en reçut, avec sa modestie ordinaire et la plus humble reconnoissance, toutes les instructions et les lumières dont il avoit cru avoir besoin.

Ayant été rappelé à Armagh, il fut nommé, presqu'en arrivant, abbé de Bangor, dont la communauté et les revenus étoient depuis long-temps dans un état déplorable. Sous sa conduite, ce monastère devint célèbre par la ferveur, la régularité et le savoir des religieux qui le remplirent; et Dieu, par des guérisons miraculeuses accordées aux prières du saint Abbé, donna à son gouvernement et à ses pieux exemples un éclat qui servit à attirer des ames à la perfection évangélique. Saint Malachie avoit atteint sa trentième année, lorsqu'il fut élu évêque de Connor. Il refusa d'acquiescer à son élection; mais Imar, son supérieur, et Celse, son archevêque, lui ordonnèrent de se soumettre aux vues de la Providence, et d'accepter le siége auquel elle avoit permis qu'il fût nommé. Malachie se soumit à cette décision, et ne tarda pas à se rendre dans son diocèse. Son zèle apostolique renouvela en

peu d'années toute la face de son diocèse, en y faisant revivre la foi et l'observance des loix divines.

Dieu avoit sans doute voulu préparer la ville de Connor au malheur qu'elle éprouva dans la suite. Ayant été prise et saccagée par le roi d'Ulster, son saint Evêque fut obligé de se retirer, avec plusieurs de ses disciples, à Munster, où il vécut avec eux dans un monastère, dont il étoit le chef et toujours l'exemple. C'est dans cette retraite qu'il apprit la mort de Celse, archevêque d'Armagh, et la désignation publique qu'il avoit faite de lui pour être son successeur. Malachie fut, en effet, élu canoniquement pour archevêque d'Armagh; mais ce ne fut qu'après plusieurs années d'oppression et de violences de la part des ennemis de tout bien, que notre Saint remplit paisiblement les fonctions d'archevêque d'Armagh. Il rétablit dans ce diocèse l'ordre et la paix; il arrêta, par ses prières, les ravages de la peste qui menaçoit de s'étendre; et d'apres les rescripts du saint siége, dont il fit la règle de sa conduite, il pourvut à son remplacement sur le siége d'Armagh, et se retira dans son diocèse, à Connor. Il fit, dans la suite, deux voyages à Rome, pour les affaires de l'église d'Irlande; il

visita sur la route l'abbaye de Clairvaux, et se lia d'amitié avec S. Bernard. Arrivé à Rome, le pape Innocent II le reçut d'une manière honorable. Il ratifia tout ce que S. Malachie avoit fait pour le service de l'Eglise; mais il lui refusa la permission de finir ses jours dans la pratique de la règle de Clairvaux.

Malachie ayant été obligé de retourner dans son diocèse, il reprit le chemin de l'Irlande, où la vénération et la confiance des grands et des petits lui fournirent plus que jamais les moyens de faire glorifier Dieu. Le don des miracles lui fut accordé, et il en opéra un grand nombre. Au milieu de ses travaux apostoliques, il fallut encore qu'il reprît le chemin de Rome, où Innocent II étoit mort, ainsi que Célestin II et Luce II, qui n'occupèrent l'un et l'autre la chaire de S. Pierre que dix-huit mois. Grégoire III leur succéda; et S. Malachie ayant appris qu'il étoit alors en France, s'y rendit, mais le pape étoit déjà parti pour Rome, quand S. Malachie arriva dans ce royaume. Avant de prendre la route de l'Italie, il voulut visiter une seconde fois l'abbaye de Clairvaux. Y étant arrivé au mois d'octobre 1148, S. Bernard et tous ses religieux furent comblés de joie de revoir le saint Evêque; mais

cette joie fut courte. Il célébra la messe le jour de Saint Luc, après laquelle il fut saisi d'une fièvre violente ; ayant assuré qu'il n'en guériroit pas, tous les soins lui furent prodigués sans succès. Voyant qu'il étoit bientôt près de mourir, il voulut recevoir à l'église les derniers sacremens, couché sur la cendre. Il y expira le 2 novembre 1148.

PRATIQUE. « Deux choses, dit S. Ber» nard, le panégyriste et l'historien de la » vie de S. Malachie, élevèrent ce grand » Saint à la plus éminente sainteté, une » douceur parfaite et une foi vive. Par la » première de ces vertus, il étoit mort à lui» même ; par la seconde, son ame étoit intimement unie à Dieu. Et voilà, pour tout » chrétien, les deux vertus fondamentales » du salut, sans lesquelles il est impossible de » vivre et de mourir dans la justice ».

PRIÈRE *tirée de S. Bernard.* Accordez-nous, Seigneur, par les mérites de S. Malachie, qui nous a instruits par ses exemples, et confirmés dans la foi par ses miracles, la grace de l'imiter dans l'exercice des vertus, dont il fut constamment le prédicateur et le modèle. Ainsi soit-il.

Le méme jour trois Novembre.

SAINT HUBERT, *Evéque de Liége.*

DIEU, toujours admirable dans ses miséricordes, employa des voies extraordinaires pour faire passer S. Hubert d'une vie toute mondaine à une vie entièrement consacrée à son service. On ne sait rien sur ce qui concerne ce Saint, jusqu'au temps où il se mit sous la conduite de S. Lambert, évêque de Maestricht. On dit qu'il sortoit d'une famille noble de l'Aquitaine; qu'il passa sa jeunesse à la cour de Thierry III, et que, selon toutes les apparences, il fut quelque temps au service de Pépin de Héristal, qui devint maire du palais d'Austrasie en 681. On dit aussi qu'il aimoit la chasse avec passion, et qu'il se livroit aveuglément aux vanités mondaines, quand, touché par la grace, il prit la résolution de ne plus vivre que pour Jésus-Christ.

S. Lambert fut celui qu'il choisit pour le conduire dans les voies du salut. Sa ferveur, ses progrès dans la perfection et dans les sciences ecclésiastiques, lui méritèrent l'honneur d'être élevé au sa-

cerdoce. Bientôt après, le saint évêque se l'associa au gouvernement de son diocèse. S. Lambert ayant été indignement massacré, Hubert fut unanimement élu pour lui succéder en 708 ou 709. Hubert portoit envie à son bienheureux maître; et il eût désiré terminer sa vie de la même manière. Les injures les plus atroces ne faisoient qu'enflammer son zèle pour le salut des pécheurs; il leur rendoit le bien pour le mal, mais sans jamais s'écarter de la règle du devoir. Rempli de charité pour les pauvres, il leur distribuoit tous ses revenus; sans cesse occupé à l'exercice des fonctions épiscopales, il travailloit avec une ardeur infatigable à détruire le vice et à extirper l'idolatrie.

Il prêchoit l'évangile avec tant de force et d'onction, que la parole de Dieu, dans sa bouche, étoit véritablement un glaive à deux tranchans. Le peuple accouroit à ses sermons de tous les côtés. Sa ferveur, loin de diminuer, augmentoit de jour en jour, et se manifestoit par la continuité de ses jeûnes, de ses prières et de ses veilles. Il conserva toute sa vie une singulière vénération pour S. Lambert. Il transféra son corps, en 720, de Maestricht à Liége, et fit bâtir une église à l'endroit même où il avoit répandu son sang, et qui devint cathédrale, lors de la

translation du siége épiscopal de Maestricht à Liége, en 721. Depuis ce temps, la ville de Liége, qui regarde S. Hubert comme son fondateur et son premier évêque, honore S. Lambert comme son premier patron.

La forêt d'Ardenne, si connue dans l'histoire, servoit encore de retraite aux païens en plusieurs endroits. S. Hubert, animé d'un zèle ardent, pénétra jusques dans les lieux les plus éloignés et les plus sauvages, et détruisit les idoles. Comme il exerçoit la fonction des Apôtres, Dieu lui communiqua le don des miracles. L'auteur de sa vie rapporte le suivant, dont il avoit été témoin oculaire. Le saint Evêque faisant la procession des Rogations avec son clergé, on y portoit la croix avec les reliques des Saints, et on y chantoit les litanies, selon l'usage de l'Eglise. Cette pieuse cérémonie fut troublée par une femme possédée du démon; mais Hubert lui imposa silence, et lui rendit la santé, en formant sur elle le signe de notre rédemption. Dans un temps de sécheresse, il obtint encore de la pluie par ses prières.

S. Hubert, instruit de sa mort, par révélation, un an avant qu'elle arrivât, mit ordre aux affaires de sa maison, et redoubla de ferveur. Il alloit sur-tout

prier fréquemment au tombeau de Saint Lambert et à l'autel de Saint Aubin, afin de recommander son ame à Dieu par l'intercession de ces Saints. Ayant été consacrer une église à Fur, il fit ses adieux à son peuple, dans un discours qu'il prononça à l'occasion de cette cérémonie. Immédiatement après, il fut pris de la fièvre, et mourut le sixième jour de sa maladie, le 30 mai 727. Son corps fut déposé à Liége, dans l'église collégiale de Saint-Pierre. En 825, on le transféra dans les Ardennes, à l'abbaye d'Andain, qui porte aujourd'hui le nom du Saint. Un grand nombre de pélerins vont visiter la châsse de Saint Hubert, qu'on invoque, sur-tout contre la rage, et par l'intercession duquel il s'est opéré plusieurs guérisons miraculeuses. On célèbre la principale fête de S. Hubert le 3 novembre, sans doute à cause de quelque translation de ses reliques.

PRATIQUE. Les Saints ont été mortels comme nous, foibles et sujets aux passions de cette misérable vie; si nous sommes fidèles à nos engagemens envers Dieu, nous deviendrons bientôt les compagnons de leur gloire et de leur bonheur. Mais il faut pour cela que nous marchions sur leurs traces, que nous portions notre croix, que nous re-

noncions au monde et à nous-mêmes, que nous menions une vie de travail, de prière et de pénitence.

PRIÈRE. Quels que soient nos crimes, Seigneur, nous espérons en votre infinie miséricorde; elle nous ressuscitera à la vie, et nous rendra cette justice que nous avons perdue, pourvu qu'à l'exemple des Saints, nous fassions pénitence. Accordez-nous cette grace, par les mérites de Jésus-Christ notre Sauveur. Ainsi soit il.

Quatrième jour de Novembre.

SAINT CHARLES BORROMÉE, *Cardinal, Archevêque de Milan.*

LE Saint que l'Eglise honore en ce jour, fut le modèle des évêques et le restaurateur de la discipline ecclésiastique dans ces derniers temps. Il naquit le 2 octobre 1538, dans le château d'Arone, de Gilbert Borromée, et de Marguerite de Médicis, nièce du cardinal Jean de Médicis, qui fut depuis pape, sous le nom de Pie IV. Le père et la mère de notre Saint furent toujours recommandables par leurs vertus. L'éducation de leurs enfans fut toujours digne de leur piété et de leur zèle à faire servir à la gloire de Dieu l'éclat d'une haute naissance.

S. Charles fut le second de leurs fils ; il montra dès son enfance un goût de sagesse prématurée, qui annonçoit la sainteté à laquelle il parvint avec la grace. Sa vocation pour l'état ecclésiastique parut bientôt si décidée, que l'on consentit qu'il reçût la tonsure dès que son âge put le lui permettre. Charles, malgré son extrême jeunesse, annonçoit, par sa modestie et par la simplicité de ses habits, qu'il connoissoit la sainteté de l'état qu'il avoit embrassé. Il n'avoit encore que douze ans, lorsqu'un de ses oncles lui résigna une riche abbaye dans le territoire d'Arone.

Charles, qui connoissoit déjà les règles de l'Eglise dans l'usage des biens temporels, pria son père, qui s'étoit chargé d'administrer les revenus de cette abbaye, de donner aux pauvres tout ce qui n'en seroit pas employé, soit au service de l'église, soit aux dépenses nécessaires pour son éducation. Ayant fini ses études de belles-lettres, il fut envoyé à l'université de Pavie, où il s'appliqua avec succès au droit civil et canonique. Il prit le grade de docteur dans l'un et l'autre droit. Le comte son père étant mort, il revint à Milan en 1558, pour les affaires de sa famille ; il y reçut la nouvelle de l'élévation du cardinal de

Médicis son oncle au souverain pontificat ; et cet événement ne changea rien à son extérieur humble et modeste. Son frère aîné partit pour aller complimenter le nouveau pape ; mais Charles resta à Milan, où il continua le même genre de vie. Le pape l'ayant mandé peu de temps après, il se rendit auprès de lui, et le fit cardinal en 1561, et archevêque de Milan, quoiqu'il n'eût encore que vingt-trois ans.

Le Saint mit tout en œuvre pour ne point accepter ces dignités ; mais il fallut céder à l'autorité du pape Pie IV, qui crut que son neveu étoit d'une vertu déjà si parfaite, qu'il en rempliroit dignement tous les devoirs. Il lui confia encore dans la suite les emplois les plus importans auprès du saint siége ; et saint Charles fut toujours sa consolation et son appui dans les peines et les difficultés qui accompagnent souvent le gouvernement de toute l'Eglise. Ne pouvant résider ni veiller par lui-même sur son diocèse de Milan, il obtint un évêque suffragant, qu'il choisit. C'étoit un homme savant et vertueux, qui lui suppléa dans la sollicitude pastorale. Le saint cardinal vint à bout, par son zèle, sa prudence, et sur-tout par ses prières, de surmonter toutes les difficultés qui avoient

retardé la clôture du concile de Trente, dont la dernière session se tint le 3 et le 4 décembre 1563. Notre saint Archevêque fut un des premiers et des plus zélés prélats à en faire exécuter les décrets pour la réformation de la discipline; et sa conduite sur ce point fut du plus grand exemple. Il publia en 1566 le Catéchisme du concile de Trente, ouvrage si estimé et si nécessaire, et dont les pieux et savans auteurs méritèrent la confiance du saint Cardinal et l'approbation du saint siége apostolique.

S. Charles, vivement sollicité d'aller à Milan pour y visiter son diocèse, ayant consulté sur cela le P. Ribéra, jésuite, son confesseur, partit de Rome avec la permission du souverain pontife, s'étant fait précéder de plusieurs missionnaires de la Compagnie de Jésus, à qui il fonda une maison dans Milan, pour que leur zèle servît à la sanctification de cette ville, et s'étendît dans le reste de son diocèse, dont il se proposoit de faire la visite. Mais à peine fut-il arrivé à Milan, et eut-il visité une partie de son diocèse, qu'un courrier vint lui apprendre que le pape étoit dangereusement malade. Cette nouvelle l'obligea de retourner promptement à Rome. Il ne vit le saint Père que pour l'entretenir de Dieu, et l'aider

à sanctifier les derniers jours de sa vie. Il lui administra les derniers sacremens, et reçut son dernier soupir le 10 décembre 1565. Le conclave s'ouvrit pour lui nommer un successeur, et S. Charles contribua à l'élection de Pie V. Honoré de toute l'Eglise, ce saint pontife, élu le 7 janvier 1566, mit tout en œuvre pour retenir auprès de lui S. Charles, en lui conservant toutes ses charges; mais le saint Archevêque sollicita si vivement la permission d'aller à Milan, qu'il l'obtint avec la bénédiction apostolique, et les témoignages de l'estime et de l'affection la plus sincère.

Arrivé à Milan, il s'occupa avec le plus grand zèle de la réformation de son diocèse, et commença par régler sa propre maison, où chacun eut son emploi et sa règle à observer. Les exercices de la piété chrétienne y furent fixés pour tous les jours. Ce fut alors que le saint Prélat commença cette vie d'oraison, de charité pastorale et d'austérités, qu'il continua jusqu'à sa mort. Dès qu'il eut fixé sa résidence à Milan, il se réduisit à n'avoir que le seul revenu de son archevêché, avec la pension qu'il s'étoit réservée sur ses biens de famille, et celle qu'il recevoit du roi d'Espagne. Il résigna ses autres bénéfices, ou les employa,

avec les formalités nécessaires, à fonder des séminaires, des colléges, et à fournir aux besoins des pauvres et des malades dans les hôpitaux, pour lesquels il vendit sa vaisselle d'argent, ses meubles précieux et tout ce qui pouvoit avoir un prix extraordinaire. Son palais fut toujours sans tapisseries ni décorations, ou autres recherches de luxe, de vanité ou de sensualité. Il se confessoit tous les jours avant de célébrer la sainte messe, récitoit son bréviaire tête nue et à genoux, et assistoit à l'office public les jours de fête dans sa cathédrale.

La passion de Jésus-Christ étoit le plus cher objet de sa piété, et sa tendre dévotion pour la Sainte Vierge et pour les Saints honorés dans son église, lui fournissoit habituellement des prières, auxquelles il étoit fidèle. Son jeûne étoit continuel, excepté les jours de fête; et d'ordinaire il l'observoit en ne mangeant que quelques légumes, du pain, et ne buvant que de l'eau. Son palais, toujours ouvert à tous ceux qui désiroient recevoir ses instructions, ou lui confier leurs peines, représentoit l'image d'une maison religieuse, dont le chef et la communauté étoient des saints, et dont le zèle et les exemples firent l'édification de Milan et de tout son diocèse, où la

piété se renouvela, et rendit à la religion son autorité et son éclat, dans l'observation de ses loix et les pratiques de son culte dans presque tous les états. Le saint Archevêque eut sur-tout à souffrir, de la part des méchans, tout ce que les procédés les plus injustes et les plus indignes peuvent inspirer à l'impiété la plus audacieuse, ou au libertinage le plus effréné. On attenta deux fois à sa vie, qui ne fut conservée que par un miracle. On désapprouva souvent sa conduite; on blâma jusqu'à ses aumônes; on lui prêta des intentions mauvaises dans la sévérité qu'il mit en certaines occasions où elle étoit un véritable devoir. S. Charles souffrit tout sans se justifier, ni même se plaindre, et força plusieurs de ses ennemis à l'admirer et à lui faire des satisfactions, qu'il reçut avec des affections de charité qui lui attachèrent souvent les cœurs.

Il étoit parti pour assister à la mort d'un de ses suffragans, lorsqu'il apprit que la peste s'étoit déclarée près de Milan, où elle gagna bientôt. Il se hâta de retourner dans sa ville, et, en arrivant, alla visiter le lieu où le magistrat avoit ordonné de conduire les pestiférés. Il les consola, pourvut à leurs besoins spirituels et temporels, et déclara

que, dans cette calamité terrible, il ne se sépareroit pas de son peuple, et qu'il sacrifieroit sa vie à lui rendre tous les soins d'un bon pasteur. Il ordonna des prières publiques pour tâcher de fléchir la divine justice, et s'offrit souvent à Dieu comme victime, spécialement dans une procession, où il parut la corde au cou, les pieds nus, qui, dans une longue marche, furent blessés. Le Ciel exauça les vœux de S. Charles par la cessation du terrible fléau; le saint Cardinal ordonna d'en rendre de solennelles actions de graces. On s'appercevoit, depuis quelque temps, qu'il se tenoit dans une sorte de solitude et de silence, quand il avoit quelques heures libres. En 1584, il se rendit avec le père Adorno, jésuite, son confesseur, au Mont-Varalli; il y fit une confession extraordinaire, et dit à quelques personnes intimes que sa mort approchoit. Il fut pris, quelques jours après, d'une fièvre tierce; c'étoit le 24 octobre. On le transporta à Milan le 2 novembre suivant; le redoublement de la fièvre fut si violent, qu'on désespéra de sa vie. Il demanda les sacremens de l'Eglise, qu'il reçut avec cette tendre dévotion qui lui étoit comme ordinaire, et expira au commencement de la nuit du 3 au 4 novembre, en prononçant ces

mots : *Ecce venio*, voilà que je viens. Paul v le canonisa neuf ans après sa mort.

PRATIQUE. Les ministres du Seigneur, et sur-tout les pontifes et les prêtres de son Eglise, doivent être, selon sa parole dans l'évangile, la lumière du monde et le sel de la terre, en l'instruisant avec zèle des vérités divines, de l'excellence et de la nécessité des vertus chrétiennes, dont ils doivent être eux-mêmes des modèles; mais il faut aussi, de la part des Fidèles, le désir d'être éclairés par la foi, et le courage d'en observer avec le secours de la grace les maximes et les préceptes. Sans cet accord de dispositions saintes dans les pasteurs et leurs troupeaux, la mission divine de l'Eglise ou sera sans succès, ou n'en n'aura que de médiocres.

PRIÈRE. Donnez, Seigneur, dans ces derniers temps d'illusion et d'erreur, des pasteurs selon votre cœur à votre sainte Eglise, et ranimez en votre peuple cet esprit de foi qui vous adore, dans l'exercice de la charité qui sanctifie, par les mérites infinis de Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

Cinquième jour de Novembre.

SAINTE BERTILLE, *Abbesse de Chelles.*

Sainte Bertille, issue d'une illustre famille du Soissonnois, est née sous le règne de Dagobert 1er. Dès son enfance, elle annonça le goût de la plus tendre piété dans tout ce qui regardoit le service de Dieu, évitant tout ce qui pouvoit la distraire de la présence du Seigneur et de l'assiduité à la prière. Son attrait pour la vie religieuse se fit sentir de bonne heure, et les douceurs qu'elle goûtoit en désirant de renoncer au monde pour se consacrer entièrement à Dieu, la portèrent à consulter S. Ouen sur sa vocation. Après des prières ferventes, le saint évêque confirma Bertille dans son parti, et l'engagea à faire part à ses parens de sa résolution pour embrasser la vie religieuse. La Sainte ne tarda pas à leur découvrir ce qui se passoit dans son ame; et la grace ayant secondé son désir, ses parens s'empressèrent de lui donner leur consentement pour suivre sa vocation. Ils la conduisirent bientôt après eux-mêmes au monastère de Jouarre

en Brie, dont sainte Telchilde étoit alors la première abbesse. Elle reçut Bertille avec empressement, et l'instruisit dans les voies de la perfection religieuse.

La jeune Novice y fit des progrès rapides; ses exemples d'humilité, de charité, de mortification et de régularité la faisoient admirer dans cette communauté. La prudence et la vertu prévenant en elle le nombre d'années, on lui confia successivement le soin de recevoir les étrangers, de pourvoir au soulagement des malades, et de veiller à l'éducation des enfans qu'on élevoit dans le monastère. Dès que son âge le permit, elle fut élue prieure, pour aider l'abbesse dans le gouvernement du monastère. Vers ce même temps, sainte Bathilde, épouse du roi Clovis II, ayant fait reconstruire l'abbaye de Chelles, au diocèse de Paris, pria l'abbesse de Jouarre de lui envoyer quelques-unes de ses religieuses, dont les vertus et l'expérience pussent établir la régularité, et soutenir dans la ferveur le nouveau monastère de Chelles. Bertille fut mise à la tête de la pieuse colonie, et désignée pour être première abbesse de Chelles, vers l'an 646. Ce monastère fut fondé auprès du palais où la plupart des rois de France firent leur principale résidence, depuis

Clovis jusqu'à Charlemagne. On l'appeloit *Kala* ou *Cala*. Ce palais subsista encore plusieurs siècles après Charlemagne. Le roi Robert y fit assembler un concile en 1008. La réputation dont jouissoit Bertille, se répandit bientôt au loin, et elle compta parmi ses religieuses plusieurs princesses étrangères. De ce nombre fut Héreswith, reine d'Angleterre, qui mourut saintement à Chelles, où elle avoit pris le voile.

Sainte Bathilde (dont nous avons donné la vie sous la date du 30 janvier) étant devenue veuve en 655, gouverna le royaume en qualité de régente; mais à la majorité de Clotaire III son fils, elle se retira à Chelles, où elle prit l'habit. Elle vécut sous la conduite de Bertille jusqu'en 680, que le Seigneur récompensa ses vertus par une heureuse mort. Quelque nombreuse que fût la communauté de Chelles, et quelque qualifiées que fussent la plupart des religieuses qui la composoient, la paix n'y étoit jamais troublée; toutes s'efforçoient, par une sainte émulation, de se surpasser les unes les autres en humilité, en douceur, en mortification, en charité. Bertille, qui voyoit parmi ses filles deux grandes reines, ne cherchoit à se distinguer que par son amour pour la per-

fection. Elle montroit, par ses exemples, qu'on ne sait bien commander que quand on a appris à obéir. Cette heureuse disposition la préservoit de l'orgueil et des vices qui en sont la suite ordinaire. Elle gouverna quarante-six ans, toujours avec la même vigueur et la même prudence. Les infirmités de la vieillesse, loin de diminuer sa ferveur, ne firent que l'augmenter. Elle mourut en 692.

PRATIQUE. Une personne qui a renoncé véritablement au monde, méprise la frivolité de ses occupations; elle frissonne à la vue des scènes qu'il offre si souvent; elle redoute ses piéges; elle dédaigne ses promesses; elle se défie de l'amorce de ses plaisirs, qui conduisent tant d'ames à une perte éternelle. Semblable à un homme qui est tranquille dans le port, elle contemple la fureur de cette mer orageuse, au milieu de laquelle les gens du monde périssent après avoir lutté quelque temps contre les vagues qui les engloutissent.

PRIÈRE. Donnez à mon ame, Seigneur, cette ferveur qui se soutient en se renouvelant tous les jours par le sacrifice de tout ce qui s'oppose à votre règne sur mon cœur, et ne permettez pas que le sommeil d'une tiédeur coupable, ou que des affections terrestres et désordonnées, m'entraînent à la mort du péché. Ainsi soit-il.

Sixième jour de Novembre.

SAINT LÉONARD, *Hermite en Limousin.*

SAINT Léonard étoit un seigneur françois qui jouissoit d'une grande réputation à la cour du roi Clovis Ier. Il fut converti à la foi par S. Remi. A peine eut-il connu les obligations que le christianisme impose à ceux qui le professent, et les récompenses promises aux fidèles disciples de Jésus-Christ, qu'il quitta la cour pour profiter des leçons et des exemples de celui auquel il étoit redevable du plus précieux des dons. Fidèle imitateur de son maître, il en retraça bientôt toutes les vertus. Il prêcha la foi pendant quelque temps; mais craignant d'être rappelé à la cour, et d'ailleurs brûlant d'un désir ardent de se consacrer entièrement à Dieu dans la solitude, il partit secrètement, et se retira dans le territoire d'Orléans. A deux lieues de cette ville étoit le monastère de Mici, fondé en 508, et dont S. Maximin ou Mesmin étoit le supérieur. Léonard se mit sous sa conduite, et fit profession à

Mici, où il trouva des modèles de perfection, sur-tout dans son supérieur.

Après la mort de S. Mesmin, arrivée en 520, S. Lifard son frère, fonda un monastère à Meun-sur-Loire. S. Léonard, qui soupiroit après une solitude parfaite, se retira dans le Berry, où il convertit plusieurs idolâtres. Il gagna le Limousin, et fixa sa demeure dans la forêt de Pauvain, à quatre lieues de Limoges. Il se construisit un oratoire dans un lieu appelé Nobiliac ou Noblac. Des herbes et des fruits sauvages faisoient toute sa nourriture. Il fut pendant quelque temps inconnu aux hommes, et Dieu seul étoit témoin de l'austérité de sa pénitence. Son zèle l'ayant porté à instruire les peuples du voisinage, plusieurs de ses auditeurs furent singulièrement touchés de ses discours; il y en eut même qui imitèrent son genre de vie. Ils allèrent donc le trouver dans son désert; ce qui donna naissance à un monastère, qui devint célèbre par la suite, et auquel on donna le nom de Noblac, puis de Saint-Léonard de Noblac. Le roi, pénétré de vénération pour notre Saint, lui fit don d'une partie considérable de la forêt où il vivoit avec ses disciples. Il ne faut pas confondre notre Saint avec S. Léonard, abbé de Celles en

Berry, qui florissoit en 542, et qui est honoré dans le diocèse de Bourges le 30 de décembre.

Léonard avoit une grande charité pour les captifs et les prisonniers; il travailloit avec un zèle infatigable à leur procurer tous les soulagemens dont ils avoient besoin, et sur-tout à les retirer du vice. Il obtint même la liberté de plusieurs d'entre eux. L'auteur de sa vie rapporte que quelques prisonniers furent miraculeusement délivrés de leurs chaînes par ses prières, et que le roi lui accorda, par un privilége spécial, de pouvoir quelquefois les mettre en liberté. Ce fut vers ce temps-là que certains évêques, et autres personnes illustres, commencèrent à jouir du même privilége. Le Saint ayant comblé la mesure de ses bonnes œuvres, alla en recevoir la récompense dans le ciel le 6 novembre, vers l'an 559. S. Léonard est patron de plusieurs églises de France, où il est honoré avec une grande dévotion. On l'invoque particulièrement en faveur des prisonniers et des femmes en travail d'enfant. Un des plus éclatans miracles attribués à notre Saint, est la délivrance de Martel, sire de Bacqueville, que les Turcs avoient fait prisonnier, et qu'ils devoient condamner à mort. Martel

ayant invoqué S. Léonard, faisant vœu de bâtir une chapelle en son honneur, s'il le délivroit du péril dont il étoit menacé. Il s'endormit ensuite. A son réveil, il se trouva miraculeusement transporté à l'entrée de la forêt de Bacqueville. Il s'empressa de témoigner sa reconnoissance à son libérateur, et fit bâtir, sous l'invocation du Saint, une chapelle dans son château. Ce fait est rapporté par un grand nombre d'historiens.

PRATIQUE. La solitude a toujours fait les délices des vrais serviteurs de Dieu, parce que la retraite facilite les moyens de s'entretenir avec le ciel. C'est ce que nous prouve l'exemple de Jésus-Christ et de tous les Saints. Le silence de la solitude arrête les égaremens de l'esprit; la force et la vigueur de l'ame augmente par le repos et le recueillement; et dans cet état de calme, on est plus capable de réfléchir sur soi-même, sur ses besoins, et de contempler les mystères de la religion, le bonheur de la patrie céleste, les fondemens de l'espérance chrétienne.

PRIÈRE. Parlez à nos cœurs, ô mon Dieu! afin que nous n'aimions ni l'esprit ni les maximes du monde, et que nous soyons aussi recueillis que peut nous le permettre le genre de vie que nous avons embrassé; faites que nous n'oublions jamais que le salut de notre ame est notre plus importante et même notre unique affaire. Ainsi soit-il.

Septième jour de Novembre.

SAINT WILLIBRORD, *premier Evêque d'Utrecht.*

SAINT Willibrord naquit vers l'an 658, dans le royaume de Northumberland. Il n'avoit encore que sept ans, lorsqu'on l'envoya dans le monastère de Rippon, gouverné alors par S. Wilfrid son fondateur. Le père de Willibrord s'appeloit Wilgis, et vivoit dans une grande piété. Il quitta le monde pour embrasser l'état monastique, et ne négligea rien pour donner une éducation chrétienne à son fils. Willibrord, en s'accoutumant de bonne heure à porter le joug du Seigneur, le trouva toujours depuis doux et léger. Pour mieux conserver les fruits de l'éducation qu'il avoit reçue, il prit l'habit à Rippon. Les progrès qu'il fit dans la vertu et dans les sciences, furent également rapides. A l'âge de vingt ans, il obtint la permission de passer en Irlande, dans l'espérance de se perfectionner de plus en plus dans les voies de la piété. Il se joignit à S. Egbert et au B. Wigbert, et passa douze ans avec eux. Malgré la foiblesse de sa constitution,

il surpassoit ses compagnons par sa ferveur.

Willibrord ayant été ordonné prêtre à l'âge de trente-trois ans, témoigna un désir ardent de passer dans la Frise; et il en demanda la permission à ses supérieurs. Egbert, qui connoissoit sa ferveur, son zèle et ses talens, acquiesça à sa demande. S. Swidbert et dix autres moines anglois se joignirent à S. Willibrord. S. Eloi, évêque de Noyon, et S. Wilfrid, avoient, quelque temps auparavant, prêché l'évangile dans la Frise; mais ces premières tentatives avoient produit peu de fruits. S. Willibrord et ses compagnons y arrivèrent en 690 ou 691. Ils se rendirent à Utrecht, où ils furent bien reçus par Pépin-le-Gros, maire du palais de France, qui venoit de s'emparer d'une partie de la Frise. Willibrord crut devoir faire un voyage à Rome, pour demander au pape Sergius sa bénédiction apostolique, et une autorisation pour prêcher l'évangile aux nations idolâtres. Le souverain pontife, qui connoissoit son zèle et sa sainteté, lui accorda les plus amples pouvoirs. Le Saint, de retour de Rome, alla prêcher la foi avec les autres missionnaires dans cette partie de la Frise qui appartenoit aux François. Le nombre des chrétiens

étoit si considérable au bout de six ans, que Pépin, de l'avis des autres évêques, envoya Willibrord à Rome, avec des lettres de recommandation pour le pape, qui étoit instamment prié de l'honorer du caractère épiscopal. Le pape Sergius le reçut avec de grandes marques d'honneur, changea son nom en celui de Clément, et le sacra archevêque des Frisons dans l'église de Saint-Pierre. Il lui donna aussi le *pallium*, avec le pouvoir de fixer son siége en tel lieu du pays qu'il jugeroit le plus convenable.

Le Saint, après avoir passé quatorze jours à Rome, revint dans la Frise, et fixa sa résidence à Utrecht, où il bâtit l'église de Saint-Sauveur, dont il fit son siége métropolitain. Il répara aussi celle de Saint-Martin, que les païens avoient presque entièrement détruite. Elle devint depuis cathédrale d'Utrecht. L'onction épiscopale sembla donner encore plus de force et d'activité au zèle de Willibrord. Deux ans après son sacre, les libéralités de Pépin et de l'abbesse Irmine le mirent en état de fonder l'abbaye d'Epternac, qu'il gouverna jusqu'à sa mort. Charles Martel fit aussi plusieurs donations à diverses églises fondées par le saint Archevêque. Dans tous ces établissemens, Willibrord ne se proposoit

que d'affermir et de perpétuer l'œuvre de Dieu. Non content d'avoir planté la foi dans la partie de la Frise qui appartenoit aux François, il pénétra dans celle qui obéissoit à Radbod, roi des Frisons, qui étoit fort attaché à l'idolâtrie. Il n'empêcha cependant pas le Saint d'instruire ses sujets, et il venoit quelquefois lui-même l'entendre.

Willibrord passa dans le Danemarck; mais Ongend, qui y régnoit alors, étoit un prince méchant et cruel; et son exemple, qui avoit beaucoup d'influence sur ses sujets, mettoit un obstacle presque invincible à leur conversion. En revenant, le Saint fut assailli d'une tempête, qui le jeta dans l'île appelée Fositeland, aujourd'hui Ameland, sur la côte de la Frise, au nord. Les Danois et les Frisons révéroient singulièrement cette île, qui étoit consacrée à leur dieu Fosite. Ils auroient regardé comme impie et sacrilége, quiconque auroit osé tuer les animaux qui y vivoient, manger quelque chose de ce qu'elle produisoit, ou parler en puisant de l'eau à une fontaine qui y étoit. Le Saint, touché de leur aveuglement, voulut les détromper d'une superstition aussi grossière. Il fit tuer quelques animaux, que lui et ses compagnons mangèrent, et il baptisa trois en-

fans dans la fontaine, en prononçant à haute voix les paroles prescrites par l'Eglise. Les païens s'attendoient qu'ils alloient être punis de mort, mais voyant qu'il ne leur arrivoit rien, ils ne savoient si c'étoit patience ou défaut de pouvoir de la part de leur dieu. Radbod fut transporté de fureur, quand il apprit ce qui s'étoit passé. Il ordonna de tirer au sort trois jours de suite, et trois fois chaque jour, dans le dessein de faire périr celui sur lequel il tomberoit. Dieu permit qu'il ne tombât point sur Willibrord; mais un de ses compagnons fut sacrifié à la superstition, et mourut martyr de Jésus-Christ.

Le Saint ayant quitté Radbod, se rendit à l'île de Walcheren; il y fit un grand nombre de conversions, et y établit plusieurs églises. La mort de Radbod, arrivée en 719, lui laissa la liberté de prêcher dans toute la Frise. Il fut joint par S. Boniface, qui passa trois ans avec lui avant d'aller en Allemagne. S. Willibrord étoit, suivant Alcuin, doux et toujours gai dans la conversation, sage dans les conseils, infatigable dans les fonctions apostoliques, et en même temps attentif à nourrir et à fortifier son ame par la prière, le chant des pseaumes, les veilles et les jeûnes. Notre Saint et

ses compagnons, par leurs larmes, leurs prières et leur zèle, détruisirent le paganisme dans la plus grande partie de la Zélande et de la Hollande, et dans tous les lieux des Pays-Bas où S. Amand et S. Lebwin n'avoient pas pénétré. Quant aux Frisons, qui avoient été jusques-là un peuple barbare, ils se civilisèrent peu à peu, et devinrent célèbres par leurs vertus, ainsi que par la culture des sciences et des arts.

Willibrord choisissoit avec beaucoup de soin ceux qu'il destinoit à recevoir les ordres sacrés; il étoit aussi fort exact à s'assurer des dispositions de ceux qu'il admettoit au baptême, afin de ne pas exposer nos augustes mystères à la profanation. Pour bannir l'ignorance et faciliter la propagation de l'évangile, en éclairant les esprits et en adoucissant les mœurs, il établit à Utrecht des écoles qui devinrent célèbres. Enfin Willibrord se voyant parvenu à un âge fort avancé, prit un coadjuteur, qu'il sacra évêque, pour le charger du gouvernement de son diocèse, et il se prépara dans la retraite au passage de l'éternité. Il mourut, suivant l'opinion la plus probable, en 738.

PRATIQUE. Un vrai pasteur a de continuels devoirs à remplir pour sa propre sanc-

tification et celle des fidèles confiés à ses soins; mais les chrétiens en ont aussi de grands à exercer. Nous aurons tous à répondre au tribunal de Dieu; pères, mères, maîtres et maîtresses, hommes en dignité, ministres de l'autorité publique, vieillards scandaleux, savans dont l'érudition fut prostituée au blasphême et plus souvent encore à l'apologie des passions, vous répondrez ame pour ame de celles à la sainteté desquelles vous n'aurez pas contribué autant que vous le deviez. Vous rendrez compte aussi de celles que vos exemples, vos discours et vos œuvres auront entraînées au mal.

PRIÈRE. Nous implorons, ô mon Dieu, votre infinie bonté pour obtenir le pardon de nos péchés. Pardonnez-nous sur-tout ceux que David appeloit ses péchés cachés, ses péchés étrangers. Ne permettez pas, Seigneur, qu'aucune ame périsse ou par notre négligence, ou par nos mauvais exemples. Faites que nous veillions sur nous-mêmes et sur ceux dont votre providence nous a confié le soin, pour que nous bénissions à jamais avec eux votre infinie miséricorde. Ainsi soit-il.

Huitième jour de Novembre.

LES QUATRE COURONNÉS, *Frères, Martyrs, à Rome.*

QUATRE frères qui occupoient à Rome des places de distinction et de confiance, furent arrêtés durant la persécution de Dioclétien, pour s'être déclarés contre le culte des idoles. On les fouetta avec des escourgées de plomb, et on ne cessa de les frapper que quand ils eurent cessé de vivre. Ils furent enterrés sur la voie Lavicane, et connus d'abord sous le titre *des quatre Couronnés*. Leurs noms étoient Sévère, Sévérien, Carpophore et Victorius. Le pape S. Grégoire-le-Grand fait mention d'une ancienne église dédiée sous leur invocation. Léon IV la fit réparer en 841, et on y transféra les reliques des saints Martyrs, du cimetière où elles étoient sur la voie Lavicane.

Un incendie ayant réduit cette église en cendres, Paschal II la fit rebâtir. On découvrit les reliques de nos Saints dans une voûte sous l'autel; elles étoient renfermées dans deux urnes, l'une de porphyre et l'autre de marbre serpentin. On mit le nouvel autel à la place de

l'ancien. On retrouva les reliques dans la même situation sous le pontificat de Paul v. On avoit également enterré dans le cimetière de la voie Lavicane cinq autres Martyrs, dont les noms étoient, Claude, Nicostrate, Symphorien, Castorius et Simplicius. On dit qu'ils furent condamnés à mort, parce qu'étant sculpteurs de profession, ils avoient refusé de faire des idoles. Le pape Léon IV fit porter leurs reliques dans la même église, et on les y honore encore aujourd'hui avec celles des quatre Couronnés. Tous ces Martyrs sont nommés dans les anciens martyrologes. L'église des Quatre-Couronnés est un ancien titre de Cardinal-Prêtre.

PRATIQUE. La rage des tyrans contre l'Eglise, loin de la détruire en voulant éteindre la foi dans le cœur de ses enfans, ne servit qu'à la propager dans l'univers. Le sang des Martyrs étoit toujours le plus puissant témoignage et le plus persuasif pour faire des prosélytes à l'évangile. La douceur des Martyrs, la ferveur de leur piété, leur constance dans les tortures, triomphèrent de l'opiniâtreté des plus implacables ennemis de la vérité. De quelle énormité sera donc devant Dieu la conduite de tant de chrétiens d'aujourd'hui, dont les mœurs déshonorent la religion qu'ils pro-

fessent, et dont la conduite impie est une sorte d'apostasie publique?

PRIÈRE. Seigneur, exaucez les prières de votre Eglise pour la conversion des infidèles, des hérétiques et des pécheurs. Eclairez-les de vos lumières, touchez leurs cœurs par votre grace; et que leur conversion, en réparant parmi nous les outrages faits à votre gloire, serve de témoignage à notre sainte religion. Ainsi soit-il.

Neuvième jour de Novembre.

SAINT THÉODORE, *surnommé* TYRON, *Martyr, à Amasée.*

SAINT Grégoire de Nysse a prononcé un beau panégyrique en l'honneur du saint Martyr que l'Eglise honore en ce jour. Nous allons en extraire ce que le saint docteur a dit de la vie et du glorieux triomphe de Théodore, dont les actes ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Il est, dit S. Grégoire, né en Syrie ou en Arménie. Il étoit jeune et nouvellement enrôlé dans l'armée romaine, lorsqu'il souffrit pour la foi de Jésus-Christ. La légion dans laquelle il servoit ayant été envoyée dans le Pont pour y passer le quartier d'hiver, elle se trouva à Amasée peu de temps après la publication des édits de Maximien-Galère et Maxi-

min, pour continuer la persécution excitée par Dioclétien. Théodore fut bientôt connu de ses camarades pour être chrétien ; il fut arrêté, et conduit au tribun de sa légion et devant le gouverneur de la province.

Interrogé par eux comment il avoit osé professer une religion proscrite par les empereurs, sous peine de mort, voici, selon S. Grégoire, ce qu'il leur répondit avec une modeste fermeté : « Je » ne connois point vos dieux. J'adore » Jésus-Christ, Fils unique du vrai Dieu. » Je vous abandonne mon corps ; vous » pouvez le déchirer, le mettre en pièces, » le livrer aux flammes. Si mes discours » vous offensent, coupez-moi la langue ; » dès que Dieu l'exige, je suis prêt à faire » le sacrifice de chacun de mes mem- » bres ». Les juges, affectant d'avoir pitié de la jeunesse du saint Confesseur, lui donnèrent du temps pour délibérer, et le renvoyèrent. Il profita de ce temps pour demander à Dieu la grace de la persévérance ; et pour convaincre ses juges qu'il étoit inébranlable dans sa première résolution, il suivit une impulsion extraordinaire qui le porta à mettre le feu au temple de Cybèle, et cet incendie l'eut bientôt réduit en cendres.

Théodore fut ramené devant ses juges.

Ils employèrent les menaces pour l'effrayer; ils essayèrent aussi de le séduire par des promesses; mais le Saint résista à tout. On le frappa cruellement de verges; on l'étendit ensuite sur le chevalet, où son corps fut déchiré avec des ongles de fer. Sa constance fut telle, qu'il sembloit insensible à tous les tourmens. Le gouverneur ayant ordonné de le remettre en prison, Théodore y fut visité par les anges, et les consolations divines dont son ame fut inondée, lui donnèrent le courage de répéter sans cesse ce verset du Psalmiste : *Je bénirai le Seigneur en tout temps; jamais je ne cesserai de chanter ses louanges.* Le juge de S. Théodore, après l'avoir interrogé une troisième fois, le condamna à être brûlé vif; ce qui fut exécuté presque sur-le-champ en 306. L'opinion la plus commune est qu'il souffrit le 17 février, jour auquel il est honoré par les Grecs; mais les Latins font sa fête le 9 novembre, d'après le sacramentaire de saint Grégoire.

PRATIQUE. Les Saints ont été les seuls vrais sages, en préférant la volonté de Dieu à tout, et l'observation de sa loi à la tyrannie des passions et du monde; source féconde de tous les maux de la terre, que le péché propage dans les cœurs qui lui sont livrés.

PRIÈRE. Eclairez-nous, Seigneur, pour marcher dans la voie de vos commandemens. Votre joug est léger, l'onction de votre grace l'accompagne; elle porte avec elle la paix de l'innocence, et la joie d'être tout à vous. Ainsi soit-il.

Dixième jour de Novembre.

SAINT ANDRÉ AVELLIN, *Clerc-Régulier Théatin.*

SAINT André Avellin naquit en 1521, à Castro-Novo, petite ville du royaume de Naples. Il montra dès son enfance les plus heureuses dispositions à la vertu, et en pratiqua de bonne heure les exercices. Une physionomie heureuse exposa sa chasteté à quelques grands dangers; mais il en triompha par la prière, la mortification, la vigilance sur lui-même, et sur-tout par la fuite des sociétés dangereuses. Son désir d'être tout à Dieu, lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Il fit à Naples, avec grand succès, les études nécessaires, après lesquelles il entra dans l'exercice des fonctions du saint ministère, avec cet esprit de zèle, de pénitence et de charité, qui fit de sa conduite un modèle de perfection. L'archevêque de Naples le chargea de la direc-

tion spirituelle d'une communauté religieuse, dont il ranima la ferveur, en y rétablissant une régularité soutenue, dans une séparation habituelle du monde, dont la pratique rigoureuse excita contre notre Saint, de la part des mondains, une persécution qui lui attira des traitemens indignes, qu'il souffrit avec une patience héroïque.

Le désir de se retirer dans une retraite où il ne fût occupé que de Dieu, détermina S. André Avellin, en 1556, à embrasser la règle des Clercs-Réguliers, appelés Théatins, et se retira dans leur maison de Naples, où, ayant été reçu, on admira bientôt son humilité profonde, sa mortification habituelle et une charité pour le prochain si généreuse, qu'il sollicita lui-même vivement la grace du meurtrier d'un de ses neveux qu'il aimoit tendrement. Grand nombre de personnes de tout état, réguliers et séculiers, lui donnèrent leur confiance, et, sous sa direction, ils avancèrent à grands pas dans le chemin de la vertu. Le célèbre cardinal Paul d'Arrezzo et S. Charles Borromée, pénétrés d'estime et de vénération pour notre Saint, le consultèrent et l'employèrent avec succès aux bonnes œuvres qu'ils lui confièrent.

Dans le temps où il s'appliquoit à ré-

tablir dans le clergé l'esprit et les vertus des saints Apôtres et de leurs premiers disciples, il fut appelé en différens endroits pour y fonder des maisons de son ordre. Dieu bénit par-tout le zèle d'André Avellin, et il l'autorisa plusieurs fois par le don de prophétie et l'éclat de plusieurs miracles. Notre Saint étoit dans sa quatre-vingt-huitième année, lorsqu'il tomba en apoplexie au pied de l'autel, au moment où il commençoit la messe, dont il ne put prononcer que ces paroles: « J'entrerai à l'autel du Seigneur », *introibo ad altare Dei.* Il fut administré, et expira le 10 novembre 1608. Clément XI l'a canonisé en 1712. La Sicile et la ville de Naples l'ont choisi pour un de leurs patrons.

PRATIQUE. L'esprit du christianisme, et plus encore celui du sacerdoce de l'Eglise catholique, est un esprit d'humilité, de charité, de zèle; sans ces vertus, on n'est chrétien que de nom; sans elles, on exercera sans mérite pour soi-même, et souvent sans succès pour les autres, le plus saint et le plus important ministère. Que le prêtre soit saint pour sanctifier le peuple; que le peuple soit vertueux pour attirer la grace et les succès qu'elle seule peut donner aux fonctions redoutables du plus auguste ministère.

PRIÈRE. Mon Dieu, donnez à votre Eglise cette

piété que votre Apôtre a dit être la plus utile pour obtenir l'effet de vos promesses en cette vie et dans l'autre. Par elle, nous pratiquerons les vertus nécessaires à la sanctification dans tous les états, dans la mesure de notre vocation personnelle. Ainsi soit-il.

Onzième jour de Novembre.

SAINT MARTIN, *Evéque de Tours.*

SAINT Martin, la gloire des Gaules, la lumière de l'Eglise d'Occident au quatrième siècle, naquit à Sabarie, ville de Pannonie. S. Grégoire de Tours met sa naissance en 316; Jérôme de Prato la met six ans plutôt. Ses parens le portèrent dès son enfance à Pavie en Italie, où ils se retiroient; et il reçut dans cette ville sa première éducation. Son père, qui avoit servi avec distinction, fut élevé au grade de tribun militaire. Dès ses premières années, Martin parut animé de l'esprit de Dieu, et quoique sa famille fût idolâtre, il n'avoit de goût que pour la piété. Il alloit à l'église malgré ses parens, et il demanda, à l'âge de dix ans, d'être inscrit parmi les catéchumènes. On lui accorda ce qu'il sollicitoit, et il s'en montra digne par son assiduité aux instructions qu'on faisoit à ceux qui dési-

roient le baptême. Il conçut dès-lors un si ardent amour pour le Seigneur, qu'à l'âge de douze ans il forma le projet de se retirer dans un désert, et il l'auroit exécuté, si la foiblesse de son âge ne s'y fût opposée.

Il parut alors un ordre de l'empereur, qui obligeoit les enfans des officiers et soldats vétérans à porter les armes. Le père de Martin découvrit lui-même son fils, pour le forcer à suivre une profession qu'il jugeoit préférable à toutes les autres. Ainsi Martin, qui avoit quinze ans, prêta le serment militaire, et entra dans la cavalerie. Il sut se préserver des vices qui ne déshonorent que trop la profession des armes, et gagna l'estime de tous ceux qui avoient à vivre avec lui, par sa charité, sa douceur et ses autres vertus. Les affligés trouvoient en lui un consolateur, et les indigens des ressources contre leur misère. Un jour qu'il étoit en marche, au milieu d'un hiver si rigoureux, que plusieurs personnes moururent de froid, il rencontra aux portes d'Amiens un pauvre presque nu, qui demandoit l'aumône aux passans. Voyant que ceux qui le précédoient n'avoient point regardé ce malheureux, il pensa que Dieu le lui avoit réservé; mais il avoit distribué tout ce qu'il pos-

sédoit, et il ne lui restoit que ses armes et ses vêtemens. Que faire? Il coupe son manteau en deux; il en donne la moitié au pauvre, et s'enveloppe, comme il peut, de l'autre moitié. Quelques-uns de ceux qui le virent en cet état le raillèrent; mais d'autres, frappés du motif qui l'avoit fait agir, furent saisis d'admiration. La nuit suivante, Martin vit en songe Jésus-Christ couvert de cette moitié de manteau qu'il avoit donnée, et il l'entendit dire à une troupe d'anges qui l'environnoient: « Martin, qui n'est » encore que catéchumène, m'a couvert » de ce vêtement ».

Cette vision lui inspira un nouveau zèle pour la gloire de Dieu. Il demanda le baptême, qu'il reçut dans sa dix-huitième année. Il resta cependant encore deux ans à l'armée; il le fit à la prière de son tribun, avec lequel il vivoit dans une étroite amitié. Pendant cet intervalle, il ne pensa qu'aux obligations de son baptême, et il attendoit avec la plus vive impatience le moment où il ne vivroit plus que pour Dieu. Les Germains ayant fait une irruption dans les Gaules, on assembla les troupes pour marcher contre eux. Martin sollicita sa liberté, pour ne plus servir que sous les étendards de Jésus-Christ. Comme on lui reprochoit

d'agir par la crainte de se trouver à la bataille qui devoit se donner le lendemain, il répondit avec une sainte intrépidité : « Si c'est à la lâcheté qu'on attribue ma conduite, je demande à paroître à la tête de l'armée, sans armes, sans bouclier, et sans autre défense que celle du nom de Jésus-Christ et du signe de la croix. Je me précipiterai au milieu des escadrons de l'armée des ennemis ». La nuit même, les Barbares demandèrent la paix, et le Saint obtint facilement sa retraite.

Il se retira auprès de S. Hilaire, qui, dans la suite, fut élevé sur le siége de Poitiers. Ce grand évêque connut bientôt le mérite extraordinaire de Martin, et voulut l'ordonner diacre ; mais le Saint, par humilité, refusa cet honneur ; il consentit seulement à se laisser ordonner exorciste. Son désir de revoir sa famille lui fit demander à S. Hilaire la permission d'aller en Pannonie, et promit de revenir ensuite à Poitiers. Il tomba, en passant par les Alpes, entre les mains d'une troupe de voleurs, dont un avoit déjà le sabre levé pour le tuer ; mais la confiance du Saint en la bonté de Dieu le préserva du danger, et celui qui avoit voulu le tuer le suivit, et embrassa la religion catholique. Arrivé dans

sa patrie, il convertit sa mère et plusieurs autres personnes de Pannonie. Etant en Illyrie, il combattit les ariens avec beaucoup de zèle. Ces hérétiques, qui n'étoient point accoutumés à trouver des contradicteurs, le maltraitèrent et le chassèrent du pays. Lorsqu'il fut en Italie, il apprit qu'ils opprimoient l'Eglise des Gaules, et qu'ils avoient exilé S. Hilaire. Il se choisit une retraite auprès de Milan, et y pratiqua tous les exercices de la vie monastique. Auxence, arien furieux, qui avoit usurpé le siége de cette ville, alarmé du zèle de Martin pour la doctrine du concile de Nicée, l'obligea de sortir du diocèse de Milan. Le Saint, accompagné d'un vertueux prêtre, se retira dans l'île Gallinaire, où ils vécurent dans une grande abstinence.

Ayant appris, en 360, que S. Hilaire retournoit dans son diocèse, il se hâta de se rendre auprès de lui. Le saint évêque le reçut avec les plus vives démonstrations d'amitié, et lui donna un petit terrein, où Martin bâtit un monastère, qui subsistoit encore dans le huitième siècle. Il paroît que c'est le premier monastère qui ait été construit dans les Gaules. Les miracles que saint Martin opéra, ajoutèrent un nouvel éclat à la réputation de sainteté dont il jouis-

soit. Il fut choisi vers l'an 371 ou 375, suivant Jérôme de Prato, pour occuper le siége de Tours. Il fallut avoir recours à un pieux stratagême pour le tirer de son monastère. S'étant présenté à la porte, afin de donner sa bénédiction à un malade, on se saisit de lui, et on le conduisit à Tours, où il fut installé dans la chaire épiscopale, à la grande satisfaction du peuple et du clergé. Le nouvel Evêque ne changea rien dans sa manière de vivre. Il se logea dans une petite cellule, près de l'église ; mais comme il y étoit souvent interrompu par les visites qu'il recevoit, il se retira dans un monastère qu'il fit bâtir dans le voisinage de la ville. C'est l'abbaye de Marmoutiers, la plus ancienne qu'il y ait eu en France, et qui appartenoit à la Congrégation de Saint-Maur. Martin habitoit une cellule faite de bois, aussi bien que quelques moines; mais la plupart avoient pour demeure des trous creusés dans le roc. On compta bientôt dans le monastère jusqu'à quatre-vingts religieux, qui observoient la règle la plus austère. Les exemples du saint Evêque firent de ce monastère une école de perfection, qui donna dans la suite un grand nombre de pasteurs zélés et savans à plusieurs grandes églises.

Malgré l'amour que le Saint avoit pour la retraite, il n'en étoit pas moins exact à visiter son diocèse. Il acheva de détruire l'idolâtrie, non-seulement dans son diocèse, mais même dans les autres parties de la Gaule. Le zèle apostolique qui l'embrasoit, répandoit par-tout les lumières de la foi, et convertissoit les idolâtres. Peu de temps après qu'il eut été élu évêque, il alla à la cour de Valentinien I, prince qui montra du zèle pour le christianisme, sous le règne de Julien l'Apostat; mais qui depuis parut en certaines occasions favoriser l'idolâtrie. L'empereur, informé que Martin venoit solliciter, en faveur de la religion chrétienne, quelque chose qu'il étoit résolu de ne point accorder, défendit de le laisser entrer dans son palais. Voyant que les tentatives qu'il fit deux ou trois fois, dans la vue d'obtenir une audience, n'avoient eu aucun succès, il eut recours à la prière. Le septième jour, un ange lui ordonna d'aller au palais sans rien craindre. Il obéit. Les portes étant ouvertes, il entra sans éprouver de résistance, et parvint jusqu'à l'empereur. Le prince, furieux de ce qu'on lui avoit permis d'entrer, ne daigna point se lever; mais il se leva bientôt malgré lui, parce que le feu prit à son siége. Persuadé que

le pouvoir céleste étoit intervenu dans cette occasion, il embrassa le Saint, lui accorda tout ce qu'il demandoit, et l'admit souvent à sa table. Il lui offrit de riches présens, lorsqu'il partit pour retourner dans son diocèse; mais le Saint les refusa avec modestie.

Martin renversa les temples des idoles, et fit abattre plusieurs arbres que les païens regardoient comme sacrés. Après avoir démoli un de ces temples qui étoit fort ancien, il se proposa de faire couper un pin qui étoit devant. Les païens y consentirent, à condition qu'ils abattroient l'arbre eux-mêmes, et que Martin resteroit dessous, à l'endroit où ils le placeroient. Le saint Evêque, qu'une inspiration divine conduisoit, accepta la condition, se laissa lier et mettre du côté que l'arbre penchoit; mais lorsque le pin tombant sembloit devoir l'écraser, il fit le signe de la croix, et l'arbre tomba du côté opposé. Les spectateurs, frappés du prodige, demandèrent tous à être admis au nombre des catéchumènes. Le nombre de miracles en tout genre qu'il opéroit, donnoit à son ministère une autorité à laquelle il étoit difficile de résister. Tandis que S. Martin étoit occupé de la propagation du royaume de Jésus-Christ, l'empire d'Occident fut agité par

d'horribles secousses. Les légions romaines proclamèrent Maxime empereur de la Grande-Bretagne en 383. Ce prince passa dans les Gaules, se fit reconnoître par l'armée, et établit à Trèves le siége de son empire. Il défit, près de Paris, Gratien, qui fut trahi par ses propres soldats, et assassiné à Lyon par Andragathius, le 25 d'août 383.

Ce fut dans le même temps que les priscillianistes troublèrent les églises d'Espagne et des Gaules. Ces hérétiques renouveloient diverses erreurs de Simon-le-Magicien, des gnostiques et des manichéens. S. Martin se trouvoit pour lors à Trèves; il y venoit demander la grace de plusieurs personnes, que leur attachement à Gratien avoit fait condamner à mort. Parmi ceux qui étoient à la cour, le plus grand nombre cherchoit à captiver la bienveillance du prince, par les manéges de l'adulation; mais le saint Evêque de Tours sut maintenir l'autorité que lui donnoit son caractère. Il imita la fermeté de S. Ambroise, qui étoit venu en ambassade à Trèves, de la part de Valentinien II, frère de Gratien, lequel possédoit toujours l'Italie. Quoique Martin fût sujet de Maxime, il montra une grande répugnance à communiquer avec ce prince; il refusa même

long-temps de manger à sa table, en disant, avec une sainte hardiesse, qu'il ne pouvoit manger avec un homme qui avoit dépouillé un empereur de ses Etats, et qui en avoit privé un autre de la vie. Maxime protesta qu'il n'avoit accepté l'empire, que parce qu'il y avoit été forcé par l'armée ; que ses succès paroissoient manifester la volonté de Dieu, et que de tous ses ennemis, aucun n'avoit perdu la vie, à moins qu'il n'eût été tué en combattant. Le Saint se rendit à la fin, et Maxime en fut si satisfait, qu'il regarda ce jour comme un jour de fête.

S. Martin et S. Ambroise désapprouvèrent la conduite d'Ithace, évêque espagnol, et de plusieurs autres évêques qui poursuivoient criminellement les hérétiques. S. Ambroise et S. Martin savoient que l'Eglise avoit toujours eu en horreur l'effusion du sang, de ceux même qui ne méritoient pas de vivre, et qu'elle n'avoit jamais souffert que le clergé prît part à de pareilles procédures. Aussi Martin reprocha-t-il continuellement à Ithace la conduite qu'il tenoit, et le pressa-t-il de se désister de son accusation. Il pria également Maxime de laisser la vie aux coupables. Ithace, loin d'écouter les avis de l'Evêque de Tours, l'accusa d'hérésie. Pour Maxime, il fit attention

aux remontrances de S. Martin. On n'entama point l'affaire des priscillianistes, tant que le saint Evêque fut à Trèves; l'empereur promit même que les personnes accusées ne seroient point condamnées à mort. Mais à peine Martin étoit-il parti de Trèves, que Maxime changea de sentiment. Priscillien et ses complices furent condamnés à avoir la tête tranchée. S. Martin en fut vivement affligé, et s'en plaignit à l'empereur, qui représenta à Martin avec douceur que si les hérétiques avoient été condamnés par les juges séculiers, c'étoit pour leurs crimes.

Arrivé à Tours, il fut reçu par son peuple comme un ange tutélaire; et quoiqu'il fût avancé en âge, il ne diminua rien de ses austérités ni de ses travaux apostoliques. Il continua jusqu'à la fin de sa vie de confirmer, par des miracles, la doctrine qu'il prêchoit. Sulpice Sévère observe que, quoique S. Martin ne fût pas versé dans les lettres humaines, ses discours étoient clairs, méthodiques, pleins de force, d'énergie et d'onction. Jamais on ne le vit en colère ni troublé de la moindre passion; il conservoit la même égalité d'âme dans tous les événemens. Le saint Evêque étoit dans un âge très-avancé, lorsqu'il plut à Dieu de le

récompenser de ses travaux. Il avoit prédit sa mort long-temps avant qu'elle n'arrivât. Il tomba malade dans une paroisse située à l'extrémité de son diocèse, qu'il étoit venu visiter. Il étoit accompagné de plusieurs de ses disciples. Sentant que ses forces l'abandonnoient, il les fit assembler, et leur dit que l'heure de sa mort étoit arrivée. Ceux-ci, fondant en larmes, s'écrièrent tout d'une voix : « Mon père, pourquoi nous abandonnez-vous? A qui laisserez-vous le soin de vos enfans? Les loups ravissans tomberont sur votre troupeau. Nous connoissons le désir que vous avez d'être avec Jésus-Christ, mais votre récompense est assurée ; pour être différée, elle sera toujours la même. Soyez touché de nos besoins, et considérez les dangers au milieu desquels vous nous abandonnez ». Martin mêla ses larmes aux leurs, et fit cette prière pour eux : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail. Que votre sainte volonté soit faite ».

Malgré la fièvre qui le brûloit, saint Martin resta couché sur un cilice couvert de cendres, priant toute la nuit. Ses disciples offrirent de mettre sous lui un peu de paille, mais il le refusa. « Un

»chrétien, disoit-il, ne doit mourir que »sur la cendre. Malheur à moi, si je »vous donnois un autre exemple»! Il expira le 6 ou le 11 novembre. L'opinion la plus probable, est que ce fut en 400. Son corps fut porté près du rivage, à six cents pas au-dessous de la ville de Tours, et son tombeau, objet de la vénération générale, a été illustré par un grand nombre de miracles.

PRATIQUE. Une humilité profonde, une douceur inaltérable, le renoncement à soi-même, le mépris des choses créées, et l'amour des choses célestes, une union parfaite avec Dieu, par l'exercice de la prière et de la méditation des vérités de l'évangile, une résignation absolue à la volonté divine; voilà le fondement sur lequel portoit la vertu de S. Martin, qui fut le miracle du monde. Quel que soit notre état, nous devons pratiquer les mêmes vertus, afin de nous revêtir de l'esprit du Sauveur, et de former en nous la ressemblance avec ce divin modèle. Autrement, il ne nous admettra point dans la société de ses élus.

PRIÈRE. Divin Sauveur, c'est de vous seul que nous pouvons recevoir le secours qui nous est nécessaire pour nous rendre conformes à vous. Faites nous la grace d'imiter S. Martin par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, afin d'avoir part à sa gloire. Ainsi soit-il.

Douzième jour de Novembre.

SAINT NIL, *Anachorète, Père de l'Eglise.*

Une naissance illustre et l'éclat des dignités, distinguèrent S. Nil aux yeux du monde; mais il sacrifia tout à la seule vraie gloire, en quittant tout pour l'amour de Jésus-Christ. Il se cacha dans une retraite si profonde et si inconnue au monde, que nous ignorons le détail du genre de vie qu'il mena dans le désert, et ne savons de l'histoire de ce grand serviteur de Dieu, dont les pieux et savans écrits sont parvenus jusqu'à nous, que quelques traits et quelques circonstances frappantes de sa vie. Il paroît qu'il étoit originaire d'Ancyre en Galatie, et ses ouvrages nous prouvent qu'une excellente éducation l'avoit formé aux sciences et à la vertu. Il fut très-attaché à S. Jean Chrysostôme, qu'on croit qu'il prit pour maître à Antioche, pour se perfectionner dans la connoissance des voies de Dieu, lorsqu'il eut renoncé au monde.

S. Nil fut marié, et la Providence lui donna une épouse digne de lui; il en

eut deux enfans, un fils et une fille. Il vivoit, dans les premières années de son établissement, d'une manière conforme à sa naissance. L'empereur Arcade le fit gouverneur de Constantinople; mais bientôt les vices qui régnoient à la cour, et dont l'influence sur la capitale de l'empire lui faisoit craindre une corruption presque générale, le déterminèrent à quitter sa charge pour suivre l'attrait de la grace, qui, depuis quelque temps, le portoit intérieurement à quitter le monde pour ne s'occuper que de Dieu. Son épouse, qui lui étoit chère, et dont il connoissoit toute la tendresse pour lui, consentit à sa retraite vers l'an 390. Il lui laissa sa fille, bien persuadé qu'elle l'éleveroit dans la vertu. S. Nil retira son fils avec lui, et l'emmena dans le désert de Sinaï. Ils y pratiquèrent ensemble les exercices les plus parfaits de la vie érémitique, et eurent de grands combats à soutenir contre les ennemis du salut. C'est dans cette solitude que S. Nil composa les ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous, dont les anciens faisoient le plus grand cas, et qui mériteront toujours, par l'érudition et l'éloquence qui leur sont propres, l'admiration des vrais savans.

La haute réputation de la sainteté du Serviteur de Dieu le faisoit souvent con-

sulter, et nous voyons, par ses lettres, qu'il connoissoit parfaitement la morale de l'évangile et les maximes de la vie intérieure. Dieu mit à une épreuve bien douloureuse la vertu de notre Saint. Les Sarrasins ayant pénétré dans le désert le fer et la flamme à la main, massacrèrent une multitude de moines dans la solitude de Sinaï. Ils enlevèrent aussi Théodule, fils de S. Nil, qui vivoit alors dans un monastère séparé de son père, et l'emmenèrent avec d'autres prisonniers. Le Saint chercha de toutes parts ce fils chéri, et dans ses courses, il tomba lui-même entre les mains des Barbares, qui cependant ne tardèrent pas à lui rendre la liberté. Enfin il retrouva Théodule à Eleuse, chez l'évêque de cette ville, qui avoit eu la charité de le racheter. Ce prélat le lui rendit avec joie; mais pénétré de vénération et d'estime pour S. Nil, il l'exhorta et l'obligea même de se laisser ordonner prêtre. S. Nil avoit alors cinquante ans. Il mourut dans un âge fort avancé, sous le règne de l'empereur Marcien. On ignore l'année et les circonstances de sa bienheureuse mort, ainsi que de celle de son fils Théodule. Ses reliques furent portées du mont Sinaï à Constantinople, sous le règne de Justin le jeune, et déposées dans l'église

des Apôtres, suivant Nicéphore et les Ménées.

PRATIQUE. Le danger des honneurs, des richesses et des plaisirs sur la terre, a frappé d'effroi les Saints de tous les états et de tous les temps, sur les risques que couroit leur salut. Les uns ont tout quitté pour ne s'attacher qu'à Dieu; les autres ont usé des choses de ce monde, comme n'en usant pas, par le détachement du cœur et l'exercice d'une continuelle pénitence; et ceux que la Providence fit naître dans des conditions médiocres ou obscures, l'en ont bénie jusqu'à la mort, et y ont ajouté souvent des sacrifices fréquens et des austérités journalières.

PRIÈRE. Seigneur, éclairez ma raison, augmentez ma foi; alors je comprendrai, comme être raisonnable, le juste emploi du temps dont je n'ai que le moment présent, et je saurai, comme chrétien, sanctifier chaque heure de ma vie, en l'employant d'une manière conforme à votre sainte volonté. Ainsi soit-il.

Treizième jour de Novembre.

SAINT STANISLAS KOSTKA, *Novice de la Compagnie de Jésus.*

STANISLAS, fils de Jean Kostka, sénateur de Pologne, et de Marguerite Kriska, sœur du palatin de Mazovie, naquit au château de Rostkou le 28 octobre 1550.

Sa mère lui inspira de bonne heure de tendres sentimens de piété, et le premier usage qu'il fit de sa raison, fut de se consacrer à Dieu avec une ferveur au-dessus de son âge. On confia son éducation, et celle de Paul son frère aîné, à un gouverneur, nommé Jean Bilinski, qui les suivit depuis au collége des Jésuites de Vienne en Autriche, où ils furent admis dans la maison des pensionnaires, attachée à ce collége. Stanislas fut bientôt l'exemple et l'édification de tous les jeunes gens, qui admirèrent en lui la plus grande vigilance sur lui-même, une assiduité soutenue à tous les devoirs de la religion, et un zèle pour la gloire du Seigneur, qui, dans ses entretiens sur les choses célestes, communiquoit souvent à ceux qui l'écoutoient une partie du feu divin dont son cœur étoit embrasé.

La maison où étoient les pensionnaires des Jésuites, et qui ne leur étoit que prêtée, ayant été reprise, Stanislas et son frère Paul prirent un logement dans la maison d'un luthérien, avec leur gouverneur, qui, dans cette circonstance, se laissa gagner par le désir du frère aîné de notre Saint, pour être plus libre dans une conduite opposée à celle de Stanislas son frère. Dès-lors, le gouverneur lui-

même employa tout ce qu'il eut de moyens, et quelquefois d'autorité, pour détourner Stanislas des exercices d'une piété qu'il disoit ne point convenir à sa naissance. Les procédés de la part de son frère et du gouverneur furent pendant deux ans toujours durs et mortifians pour notre Saint, sans que cependant il perdît rien de sa ferveur et de son assiduité à fréquenter les sacremens, à veiller sur lui-même et à sanctifier ses études par l'exercice de la présence de Dieu, qui faisoit de sa vie une sorte de prière continuelle.

Il eut une maladie, dont la violence le mit en danger, malgré tous les soins qu'on lui prodigua. Il pria instamment qu'on lui procurât le bonheur de recevoir le saint viatique; mais le luthérien chez qui il logeoit ne voulut pas permettre qu'on fît chez lui cet acte extérieur du culte catholique; il paroît même que le gouverneur et Paul Kostka n'en furent point fâchés. Alors le Saint s'adressa à Dieu par l'intercession de sainte Barbe, martyre, patrone de la bonne mort; et dans une vision dont il fut favorisé, il crut avoir reçu la sainte communion de la main des anges. La Sainte Vierge lui apparut aussi, et lui déclara que l'heure de sa mort n'étoit pas encore venue, et

que la volonté du Seigneur étoit qu'il suivît son attrait pour entrer dans la Compagnie de Jésus. A peine eut-il recouvré la santé, qu'il se présenta au provincial des Jésuites d'Allemagne, pour être reçu; mais la crainte d'exciter l'indignation du père de notre Saint fut cause du refus qu'il éprouva.

Le cardinal Commendon, légat du pape Pie v, étoit alors à Vienne. Stanislas alla le supplier de s'intéresser pour lui auprès du provincial des Jésuites; mais ce prélat ne voulut jamais, par les mêmes motifs, se mêler de cette affaire. Stanislas, plein de confiance dans les secours divins, sous la protection de la Très-Sainte Vierge, se détermina, après avoir pris l'avis de son confesseur, à partir secrètement pour Dillingen, et après avoir écrit une lettre aussi tendre qu'édifiante à son gouverneur et à son frère. Il arriva heureusement auprès du P. Canisius, provincial, qui, au bout de trois semaines, l'envoya à Rome à S. François de Borgia, alors général de la Compagnie de Jésus. Stanislas en fut reçu avec une bonté et une joie dignes de ces deux grandes ames. Stanislas entra au noviciat, et prit l'habit le jour de Saint-Simon et de Saint-Jude, en 1567. Ayant reçu quelques jours après une lettre de

son père, qui annonçoit un homme transporté de colère, il y répondit avec respect, mais en témoignant la résolution ferme d'être fidèle à sa vocation. Depuis ce moment, il fut favorisé des plus grandes graces, en avançant toujours dans les voies de la plus sublime perfection.

Son humilité, son obéissance, sa ponctualité pour l'observation des règles, sa charité pour ses frères, et l'union intime de son cœur par tous ses mouvemens vers Dieu, étoit en lui comme le caractère et la disposition habituelle de son ame. On le vit souvent en extase à la messe et après la communion. Il étoit déjà mûr pour le ciel, et la Sainte Vierge, à laquelle il s'étoit dévoué, lui obtint la grace d'être averti que sa mort approchoit. Il déclara en particulier à quelques pères jésuites, qu'il espéroit célébrer dans le ciel, avec les Anges et les Saints, la prochaine fête de l'Assomption. On étoit alors dans les premiers jours du mois d'Août. Il tomba malade le jour de Saint-Laurent, et fut porté à l'infirmerie. En y entrant, il fit le signe de la croix sur son lit, en disant qu'il n'en releveroit point. Le 14 de ce mois, il assura qu'il mourroit la nuit suivante. Sa maladie devint si grave en peu d'heures, qu'ayant

demandé le saint viatique et l'extrême-onction, il les reçut couché sur la terre, comme il l'avoit désiré; et après avoir demandé pardon de toutes ses fautes, il dit qu'il voyoit la Sainte Vierge, accompagnée de plusieurs anges. Il expira vers trois heures du matin, le 15 août 1568, à l'âge de dix-huit ans environ, et après dix mois de noviciat. Clément VIII l'a béatifié en 1604, après plusieurs miracles opérés par son intercession.

PRATIQUE. Heureux celui, dit l'Ecriture Sainte, qui, dès sa jeunesse, aura porté le joug du Seigneur. Les vertus et les vices de cet âge ont en effet comme une influence nécessaire sur tous les périodes de la vie. De quelle importance n'est-il donc pas de se donner à Dieu dès les premiers temps de la raison; et de quel prix n'est pas à ses yeux le zèle de ceux qui concourent au salut de la jeunesse?

PRIÈRE. Nous devons, Seigneur, à votre amour tous les instans de notre vie, pour être saints et heureux. Accordez-nous la grace de ne plus vivre que pour vous, et de réparer, par notre zèle à vous servir, les infidélités sans nombre dont nous nous avouons coupables. Ainsi soit-il.

Quatorzième jour de Novembre.

SAINT SAENS, *Abbé en Normandie.*

Le Saint que l'Eglise honore aujourd'hui est né en Irlande, dans le septième siècle. Il paroît, par le peu que les anciens auteurs ecclésiastiques en ont dit, que son éducation dans la vertu et dans les lettres fut faite avec soin, et qu'il répondit parfaitement à ce qu'on attendoit des bonnes qualités d'esprit et de cœur avec lesquelles il étoit né. Il étoit encore jeune quand S. Philibert, célèbre abbé de Jumiège, envoya quelques-uns de ses religieux en Irlande, pour diverses œuvres de zèle et de charité. Saens, dont le nom latin est Sidonius, fut si touché de la vie exemplaire de ces religieux, qu'il désira de s'attacher à eux, et les suivit lorsqu'ils revinrent en France. Il entra dans le monastère de Jumiège, et y prit l'habit. Il porta au plus haut degré de ferveur la mortification et l'humilité que l'on pratiquoit dans cette école des vertus, et devint le modèle de ce grand nombre de Saints qui y étoient alors réunis.

La renommée le fit connoître à saint

Ouen, archevêque de Rouen, et à la cour de Thierri III. Ce prince ayant appris du saint Prélat tout le mérite de Saens, ne fit aucune difficulté de contribuer par ses libéralités à la fondation d'un nouveau monastère que lui proposa S. Ouen dans le pays de Caux, et voulut que notre Saint en fût le premier abbé. Son humilité céda, malgré ses répugnances, au désir du saint Prélat, et le nouveau monastère fut la copie de celui de Jumiège, sous sa conduite. S. Ouen, lié d'une amitié tendre avec le saint Abbé, le consultoit dans les affaires les plus difficiles. Il le pria aussi de l'accompagner dans un voyage qu'il fit à Rome. A son retour dans son monastère, S. Saens parut plus occupé que jamais du désir d'être uni à Dieu, et il ne soupiroit qu'après le bonheur de le posséder. Ses vœux furent exaucés. Il mourut vers l'an 689. Son abbaye fut détruite au neuvième siècle, durant les guerres des Normands.

PRATIQUE. Les voies de la divine Providence sont admirables, sur-tout à l'égard des Saints. Elle les discerne des autres, les appelle, les conduit, les éprouve, les soutient, et couronne ses dons en couronnant en eux leur fidelle persévérance. Secondons ses desseins sur nous, et soyons sûrs qu'elle veut notre bonheur véritable.

PRIÈRE. Mon Dieu, mon Père, mon Sauveur, je vous adore sous ces trois augustes noms que vous prenez dans les saints livres, et je m'abandonne avec soumission et confiance à votre sainte volonté. Délivrez-moi de toute crainte humaine et injuste; que je ne craigne que de vous offenser, et que je ne respire que pour vous servir et vous aimer. Ainsi soit-il.

Quinzième jour de Novembre.

SAINTE GERTRUDE, *Abbesse de l'Ordre de S. Benoît.*

SAINTE Gertrude, issue d'une famille illustre, naquit à Eisleben ou Islebe, dans la Haute-Saxe. Elle étoit sœur de sainte Melchtilde. On la mit à l'âge de cinq ans chez les Bénédictines de Rodersdorf. Elle prit l'habit religieux dans cette maison, dont elle devint abbesse en 1294. L'année suivante, elle gouverna le monastère de Heldelfs, où elle se retira avec ses religieuses. Elle avoit appris le latin dans sa jeunesse, et acquis une connoissance peu commune de l'Ecriture Sainte et des sciences qui ont la religion pour objet; mais la prière, et surtout la contemplation de la passion de Jésus-Christ et du mystère ineffable de sa présence réelle dans l'adorable eucha-

ristie, l'occupèrent plus habituellement. Elle fut favorisée de Dieu de dons extraordinaires, tels que les ravissemens et les extases, et sa vie, crucifiée en tout dans l'exercice d'une humilité et d'une douceur inaltérable, l'éleva à la plus haute perfection. En gouvernant les autres, elle se montra toujours comme la mère et le modèle de toutes ses sœurs. Son union avec Dieu, ne donnoit que plus d'activité et de zèle à sa tendre sollicitude pour les personnes de son monastère.

Elle écrivit le livre de ses *Révélations*, où elle a tracé le vrai portrait de son ame, en faisant le récit de ses communications avec Dieu, et des transports de son amour pour lui. Cet ouvrage, si estimé par tant de Saints, est, comme ceux de sainte Thérèse, plein d'instructions sur les voies intérieures de l'oraison et de la contemplation, et fait connoître les divers exercices qui conduisent une ame à la perfection. Toute la vie de sainte Gertrude retrace, dans l'exercice de la pénitence intérieure et extérieure, ce qu'elle avoit écrit, et l'habitude des vertus les plus excellentes qu'elle pratiqua jusqu'à la fin, ainsi que les graces sensibles et les miracles qu'elle opéra, prouverent que sa doctrine étoit celle

du Dieu Sauveur, quand il assura dans son évangile que celui qui fera la volonté divine, vivra de son esprit, et lui sera uni dès cette vie dans la charité, qui fait ici-bas le mérite et le bonheur des Saints. Sainte Gertrude mourut en 1334, après avoir été quarante ans abbesse. Sainte Melchtilde sa sœur étoit morte quelque temps auparavant.

PRATIQUE. C'est une vérité de foi, que le Saint-Esprit seul éclaire et conduit nos ames dans la justice; mais il faut que nous soyons dociles à écouter sa voix pour nous conformer à ses desseins de salut et de grace, et que nous ôtions, autant qu'il est en nous, tous les obstacles qui s'opposent au règne de Dieu sur nos cœurs. Veuillons sincèrement être ses vrais adorateurs, nous serons bientôt ses enfans et les objets de sa bonté d'une magnificence infinie.

PRIÈRE. Divin Sauveur, éclairez-moi sur vos mystères, apprenez-moi à les méditer tous les jours; j'y puiserai la connoissance de votre amour pour moi, et le sentiment de la plus juste reconnoissance, afin de ne vivre que pour vous. Ainsi soit-il.

Seizième jour de Novembre.

SAINT EUCHER, *Evêque de Lyon.*

SAINT Eucher, sorti d'une famille illustre, selon le monde, dut sa vraie grandeur selon Dieu, au mépris qu'il fit des richesses et des honneurs que lui assuroient sa naissance et ses rares talens. Il montra, presque dès l'enfance, un goût de piété extraordinaire, et l'éducation soignée qu'il reçut, en secondant la beauté et la pénétration de son génie, en firent un savant, dont l'érudition et l'éloquence lui attirèrent l'admiration et les égards de tout ce qu'il y avoit alors de grands hommes dans l'Empire. Il eut pour épouse Galla, dont l'origine et les vertus étoient dignes de son choix. Elle lui donna deux fils, Salonius et Véran, qui devinrent l'un et l'autre deux saints évêques. Leur père les envoya très-jeunes au monastère de Lérins, pour y être élevés sous les yeux de S. Honorat, par le célèbre Salvien, prêtre de Marseille.

S. Eucher, après quelques années passées dans le monde, et toujours occupé du désir de ne tendre qu'à Dieu, obtint le consentement de sa femme pour

se retirer, en 422, au monastère de Lérins. Elle se choisit aussi une retraite, où elle alla se consacrer au Seigneur. S. Eucher fit à Lérins l'édification de tout le monastère; et après y avoir passé quelque temps, le désir d'une plus profonde solitude le conduisit dans l'île de Léro, peu éloignée de Lérins. Ce fut là qu'il écrivit son livre de la *Vie solitaire* et son *Traité du Mépris du Monde*, ouvrages les plus estimés en ce genre de tous ceux qui nous restent de l'antiquité ecclésiastique. Cassien, en parlant de leur auteur, dit qu'Eucher, après avoir brillé dans le monde comme un astre, par la perfection de sa vertu, fut depuis, par l'exemple de sa vie, le modèle de la sainteté monastique. La Providence permit qu'au moment où il s'y attendoit le moins, on le tirât de sa retraite pour le placer sur le siége de Lyon, vers l'an 434. On vit en lui, disent les auteurs de son siècle, un pasteur fidèle, digne en tout des siècles apostoliques, riche en bonnes œuvres, puissant en paroles, humble d'esprit, la gloire et le modèle de tous les évêques des Gaules. Il mourut, comblé de jours et de mérites, en 450.

PRATIQUE. L'éclat de la naissance, celui des honneurs et des richesses, ont toujours

été l'objet de l'indifférence et du mépris de tous les Saints. Le grand nombre même parmi eux, n'y a vu que le danger de perdre le salut, en ne s'en séparant pas totalement. D'où vient, dans les chrétiens de nos jours, une façon de penser sur ce point diamétralement contraire? C'est que le jugement des Saints étoit fondé sur les principes de la foi, et que celui des hommes du monde n'est inspiré que par les passions et l'illusion des sens, qui nous séduisent et nous perdent.

PRIÈRE. Délivrez-nous, Seigneur, du prestige qui dégraderoit en nous votre image, si la chair et le sang dominoient sur nous. Que nos ames vivent de vous et pour vous seul, par votre grace, pour qu'elles vivent à jamais en vous. Ainsi soit-il.

Dix-septième jour de Novembre.

SAINT GRÉGOIRE, *Evêque de Tours.*

GEORGE-FLORENTIUS Grégoire, issu d'une des plus riches et des plus illustres familles d'Auvergne, où la piété fut comme héréditaire, est né le 30 novembre 539. Il fut élevé sous la conduite de S. Gal son oncle, évêque de Clermont, et acquit une grande connoissance dans toutes les sciences ecclésiastiques. Son oncle lui conféra la tonsure cléricale, et S. Avit, successeur de S. Gal, l'ordonna

diacre. Quelques années après, ayant été guéri d'une maladie dangereuse, il voulut, pour remercier Dieu, visiter le tombeau de saint Martin, à Tours. On eut occasion, pendant son séjour dans cette ville, d'admirer sa piété, son humilité et son savoir; et peu de temps après son départ, le clergé et le peuple de Tours l'élevèrent pour successeur du saint évêque Euphrone, qui venoit de mourir.

Les députés chargés de lui annoncer son élection, le trouvèrent à la cour de Sigebert, roi d'Austrasie. Il se vit comme forcé de se rendre aux vœux du diocèse de Tours, et fut sacré le 22 août 573. Il avoit alors trente-quatre ans. Son zèle et sa piété firent bientôt fleurir la religion avec un éclat digne d'un successeur de S. Martin sur son siége. Il rebâtit sa cathédrale, répara plusieurs autres églises, maintint avec une fermeté modeste les priviléges accordés aux lieux saints. Il assista en 577 au concile qui se tint à Paris contre Prétextat, évêque de Rouen, que la reine Frédégonde vouloit perdre. Le saint Evêque de Tours prit hautement sa défense. Frédégonde, pour s'en venger, engagea Leudaste, comte de Tours, à charger S. Grégoire de diverses accusations, qu'il tâcha de rendre vraisemblables, et dont il se vanta de fournir les

preuves devant une assemblée d'évêques qui fut convoquée à Berni, près de Compiégne, pour juger l'Evêque de Tours ; mais son innocence y fut reconnue avec tant d'évidence, que ses accusateurs furent couverts de honte, et Leudaste, leur chef, périt depuis misérablement.

Notre Saint eut souvent occasion de défendre la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, contre les juifs, les ariens et autres hérétiques répandus çà et là dans les Gaules. Il les confondit, et en convertit plusieurs. Son zèle éclairé convainquit le roi Chilpéric, qui se piquoit d'être théologien, d'être tombé dans l'erreur du sabellianisme, en composant un écrit dont il prétendoit faire une instruction de foi. Notre Saint sut toujours allier la douceur avec le zèle. Tous ses diocésains étoient l'objet de sa sollicitude pastorale. Sa charité étoit constante et si générale, que ses ennemis mêmes en éprouvèrent les effets les plus sensibles. Les malheureux, ceux mêmes qui paroissoient les moins dignes de compassion, trouvoient en lui un père et un défenseur. Les rois Childebert et Gontran lui marquèrent leur vénération et leur confiance ; il employa son crédit auprès d'eux, pour la gloire de la religion et le bien de l'Etat. Il opéra divers

miracles de son vivant, qu'il attribuoit toujours à S. Martin, et mourut le 17 novembre 595, après plus de vingt ans d'épiscopat.

PRATIQUE. Les talens distingués, le crédit auprès des hommes puissans, les dignités, l'opulence, ne sont dans cette vie que de grands dangers ou de grands obstacles au salut de nos ames, si la crainte du Seigneur et la pratique constante de la loi ne dirigent toute notre conduite. Pensons souvent au jugement de Dieu, que nous subirons tous, et nous mépriserons les jugemens des hommes.

PRIÈRE. Mon Dieu, dirigez nos pas dans la voie de la justice qui conduit à vous, pour que jamais nous ne préférions les avantages frivoles du temps à l'intérêt unique et nécessaire du salut de nos ames. Ainsi soit-il.

Dix-huitième jour de Novembre.

SAINT ALPHÉE, SAINT ZACHÉE, SAINT ROMAIN et SAINT BARULAS, *Martyrs.*

LA première année de la persécution générale de Dioclétien, et la dix-neuvième de son règne, le gouverneur de la Palestine, qui résidoit à Césarée, obtint de l'empereur, suivant l'usage, la grace de tous les criminels de son dé-

partement, pour la célébration des jeux publics de la vingtième année du règne de ce prince. Les chrétiens seuls furent exceptés de la grace, et réputés plus indignes de vivre que les meurtriers et les scélérats. Dans le même temps, on arrêta S. Zachée, diacre; il fut conduit, chargé de fers, devant le juge, et confessa la foi de Jésus-Christ avec fermeté. On le battit cruellement sur l'heure même, et tout son corps fut déchiré avec des peignes de fer. Les bourreaux le traînèrent ensuite en prison, où il ne cessoit de bénir Dieu et de jouir d'une tranquillité parfaite.

S. Alphée son parent, issu d'une famille distinguée, mais plus recommandable encore par le zèle et l'esprit de prière, fut mené dans la même prison. Il étoit exorciste et lecteur dans l'église de Césarée; il fut arrêté, parce qu'il ne cessoit d'exhorter les fidèles à ne jamais trahir la foi de leur baptême. Il subit deux interrogatoires publics, où sa constance inébranlable le fit condamner à être battu de verges et déchiré avec des ongles de fer. Peu de jours après, les deux saints Martyrs ayant subi un dernier interrogatoire, qu'ils soutinrent ensemble, furent condamnés à perdre la tête, et exécutés le dix-sept de novembre.

L'Église célèbre aussi en ce jour la mémoire de S. Romain et de S. Barulas, deux autres Martyrs. Le premier étoit né en Palestine, et exerça l'ordre d'exorciste dans une église, près de Césarée. Il quitta sa demeure, au moment où la persécution étoit la plus vive, pour aller exhorter les chrétiens à demeurer fidèles à l'évangile. Il vint jusqu'à Antioche, où il avoit appris que les saints Confesseurs étoient exposés aux plus cruels tourmens; il en fut bientôt témoin lui-même chez le juge païen, où ayant suivi les chrétiens qu'on y menoit des prisons, il les exhorta tout haut à persévérer dans la foi, en pensant au bonheur du ciel et aux tourmens de l'enfer, qui n'auront point de fin. Le juge, transporté de colère, ordonna de lui déchirer le corps avec des ongles de fer, et de le brûler vif. Dioclétien arriva sur ces entrefaites à Antioche. On lui fit part de cet événement; il ordonna qu'on suspendît l'exécution du saint Martyr, à qui il voulut cependant qu'on coupât la langue. S. Romain souffrit tout avec une patience héroïque, parce que la grace étoit en lui le principe qui le faisoit agir. Dieu, par un miracle, lui donna l'usage de la parole, dont il se servit pour continuer à exhorter les chrétiens à préférer la foi

à tout. Dioclétien, informé des choses, voulut le soustraire à l'admiration presque générale que témoignoit le peuple, et donna ordre de remettre Romain en prison, où il fut étranglé.

Un jeune enfant, nommé Barulas, que le saint Martyr avoit instruit des premiers élémens de la religion chrétienne, ayant dit qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu, fut arraché des bras de sa mère, battu et décapité sous ses yeux. Cette mère généreuse et chrétienne, bénit le Seigneur de la glorieuse mort de son fils. Nous lisons encore dans les écrits de S. Jean Chrysostôme un panégyrique de S. Romain, qu'il prononça le jour de sa fête, à Antioche. C'est de-là et des actes des Martyrs, conservés par Eusèbe, l'Historien ancien, que nous avons tiré ce que l'on sait de certain sur nos saints Martyrs.

PRATIQUE. Tout vrai chrétien doit à sa foi le courage de lui rendre témoignage, d'en défendre les intérêts et d'en étendre les conquêtes par ses exemples, ses prières, ses conseils ou ses leçons. Ainsi, quoi qu'il puisse en coûter, quand il y va de son propre salut ou du salut de ses frères, il faut tout sacrifier; les Martyrs et les autres Saints sont ici nos modèles pour tous les états.

PRIÈRE. Divin Sauveur, soutenez-nous par

votre grace, pour que nous rendions constamment témoignage à la foi de votre évangile, en résistant aux scandales des mœurs et de l'impiété du monde, et en préférant à tout l'observation de votre loi jusqu'au dernier soupir de notre vie. Ainsi soit-il.

Dix-neuvième jour de Novembre.

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE, *Veuve.*

Elisabeth, née en 1207, eut pour père André II, roi de Hongrie, et pour mère Gertrude, fille du duc de Carinthie. Le landgrave de Thuringe et de Hesse ayant eu un fils dans le même temps, les deux princes amis convinrent de marier leurs enfans l'un à l'autre; et pour donner à cet engagement plus de solidité, le landgrave demanda qu'Elisabeth, qui n'avoit encore que quatre ans, fût envoyée à sa cour, où son éducation fut confiée à une dame recommandable par ses vertus. Cinq ans après, le landgrave Herman mourut, et Louis son fils lui succéda. Sainte Elisabeth parut, dès sa première jeunesse, prévenue des bénédictions du ciel; la plus fervente piété lui étoit comme naturelle, et ses progrès dans les plus hautes vertus furent rapides

et édifians aux yeux de tout le monde. La princesse Sophie, mère du jeune landgrave, étoit presque la seule à désapprouver la conduite exemplaire d'Elisabeth, qu'elle finit par blâmer bientôt hautement, jusqu'à témoigner de l'aversion et du mépris pour notre Sainte, qu'elle jugeoit indigne de devenir l'épouse de son fils, dont elle gouvernoit l'Etat jusqu'à sa majorité.

Le jeune landgrave, après une longue absence, que le soin de son éducation avoit occasionnée, revint à la cour. C'étoit un prince accompli à tous égards, et d'une piété exemplaire. Il connut d'abord tout le mérite d'Elisabeth, qui étoit alors âgée de quatorze ans : il en témoigna une grande estime; mais il ne la vit que rarement, jusqu'au temps où son mariage fut décidé. Il n'apprit qu'avec indignation la manière dont on avoit parlé d'Elisabeth, et déclara que sa vertu et toutes ses qualités la lui rendoient chère. Il lui envoya de riches présens, et peu de temps après, leur mariage fut célébré. Le choix du prince fut généralement applaudi. On rendit justice à Elisabeth, et on reconnut que les bruits qu'on avoit fait courir étoient l'ouvrage de la calomnie. Elle avoit donné sa confiance, pour la conduire dans les

voies de Dieu, à un saint prêtre, homme savant, plein de prudence et de zèle, qui, pour seconder les vues du Seigneur sur Élisabeth, la dirigea dans la pratique de l'oraison, celle de l'humilité et de la pénitence la plus continuelle, sans contrarier jamais les bienséances des devoirs et les obligations de son état.

Le roi de Hongrie, son père, ayant envoyé des ambassadeurs à sa cour, elle obtint du landgrave son époux que, pendant leur séjour, elle n'ajouteroit aucune parure mondaine et somptueuse à ses habits ordinaires. Plusieurs de ses dames d'honneur imitèrent son exemple, et devinrent pieuses, charitables et zélées pour la gloire du Seigneur. L'Allemagne ayant éprouvé, en 1225, une famine cruelle, et le landgrave étant alors auprès de l'empereur, Élisabeth n'épargna rien pour secourir les pauvres; et quand, au retour de son époux, on osa blâmer devant lui la profusion de ses aumônes, il se contenta de répondre qu'une telle charité attireroit sur sa maison et sur ses sujets les bénédictions divines.

Peu de temps après, il approuva la fondation qu'elle fit d'un hôpital pour les infirmes, qu'elle servit souvent elle-même. On admiroit sa sollicitude qui

s'étendoit dans toutes les parties du landgraviat, pour subvenir à l'indigence. Le landgrave, aussi charmé qu'édifié de la conduite de sa vertueuse épouse, devint lui-même l'imitateur de sa charité et de ses autres vertus; ce qui l'a fait surnommer le *Pieux* par les historiens. Ils eurent de leur mariage trois enfans, un fils, appelé Herman, qui succéda à son père, et deux princesses, appelées, l'une Sophie, l'autre Gertrude. La première épousa dans la suite le duc de Brabant; la seconde se fit religieuse, et mourut abbesse d'Aldembourg. Leur sainte mère n'oublia rien pour que leur éducation fût digne de leur naissance, et plus encore de l'excellence de la vraie foi, dont elle ne tarda pas elle-même à pratiquer plus que jamais les vertus héroïques dans les tribulations qui lui survinrent. L'empereur Frédéric Barberousse s'étant croisé pour passer dans la Palestine, le landgrave se détermina, par zèle pour la religion, à se joindre à lui, et partit pour se rendre auprès de lui dans le royaume de Naples, d'où l'on devoit partir. Tout étant prêt pour s'embarquer, le landgrave fût attaqué d'une fièvre maligne à Otrante. Les progrès de la maladie furent si prompts, que, sur sa demande, les sacremens de l'église lui furent adminis-

trés par le patriarche de Jérusalem. Ce vertueux prince mourut le 11 septembre 1227.

Sa sainte Epouse, en apprenant ce triste événement, s'écria dans la douleur la plus profonde : « Puisque mon frère, » (elle appeloit ainsi son mari) ne vit » plus, je mourrai à moi-même, au monde » et à toutes ses vanités ». Bientôt notre Sainte entra dans cette voie de perfection, où la suite des tribulations les plus fortes l'éleva à la plus haute sainteté. On se permit contr'elle, dès les premiers jours, tout ce que la haine, l'envie, l'ambition peuvent inspirer pour décrier la piété, la charité et le zèle. On l'accusa d'avoir ruiné l'Etat par ses aumônes excessives. Son fils étant encore trop jeune pour gouverner, le prince Henri son oncle, ennemi déclaré d'Elisabeth, prit possession du gouvernement; et le premier acte d'autorité qu'il fit, fut de chasser la sainte Veuve du palais, et fit défendre à toutes les personnes de la ville de la recevoir et de la loger. La princesse souffrit ce cruel traitement avec une patience admirable. Elle sortit du château avec quelques-unes de ses femmes attachées à son service, sans qu'il lui échappât ni plaintes, ni murmures. Elle se rendit dans l'église des re-

ligieux de Saint-François pendant qu'on disoit matines, et y fit chanter le *Te Deum*, en action de graces de ce qu'elle avoit été jugée digne de souffrir. Le lendemain, elle fit tous ses efforts pour trouver un logement; mais personne n'osa la recevoir, dans la crainte de déplaire à l'usurpateur et à ceux qui le soutenoient. Elle passa tout le jour dans l'église des Franciscains.

Le soir, on lui apporta ses enfans: elle ne put retenir ses larmes en les voyant. Un prêtre fort pauvre vint lui offrir une chambre chez lui pour elle et pour les autres personnes qui étoient avec elle. Elle l'accepta; mais elle fut encore peu de temps après, forcée de quitter cet asyle; et l'on vit cette mère des pauvres recevoir elle-même des secours çà et là pour elle et pour ses enfans. Une de ses tantes, abbesse d'un grand monastère, lui écrivit pour l'engager à venir auprès d'elle; elle lui conseilla ensuite d'avoir recours, dans sa triste situation, à son oncle, l'évêque de Bamberg. Elisabeth suivit cet avis, et instruisit le prélat de l'état où elle se voyoit réduite. Celui-ci ne put retenir ses larmes en voyant Elisabeth; il lui fit donner une maison commode auprès de son palais, et il pourvut à tout ce qui lui étoit nécessaire.

Le corps du feu landgrave, qui avoit été enterré à Otrante, fut alors transporté solennellement dans ses Etats. Le convoi arrivé près de la ville de Bamberg, s'arrêta : l'évêque et son clergé, suivi de la sainte Veuve, firent les cérémonies funèbres d'usage dans l'église pour les fidèles défunts; et cette occasion fut encore pour notre Sainte une époque de douleur et de résignation aux ordres de la Providence.

Loin de faire aucune plainte sur les procédés injustes de son beau-frère, elle se contenta de prier les seigneurs qui accompagnoient le corps de son mari en Thuringe, pour y être inhumé avec ses ancêtres, de demander au prince-régent de lui rendre justice, ainsi qu'à ses enfans. Ces seigneurs, à leur arrivée, firent les représentations les plus justes et les plus fortes au prince Henri. Il céda enfin à ses remords, et aux reproches violens qui lui furent faits. Il promit de rendre à Elisabeth tous ses droits; il ajouta même qu'il remettroit le gouvernement entre ses mains. La Sainte, instruite de ce qui s'étoit passé, déclara qu'elle renonçoit au gouvernement; mais elle demanda qu'il fût réservé à son fils. On la reconduisit au château, d'où elle avoit été chassée; et Henri, non content de la trai-

ter en princesse, cherchoit les occasions d'entrer dans toutes ses vues. Mais sa tranquillité fut encore troublée, et les persécutions se renouvelèrent : elle ne cessa jusqu'à sa mort d'éprouver des peines intérieures et extérieures plus ou moins vives.

Son confesseur lui étant resté toujours attaché, il lui permit, après de longues instances, de faire vœu d'observer la règle du tiers-ordre de Saint-François, et d'en porter l'habit sous ses vêtemens ordinaires. Elle reprit alors les exercices de la charité envers les pauvres, et employa à les secourir le revenu que produisoit son douaire. Son assiduité à l'oraison, les exercices de la pénitence et de l'humilité la plus profonde, sanctifièrent les trois dernières années de sa vie avec tant d'éclat, que la vue seule de sa personne excitoit les pécheurs à se convertir. Le roi de Hongrie son père voulut l'attirer à sa cour; mais la Sainte resta à portée de ses enfans et de son peuple, auquel la Providence lui faisoit un devoir de veiller. Elle vit approcher la fin de sa vie avec un redoublement de ferveur dans tous ses exercices; elle s'y prépara par une confession générale, reçut les derniers sacremens dans une paix qu'elle puisoit en s'unissant aux

douleurs de Jésus-Christ dans sa passion. Elle expira le 19 novembre 1231, à l'âge de vingt-quatre ans. Dieu ayant manifesté sa sainteté par plusieurs miracles, Grégoire IX la canonisa en 1235. Ses trois enfans furent témoins de cette auguste cérémonie.

PRATIQUE. La perfection d'une ame consiste essentiellement dans la charité, et l'ame la plus parfaite est celle qui est plus intimement unie à Dieu. Pour cela, il faut que l'humilité et le renoncement à soi-même soit généreux et constant. On n'est vraiment à Dieu que quand on est tout à lui. Personne, dit Jésus Christ, ne peut servir deux maîtres.

PRIÈRE. Que votre amour, Seigneur, règne seul dans nos ames; aidez nous pour cela à lui sacrifier tout. Alors il sera une source ineffable de consolations pour notre vie, un principe de force et de confiance à l'heure de notre mort, et la première cause du bonheur infini que nous espérons en vous dans le ciel. Ainsi soit-il.

Vingtième jour de Novembre.

SAINT FÉLIX DE VALOIS, *Instituteur de l'Ordre de la Sainte-Trinité pour la Rédemption des Captifs.*

SAINT Félix de Valois est né en 1127. Sa naissance distinguée et des biens considérables ne lui parurent que de grands

dangers pour son salut. Docile à la grace qui l'appeloit à la perfection évangélique, il quitta le siècle pour vivre inconnu aux hommes, et pour ne s'occuper que de Dieu, en travaillant à sa propre sanctification. Il se retira dans une solitude qu'il choisit dans une forêt, au diocèse de Meaux; il joignit dans cette retraite à la prière et à la contemplation, les plus rigoureuses austérités de la pénitence. La réputation de sainteté dont il jouissoit depuis quelque temps, attira dans son désert, S. Jean de Matha, qui, ayant obtenu de lui, par de vives instances, la permission de vivre sous sa conduite, acquit avec la connoissance des voies intérieures de la perfection un si grand empire sur lui-même, que bientôt le maître ne vit en son disciple qu'un modèle à admirer.

La ferveur de ces deux anachorètes dans la continuité des veilles et des jeûnes, étoit comparable à tout ce que les saints solitaires de la Thébaïde ont pratiqué de vertus héroïques. Nos deux Saints concertèrent ensemble le projet de fonder un ordre religieux pour la rédemption des captifs, et travaillèrent conjointement à exécuter cette grande œuvre, pour laquelle ils eurent à supporter des peines, des fatigues, des dan-

gers dans différens voyages que fit saint Jean de Matha à Rome et en Barbarie, pendant que S. Félix de Valois, chargé du gouvernement du nouvel ordre, éprouvoit toutes les contradictions et les obstacles que le monde et l'enfer opposèrent à son zèle; mais la main du Seigneur le soutint toujours, et le combla de bénédictions. Il mourut dans la solitude de Cerfroy, au diocèse de Meaux, le 4 novembre 1212, âgé de plus de quatre-vingt-cinq ans.

PRATIQUE. La charité qui aime Dieu par-dessus tout, est aussi celle qui nous fait aimer le prochain comme nous-mêmes en vue de Dieu. Celui qui garde ce grand précepte, observe dès-lors tous les points essentiels de la loi. Notre-Seigneur Jésus-Christ nous ayant aimés jusqu'à mourir pour nous, ses vrais disciples regardent en ce Dieu Sauveur tous les hommes comme leurs frères, et n'épargnent rien pour concourir à leur salut.

PRIÈRE. Eclairez, Seigneur, les chrétiens de nos jours sur le prix de leurs ames, que vous avez rachetées au prix infini de votre sang, et donnez-nous la force de sacrifier tout à l'intérêt éternel de notre propre salut et de celui de nos semblables. Ainsi soit-il.

Le même jour vingt Novembre.

SAINT EDMOND, *Roi et Martyr en Angleterre.*

EDMOND, suivant les historiens de sa vie, fut placé sur le trône de ses ancêtres à l'âge de quinze ans, et couronné le jour de Noël 855, au château de Burum sur le Stour. Ses qualités morales et religieuses en firent le modèle des bons rois. On admiroit dans un prince si jeune l'aversion la plus décidée pour les flatteurs ; il vouloit voir de ses propres yeux et entendre de ses propres oreilles, tant il craignoit la surprise dans ses jugemens, l'infidélité des rapports et les manœuvres des passions humaines. Toute son ambition étoit de maintenir la paix et d'assurer le bonheur de ses sujets : de-là, ce zèle pour faire administrer la justice avec intégrité, et pour faire fleurir la religion et les bonnes mœurs dans ses Etats. Il fut le père de ses sujets, et sur-tout des pauvres, le protecteur des veuves et des orphelins, le soutien et l'appui des foibles. Sa ferveur dans le service de Dieu rehaussoit l'éclat de ses autres vertus.

Il y avoit quinze ans qu'Edmond régnoit, lorsqu'il fut attaqué par les Danois. Hinguar et Hubba, princes qui surpassoient en barbarie tous les pirates danois, débarquèrent en Angleterre, et passèrent l'hiver au milieu des Est-Angles. Ayant fait une trève avec cette nation, ils partirent dans l'été pour le nord. Ils mirent à feu et à sang les provinces où ils passèrent. Par un excès de rage et de cruauté, et encore plus par haine pour le nom chrétien, ils détruisirent les églises, les monastères, et massacrèrent tout ce qu'ils trouvèrent de prêtres et de moines. Edmond, comptant sur la foi des traités, avoit cru ses sujets en sûreté, et ne s'étoit point préparé à la guerre. Mais comme il vit qu'il n'y avoit rien de sacré pour les Barbares, il rassembla ce qu'il put de troupes, et marcha contre eux. Il battit une partie de leur armée, près de Thetford; mais cette perte fut bientôt réparée: l'armée des infidèles fut renforcée par de nouvelles troupes.

Edmond, qui étoit trop foible pour tenir la campagne, et qui ne vouloit pas prodiguer à pure perte le sang de ses sujets, se retira vers son château, dans la province de Suffolck. Les Barbares lui firent diverses propositions qu'il refusa

d'accepter, parce qu'elles étoient opposées à la religion et à la justice qu'il devoit à son peuple. Il aima mieux s'exposer à la mort que de trahir sa conscience. Pendant qu'il fuyoit, les infidèles l'investirent à Hoxon sur la Waveney. Il voulut inutilement se cacher; sa retraite fut découverte : on le chargea de chaînes, et on le conduisit à la tente du général. On lui réitéra les propositions qu'on lui avoit faites; mais il répondit avec fermeté que la religion lui étoit plus chère que la vie, et qu'il ne consentiroit jamais à offenser le Dieu qu'il adoroit.

Hinguar, furieux de la réponse d'Edmond, le fit battre cruellement; après quoi, ayant ordonné de l'attacher à un arbre, il le fit déchirer à coups de fouet. Le saint Roi souffrit ce barbare traitement avec une patience invincible, et en invoquant le nom sacré de Jésus-Christ. Les infidèles, encore plus enflammés de rage, le laissèrent attaché à l'arbre; et par un amusement digne de leur férocité, ils lui décochèrent une grêle de flèches, dont tout son corps fut bientôt tout hérissé. Enfin il fut condamné par Hinguar à perdre la tête. C'est ainsi qu'il finit son martyre le 20 novembre 870. Les historiens de la Grande-Bretagne font l'éloge le plus complet de S. Edmond.

Ils relèvent sur-tout sa piété, sa douceur et son humilité.

PRATIQUE. L'occasion de souffrir, et la grace de bien souffrir, sont, de la part de Dieu, un acte de miséricorde envers ceux qu'il aime; et c'est à cette miséricorde que les élus ont été et seront dans tous les temps redevables de leur couronne. Nous avons à souffrir de nous-mêmes, de nos amis, de nos ennemis: nous sommes de toutes parts environnés de croix; le bon usage que nous en ferons, nous obtiendra la grace de nous perfectionner dans toutes les vertus.

PRIÈRE. Seigneur, c'est à l'école des tribulations que nous apprendrons parfaitement à mourir au monde et à nous-mêmes; c'est aussi à cette école que nous apprendrons à pratiquer l'humilité, la patience, la résignation et la charité. Faites-nous la grace de supporter, en union avec vous, les peines qu'il vous plaira de nous envoyer. Ainsi soit-il.

Vingt-unième jour de Novembre.

LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

LES parens religieux ne manquent jamais de consacrer leurs enfans au Seigneur avant et après leur naissance. Parmi les juifs, on ne se contentoit pas

toujours de cette consécration générale; quelques-uns offroient leurs enfans à Dieu, lorsqu'ils étoient nés; ces enfans logeoient dans les bâtimens dépendans du temple, et servoient les prêtres et les lévites dans les fonctions de leurs saints ministères. Nous avons un exemple de cette consécration spéciale dans la personne de Samuel et de quelques autres juifs. Il y avoit aussi des appartemens pour les femmes qui se dévouoient au service divin dans le temple. Du nombre de ces femmes, furent Josabeth, femme de Joïada, et Anne, fille de Phanuel.

C'est une ancienne tradition que la Sainte Vierge, dans son enfance, fut solennellement offerte à Dieu dans le temple. C'est ce qui a donné lieu à la fête qu'on célèbre aujourd'hui. On l'appelle Présentation, et les Grecs lui donnent souvent le nom d'*Entrée de la Sainte Vierge dans le Temple*. Il en est fait mention dans les plus anciens martyrologes, ainsi que dans une constitution de l'empereur Emmanuel, rapportée par Balsamon. Nous avons plusieurs discours sur cette fête, lesquels ont pour auteurs des hommes dignes de foi. Elle passa des Grecs en Occident, et on la célébroit à Avignon en 1372. Trois ans

après, elle est nommée dans une lettre de Charles v, roi de France. Sixte-Quint ordonna, en 1585, qu'on en récitât l'office dans toute l'Eglise.

La consécration que la Sainte Vierge fit d'elle-même à Dieu, lorsqu'elle fut capable de se servir de sa raison, nous rappelle une de nos obligations les plus étroites et les plus importantes. Tous les théologiens conviennent que le premier usage que tout homme doit faire de sa raison, est de tourner son cœur vers Dieu par un mouvement d'amour; en sorte que si la foi divine lui est alors dûment proposée, comme il arrive aux enfans nés dans le christianisme, il est tenu d'y acquiescer surnaturellement, et de produire des actes de foi, d'espérance et de charité. L'ame de Marie étoit ornée des graces les plus précieuses; et en même temps qu'elle étoit l'objet de l'étonnement et des louanges de la cour céleste, elle étoit aussi l'objet le plus distingué des complaisances de l'adorable Trinité, le Père la regardant comme sa Fille bien-aimée, le Fils comme une Mère digne de lui, et le Saint-Esprit comme une Epouse chérie. Comment donc le Seigneur n'auroit-il pas reçu, comme le plus agréable des sacrifices, la première présentation de la Sainte Vierge, faite

par les mains de ses parens, et ratifiée par elle-même?

Consacrons-nous à Dieu sous sa puissante protection; et en union de ses mérites, veillons ensuite sur nous-mêmes, pour conserver et augmenter la ferveur de notre consécration; renouvelons-la chaque jour, et tâchons de la rendre parfaite de plus en plus. En un mot, imitons Marie. Elle fut la première qui leva l'étendard de la virginité: de-là, tant de Vierges qui, à son exemple, se sont spécialement consacrées au Seigneur. Mais inutilement voudroit-on embrasser cet état, si on n'agissoit point par les mêmes motifs que Marie. Il faut encore la prendre pour patrone, et, comme elle, aimer la prière, l'humilité, la modestie, le silence et la retraite. « Marie, » dit S. Ambroise, ne désiroit point converser, même avec les autres Vierges; » elle avoit pour compagnie les saintes » pensées; elle n'étoit jamais moins seule » que quand elle paroissoit l'être. Pourroit-on, en effet, regarder comme seule » celle qui avoit avec elle tant de livres » pieux, tant d'archanges, tant de prophètes? Elle fut troublée en voyant » l'ange Gabriel, non pour n'être pas » accoutumée à converser avec les Anges, » mais parce qu'il se faisoit voir à elle

» sous la forme d'un homme.... Nous » pouvons juger de-là combien ses yeux » et ses oreilles étoient chastes ».

Marie vécut dans la retraite jusqu'au temps où elle épousa S. Joseph. Quelques-uns ont pensé qu'elle n'avoit été que fiancée; mais on doit conclure des raisons alléguées par les Pères, qu'il y eut un véritable mariage. Voici, d'après S. Jérôme, les principales de ces raisons: 1°. il étoit démontré par la généalogie de Joseph que Marie descendoit de la tribu de Juda; 2°. Marie étant mariée, n'étoit plus exposée à être lapidée par les juifs, comme adultère, lorsqu'elle deviendroit mère; 3°. destinée à fuir en Egypte, elle trouvoit dans un époux un consolateur et un appui. Le martyr S. Ignace, dit S. Jérôme, ajoute une quatrième raison; c'est que Dieu vouloit que la naissance de son Fils fût cachée au démon.

Voici comment s'exprime ce Père apostolique: « Trois mystères que Dieu » a opérés dans le silence, ont été ca- » chés au prince du monde: la virginité » de Marie, l'enfantement de son Fils, » la mort du Seigneur ». Ce n'étoit pas que Dieu craignît des obstacles à l'exécution de ses desseins, mais il voulut que ces mystères s'opérassent en silence,

sans pompe et sans éclat, afin de triompher plus efficacement de l'orgueil et de l'enfer; le démon s'empressant lui-même de concourir au mystère de la croix.

PRATIQUE. Que les parens chrétiens apprennent, dans cette fête, le zèle avec lequel ils doivent veiller sur les premières années de la vie de leurs enfans, pour conserver leur innocence, en les instruisant des principes de la foi et des actes de piété qu'ils peuvent faire. Sans cette vigilance, l'innocence baptismale est perdue presque aussi-tôt que la raison a fait quelques progrès, et les suites de cette perte sont, pour le grand nombre, aussi rapides que honteuses et déplorables.

PRIÈRE. Je renouvelle, ô mon Dieu ! dans ce saint jour et sous la protection de la Très-Sainte Vierge, votre auguste Mère, les promesses sacrées de mon baptême, et me consacre de nouveau à vous aimer, à vous servir de tout mon cœur. Faites-moi la grace d'être fidèle à cet engagement, pour avoir part à vos promesses éternelles. Ainsi soit-il.

Vingt-deuxième jour de Novembre.

SAINTE CÉCILE, *Vierge et Martyre.*

Le nom de sainte Cécile a toujours été fort célèbre dans l'Eglise; il fut inséré dans le canon de la Messe, dès les premiers temps du christianisme. On le lit dans les sacramentaires et les calendriers les plus anciens. Les mêmes monumens font également mention des saints Valérien, Tyburce et Maxime, qui souffrirent le martyre avec la Servante de Dieu. Sainte Cécile étoit romaine, et issue d'une famille noble. Elle fut élevée dans les principes de la religion chrétienne, et elle en remplit toujours les devoirs avec la plus parfaite fidélité. Elle fit vœu dans sa jeunesse de rester vierge toute sa vie; mais ses parens l'obligèrent à entrer dans l'état du mariage. Celui qu'on lui donna pour époux étoit un jeune seigneur, nommé Valérien, qu'elle gagna à Jésus-Christ, en le faisant renoncer à l'idolâtrie. Peu de temps après, elle convertit aussi Tyburce son beau-frère, et un officier, nommé Maxime. Valérien, Tyburce et

Maxime furent arrêtés comme chrétiens, et condamnés à mort. Cécile remporta la couronne du martyre quelques jours après.

Les actes de ces Saints les font contemporains du pape Urbain I, et mettent conséquemment leur martyre vers l'an 230, sous Alexandre Sévère. A la vérité, cet empereur étoit favorable aux chrétiens; mais cela n'empêcha pas que les païens n'en fissent mourir un grand nombre sous son règne, soit dans des émeutes populaires, soit par la cruauté des premiers magistrats. Ulpien, qui, dans ce temps, exerçoit la fonction de premier ministre, se montra l'ennemi déclaré du christianisme, et le persécuta jusqu'à sa mort. Il fut assassiné par la garde prétorienne, qu'il commandoit. D'autres mettent le martyre de sainte Cécile et de ses compagnons sous Marc-Aurèle, entre les années 176 et 180. Les corps de ces Saints furent enterrés dans le cimetière de Calixte, lequel prit depuis le nom de Sainte-Cécile.

Il y avoit à Rome, dans le cinquième siècle, une église dédiée sous l'invocation de cette Sainte, et dans laquelle le pape Symmaque tint un concile en 500. Cette église tombant en ruine, le pape Paschal I la fit rebâtir. Il désespéroit d'abord

de trouver le corps de la Sainte. On pensoit que les Lombards, qui avoient enlevé plusieurs corps saints des cimetières de Rome, lorsqu'en 755 ils assiégèrent cette ville, n'avoient point épargné celui de sainte Cécile; mais on rapporte que le pape assistant un dimanche à matines dans l'église de Saint-Pierre, s'endormit, et eut un songe, dans lequel il apprit de sainte Cécile elle-même, que les Lombards avoient inutilement cherché son corps, et qu'ils n'avoient pu le trouver. On le découvrit dans le cimetière qui portoit le nom de la Sainte. Il étoit enveloppé dans une robe d'un tissu d'or, et on trouva aux pieds des linges teints de son sang. Le corps de Valérien étoit avec celui de sainte Cécile. Le pape les transféra dans la nouvelle église avec ceux de S. Tiburce, de S. Maxime, et des saints papes Urbain et Luce, qui reposoient dans le cimetière de Prétextat, attenant à celui de notre Sainte, et également situé sur la voie Appienne. Cette translation se fit en 821.

Le pape Paschal fonda, en l'honneur de ces Saints, un monastère, près de l'église de Sainte-Cécile, afin que l'office pût s'y célébrer nuit et jour. Il orna cette église avec beaucoup de magnificence, et y fit de riches présens. Sur un

des ornemens étoit représenté un ange couronnant sainte Cécile, S. Valérien et S. Tiburce. Cette église est un titre de Cardinal-prêtre. Elle fut rebâtie par le cardinal Paul-Emile Sfondrate, neveu du pape Grégoire XIV, et décorée avec une richesse qui étonne les spectateurs. On retira les reliques de nos Saints de dessous le grand-autel, pour les mettre dans un magnifique caveau, connu aujourd'hui sous le nom de *Confession de Sainte-Cécile.* Outre cette église, il y en a encore deux autres à Rome, qui sont dédiées sous l'invocation de sainte Cécile.

Nous apprenons des actes de sainte Cécile, qu'en chantant les louanges du Seigneur, elle joignoit souvent la musique instrumentale à la musique vocale. C'est pour cela que les musiciens ont choisi cette Sainte pour patrone. Il est certain qu'on peut faire servir la musique au culte divin; les pseaumes et les cantiques répandus dans les livres saints, la pratique des juifs, celle des chrétiens, ne permettent pas d'en douter.

PRATIQUE. Ne nous y trompons pas, la foi des Martyrs leur fit un devoir, sous peine de damnation éternelle, de verser leur sang plutôt que de la trahir. La même foi nous oblige aussi, et sous la même peine,

à lui sacrifier tout ce qui s'oppose en nous à la fidélité pour ses loix, non-seulement sur nous, comme chrétiens, mais encore sur tous ceux qui, dépendans de nous, sont honorés du même nom.

PRIÈRE. Donnez-nous, Seigneur, dans ces jours d'illusions et d'erreurs, la grace et le courage de faire triompher notre foi de la tyrannie de nos passions et des persécutions d'un monde réprouvé, en confessant hautement votre nom adorable, par une conduite toujours conforme aux maximes de votre évangile. Ainsi soit-il.

Vingt-troisième jour de Novembre.

SAINT CLÉMENT, *Pape et Martyr.*

SAINT Clément étoit fils de Faustin, et romain de naissance, mais juif d'extraction; du moins il se dit lui-même de la race de Jacob. Il fut converti à la foi par S. Pierre et S. Paul. Son attachement à ces apôtres fut si constant, et il les assista dans leur ministère avec tant de zèle, que S. Jérôme et d'autres Pères lui donnent le titre d'*homme apostolique*. Quelques auteurs prétendent que sa conversion ne doit être attribuée qu'à S. Pierre, qu'il trouva à Césarée avec S. Barnabé. Quoi qu'il en soit, il suivit

S. Paul à Philippes en 62, et y partagea les souffrances de cet apôtre. Nous apprenons de S. Chrysostôme qu'il fut, en plusieurs occasions, ainsi que S. Luc et S. Timothée, le compagnon des voyages, des travaux et des dangers de S. Paul. Cet apôtre l'appelle son coopérateur, et le met au nombre de ceux dont les noms sont écrits dans le livre de vie.

S. Clément suivit S. Paul à Rome; il y entendit aussi prêcher S. Pierre, et fut instruit à son école, au rapport de S. Irénée et du pape Zozime. Tertullien dit que S. Pierre l'ordonna évêque. Quelques-uns entendent par-là qu'il fut fait évêque des nations, pour aller prêcher l'évangile dans différentes contrées; d'autres pensent, avec S. Epiphane, que saint Pierre le fit son vicaire à Rome, et qu'il lui conféra le caractère épiscopal, afin qu'il pût le remplacer, lorsque ses fréquentes missions l'obligeroient de s'absenter; d'autres enfin croient qu'il put être d'abord évêque de l'église des juifs qui étoient à Rome. S. Pierre et S. Paul ayant terminé leur vie par le martyre, S. Lin fut mis sur le siége de Rome, et gouverna l'Eglise pendant onze ans. S. Clet lui succéda. On plaça S. Clément sur la chaire apostolique en 89, ou plutôt en 91, il siégea, suivant le calendrier

de Libère, neuf ans onze mois et vingt jours.

Il y eut de son temps, parmi les fidèles de Corinthe, une division qu'il appelle lui-même *impie et détestable*, et qui ressembloit à celle que S. Paul avoit appaisée dans la même église. Il se forma un parti qui se révolta contre des prêtres saints et irréprochables, et on en vint jusqu'à les déposer. Clément leur écrivit une lettre, au nom de l'Eglise de Rome, et il paroît que ce fut en 96, peu de temps après la mort de Domitien. Eusèbe qualifie cette lettre d'ouvrage admirable. On en faisoit, dans les premiers temps du christianisme, une estime singulière; on la mettoit immédiatement après les livres canoniques de l'Ecriture Sainte, et on la lisoit dans les églises. S. Clément s'y sert des expressions les plus propres à lui concilier la bienveillance des Corinthiens. Il leur rappelle l'édification que donnoit leur conduite, lorsqu'ils étoient sans orgueil, qu'ils aimoient mieux obéir que gouverner, donner que recevoir; lorsque, contens de l'état où la Providence les avoit placés, ils écoutoient avec soin la parole de Dieu, et que, brûlant de zèle pour faire le bien, les dons du Saint-Esprit se répandoient sur eux avec plénitude.

La dernière partie de la lettre de saint Clément contient une exhortation pathétique à l'humilité, à la paix, à la charité. Nous avons un long fragment d'une seconde épître de S. Clément aux Corinthiens. Il paroît, par le témoignage de S. Denys de Corinthe, que les anciens Pères ne l'estimoient pas moins que la première, et qu'on la lisoit également dans plusieurs églises. Il écrivit aussi deux autres épîtres, qu'il adressa aux eunuques spirituels, ou aux vierges. C'est d'elles que parle S. Jérôme, quand il dit de certaines lettres de notre saint Pape : « Dans les épîtres que Clément, suc» cesseur de l'apôtre Pierre, écrivit aux » vierges, le discours presque entier » roule sur l'excellence de la virginité ». Ces lettres ne sont point indignes de celui dont elles portent le nom. On y trouve l'explication des conseils que donne le grand Apôtre sur le célibat et la virginité.

La persécution de Domitien donna lieu à S. Clément de faire éclater sa patience et sa sagesse. Les fidèles respirèrent sous Nerva; mais son règne ayant été très-court, la tempête recommença sous Trajan, qui, dès son avénement au trône impérial, défendit aux chrétiens de tenir des assemblées. Il alluma le feu

de la troisième persécution générale, l'an 100 de Jésus-Christ; ce qui fut d'autant plus affligeant pour l'Eglise, que ce prince se rendit recommandable par sa modération et son amour pour la justice. On ne peut guère douter que saint Clément n'ait été du nombre de ceux qui versèrent leur sang pour la foi. Ruffin, le pape Zozime et le concile de Bazas, tenu en 452, lui donnent expressément le titre de martyr. Il est mis aussi au nombre des martyrs dans l'ancien canon de la messe de l'Eglise romaine. Il y avoit à Rome, dans le huitième siècle, une célèbre Eglise de Saint-Clément, qui étoit un des titres ou paroisses de la ville. S. Clément est l'ancien titulaire de S. Marcel, et second patron de l'église paroissiale de S. Severin à Paris.

PRATIQUE. Saint Clément fait consister l'esprit du christianisme dans un parfait détachement des choses créées. « Nous devons, » dit-il, regarder les choses de ce monde » comme indignes de nous, et ne pas les dé» sirer..... Le siècle présent et le siècle à » venir sont ennemis; nous ne pouvons » les aimer tous les deux. Il faut donc op» ter, puisque nous ne pouvons nous atta» cher à l'un sans nuire à l'autre. Soyons » convaincus qu'il vaut beaucoup mieux » haïr les choses présentes, qui sont mépri» sables et de peu de durée, et rechercher

» les biens à venir, qui sont vrais, solides » et nullement sujets à la corruption. Ayons » du courage, sachant que nous sommes ap- » pelés à combattre, et qu'il s'agit de rem- » porter une couronne immortelle.

PRIÈRE. Préservez-nous, Seigneur, de la séduction du monde, des faux attraits et des erreurs de notre amour-propre; afin que nous soyons fidèles à votre grace, et que nous renoncions sincèrement à tout ce qui pourroit nous séparer de vous. Ainsi soit-il.

Le même jour vingt-trois Novembre.

SAINT AMPHILOQUE, *Evêque d'Icône en Lycaonie.*

SAINT Amphiloque, qui tient un rang distingué parmi les Pères du quatrième siècle, étoit intime ami de S. Basile et de S. Grégoire de Nazianze, quoiqu'il fût beaucoup plus jeune qu'eux. Il sortoit d'une famille noble de Cappadoce. Dans sa jeunesse, il étudia la rhétorique et le droit. Il plaida depuis avec un grand succès, et se fit singulièrement estimer par sa probité. Notre Saint étoit jeune encore, quand, par l'avis de S. Grégoire, il quitta le monde pour aller servir Dieu dans la retraite, vers l'an 373. Il choisit pour demeure un lieu solitaire de la

Cappadoce, nommé Ozizale. Ce pays étoit si aride, qu'il n'y venoit point de bled; S. Grégoire de Nazianze en fournissoit à son ami, qui, de son côté, lui envoyoit des fruits et des légumes du jardin qu'il cultivoit. Amphiloque avoit avec lui son père, qui étoit âgé et infirme, et il remplissoit à son égard les devoirs d'un fils tendre et respectueux. Sa liaison avec S. Basile étoit fort étroite, et il auroit suivi le saint docteur, lorsqu'il fut fait archevêque de Césarée, si deux obstacles ne l'en eussent empêché. Premièrement, il ne pouvoit s'éloigner d'un père auquel sa présence étoit nécessaire; secondement, il craignoit que l'archevêque ne l'engageât dans les fonctions du ministère ecclésiastique.

S'étant trouvé à Icône dans le temps que l'église de cette ville n'avoit point de pasteur, le clergé et le peuple l'élurent évêque d'une voix unanime. Saint Amphiloque, qui ne s'attendoit point à cet événement, voulut fuir; mais il ne lui fut pas possible d'exécuter son projet. Il fallut quelque temps pour le consoler, et pour lui rendre la tranquillité que la crainte de l'épiscopat lui avoit ôtée. Ayant été sacré en 374, il alla voir S. Basile à Césarée; il y prêcha devant

le peuple, qui témoigna la plus grande satisfaction de l'avoir entendu. Dans les affaires difficiles, il consultoit l'archevêque de Césarée, qui lui répondoit avec modestie. Quelque temps après, S. Basile ayant été malade, il recommanda à notre Saint le soin de son église, dans le cas où la mort l'enleveroit. L'année suivante, S. Amphiloque tint un concile à Icône, contre les macédoniens, qui nioient la divinité du Saint-Esprit. Il assista en 381, au concile de Constantinople assemblé contre ces hérétiques, et à un autre qui fut convoqué dans la même ville en 383. Une loi donnée par l'empereur Théodose en 381, le représente comme un des centres de la foi catholique en Orient.

S. Amphiloque étant à Constantinople, pria Théodose de porter une loi qui défendît aux ariens de tenir leurs assemblées et de blasphémer le Fils de Dieu; ce que l'empereur n'accorda point, sous prétexte qu'un tel parti seroit trop rigoureux. Etant allé quelque temps après au palais, il trouva Théodose avec son fils Arcade, proclamé Auguste depuis peu; il salua le père, et parut ne point faire attention au fils. Théodose témoigna sa surprise et son mécontentement:

« Eh quoi ! dit Amphiloque, vous ne » pouvez souffrir une injure faite à votre » fils, et vous souffrez ceux qui désho- » norent le Fils de Dieu » ! L'empereur, frappé de cette réponse, porta une loi qui proscrivoit les assemblées des ariens, des eunomiens, des macédoniens, des manichéens; le prince étendit depuis cette défense aux apollinaristes. Théodoret nous apprend aussi, que S. Amphiloque montra beaucoup de zèle contre l'hérésie des messaliens. La secte de ces fanatiques, qui causèrent de grands troubles dans l'église, avoit pris naissance dans la Mésopotamie. Ils faisoient consister toute l'essence de la religion dans la prière seule; ils rejetoient les autres pratiques de piété, et même l'usage des sacremens, &c. S. Amphiloque les fit condamner dans le concile de Side en Pamphilie, auquel il présida, et il composa, pour les réfuter, plusieurs savans ouvrages.

S. Grégoire de Nazianze appelle saint Amphiloque un pontife irréprochable, un ange, un héros de la vérité. Nous savons, par le témoignage du même Père, que le saint Evêque d'Icône procura la guérison à des malades par ses prières, par l'invocation de la Sainte Trinité et par l'oblation du sacrifice. Il

n'est plus fait mention de lui après l'année 394. Il paroît qu'il mourut vers ce temps-là, dans un âge fort avancé. Les Grecs et les Latins l'honorent le 23 novembre.

PRATIQUE. Toute notre force est en celui qui désire notre salut, et qui le procurera, si nous n'empêchons point les effets de son amour. Il peut seul nous faire triompher des obstacles par sa grace, qui n'est point refusée à une prière humble et à une vraie douleur du péché. Ne point employer ces moyens que nous offre la miséricorde du Seigneur, c'est s'exposer à une perte infaillible.

PRIÈRE. Faites, Seigneur, qu'en nous rappelant la chute des autres, nous tournions les yeux sur nous-mêmes, et que nous adorions votre infinie bonté, qui daigne encore nous supporter, et qui est toujours prête à nous recevoir. Aidez-nous, ô mon Dieu! à sortir de notre engourdissement, et à pratiquer la vertu avec plus de zèle. Ainsi soit-il.

Vingt-quatrième jour de Novembre.

SAINT JEAN DE LA CROIX, *premier Carme Déchaussé.*

SAINT Jean de la Croix, le plus jeune des enfans de Gonzales d'Yepez, est né en 1542 à Fontibère, près d'Avila, dans la Vieille-Castille, en Espagne. Sa mère, devenue veuve, resta sans secours, chargée de trois jeunes enfans en bas-âge. Elle se retira avec eux à Medina, où Jean fut envoyé au collége, pour y apprendre les premiers élémens de la grammaire. Sa piété, dont sa mère lui avoit inspiré le goût, et sur-tout sa dévotion à la Sainte Vierge, ayant été remarquées par l'administrateur de l'hôpital de cette ville, il le prit chez lui, et l'employa au service des malades. Jean s'acquitta de son office avec un zèle et une charité au-dessus de son âge. Il pratiquoit dès-lors les austérités les plus rigoureuses, et ménageoit son temps, de manière que le service des malades, aux heures prescrites, n'empêchoit pas qu'il s'appliquât à ses études, en continuant d'aller au collége des Jésuites.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt-unième année, il prit l'habit chez les Carmes, à Medina. Son dévouement pour honorer la Sainte Vierge, le détermina pour cet ordre religieux, qui lui est consacré. Il fut, pendant son noviciat, l'exemple de tous ses confrères; et ses vœux étant faits, on l'envoya à Salamanque, pour faire son cours de théologie. Il continua d'y pratiquer des austérités extraordinaires. L'humilité la plus profonde, et son union avec Dieu par la pratique de l'oraison, en firent dès-lors un homme mort au monde et à lui-même. Son cours de théologie, qu'il avoit fait avec succès, étant achevé, il fut ordonné prêtre. Il avoit alors vingt-cinq ans. Il se prépara à la célébration de sa première messe, par de nouvelles mortifications, par de ferventes prières, par de longues méditations et les actes intérieurs des vertus.

Sainte Thérèse, qui travailloit alors à la réforme du Carmel, eut occasion de faire un voyage à Medina del Campo. Ce qu'elle avoit entendu dire de notre saint Religieux, lui inspira le désir de le voir et de s'entretenir avec lui. Elle lui dit que Dieu l'appeloit à se sanctifier dans l'ordre de Notre-Dame du Carmel; qu'elle étoit autorisée par le général de

l'ordre à établir deux maisons réformées pour les hommes, et qu'il devoit être le premier instrument que le ciel employeroit à cet important ouvrage. Peu de temps après, la Sainte fonda, en effet, son premier monastère d'hommes dans une maison pauvre du village de Durvelle. S. Jean de la Croix s'y retira, et, deux mois après, quelques autres religieux carmes vinrent l'y joindre. Ils renouvelèrent tous leur profession le premier dimanche de l'Avent en 1568. Telle fut l'origine des Carmes Déchaussés, dont l'institut fut approuvé par Pie V, après bien des contradictions, et confirmé en 1580 par Grégoire XIII. Les austérités de ces premiers carmes réformés étoient portées si loin, que sainte Thérèse, si mortifiée elle-même, crut nécessaire de leur prescrire une mitigation.

L'odeur de leur sainteté se répandit bientôt en Espagne, et trois autres monastères furent successivement fondés en très-peu d'années. L'exemple et les exhortations de S. Jean de la Croix animoient tous ses religieux à tendre à la plus haute perfection; et Dieu, pour le rendre encore plus conforme à Jésus-Christ crucifié, l'éprouva par les plus rigoureuses peines, tant intérieures qu'extérieures. Il éprouva souvent des séche-

resses, des désolations, des inquiétudes sur lui-même. Les tentations du démon furent long-temps violentes. Les hommes le calomnièrent plusieurs fois; ses anciens confrères, irrités contre lui, le firent arrêter comme apostat de l'ordre, et le renfermèrent pendant plus de neuf mois dans une sorte de cachot, où la plus mince nourriture, et toutes les incommodités d'une situation si triste, lui firent éprouver les plus longues souffrances.

Toute la vie de notre Saint offre une vicissitude continuelle de croix et de privations, auxquelles succédoient cependant des graces extraordinaires, des consolations même sensibles, et toujours un surcroît de résignation et d'amour pour la divine volonté, en s'unissant au Dieu Sauveur obéissant jusqu'à la mort de la croix. Sainte Thérèse se servit utilement de S. Jean de la Croix pour le succès de la réforme qu'elle établissoit parmi les religieuses carmélites. L'esprit de Dieu, qui le conduisoit, le rendoit capable de suffire à toutes les bonnes œuvres pour lesquelles on lui demandoit du secours, en même temps qu'il fondoit ou gouvernoit les nouveaux monastères des Carmes réformés. Il fut élu en 1585, vicaire provincial d'Andalousie

et premier définiteur. Quelques années après, obligé d'assister au chapitre de l'ordre tenu à Madrid, S. Jean de la Croix ayant dit son avis sur les abus introduits dans les monastères, et parlé de la nécessité de la réforme, il fut censuré par le chapitre, dépouillé de ses emplois, et obligé de se retirer dans un de ses pauvres monastères, fort solitaire, où il tomba malade. Voyant qu'il ne pouvoit se procurer aucun secours dans cette espèce de désert, son supérieur l'engagea à aller au couvent d'Ubéda. Le Saint obéit; mais la fatigue du voyage augmenta considérablement l'inflammation qu'il avoit à une jambe, et elle fut bientôt couverte d'ulcères, qui exigèrent des opérations douloureuses, qu'il supporta sans pousser un soupir.

Au fort de ses peines, il baisoit son crucifix, et le pressoit sur son cœur. Le prieur de la maison où il étoit mourant, rempli de préjugés et d'aversion pour notre Saint, en agissoit à son égard de la manière la plus indigne; il défendit même aux autres religieux d'aller le voir. Sur ces entrefaites, le provincial étant arrivé, fut indigné de la conduite du prieur; il fit tirer Jean de la Croix de la cellule incommode où il étoit mourant, et rendit à ses vertus un témoi-

gnage qui toucha le prieur, et lui fit demander pardon à genoux au Saint, du traitement qu'il lui avoit fait éprouver. Les douleurs de S. Jean augmentant, il récita tout haut le pseaume *Miserere* avec ses frères, il se fit lire ensuite une partie du livre du cantique des cantiques. A la fin, il s'écria : *Gloire à Dieu!* puis, pressant le crucifix sur son cœur, il dit : *Seigneur, je remets mon ame entre vos mains*, et expira le 14 décembre 1591, à l'âge de quarante-neuf ans. Il fut canonisé par Benoît XIII, en 1726.

PRATIQUE. S. Jean de la Croix fut un des plus excellens maîtres de la vie spirituelle. Nous prenons ici dans ses écrits une de ses maximes, qu'il aimoit à répéter : « Nous voyons, disoit-il, par l'exemple de » Jésus-Christ et des Martyrs, que souffrir » pour Dieu, est le caractère distinctif de » l'amour divin. Les persécutions sont des » moyens pour parvenir à la connoissance » du mystère de la croix, et la condition » nécessaire pour comprendre la sagesse de » Dieu et son amour.

PRIÈRE. Je me jette aux pieds de votre croix, Seigneur, et vous supplie d'étendre jusqu'à moi les lumières divines dont elle est la source, pour que je comprenne tout le prix de mon salut, et le bonheur de vous aimer et de souffrir en vous aimant. Ainsi soit-il.

Vingt-cinquième jour de Novembre.

SAINTE CATHERINE, *Vierge et Martyre.*

Sainte Catherine, appelée par les Grecs Ækatherine, glorifia Jésus-Christ en confessant généreusement la foi à Alexandrie, sous Maximin II. On ne peut guère compter sur ses actes, parce qu'ils ont été considérablement interpolés ou corrompus. On lit dans le ménologe de l'empereur Basile, qui les a suivis, que sainte Catherine étoit née du sang royal; qu'elle avoit de rares connoissances; qu'elle confondit une assemblée de philosophes païens, avec lesquels Maximin l'obligea de disputer; que ces philosophes se convertirent, et que, persistant dans la profession du christianisme, ils furent brûlés tous ensemble. Les actes de la Sainte ajoutent qu'elle fut attachée sur une machine composée de plusieurs roues, garnies de pointes très-aiguës; mais que quand on voulut faire agir les roues, les cordes se brisèrent miraculeusement, en sorte que la Sainte fut délivrée, et qu'on la condamna ensuite à perdre la tête.

Le savant Joseph Assémani dit que ce qu'Eusèbe rapporte d'une Vierge, que toutefois il ne nomme pas, convient à sainte Catherine. « Il y avoit à Alexan-» drie, dit cet historien, une femme » chrétienne, distinguée par ses richesses » et son illustre naissance. Elle eut le cou-» rage de résister à la brutalité du tyran » Maximin, qui se faisoit un jeu de désho-» norer les autres femmes de la ville. Elle » joignoit aux avantages dont elle jouis-» soit dans le monde, un savoir peu » commun; mais la vertu et la chasteté » lui parurent préférables à tout. Quoi-» que le tyran n'eût pu réussir à la sé-» duire, il ne voulut point la condamner » à mort; il se contenta de la dépouiller » de ses biens, et de l'envoyer en exil ». Maximin fut défait par Licinius en 313, et s'enfuit à Tarse, où il périt malheureusement.

Les chrétiens qui gémissoient en Egypte sous le joug cruel des Sarrasins, découvrirent le corps de sainte Catherine, vers le huitième siècle; il fut porté dans le monastère que sainte Hélène avoit fait bâtir sur le mont Sinaï en Arabie, et que l'empereur Justinien avoit considérablement augmenté et embelli. Falconius, archevêque de San-Severino, parle ainsi de cette translation : « Il est dit

» que le corps de la Sainte fut porté par » des anges sur le mont Sinaï. Ceci veut » dire que les moines de Sinaï le por- » tèrent dans leur monastère, pour l'en- » richir de ce pieux trésor.... On sait » qu'on a souvent désigné l'habit monas- » tique par un habit angélique, et qu'an- » ciennement les moines étoient appelés » *anges*, à cause de la sainteté de leurs » fonctions toutes célestes ». Depuis ce temps-là, il est plus fréquemment parlé de la fête et des reliques de sainte Catherine. S. Paul de Latre, anachorète, célébroit la fête de cette Sainte avec une dévotion et une solennité extraordinaires.

Dans le onzième siècle, Siméon, moine de Sinaï, vint à Rouen, pour recevoir l'aumône annuelle de Richard, duc de Normandie. Il apporta avec lui une portion des reliques de sainte Catherine, qu'il laissa dans cette ville. On garde encore dans l'église du monastère du mont Sinaï, la plus grande partie de la dépouille mortelle de la sainte Martyre.

PRATIQUE. Sainte Catherine fut savante; mais sa science, en augmentant ses connoissances, ne servit qu'à l'attacher davantage aux règles de la vertu et à la fidélité pour la foi. Que les personnes de son sexe apprennent d'elle à s'appliquer sur-tout à la science

de la religion, afin d'en connoître la divinité et les loix, en défendre les intérêts, et lui rendre le témoignage d'une conduite conforme à la sainteté du christianisme.

PRIÈRE. C'est tout savoir, ô mon Dieu ! que de vous connoître et de se connoître soi-même. Donnez-nous pour cela vos lumières divines, et avec elles la grace de nous rapporter entièrement à vous, afin que toutes les facultés de notre ame servent à vous louer et à vous bénir à jamais. Ainsi soit-il.

Vingt-sixième jour de Novembre.

SAINT PIERRE, *Evéque d'Alexandrie, Martyr.*

EUSÈBE appelle S. Pierre d'Alexandrie l'excellent docteur de la religion chrétienne, le principal et le divin ornement des évêques. Il nous apprend qu'il se rendit admirable par sa vertu, par l'étendue de son savoir et par une profonde connoissance des divines écritures. Ce saint évêque fut placé sur le siége d'Alexandrie, après la mort de Théonas ; il gouverna son église avec une éminente sainteté, et montra autant de courage que de prudence pendant la violente persécution de Dioclétien et de ses successeurs. Plus le danger étoit

grand, plus il faisoit paroître de zèle et de ferveur pour les rigueurs de la pénitence. Ainsi, quoique la persécution effrayât plusieurs évêques et plusieurs ministres de l'Eglise, elle ne diminua rien de l'attachement de notre Saint à veiller sur son troupeau ; elle ne fit que rendre sa charité plus active et plus généreuse. Il consoloit et fortifioit les confesseurs par ses paroles, et plus encore par ses exemples. Il fut le père de plusieurs martyrs qui scellèrent leur foi par l'effusion de leur sang.

Malgré le zèle et les soins du saint Evêque d'Alexandrie, il se trouva des chrétiens dans lesquels l'amour du monde prévalut, et qui, pour échapper aux tourmens et à la mort, trahirent lâchement leur religion ; mais de tous les apostats, aucun ne scandalisa plus l'Eglise que Mélèce de Lycopolis, dans la Thébaïde. Quoiqu'il fût déjà coupable de divers crimes, on ne pensa pour lors qu'à son apostasie. S. Pierre assembla un concile, où Mélèce fut convaincu d'avoir apostasié et d'avoir commis d'autres crimes ; et il fut déposé. Le coupable, loin de se soumettre, se mit à la tête d'un parti de mécontens, et, pour justifier sa révolte, il affecta un grand zèle pour la discipline. Il publia diverses ca-

lomnies contre l'Evêque d'Alexandrie et contre son concile; il en vint jusqu'à dire qu'il avoit quitté la communion de Pierre, parce qu'il étoit trop indulgent envers ceux qui étoient tombés dans l'apostasie. Toutes ces manœuvres donnèrent naissance à un schisme qui prit le nom de son auteur, et qui dura cent cinquante ans. Mélèce tâcha, par ses artifices, de surprendre notre Saint; et s'il ne réussit pas, il mit au moins le trouble dans toute l'Eglise d'Egypte. Il méconnut l'autorité de son métropolitain, ordonna des évêques, et en plaça un dans le diocèse d'Alexandrie. Il ne fut point inquiété pendant un certain temps par rapport à ces usurpations, parce que S. Pierre avoit été obligé de se cacher pour se soustraire à la fureur de la persécution.

Arius, alors membre du clergé d'Alexandrie, donna des preuves de son orgueil et de son caractère turbulent, en épousant le parti de Mélèce; mais il le quitta quelque temps après, et S. Pierre l'ordonna diacre. Il se déclara de nouveau en faveur des méléciens, et blâma hautement la conduite de S. Pierre, qui avoit excommunié ces schismatiques. Le saint Evêque connoissoit trop la nature du cœur humain et la trempe du

caractère d'Arius, pour compter que ce diacre se convertiroit sincèrement, tant qu'il seroit dominé par l'orgueil. Il le retrancha donc de la communion de l'Eglise, et ne voulut jamais révoquer sa sentence. Nous apprenons de S. Epiphane, que S. Pierre fut emprisonné pour la foi, sous le règne de Dioclétien, ou plutôt de Galère-Maximien; mais il recouvra sa liberté quelque temps après.

Maximin Daïa, césar en Orient, renouvela en 31 : la persécution, qui fut cependant beaucoup diminuée, d'après une lettre que Galère écrivit la même année en faveur des chrétiens. Cela n'empêcha pas que Maximin, étant venu à Alexandrie, ne fît arrêter le saint Evêque de cette ville, et ne le condamnât à mort, sans observer aucune formalité. Les prêtres Fauste, Dion et Ammonius, furent décapités avec leur pasteur. Ce Fauste est, d'après Eusèbe, le même que celui qui étoit diacre de S. Denys, et qui fut le compagnon de son exil.

PRATIQUE. Les infidèles, les hérétiques et les libertins se sont, de tout temps, déclarés contre l'Eglise; mais Dieu, qui veille à sa conservation, a envoyé, dès les premiers siècles, des hommes qui se sont opposés à l'intrigue des méchans, et qui se sont dévoués à la mort pour nous conser-

ver le précieux dépôt de la foi, dont les fruits salutaires nourrissent tous les hommes qui lui sont fidèles.

PRIÈRE. Oui, divin Sauveur, nous espérons que vous achèverez en nous l'ouvrage de votre infinie miséricorde; cette espérance repose nuit et jour dans notre sein. Donnez-nous la force de fermer l'oreille à tous les discours de ces faux docteurs du mensonge, et faites que les maximes de votre évangile soient notre règle. Ainsi soit-il.

Le même jour vingt-six Novembre.

SAINT BASLE, *Hermite en Champagne.*

SAINT Basole, vulgairement appelé S. Basle, sortoit d'une famille riche et noble, établie dans le Limousin. Le désir de vivre uniquement pour Dieu, lui fit abandonner sa patrie. Il vint à Reims pour visiter le tombeau de saint Remi, auquel il avoit beaucoup de dévotion, et fut reçu avec des témoignages d'amitié par Gilles, évêque de cette ville, qui connoissoit ses parens, et avoit logé autrefois chez eux. Ce prélat, touché des dispositions où il voyoit le Serviteur de Dieu, lui promit de l'aider à suivre l'attrait de la grace, et lui donna la liberté de choisir une retraite dans son diocèse.

Le Saint se détermina d'abord à en-

trer dans le monastère de Verzy, bati depuis peu de temps, et où il n'y avoit encore que douze religieux. Il s'y distingua par sa ferveur, son amour pour la mortification et la pauvreté. Quelque temps après, le désir de la plus haute perfection le conduisit dans un désert; il se construisit, sur une montagne voisine, une chapelle avec une cellule, dans laquelle il passa quarante ans. Il y soutint de longs et de violens assauts de la part du démon; mais il en triompha par la prière, par le jeûne, et mourut en saint le 26 novembre, vers l'an 620. On l'enterra dans la chapelle de son petit hermitage. Divers miracles opérés par son intercession, rendirent bientôt son nom célèbre, sur-tout depuis que le monastère de Verzy fut tranféré à l'hermitage du Saint, au milieu du septième siècle.

PRATIQUE. La lecture de la vie des Saints est une preuve sans réplique, que dans tous les états, il faut, pour assurer son salut, pratiquer avec les vertus intérieures, la pénitence extérieure des sens, parce que, sans la mortification de la chair, plus ou moins rigoureuse à raison des différens états, mais habituelle pour tous, les passions restent comme indomptables, et l'amour-propre nous domine.

PRIÈRE. Délivrez-nous, Seigneur, de l'escla-

vage de la chair et du sang, et donnez à nos ames la force de votre grace, pour crucifier en nous l'homme terrestre, et ne vivre sur la terre qu'en soupirant après le ciel. Ainsi soit-il.

Vingt-septième jour de Novembre.

SAINT MAXIME, *Evéque de Riez.*

SAINT Maxime naquit en Provence, à Décomer, appelé aujourd'hui Château-Redon, près de Digne. Ses parens, recommandables par leur piété, l'élevèrent dans la pratique de la vertu et dans l'horreur du vice. Il apprit, dès son enfance, à mortifier ses passions, et se rendit le maître de tous ses penchans. Sa vertu se perfectionnoit à mesure qu'il avançoit en âge. Un extérieur intéressant, une douceur inaltérable de caractère, une ame généreuse, une extrême affabilité, le firent estimer de tous ceux qui le connoissoient ; mais il veilloit en même temps sur lui-même, pour se prémunir contre les dangers qu'entraîne le commerce du monde. Il menoit une vie retirée dans la maison de son père ; il consacroit la plus grande partie de son temps à la prière, à des lectures et à des études sérieuses. Le désir des choses célestes

fit sur son esprit et sur son cœur une impression si vive, qu'il foula aux pieds les avantages de la naissance, et prit la résolution de vivre dans une continence perpétuelle. Il passa de la sorte quelques années dans le monde, sans se laisser conduire par ses maximes.

Après avoir distribué ses biens aux pauvres, il se retira dans le monastère de Lérins, gouverné par S. Honorat. Ce saint abbé ayant été élu archevêque d'Arles en 426, Maxime fut chargé de la conduite du monastère, qui acquit un nouveau lustre sous son second abbé; et les religieux s'appercevoient à peine de la sévérité de la règle, tant ils obéissoient avec zèle et avec joie. Le don des miracles dont Maxime fut favorisé, et la réputation que sa sainteté lui avoit faite, attirèrent à Lérins une foule prodigieuse de peuple. Maxime ayant su qu'on vouloit le faire évêque, se retira dans une forêt de l'île, et ne reparut à Lérins que lorsqu'il crut n'avoir plus rien à craindre. Dieu, qui le destinoit au gouvernement de son Eglise, permit qu'il fût élu pour remplir le siége de Riez en Provence. Il y avoit alors environ sept ans qu'il étoit abbé de Lérins. A peine eut-il été informé de son élection, qu'il prit la fuite; mais on trouva

le moyen de le découvrir, et on le força d'accepter l'épiscopat. Les habitans de Riez, d'où sa famille étoit originaire, le reçurent comme un ange envoyé du ciel, à cause de son éminente sainteté.

Maxime continua de porter le cilice et d'observer la règle monastique, autant que les fonctions épiscopales pouvoient le lui permettre. Il conserva le même amour pour la pauvreté, le même esprit de pénitence et de prière, la même indifférence pour le monde, la même humilité; mais sa patience et sa charité eurent plus d'exercice que dans le cloître, parce qu'il étoit chargé d'un peuple nombreux qu'il falloit conduire au ciel. Il nous reste encore quelques-uns de ses sermons. Trois ou quatre qui ont été publiés sous le nom d'Eusèbe d'Emèse, lui appartiennent. Le premier qui se trouve parmi ceux de Fauste de Riez, passe également pour être de lui. Saint Maxime assista au concile de Riez en 439, au premier d'Orange en 441, et à celui d'Arles en 454. Il mourut le 27 novembre, quelque temps avant l'année 462. Son corps est dans la cathédrale de Riez, dédiée sous l'invocation de la Sainte Vierge et de S. Maxime. On a quelquefois confondu S. Maxime de Riez avec S. Maxime de Vime en Artois, qu'on

appelle S. Mans à Abbeville, et S. Masse à Boulogne-sur-Mer, où il est honoré.

PRATIQUE. Apprendre l'art de bien vivre, et se revêtir de Jésus-Christ, voilà quelle fut l'étude des Saints. Ils en firent leur occupation dans la retraite et dans le monde. C'est en effet la fin de l'homme, et l'unique voie qui puisse le conduire au bonheur dans cette vie et dans l'autre. Il n'y a, suivant le langage de l'Ecriture Sainte, d'autre science que celle-là; toute autre science est appelée vanité, folie. Les connoissances humaines ne sont rien en comparaison de la science du salut.

PRIÈRE. Apprenez-nous à connoître, Seigneur, ce qui est le plus utile pour notre sanctification, en nous rendant dociles aux instructions de votre Eglise, en faisant des lectures pieuses, en méditant votre sainte loi, et en ouvrant nos cœurs à la doctrine céleste, afin de nous perfectionner par des actes de vertus dans les temps d'épreuves. Ainsi soit-il.

Vingt-huitième jour de Novembre.

SAINT ÉTIENNE LE JEUNE, *Martyr.*

SAINT Etienne, surnommé le Jeune, ou du Mont-Saint-Auxence, est un des plus célèbres Martyrs de la foi, durant la persécution des iconoclastes, ou briseurs

des saintes images. Il naquit à Constantinople en 714. Ses parens étoient riches et très-vertueux; ils inspirèrent à leur fils, dès l'enfance, les grands sentimens de la piété, et confièrent son éducation à des maîtres sages et habiles, qui donnèrent à leur élève une connoissance parfaite de la foi catholique. Ce fut à cette époque, que l'empereur Léon l'Isaurien ajouta à tous ses autres crimes celui du pillage des églises, et se déclara avec fureur contre le culte des saintes images; et pour faire plutôt triompher son hérésie sur ce point, il commença une persécution cruelle contre les catholiques. Les parens de S. Etienne, afin d'éviter le danger, sortirent de Constantinople; et voulant mettre en sûreté la foi de leur fils, âgé de quinze ans, ils le placèrent dans le monastère du Mont-Saint-Auxence, peu éloigné de Calcédoine.

L'abbé lui donna l'habit, et, l'année suivante, l'admit à faire la profession monastique. Etienne, depuis son entrée en religion, fut d'une ferveur toujours plus exemplaire dans l'accomplissement de tous ses devoirs. Son père étant mort, il fut obligé de faire un voyage à Constantinople. Il vendit ses biens, dont il distribua le prix aux pauvres. Il avoit deux sœurs; une étoit religieuse à Cons-

tantinople; il emmena l'autre en Bythinie, avec sa mère, et les mit toutes deux dans un monastère de religieuses. Etant ensuite rentré dans sa solitude, il s'y appliqua plus que jamais à la méditation des divines écritures, et étudia les commentaires de S. Chrysostôme sur les saints livres.

L'abbé du monastère de Saint-Auxence étant mort, Etienne fut nommé pour lui succéder, quoiqu'il n'eût encore que trente ans. Il se choisit alors une cellule fort étroite sur le sommet de la montagne; et toujours occupé de la prière, ou du travail, il étoit le guide et le modèle de tous les autres solitaires. Une peau de brebis lui servoit de vêtement; il portoit continuellement une ceinture de fer, et exerçoit sur son corps d'autres austérités presque habituelles. Le nombre de ses disciples devint bientôt très-considérable; mais S. Etienne désirant de mener une vie encore plus solitaire et plus pénitente, obtint que Marin lui succédât dans le gouvernement de la communauté, et se retira, âgé de quarante-deux ans, dans une cellule écartée, et si étroite, qu'elle n'étoit qu'une espèce de tombeau. L'empereur Léon l'Isaurien étant mort vers ce temps, son fils Constantin Copronyme, qui lui

succéda, se déclara aussi l'ennemi du culte des saintes images. Il fit tenir à Constantinople un prétendu concile, tout composé de prélats iconoclastes, qui condamnèrent l'usage des saintes images; et la persécution s'alluma dans tout l'Empire, pour forcer les catholiques à souscrire à ce décret impie. Les moines, par l'ordre exprès de l'empereur, furent traités avec plus de rigueur que les simples catholiques.

Le prince impie étoit sur-tout jaloux d'obtenir la souscription d'Etienne, si célèbre par ses vertus, et dont l'exemple devoit avoir tant d'influence sur les autres. Le patrice Calliste fut chargé d'employer tous les moyens pour le gagner à l'hérésie; mais ses efforts furent toujours inutiles. Constantin, outré de la fermeté du Saint, renvoya Calliste au monastère, avec ordre d'arrêter Etienne. Les soldats qui devoient l'arracher de sa cellule, le trouvèrent si affoibli par le jeûne, que ne pouvant ni marcher, ni se soutenir sur ses jambes, ils furent obligés de le porter au pied de la montagne, où ils le gardèrent quelques jours; il fut ensuite mis en prison. Alors on suborna des témoins pour l'accuser d'un mauvais commerce avec une femme pieuse, qui, ayant été interrogée, pro-

testa qu'elle étoit innocente, et qu'elle reconnoissoit Etienne pour un saint. On la condamna à une cruelle flagellation, après laquelle elle fut enfermée dans un monastère de Constantinople, où elle mourut quelque temps après des suites de ses souffrances.

L'empereur, toujours décidé à faire mourir Etienne, voulut le faire juger comme coupable d'avoir désobéi à ses ordres, et pour avoir donné l'habit monastique à un novice, après la défense faite à tous les monastères d'en recevoir. Ce novice étoit un jeune courtisan que Constantin avoit engagé lui-même à tromper Etienne, en lui persuadant la sincérité d'une vocation extraordinaire; mais à peine eut-il été admis, qu'il s'enfuit avec l'habit de moine, et vint à la cour. L'empereur le fit paroître ainsi vêtu dans l'amphithéâtre, où il excita, par mille invectives contre les moines, la fureur du peuple, qui déchira et foula aux pieds l'habit du prétendu novice. Des soldats allèrent au Mont-Saint-Auxence, en chassèrent les moines, brûlèrent le monastère et rasèrent l'église. S. Etienne fut alors enlevé de sa prison, et conduit, à travers mille outrages, sur les bords de la mer. On l'embarqua dans le port de Calcédoine, d'où il fut con-

duit dans un monastère de la petite ville de Chrysopolis, près de Constantinople.

Le patrice Calliste et plusieurs évêques iconoclastes, y vinrent pour l'interroger juridiquement. Le Saint leur demanda d'abord comment ils osoient qualifier leur conciliabule de concile général, tandis que tout s'y étoit fait sans la participation de l'évêque des Romains et des patriarches de l'Orient. Il démontra ensuite la légitimité du culte que l'Eglise rend aux saintes images, et confondit les ennemis de la vérité, au point que Calliste, de retour à Constantinople, dit à l'empereur : « Nous sommes vain-» cus, seigneur ; on ne peut résister au » savoir ni aux raisonnemens de cet » homme : d'ailleurs, il méprise la mort ». Constantin, toujours plus furieux, bannit le Saint, et désigna tout de suite, pour le lieu de son exil, l'île de Proconèse, dans la Propontide. Etienne y fut joint par plusieurs de ses moines ; et les miracles qu'il opéra, multiplièrent les défenseurs de la foi catholique. L'empereur en fut informé, et après deux ans d'exil, le Saint, chargé de fers, fut renfermé dans une prison de Constantinople. Après avoir été présenté à l'audience de l'empereur, où il parut tenant une pièce d'argent à la main, et deman-

dant à l'assemblée quel traitement mériteroit celui qui fouleroit aux pieds l'image de l'empereur qui y étoit empreinte, on répondit qu'il mériteroit d'être puni rigoureusement. « Eh quoi ! » dit le Saint, c'est un crime énorme » d'outrager l'image d'un empereur mor- » tel, et l'on pourra jeter innocemment » au feu celle du Roi du ciel » ! Il n'y eut rien de décidé ce jour-là sur le sort d'Etienne.

Quelques jours étoient à peine écoulés, qu'il fut condamné à être décapité. On ne suspendit l'exécution de cette sentence, que pour faire souffrir plus longtemps le saint Martyr, qui, par l'ordre de Constantin, fut reconduit en prison, pour y être battu de verges jusqu'à ce qu'il mourût. Ses bourreaux, après s'être lassés à le frapper, n'eurent pas le courage de le tourmenter assez long-temps pour qu'il expirât sous leurs yeux; et Constantin apprenant qu'il vivoit encore, s'écria : « Personne ne me délivrera donc » de ce moine »? Aussi-tôt des scélérats coururent à la prison, se saisirent du Saint, lui attachèrent les pieds à des cordes, et le traînèrent dans les rues de la ville, où il fut frappé à coups de pierres et de bâtons. Un de ces furieux lui déchargea sur la tête un coup si violent,

qu'il lui fit sauter la cervelle. Ainsi mourut, en 764, le glorieux Martyr que l'Eglise honore en ce jour.

PRATIQUE. Les Martyrs, livrés à la rage des tyrans et aux horreurs d'une mort cruelle, paroissent au monde charnel et impie les plus malheureux des hommes; mais aux yeux de la foi, leur sort glorieux est bien digne d'envie. Quoi de plus grand, en effet, et de plus juste, que de préférer Dieu à tout, à sa vie même, plutôt que de violer sa foi, d'aimer ses ennemis, de prier pour eux comme pour des frères! Examinons-nous ici de bonne-foi, et voyons de quel esprit nous sommes animés. Dieu règne-t-il sur nos cœurs? aimons-nous pour lui notre prochain? supportons-nous avec résignation les peines et les tribulations de la vie? *Le royaume des cieux*, a dit Jésus-Christ, *souffre violence, et les vainqueurs seront seuls couronnés.*

PRIÈRE. Renouvelez en nous, Seigneur, le courage de vos saints Martyrs, afin qu'héritiers de leur foi, nous marchions sur leurs traces, en combattant et souffrant pour vous jusqu'à la fin de notre vie, pour mériter de vous posséder à jamais dans la gloire. Ainsi soit-il.

Vingt-neuvième jour de Novembre.

SAINT SATURNIN, *Evêque de Toulouse, Martyr.*

SAINT Saturnin, vulgairement appelé S. Sernin, fut envoyé de Rome par le pape S. Fabien, pour prêcher la foi dans les Gaules, vers l'an 245. Dieu donna de si grands succès à son zèle, que l'an 250, sous le consulat de Dèce et de Gratus, le saint Evêque fixa son siége épiscopal à Toulouse, capitale des Tectosages. Nous ne savons que peu de choses sur les travaux apostoliques de notre Saint. L'auteur des actes de son martyre, qui écrivoit cinquante ans après sa mort, nous apprend que S. Saturnin assembloit son troupeau dans une église, et que le Capitole, qui étoit le principal temple des idoles, étoit sur le chemin qui conduisoit de sa demeure à son église.

C'étoit dans ce temple que se rendoient les oracles : mais la présence du Saint, qui passoit par-là, rendit les démons muets. Les prêtres idolâtres, persuadés que le silence de leurs dieux n'avoit

point d'autre cause, épièrent le moment où Saturnin passoit, se saisirent de lui, et l'ayant conduit dans le temple, ils lui déclarèrent qu'il falloit ou qu'il sacrifiât pour réparer son impiété prétendue, ou qu'il l'expiât dans son sang. « Que me proposez-vous, répondit le » Saint? J'adore un seul Dieu, et je suis » prêt à lui offrir un sacrifice de louange. » Vos dieux ne sont que des démons; ils » sont bien plus jaloux du sacrifice de » vos ames, que de celui de vos victimes. » Pourrois-je les craindre, eux que je sais » trembler devant un chrétien »? Cette réponse excita la fureur des idolâtres; ils firent souffrir au Saint toutes les indignités qu'un zèle aveugle peut inspirer. Enfin ils l'attachèrent par les pieds à un taureau qu'on avoit amené pour le sacrifice. L'animal excité, traîna le saint Martyr avec tant de violence, qu'on vit bientôt la cervelle sauter de sa tête, et ses entrailles sortir de son corps.

Il expira dans cet affreux tourment. Le taureau continuant de le traîner, ses membres se détachèrent, et les rues furent teintes de son sang. Deux femmes chrétiennes ramassèrent ce qu'elles purent du corps de S. Saturnin, dans une bierre, qu'elles cachèrent dans une fosse profonde, pour le dérober aux insultes

des païens. Ces précieuses reliques furent retrouvées sous le règne du grand Constantin, et le culte de S. Saturnin s'étendit bientôt en France.

PRATIQUE. L'esprit dont furent animés les premiers apôtres des différentes nations, doit être celui de tout vrai disciple de Jésus-Christ. Ces hommes apostoliques étoient humbles, charitables, zélés pour la gloire de Dieu et le salut des ames. Par le secours de la grace, ils firent aimer et pratiquer la religion de Jésus-Christ qu'ils prêchoient par leurs exemples, encore plus efficacement que par leurs discours. Imitons-les chacun dans notre état, en nous sanctifiant nous-mêmes; nous contribuerons aussi au salut des autres, et notre vie sera conforme à l'évangile.

PRIÈRE. Eclairez, Seigneur, tant de mauvais chrétiens, dont les mœurs et toute la conduite sont en opposition avec vos saintes loix; augmentez la ferveur des justes, touchez de componction le cœur des pécheurs, et bénissez partout le zèle des ministres de votre sainte église. Ainsi soit-il.

Trentième jour de Novembre.

SAINT ANDRÉ, *Apôtre.*

SAINT André étoit de Bethsaïde, petite ville de Galilée. Son père, pêcheur de profession, se nommoit Jonas, ou Jean; il étoit frère de Simon Pierre; ils eurent une maison dans la ville de Capharnaum, et le Sauveur logeoit chez eux, lorsqu'il prêchoit dans cette ville. S. André fut d'abord disciple de S. Jean-Baptiste; il étoit présent, lorsque le saint précurseur voyant passer Jésus, qu'il avoit baptisé la veille, s'écria: *Voici l'Agneau de Dieu.* S. André, éclairé par la grace, comprit tout le sens de ces paroles mystérieuses. Il quitta Jean-Baptiste sans délai, avec un autre disciple du saint précurseur, pour suivre Jésus-Christ, qui, en se retournant, leur demanda *ce qu'ils cherchoient.* Ils répondirent qu'ils désiroient connoître sa demeure; Jésus leur dit: *Venez et voyez.* Ils passèrent avec lui le reste de ce jour, et, suivant le sentiment de plusieurs Pères, une partie de la nuit suivante. Qui peut exprimer tous les effets de graces et de lumières que produisit dans le cœur de

S. André l'instruction qu'il reçut de Jésus ! Il le reconnut pour le Messie et le Sauveur du monde, s'attacha à lui pour toujours, et fut le premier de ses disciples.

André s'empressa de partager son bonheur avec Simon son frère, et l'amena à Jésus, qui l'admit aussi au nombre de ses disciples, et lui donna le nom de Pierre. Les deux frères restèrent un jour avec Jésus, pour entendre sa doctrine, et retournèrent chez eux exercer leur profession, qu'ils ne quittèrent que quelque temps après. L'évangile nous apprend les différentes époques où ils se trouvèrent avec le Dieu Sauveur. Ils étoïent à Cana en Galilée avec la Sainte Vierge, quand Jésus opéra son premier miracle. Ils l'accompagnèrent aussi en allant célébrer la pâque à Jérusalem. L'automne suivante, Jésus étant revenu dans la Basse-Galilée, vit les deux frères qui pêchoient dans le lac, les appela pour toujours au ministère évangélique, et leur dit qu'il les feroit *pêcheurs d'hommes.* Aussi-tôt André et Pierre abandonnèrent leurs filets pour le suivre, et ne se séparèrent plus de lui.

L'année suivante, le Fils de Dieu forma le collége des Apôtres. Les saints Evangélistes mettent Pierre et André à la tête

des autres. Peu de temps après, Jésus vint à Capharnaum ; il logea dans la maison des deux frères, et à leur prière, il guérit de la fièvre la belle-mère de Simon. Le Seigneur ayant été suivi dans le désert par cinq mille personnes qui désiroient l'entendre, et ne voulant pas les renvoyer qu'il n'eût rassasié leur faim, S. André lui dit qu'il se trouvoit là un jeune homme qui avoit cinq pains d'orge et deux petits poissons ; mais, ajouta-t-il, qu'est-ce que cela pour une si grande multitude, dans la persuasion où il étoit que si le Sauveur le vouloit, il pourvoiroit au besoin de tous par son infinie puissance ; ce qui arriva, comme le raconte le texte sacré de l'évangile. Saint André, S. Philippe et quelques autres disciples, ayant accompagné une autre fois Jésus-Christ à Béthanie, dans la maison de Lazare, des Grecs venus à Jérusalem pour la fête de Pâques, s'adressèrent à Philippe, pour avoir le bonheur de voir le Sauveur. Celui-ci consulta André, et tous deux obtinrent du divin Maître la grace que ces étrangers désiroient.

Nous savons par Origène, S. Jérôme, d'autres Pères et anciens auteurs, qu'après l'ascension de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit dans le cénacle, S. André prêcha l'évangile dans

la Scythie, la Grèce, le Pont et autres contrées, dans lesquelles il étendit le royaume de Jésus-Christ. La tradition la plus constante, est qu'il donna sa vie pour la foi, à Patras en Achaïe, où il fut crucifié.

On rapporte que le Saint voyant sa croix de loin, s'écria : « Je vous salue, » croix précieuse, qui avez été consacrée » par le corps de mon Dieu, et ornée » par ses membres, comme avec de riches » pierreries.... Je m'approche de vous » avec de vifs transports de joie : recevez-» moi dans vos bras. O croix salutaire, » qui avez été embellie par les membres » du Seigneur, je vous ai ardemment ai-» mée ! Il y a long-temps que je vous dé-» sire et que je vous cherche. Enfin, mes » vœux sont accomplis ; recevez-moi » dans vos bras, en me tirant du milieu » des hommes, et présentez-moi à mon » Maître. Que celui qui s'est servi de vous » pour me racheter, puisse me recevoir » par vous ».

En 357, on transféra de Patras à Constantinople le corps de S. André, avec ceux de S. Luc et de S. Timothée, et on les déposa dans l'église des Apôtres, que Constantin avoit fait bâtir quelque temps auparavant. S. Paulin et S. Jérôme parlent des miracles qui furent opérés

en cette occasion. Nous apprenons de S. Ambroise et de S. Gaudence, que les églises de Milan, de Nole, de Bresce, &c. reçurent dans le même temps quelques portions de ces reliques. Après la prise de Constantinople par les Français, le cardinal Pierre de Capoue porta les reliques de S. André en Italie, et les déposa dans la cathédrale d'Amalfi, où elles sont restées depuis. Les Ecossais honorent S. André, comme le principal patron de leur pays.

PRATIQUE. C'est par le sacrifice de Jésus-Christ mourant sur sa croix que nous avons été rachetés; mais nous n'aurons part à ses mérites infinis pour le salut, qu'autant que nous aurons uni nos souffrances à celles du Dieu Sauveur. Nous savons d'ailleurs qu'il est impossible d'éviter en cette vie de souffrir et de mourir. Acceptons donc en esprit de pénitence, et souffrons avec résignation et dans l'exercice de la charité, les tribulations inévitables de cette vie; elles seront alors mêlées de véritables consolations, et méritoires pour la gloire éternelle.

PRIÈRE. Que votre saint nom soit béni, divin Sauveur, dans tous les événemens de notre vie; nous vous en offrons les peines, unies à vos souffrances sur la croix pour l'expiation de nos péchés. Soutenez nous par votre grace dans la résignation à votre adorable volonté jusqu'à notre mort. Ainsi soit-il.

FIN DU MOIS DE NOVEMBRE.

Premier jour de Décembre.

SAINT ÉLOI, *Evéque de Noyon.*

SAINT Eloi étoit fils d'Eucher et de Terrigie; il naquit à Chatélac, près de Limoges, vers l'an 588. Ses parens, riches et vertueux, lui donnèrent une éducation soignée, et sur-tout pieuse. Comme il marquoit beaucoup de talent et d'adresse pour différens ouvrages, on le mit chez Abbon, orfèvre, maître de la Monnoie de Limoges, homme très-estimé pour sa probité, sa religion et son habileté dans son état. Les talens naturels d'Eloi, sous la direction d'un tel maître, le firent bientôt exceller dans sa profession. On admira aussi en même temps son affabilité, sa prudence, sa modestie, et plus encore son exactitude à remplir tous les devoirs du christianisme. Il lisoit souvent les saints livres, en méditoit déjà les oracles, et y puisoit ce fonds de lumières et de sentimens qui le portoient à Dieu avec une ferveur habituelle.

Quelques affaires l'ayant déterminé à faire un voyage à Paris, il fit connoissance avec Bobon, trésorier de Clotaire II,

qui, ayant parlé d'Eloi au prince, et spécialement de son habileté en orfévrerie, chargea Eloi de faire un siége ou trône digne de la magnificence royale. Le Saint exécuta parfaitement l'intention de Clotaire; mais il fit deux trônes, au lieu d'un, de la matière qu'on lui avoit fournie pour le faire. Le roi, aussi satisfait du bon goût et de la délicatesse du travail, que frappé de la probité de l'ouvrier, le fit maître de la Monnoie. Il voulut qu'il demeurât dans son palais, et bientôt, ayant reconnu en lui une capacité extraordinaire, il lui donna beaucoup de part à sa confiance. Eloi continua d'exercer ses talens à différens ouvrages pour les autels et les châsses des reliques des Saints, et s'adonna plus que jamais à la pratique de l'oraison et de la lecture des saints livres. Il fit alors une confession générale, et se prescrivit une vie pénitente, charitable et humble, à laquelle il fut toujours fidèle.

Lorsqu'il se fut donné plus parfaitement à Dieu, il distribua aux pauvres ce qu'il avoit de précieux, et tout ce qu'il recevoit du roi étoit aussi converti en aumônes. Sa charité envers les indigens ne connoissoit point de bornes. Si quelque étranger demandoit sa demeure, on lui répondoit : « Allez dans telle rue,

» et à l'endroit où vous trouverez une » troupe de pauvres ». Il y en avoit toujours un grand nombre qui le suivoient; il leur distribuoit, ou leur faisoit distribuer par ses domestiques, de la nourriture et de l'argent. Tous les jours, il en nourrissoit plusieurs chez lui, les servoit lui-même, et mangeoit leurs restes. Il chantoit avec ses domestiques l'office canonial le jour et la nuit, et il avoit plusieurs reliques de saints suspendues dans sa chambre. Jamais il ne sortoit de sa maison, sans prier et sans faire le signe de la croix. Par l'innocence et la régularité de sa conduite, il faisoit bien plus sûrement sa cour au roi, que les autres par les manéges et les bassesses de l'adulation.

Clotaire étant mort en 628, Dagobert, son fils et son successeur, eut la même estime pour S. Eloi. Il avoit une si haute idée de sa sagesse et de sa vertu, qu'il le consultoit préférablement à son conseil sur les plus importantes affaires de l'Etat. Il lui demandoit aussi des conseils pour sa conduite particulière. Eloi saisissoit toutes les occasions d'inspirer au prince des sentimens de justice, de clémence et de religion. La liberté avec laquelle il s'expliquoit, ne déplaisoit point au roi; elle le rendoit même plus

cher et plus respectable à son souverain. Le crédit dont il jouissoit, excita la jalousie des courtisans, et particulièrement de la part des nobles, dont les vices déshonoroient la religion. Ils employèrent la calomnie pour noircir sa réputation; mais elle ne réussit point, et elle ne servit qu'à donner un nouveau lustre à la vertu du Serviteur de Dieu. Dagobert n'en eut que plus de vénération pour lui, et il le combla de biens. Eloi n'en devint pas plus riche. Les libéralités du roi étoient employées au soulagement des pauvres, ou à de pieux établissemens.

Le premier de ces établissemens fut la fondation de l'abbaye de Solignac, à deux lieues de Limoges, où l'on compta jusqu'à cent cinquante religieux, qui travailloient à différens métiers, et qui vivoient dans une ferveur admirable. Dagobert donna aussi à Eloi une maison à Paris, dont le Saint fit un monastère de religieuses, qu'il mit sous la conduite de sainte Aure. On y vit jusqu'à trois cents filles. Ce monastère n'existe plus depuis long-temps; une partie de la maison a été donnée aux Barnabites. Le roi, irrité contre les Bretons, qui troubloient la paix par leurs fréquentes incursions, leur envoya Eloi, pour engager les mé-

contens à quitter les armes, et pour faire cesser des dévastations dont le peuple étoit la victime. Eloi s'acquitta de cette commission avec un succès qui justifia la confiance du souverain. Il détermina même Judicaël, prince des Bretons, à venir à Paris, pour appaiser plus efficacement la colère du roi.

Dagobert voulant employer le Saint dans les affaires les plus importantes, exigea qu'il lui prêtât serment de fidélité, comme il se pratiquoit en pareil cas. Eloi, par délicatesse de conscience, ne crut pas devoir se rendre à la proposition du roi; il ne pensoit pas avoir une raison suffisante pour faire un serment. Il s'excusa quelque temps, pour ne pas déplaire à son souverain. Le roi l'ayant pressé de nouveau, il continua de s'excuser avec beaucoup de larmes. Lorsque le prince eut connu le motif de son refus, il loua sa délicatesse, et la regarda comme un gage plus sûr de sa fidélité que tous les sermens. La piété d'Eloi fit la plus vive impression sur S. Ouen, jeune seigneur qui vivoit à la cour, et qui n'avoit encore que douze ans. Résolu de suivre les exemples qu'il avoit sous les yeux, il se lia d'amitié avec S. Eloi; et quoiqu'ils fussent laïcs l'un et l'autre, ils faisoient l'édification de

la cour. Ils travailloient aussi avec zèle à maintenir la pureté de la foi et l'unité de l'Eglise.

Eloi procura la convocation d'un concile à Orléans, contre certains hérétiques. Il fit chasser de Paris une troupe d'impies qui dogmatisoient dans cette ville. De concert avec S. Ouen, il attaqua la simonie, qui étoit alors fort commune en France. Ces deux Serviteurs de Dieu comptoient parmi leurs amis saint Didier et saint Sulpice, qui vivoient aussi à la cour, et dont l'un fut depuis évêque de Cahors, et l'autre archevêque de Bourges. Tous ces grands hommes s'animoient à la vertu par leurs exemples mutuels, et pratiquoient le christianisme dans toute sa perfection. Les évêques zélés pour la gloire de l'Eglise, les crurent appelés à la conduite des ames. Ils résolurent donc de les faire élever à l'épiscopat. La mort de S. Acaire, arrivée en 639, faisoit vaquer les siéges de Noyon et de Tournai, qui avoient été réunis en 512, sous l'épiscopat de saint Médard. On demanda Eloi pour les gouverner. Peu de temps après, S. Ouen fut aussi placé sur le siége de Rouen.

Clovis II, successeur de Dagobert son père, auroit bien voulu les retenir auprès de sa personne, à cause des services

qu'ils étoient en état de lui rendre ; mais il les céda pour le bien spirituel des diocèses dont la conduite leur étoit confiée. Les deux Saints demandèrent quelque temps pour se disposer à recevoir les ordres, et furent sacrés l'un et l'autre à Rouen en 640. De Rouen, S. Eloi se rendit à la cour, pour prendre congé du roi, et partit pour Noyon. Sa nouvelle dignité ne changea rien à son premier genre de vie ; il augmenta, au contraire, ses austérités et ses veilles. Il montra la même humilité, le même esprit de pauvreté, le même amour pour la prière, la même charité pour les pauvres et les malades, qu'il continua de servir de ses propres mains. Il n'étoit pas moins admirable par son zèle pour le salut des ames. La première année de son épiscopat fut employée à la réforme du clergé et à l'établissement d'une exacte discipline. Il s'occupa ensuite des moyens de procurer la conversion des infidèles qui habitoient aux environs d'Anvers, des Saxons, des Suèves, et sur-tout des habitans des districts de Gand et de Courtrai. La plus grande partie de la Flandre lui fut principalement redevable d'avoir été éclairée de la foi.

Les Barbares, qui plusieurs fois avoient été prêts à le mettre en pièces, prirent

peu à peu des sentimens plus humains; ils furent touchés du désintéressement, de la bonté, de la douceur, de la vie mortifiée du saint Evêque ; ils commencèrent à l'admirer, et bientôt ils voulurent être ses imitateurs. Ceux qui s'étoient convertis, engageoient les autres à écouter leur pasteur; on les voyoit, après l'avoir entendu, courir à leurs idoles pour les renverser, et à leurs temples pour les détruire. Ils revenoient ensuite, et demandoient le baptême. Eloi les éprouvoit ordinairement une année, avant de leur administrer ce sacrement. Semblable à un médecin charitable et à un père tendre, il n'abandonnoit point les pécheurs opiniâtres; il les traitoit comme des frénétiques, contre lesquels on ne doit point s'irriter, et qu'il faut guérir malgré eux. Cette conduite pleine de prudence ne l'empêchoit pas de maintenir les règles de la pénitence et les loix de la discipline ecclésiastique. Il recevoit avec bonté ceux qui venoient confesser leurs péchés, et ne négligeoit rien pour rendre leur conversion solide. Il exhortoit tous les fidèles à pratiquer les bonnes œuvres prescrites par le christianisme.

S. Eloi ayant prêché le jour de Saint Pierre, il s'éleva fortement contre les danses. Son discours excita un mécon-

tentement presque général : on murmura, et des murmures on en vint aux menaces. L'année suivante, il prêcha à pareil jour sur le même sujet, avec encore plus de force qu'il n'avoit fait la première fois ; tout le pays se souleva contre lui. Le saint Evêque eut recours aux derniers remèdes ; il retrancha les coupables de la communion de l'Eglise. Cinquante d'entr'eux furent frappés de Dieu, et offrirent le spectacle visible de ses jugemens ; mais étant depuis entrés dans des sentimens de pénitence, Eloi leur procura une entière guérison. Il guérit encore, au rapport de S. Ouen, d'autres personnes attaquées de diverses maladies. Il fut aussi favorisé du don de prophétie. Il prédit que la monarchie françoise seroit divisée entre les trois fils de Clovis II, et réunie ensuite sous Thierri, le plus jeune des trois. Cette particularité est rapportée par S. Ouen, qui écrivoit avant l'entier accomplissement de la prédiction.

Le même auteur nous apprend que S. Eloi assembloit le peuple tous les jours, et qu'il l'instruisoit avec un zèle infatigable. Il nous a donné des fragmens de ses sermons. Le style en est clair, simple et peu chargé d'ornemens, mais touchant et pathétique. Le saint

Evêque gouvernoit son Eglise depuis dix-neuf ans et demi, lorsque Dieu lui fit connoître que sa dernière heure approchoit; il prédit sa mort à ses disciples quelque temps avant de mourir. Voyant qu'ils fondoient en larmes, il leur dit: « Ne vous attristez point, mes enfans; » vous devez plutôt vous féliciter. Il y a » long-temps que je soupire après la fin » de cette vie, et que je désire être dé- » livré des misères de ce monde, dont le » poids m'accable ». La fièvre dont il fut pris n'interrompit point sa prière. Le sixième jour de sa maladie, il envoya chercher ses disciples, et leur fit une exhortation pathétique à la vertu. Lorsqu'il les vit baignés de larmes, il ne put retenir les siennes. Il pria Dieu de ne pas les abandonner, et de leur procurer un saint pasteur. Il expira tranquillement, en récitant le cantique *Nunc dimittis*, &c. le 1er décembre 659, à l'âge de soixante-dix ans et quelques mois.

A la nouvelle de sa maladie, la reine Bathilde partit de Paris avec les princes ses enfans, les seigneurs de sa cour et une suite nombreuse; mais elle le trouva mort en arrivant. Elle baigna son corps de larmes, et fit tout préparer pour qu'on le portât dans son monastère de Chelles. D'autres vouloient le faire por-

ter à Paris; mais le peuple de Noyon ne permit point qu'on lui enlevât la dépouille mortelle de son pasteur. Sa mort fut suivie de plusieurs miracles, que S. Ouen rapporte. On lit dans le même auteur, que S. Eloi, dans une vision, avertit de sa dernière heure l'abbesse sainte Aure, que la peste emporta avec cent soixante de ses religieuses en 666. La reine Bathilde ayant, peu de temps après, vendu tous ses ornemens pour les donner aux pauvres, en excepta ses bracelets d'or, dont elle fit une croix qui fut mise à la tête du tombeau de S. Eloi. Elle fit faire aussi, pour couvrir le même tombeau, un dais d'or et de pierreries. Comme ces ornemens avoient beaucoup d'éclat, on les couvrit en carême d'un linge brodé de soie. On voit ici la coutume de couvrir, pendant les jours de pénitence, ce qu'il y avoit de brillant dans l'Eglise.

PRATIQUE. S. Eloi devint un saint en vivant au milieu du monde, et même à la cour, parce qu'il ne fut point attaché de cœur au monde, et qu'il se préserva de sa corruption par une fidélité constante aux exercices de la religion. Suivons son exemple en vivant chrétiennement dans ce même monde, en y remplissant, selon l'ordre de la providence, les obligations de notre état;

que sur-tout la prière, la lecture et la méditation de la loi du Seigneur, soient pour nous un devoir sacré : la vérité nous éclairera, et sa lumière, si nous sommes fidèles, nous dirigera toujours dans les routes de la justice.

PRIÈRE. Que votre loi, Seigneur, et vos divins mystères, soient toujours présens à mon esprit et à mon cœur. J'y puiserai par votre grace la paix et l'innocence de la vie, la confiance à la mort et l'avant-goût de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

Deuxième jour de Décembre.

SAINTE BIBIANE, *Vierge et Martyre.*

SAINTE Bibiane, née à Rome, de parens chrétiens et fort zélés, reçut une éducation pieuse ; elle y répondit par une sainteté soutenue. Flavien son père, chevalier romain, et Dafrose sa mère, eurent le bonheur de donner leur vie pour la foi de Jésus-Christ, sous le règne de Julien-l'Apostat. Apronien, gouverneur de Rome en 363, fit arrêter Flavien, père de notre Sainte. On le dépouilla d'un emploi considérable qu'il avoit dans la ville ; on lui brûla le visage avec un fer rouge, et il fut exilé à Acqua-

pendente, où il mourut des suites de ses tourmens peu de jours après son arrivée. Dafrose, mère de sainte Bibiane, fut d'abord renfermée dans sa propre maison; quelque temps après, on la conduisit, par ordre d'Apronien, hors de la ville, pour lui couper la tête.

Sainte Bibiane et Démétrie sa sœur, se trouvèrent orphelines, et privées de tout ce qu'elles possédoient dans le monde. Elles éprouvèrent pendant cinq mois toutes les rigueurs de la pauvreté, sans que cette épreuve altérât, comme le gouverneur l'espéroit, leur constance pour la foi. Il les fit donc comparoître devant lui : Dieu permit que Démétrie, après avoir généreusement confessé la foi, tombât morte aux pieds du juge. Apronien fit remettre Bibiane entre les mains d'une méchante femme, qui, après avoir inutilement employé tous les artifices pour séduire la Sainte, eut recours aux plus indignes traitemens, qui n'eurent aucun succès. Le tyran, furieux d'être vaincu par la jeune Vierge, la condamna à la mort. La sentence portoit qu'elle seroit attachée à un pilier, et battue avec des fouets garnis de plomb, jusqu'à ce qu'elle expirât. La Sainte souffrit ce supplice avec joie, et mourut sous les coups des bourreaux. On laissa

son corps exposé, pour que les bêtes le dévorassent; mais un saint prêtre, nommé Jean, l'enleva secrètement, et l'enterra près du palais de Licinius. Ses reliques reposent à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure.

PRATIQUE. Apprenons de la généreuse constance des Martyrs, que le seul intérêt essentiel d'un chrétien dans le monde, est de sauver son ame, en se proposant avant tout de glorifier Dieu, ne désirant que la possession de sa grace et de son amour, et vivant toujours soumis à sa très-sainte volonté. Avec cette disposition persévérante, le chrétien s'élève au-dessus des choses créées; sa foi et les œuvres qui la vivifient s'unissent de cœur sur la terre, à l'objet ineffable qui fera dans le ciel la félicité éternelle des justes.

PRIÈRE. Dieu infini en perfections, qui nous avez créés pour votre gloire, allumez dans nos cœurs le feu sacré de votre amour, qu'il y détruise tout ce qui s'oppose à votre gloire, afin que vous régniez seul en nous dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Troisième jour de Décembre.

SAINT FRANÇOIS XAVIER, *de la Compagnie de Jésus, Apôtre des Indes et du Japon.*

DIEU a suscité, dans tous les siècles de son Eglise, des hommes apostoliques, dont le zèle a servi à étendre dans l'univers le royaume de Jésus-Christ. De ce nombre, un des plus célèbres ministres du salut des nations, fut, au seizième siècle, S. François Xavier, appelé, à juste titre, par le pape Urbain VIII, l'*Apôtre des Indes et du Japon.* Il naquit le 7 d'avril 1506, au château de Xavier, dans la Navarre. Son père, D. Jean de Jasso, étoit un des principaux conseillers d'état de Jean d'Albert, troisième du nom, roi de Navarre; sa mère étoit héritière des illustres maisons d'Azpilcueta et de Xavier. Ils eurent plusieurs enfans, dont le plus jeune fut notre Saint; il reçut une éducation vertueuse, et digne en tout de sa naissance distinguée. Les excellentes qualités de son caractère le firent aimer dès son enfance; un génie rare et une pénétration singulière, le portèrent à l'étude avec tant d'avidité, qu'il ne

voulut pas suivre la profession des armes, comme ses frères.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans, ses parens l'envoyèrent à l'université de Paris; il entra au collége de Sainte-Barbe, où il fit, avec le plus grand succès, son cours de philosophie. Après avoir été reçu maître-ès-arts, il enseigna cette même science au collége de Beauvais, en continuant cependant de demeurer dans celui de Sainte-Barbe, où S. Ignace de Loyola se mit en pension pour finir ses études en 1528, et qui avoit dès-lors le projet de former une société savante, qui se dévoueroit au salut du prochain. Xavier lui parut propre à seconder ses vues. Il les lui communiqua, mais sans succès; elles lui attirèrent, au contraire, les railleries et une sorte de mépris de la part de Xavier, que l'ambition des honneurs possédoit, jusqu'à prétendre concilier l'amour du monde avec le christianisme. Ignace se contenta de lui répéter de temps en temps cette maxime de l'évangile : *Que sert à un homme de gagner tout l'univers, et de perdre son ame?* Le moment de la grace arriva quelque temps après pour Xavier. Il commença à réfléchir sur le néant des choses humaines, et son cœur fut attiré vers les biens de l'éternité; il eut à sou-

tenir de violens combats en lui-même, mais il se détermina enfin à conformer sa vie aux maximes austères de l'évangile.

Il confia à Ignace tout ce qui se passoit en lui, et se mit sous sa conduite. Ce grand maître dans les voies intérieures, le fit bientôt avancer dans la route de la perfection. Xavier devint humble et pénitent, se dévoua tout entier à la gloire du Seigneur et au zèle du salut des ames. Il fit ses études de théologie, par le conseil de son directeur. Le jour de l'Assomption de l'an 1534, il se rendit avec Ignace, et cinq autres de ses compagnons, à l'église de Montmartre, où ils firent tous, sur le tombeau de S. Denys, le vœu de visiter la Terre-Sainte, et de travailler à la conversion des infidèles; ou si cette entreprise ne pouvoit avoir lieu, d'aller se jeter aux pieds du pape, lui offrir leurs services pour s'employer à la propagation de l'évangile, par-tout où il jugeroit à propos de les envoyer. Ils partirent en effet de Paris le 15 novembre 1536, pour aller à Venise, où S. Ignace les avoit précédés; ils y arrivèrent le 8 janvier 1537, et se distribuèrent dans les hôpitaux de la ville, pour y servir les pauvres, jusqu'à leur départ pour la Palestine.

Xavier étoit à l'hôpital des Incurables, où il rendoit aux malades, et sur-tout aux plus dégoûtans, les services les plus pénibles. C'est-là que, pour triompher des répugnances de la nature par un grand sacrifice, il approcha sa bouche de l'ulcère d'un malade, et en suça le pus. Cette grande victoire remportée sur lui-même, lui mérita la grace de ne plus trouver de peine à rien. S. Ignace, après deux mois de séjour à Venise, envoya ses compagnons à Rome, se présenter au pape Paul III, et lui demander sa bénédiction pour le voyage de la Terre-Sainte. Le souverain pontife les reçut avec les plus grands témoignages de bonté, et accorda à ceux qui n'étoient pas encore dans les ordres sacrés, la permission de les recevoir de tout évêque catholique. De retour à Venise, Xavier fut ordonné prêtre le jour de Saint-Jean-Baptiste 1537, et tous firent vœu de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, entre les mains du nonce apostolique.

Xavier se retira dans une solitude à la campagne, où il passa quarante jours dans une pauvre chaumière, pour se préparer à sa première messe, qu'il célébra à Vicence, avec une abondance de larmes et les plus sensibles consolations intérieures. Il alla ensuite exer-

cer le saint ministère à Bologne, d'où il fut appelé à Rome par S. Ignace, ainsi que tous les membres de la société naissante, pour se présenter au pape, et lui demander sa mission. Le voyage de la Palestine ne pouvant avoir lieu, à cause de la guerre entre les Vénitiens et les Turcs, Paul III voulut d'abord qu'ils exerçassent le ministère de la parole sainte dans les églises de Rome, jusqu'à ce que sa sainteté en eût disposé autrement. Xavier prêcha à Saint-Laurent *in damaso*, où son zèle et sa charité furent admirés.

Govéa, portugais, qui avoit été principal du collége de Sainte-Barbe, à Paris, se trouvoit alors à Rome. Jean III, roi de Portugal, l'y avoit envoyé pour quelques affaires importantes. Il avoit connu à Paris, Ignace, Xavier et Lefévre, et il se ressouvenoit des grands exemples de vertu qu'ils avoient donnés. Frappé du bien qu'ils faisoient à Rome, il écrivit au roi son maître, que des hommes si éclairés, si humbles, si charitables, si zélés pour la gloire de Dieu, étoient propres à aller planter la foi dans les Indes orientales. Cette lettre fit grand plaisir au roi de Portugal; il chargea son ambassadeur à Rome, d'obtenir du pape six de ces hommes apostoliques,

pour la mission des Indes. S. Ignace n'en put accorder que deux, dont l'un partit sans délai pour Lisbonne; le second, destiné à suivre l'ambassadeur à son retour en Portugal, étant tombé malade la veille du départ de l'ambassadeur, Xavier fut nommé pour le remplacer.

Plein de joie du choix qu'on faisoit de lui pour une telle œuvre, il alla recevoir la bénédiction du saint père, et partit de Rome avec l'ambassadeur le 15 mars 1540. Le voyage se fit par terre, à travers les Alpes et les Pyrénées. Etant arrivés à Pampelune, l'ambassadeur proposa à S. Xavier d'aller au château de son nom, afin de dire adieu à sa mère, qui vivoit encore. L'homme apostolique se refusa à cette satisfaction, en disant qu'il différoit à voir ses parens sur la terre, dans l'espérance de les voir dans le ciel. L'ambassadeur, édifié d'un si grand détachement et des exemples de toutes les vertus de Xavier, résolut de se donner aussi à Dieu sans réserve. Ils arrivèrent à Lisbonne sur la fin de juin. Xavier alla d'abord joindre Rodriguez son compagnon, qui logeoit dans un hôpital. Il partagea avec lui le service des malades et les fonctions du saint ministère, non-seulement dans l'hôpital,

mais dans les églises de Lisbonne, à la cour même, où plusieurs personnes commencèrent à mener une vie de la plus grande édification.

Le roi balança quelque temps, s'il ne retiendroit pas dans son royaume les deux missionnaires; mais Dieu permit qu'il se contentât de garder auprès de lui Rodriguez, et d'envoyer Xavier aux Indes. Quand le temps du départ fut arrivé, le roi remit quatre brefs du pape au saint Missionnaire. Dans les deux premiers, le souverain pontife établissoit Xavier nonce apostolique, et lui donnoit les plus amples pouvoirs. Le troisième le recommandoit au prince David, roi d'Ethiopie, et le quatrième aux autres princes d'Orient. Il fut impossible de lui faire accepter ni provisions, ni domestiques pour le servir. Il emmena avec lui le père Paul Camerino, italien, et le père François Mansilla, portugais. On s'embarqua le 7 d'avril 1541. Le Saint étoit dans la trente-sixième année de son âge. Il y avoit environ mille personnes dans le vaisseau du vice-roi; Xavier y exerça le zèle et les fonctions d'un ministre de l'Eglise; il y souffrit et y édifia en apôtre. Après treize mois de navigation, le vaisseau entra dans le port de Goa le 6 mai 1542.

Dès que le Saint eut pris terre, il se rendit à l'hôpital, où il prit un logement, et voulut, avant d'exercer aucune fonction de son état, rendre sa visite à l'évêque de Goa, à qui il présenta les brefs de Paul III, en se jetant à ses pieds pour lui demander son approbation et sa bénédiction. Le prélat, frappé de tant d'humilité, lui promit de l'aider de toute son autorité et de tous ses moyens. L'état où se trouvoit alors la religion dans cette ville et dans les autres de la domination portugaise, ne laissoit plus que de foibles espérances de la voir rétablie; mais Dieu se servit de Xavier pour y ranimer la foi, y arrêter le scandale des mœurs, et faire revivre, par la pénitence et l'exercice de la charité divine, une foule d'ames de tout état et de tout âge, ensevelies depuis long-temps dans la mort du péché. Après ces premiers travaux du zèle de notre Saint, il alla chez un peuple connu sous le nom de *Paravas* ou de Pêcheurs. Ses instructions et ses miracles eurent un succès complet pour la conversion de ce peuple. De-là, il passa à la côte de la Pêcherie, où il étudia la langue du pays, pour pouvoir enseigner la doctrine chrétienne et les formules essentielles des prières catholiques. Il eut, pour en venir là, des

peines inouies à dévorer; mais Dieu le combla de consolations, en couronnant ses travaux par un si grand nombre de conversions, que la multitude des néophytes admis à recevoir le baptême étoit souvent si grande, que le Saint, à force de baptiser, ne pouvoit presque plus lever le bras.

Une maladie contagieuse se déclara quelque temps après la formation de cette nouvelle Eglise; la charité de Xavier s'étendit à tout, et Dieu accorda un grand nombre de guérisons miraculeuses à sa prière. Le procès de sa canonisation fait mention de quatre morts qu'il ressuscita dans ce temps-là. Le Saint fit alors un voyage à Goa, où il agrandit le séminaire, et dressa les réglemens qu'on devoit y suivre, pour former les jeunes gens aux lettres et à la piété. Il y établit pour cela des maîtres de son choix, pris parmi ses confrères. L'année suivante, il entra dans le royaume de Travancor, où, comme il le dit dans une de ses lettres, il baptisa jusqu'à dix mille idolâtres en très-peu de temps. C'est dans cette mission que Dieu lui communiqua le don des langues; en sorte qu'il parloit celle des Barbares sans l'avoir jamais apprise, ou s'en faisoit entendre sans avoir besoin d'interprète. On le vit prê-

cher en pleine campagne à six mille personnes assemblées. Tant de succès excitèrent souvent les méchans contre lui. Les Brachmanes sur-tout, prêtres des faux-dieux, tentèrent plusieurs fois de lui faire perdre la vie; mais Dieu le préserva toujours. Sa réputation dès-lors se répandit bientôt dans toutes les Indes. On le désiroit de toutes parts. Il écrivit à S. Ignace, pour lui demander des ouvriers évangéliques; et il se transporta dans l'île de Manar; de-là, à Cochin, à Méliapour, à Malaca, dans l'île d'Amboine, aux Moluques; et par-tout il annonça Jésus-Christ, et y forma des disciples fidèles à l'évangile.

Ce fut à Malaca qu'on présenta à Xavier un Japonois, nommé Auger, que les remords de sa conscience tourmentoient depuis long-temps. Le Saint le reçut avec une affabilité qui le toucha; et comme il entendoit un peu le portugais, Xavier lui proposa de venir avec lui à Goa, où il devoit aller bientôt. Il lui donna d'abord les premières instructions sur le christianisme, et acheva de l'instruire à Goa, ainsi que ses deux domestiques. Ils furent solennellement baptisés par l'évêque de Goa. Auger voulut prendre le nom de Paul de Sainte-Foi; un de ses domestiques prit celui de Jean,

et l'autre celui d'Antoine; et ce fut alors que le Saint se décida à porter l'évangile au Japon. En attendant que la navigation devînt libre, il s'appliqua particulièrement aux exercices de la vie spirituelle, afin de reprendre de nouvelles forces pour l'oraison, dans son union avec Dieu. Il reçut à Goa plusieurs jésuites venus d'Europe pour se consacrer aux missions. Il leur assigna leur emploi, les instruisit sur la manière de les remplir fidèlement, et partit ensuite pour Malaca, dans le dessein de passer au Japon. Il s'y embarqua en effet sur un vaisseau chinois, avec Paul de Sainte-Foi et ses deux domestiques, et le 15 août 1549, ils arrivèrent à Cangoxima, dans le royaume de Saxuma, faisant partie de l'empire du Japon.

Xavier avoit appris les élémens de la langue japonoise de Paul de Sainte-Foi durant son voyage; il continua cette étude pendant les quarante jours qu'il passa à Cangoxima. Il étoit logé dans la maison de Paul de Sainte-Foi, dont il convertit et baptisa toute la famille. Le Saint fut bientôt en état de traduire en japonois le symbole des Apôtres, avec l'explication qu'il en avoit faite autrefois. Il apprit ensuite cette traduction par cœur, et commença à prêcher Jésus-Christ.

Paul de Sainte-Foi procura à Xavier une audience du roi de Saxuma, qui le reçut honorablement, et lui permit d'annoncer la foi à ses sujets. Il y eut parmi eux un grand nombre de conversions, malgré tous les obstacles et les intrigues des Bonzes, ou prêtres idolâtres, qui, là comme aux Indes, furent les ennemis de Xavier; mais son zèle, ses vertus et l'éclat de plusieurs miracles qu'il opéra, gagnèrent à l'évangile des milliers de fidèles. Après avoir donné une année à cette première Eglise du Japon, le Saint partit pour Firando, capitale d'un autre petit royaume; il marchoit à pied avec deux de ses confrères jésuites, portant sur son dos tout ce qui étoit nécessaire pour la célébration du saint sacrifice de la messe.

Le roi de Firando le reçut avec bonté, et lui permit d'annoncer l'évangile dans ses états. La grace donna tant de succès à ses prédications, qu'il baptisa plus d'idolâtres à Firando en moins d'un mois, qu'il n'avoit fait à Cangoxima en une année entière. Il laissa cette chrétienté naissante sous la conduite de l'un des deux jésuites qui l'avoient accompagné, et partit pour Méaco avec l'autre et deux chrétiens japonois. Ils allèrent à Amanguchi, capitale du royaume de Naugato. Il régnoit dans cette ville une grande corrup-

tion de mœurs. Le Saint y prêcha devant le roi; mais son zèle y eut peu de succès, et ne lui attira, de la part de la foule, que des insultes et des affronts. Il se retira au bout d'un mois, en priant pour le salut de ce peuple, et continua sa route vers Méaco avec ses trois compagnons, et y arriva au mois de février de l'an 1551. Il ne put y obtenir l'audience qu'il fit solliciter auprès du prince et du grand-prêtre; la guerre civile qui désoloit cette contrée dans ce même temps, étoit d'ailleurs un très-grand obstacle à la conversion de ce peuple.

Xavier ne fit que peu de séjour à Méaco; il revint à Amanguchi, où Dieu le favorisa de nouveau du don des langues. Des Chinois, que le commerce attiroit dans cette ville, l'entendirent, et comprirent les vérités qu'il leur annonçoit, quoique Xavier ignorât totalement leur langue. Sa sainteté, sa douceur, son humilité, lui firent encore plus de prosélytes que les autres miracles qu'il opéroit. Grands et petits, savans et ignorans, tous demandèrent le baptême; et la nouvelle Eglise fut confiée, par le Saint, à deux jésuites missionnaires qu'il y laissa, pour se rendre, avec deux fervens chrétiens japonois, auprès du roi de Bongo, qui désiroit ardemment de le voir: aussi le

reçut-il de la manière la plus honorable. Il y convertit beaucoup d'infidèles : le roi lui-même fut touché et convaincu de la vérité du christianisme ; mais un attachement criminel l'empêcha de se convertir alors. Quelques années après, ce prince quitta ses désordres, et reçut le baptême.

S. Xavier, après avoir passé au Japon deux ans et quatre mois, s'embarqua le 20 novembre 1551, pour retourner aux Indes. Il envoya trois jésuites, que d'autres suivirent bientôt après, pour veiller à la conservation de la chrétienté nombreuse et naissante de l'empire du Japon, et partit dans le dessein d'aller porter l'évangile dans la Chine. Il s'occupa des moyens de l'exécuter, avec le secours divin, pendant son voyage, sans que les accidens qui lui arrivèrent ralentissent sur cela l'ardeur de son zèle. Le vaisseau qu'il montoit fut assailli de la plus violente tempête ; mais il le sauva par ses prières, ainsi que la chaloupe où étoient quinze personnes. Arrivé à Malaca, il détermina le gouverneur à envoyer un ambassadeur à la Chine, au nom du roi de Portugal, pour demander la permission de faire le commerce dans cet empire, où il étoit défendu, sous les plus grièves peines, à tout étranger d'entrer dans l'intérieur.

Le Saint, après cet arrangement pris pour ouvrir aux Chinois la porte du christianisme, alla à Goa, où il baptisa le roi des Maldives. Il y trouva plusieurs jésuites missionnaires, et apprit d'eux avec consolation les progrès de la foi dans les Indes. Il envoya des ouvriers évangéliques en-deçà du Gange, fit nommer par Alphonse de Norogna, vice-roi des Indes, Jacques Péreyra pour l'ambassade de la Chine, et partit de Goa pour revenir à Malaca. Il trouva cette ville affligée d'une maladie contagieuse, qui enlevoit tous les jours beaucoup de ses habitans. Xavier, nuit et jour, rendit avec ses confrères tous les services dont la charité apostolique est capable. Il ressuscita dans ce même temps un jeune homme, qui, dans la suite, se fit jésuite. L'épidémie générale ayant presqu'entièrement cessé, le Saint reprit l'affaire de l'ambassade de la Chine, dont il traita avec le gouverneur de Malaca, auquel le vice-roi de Goa avoit dit qu'il s'en rapportoit pour la régler entièrement; mais cet officier, ennemi juré de Péreyra, que le vice-roi avoit nommé ambassadeur, traversa le projet de Xavier, et se refusa à tout ce que le Saint put employer de prières, de raisons, pour le succès d'une démarche qui

devoit être aussi glorieuse qu'utile à tous égards.

Le gouverneur, lassé des sollicitations de Xavier, entra en fureur contre lui, et le traita de la manière la plus outrageante. Le Saint crut devoir enfin se faire connoître pour nonce apostolique, et menaça le gouverneur de l'excommunication, s'il persistoit à s'opposer aux moyens favorables à la propagation de l'évangile : mais le gouverneur se moqua de ces menaces; en sorte que le grand-vicaire de l'évêque lança contre lui une sentence d'excommunication. Xavier, voyant que le projet de l'ambassade avoit échoué, se détermina à partir pour l'île de Sancian, près de Macao, sur la côte de la Chine. Un vaisseau portugais, dans lequel il s'embarqua, lui fournit l'occasion d'exercer son zèle pour la conversion de quelques passagers mahométans qu'il convertit. Il opéra aussi plusieurs miracles dans ce voyage, et arriva à Sancian avec un jeune Indien et un frère jésuite chinois, que le Saint avoit admis dans la société à Goa.

Les marchands portugais de Sancian firent en vain tous les efforts pour engager le Saint à ne pas exposer sa liberté, sa vie même, en entrant à la Chine. Il convint d'une somme d'argent à donner

à un marchand chinois qui promit de le conduire, pendant la nuit, sur une plage de la côte, d'où il pourroit gagner les habitations chinoises. Xavier attendoit avec empressement cet heureux jour; mais il tomba malade. Son état ne fut pas d'abord alarmant; mais bientôt la fièvre ayant augmenté, il se retira dans le vaisseau qui servoit d'infirmerie aux malades. Il ne put y passer qu'un jour; l'agitation du vaisseau lui causoit un si grand mal de tête, qu'il demanda d'être remis à terre.

Dieu lui fit connoître alors le jour et l'heure de sa mort, comme il le déclara à un ami. Une grande oppression, avec une douleur de côté aiguë, suivies d'un dégoût et d'une foiblesse extrême, le menèrent en peu de temps à l'agonie. Son visage serein, les yeux élevés vers le ciel, ou fixés sur son crucifix, et répandant des larmes, indiquoient assez les consolations divines dont son ame étoit inondée. Il rendit tranquillement l'esprit le 2 décembre 1552, après avoir prononcé ces paroles : *Seigneur, j'ai mis en vous mon espérance; je ne serai jamais confondu.* Il avoit quarante-six ans, et en avoit passé dix et demi dans les missions des Indes et du Japon. On l'enterra le dimanche suivant, et son

corps fut mis dans une caisse remplie de chaux, pour en consumer les chairs; mais ce saint corps se trouva frais et entier, quand on voulut, quelques mois après, le porter à Malaca, où il fut déposé dans le cimetière commun, et transporté à Goa au mois d'août suivant. Il fut déposé dans l'église du collége de Saint-Paul. Il s'opéra en cette occasion plusieurs guérisons miraculeuses, par l'intercession du Saint.

On dressa, par ordre de Jean III, roi de Portugal, des procès-verbaux de la vie et des miracles du Serviteur de Dieu, non-seulement à Goa, mais dans d'autres contrées des Indes; et ces procès-verbaux furent dressés par des personnes éclairées, habiles, et d'une probité reconnue. Les prodiges opérés aux Indes et en Europe par l'intercession de Xavier, furent très-frappans. Il fut béatifié par Paul V en 1619, et canonisé par Grégoire XV en 1621.

PRATIQUE. Le zèle de la religion formoit comme le caractère distinctif de S. François Xavier. Il brûloit d'une soif ardente pour le salut des ames, et la propagation du royaume de J. C. sur la terre. Comme un autre saint Paul, il se faisoit tout à tous, et regardoit comme un gain les fatigues, les souffrances et les dangers pour travailler à la conver-

sion des pécheurs et des infidèles. « Ah ! di-
» soit ce grand Saint, si les chrétiens avoient
» plus de zèle pour le salut de leurs frères,
» ils vivroient plus contens, et verroient
» arriver avec plus d'assurance le moment
» de leur mort. Des millions de pécheurs se
» convertiroient, s'il y avoit plus de per-
» sonnes qui cherchassent, non leurs inté-
» rêts, mais ceux de Jésus-Christ.

Prière. Vous êtes, Seigneur, la charité par essence; répandez-la dans le cœur des ministres et de tous les enfans de votre Eglise; que le zèle de votre gloire et du salut de nos frères nous anime, afin qu'en ne vivant que pour vous, nous puissions, par votre grace, aider les autres à se donner à vous. Ainsi soit-il.

Quatrième jour de Décembre.

SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE, *Archevêque de Ravenne.*

Saint Pierre, surnommé Chrysologue, ou Eloquent, est né à Imola, ville épiscopale de l'Etat Ecclésiastique. Il fut instruit dans les saintes lettres et ordonné diacre par Corneille, évêque de cette ville. Ce fut sous la conduite de ce savant et saint prélat, dont notre Saint fait l'éloge dans ses ouvrages, en l'appelant son père, qu'il apprit à maîtriser ses

passions, à tendre à la perfection par les exercices de la vie intérieure. Pour se revêtir enfin de l'esprit de Jésus-Christ, il embrassa l'état monastique, et ne sortit de la solitude, que quand on le chargea du gouvernement de l'Eglise de Ravenne. Jean, archevêque de cette ville, étant mort en 430, le clergé et le peuple lui choisirent un successeur, et prièrent Corneille, évêque d'Imola, de se joindre à leurs députés, qui alloient à Rome demander la confirmation de l'élection qu'ils avoient faite. Xiste III occupoit alors le saint siége; Corneille prit avec lui Pierre Chrysologue, qui n'étoit encore que diacre. Le pape refusa de ratifier l'élection faite pour le siége de Ravenne, et proposa d'y placer le diacre Pierre, comme celui que le ciel y destinoit. Les députés de Ravenne, après quelques difficultés de leur part, se rendirent au désir du pape. Pierre fut sacré évêque.

On le conduisit à Ravenne, où il fut reçu avec des démonstrations de respect et de joie. Le nouvel Evêque implora d'abord, par la prière et le jeûne, les graces de Dieu sur son peuple et sur lui-même; et soit par ses exemples, soit par ses discours, il travailla à la réforme des abus qui s'étoient introduits, à extir-

per les restes des superstitions païennes, et à sanctifier tous les états par tous les moyens que le zèle pastoral peut inspirer. Il recommandoit sur-tout la prière, l'aumône, la mortification des sens, et exhortoit les fidèles à la fréquentation de l'adorable sacrement de l'eucharistie. Son zèle pour l'extirpation des hérésies et le maintien de la paix de l'Eglise, se manifesta par la fermeté avec laquelle il répondit à l'hérésiarque Eutychès, qui lui avoit adressé une sorte d'apologié de ses erreurs. Notre Saint reçut à Ravenne, en 448, S. Germain d'Auxerre. Ces deux grands évêques étoient liés d'une amitié étroite; et quand S. Germain mourut, Pierre lui rendit les plus grands honneurs funèbres, et regarda comme un bonheur pour lui d'hériter de sa coule et de son cilice. Il ne lui survécut pas long-temps. Averti par ses infirmités, et sentant que sa mort approchoit, il voulut retourner à Imola, sa patrie. Il y mourut le 2 décembre 450, et fut enterré dans l'église de Saint-Cassien, à laquelle il avoit fait quelques riches présens.

PRATIQUE. Les saints Docteurs de l'Eglise consacrèrent leur science et leurs talens à la gloire et à la défense de la religion. A leur exemple, faisons servir nos études et

notre érudition aux avantages de la vertu, et à confirmer dans les autres le respect et la pratique des loix divines, et craignons, comme le poison le plus dangereux, toute lecture frivole ou dangereuse.

PRIÈRE. Accordez-nous, Seigneur, une foi humble et entière; qu'elle soit la règle de l'usage que nous ferons du savoir et des talens, et ne permettez pas que jamais le langage ou les écrits de l'impiété et de l'hérésie altèrent en nous notre ferme croyance à vos divins oracles. Ainsi soit-il.

Cinquième jour de Décembre.

SAINT NICET, *vulgairement* SAINT NICIÈCE, *Evêque de Trèves.*

CE que l'histoire nous a conservé de la vie du saint Evêque que l'Eglise honore en ce jour, est d'autant plus précieux, que nous y trouvons des traits frappans de la piété des Français envers plusieurs Saints que l'Eglise gallicane honore comme ses patrons. S. Nicet, issu d'une famille vertueuse, fut mis, étant encore enfant, dans un monastère, pour y être élevé; il y fit de grands progrès dans les sciences et la piété, et son mérite lui acquit une réputation qui le fit connoître à la cour. Le roi Thierri l'honora d'une estime particulière, et l'obli-

gea d'accepter l'évêché de Trèves en 527. Théodebert, fils et successeur de ce prince, eut pour notre Saint les mêmes sentimens ; mais Clotaire I, oncle de Théodebert, ayant dans la suite réuni toute la monarchie française, tint une conduite bien différente à l'égard du saint Evêque. Il ne put souffrir le zèle qui l'animoit pour le rétablissement de la discipline, et le bannit injustement. La Providence permit que cet exil ne fût pas long ; car Sigebert, qui succéda bientôt à Clotaire son père, ne voulut prendre possession de son royaume, qu'après que S. Nicet eût été rendu à son Eglise.

Les fruits de grace que produisirent ses prédications, la sainteté de sa vie, le don des miracles et son zèle pour toutes les bonnes œuvres dans l'exercice du saint ministère, le firent universellement admirer et respecter. Nous savons qu'il assista au second concile de Clermont en 535, au cinquième d'Orléans en 549, et au second de Paris en 551, et que, quatre ans après, il assembla lui-même un concile à Toul. La confiance qu'avoit en lui le roi Sigebert, et sa protection, n'empêchèrent cependant pas que le saint Evêque n'éprouvât, de la part des mauvais chrétiens, de grandes

contradictions, auxquelles il n'opposa qu'une fermeté vraiment apostolique à soutenir la cause de Dieu, et à procurer toujours le salut des ames. Il eut surtout à surmonter de grandes difficultés pour l'abolition des mariages incestueux; mais enfin toutes ses peines furent couronnées de succès. Il défendit aussi avec lumière et fermeté la doctrine de l'Eglise contre les erreurs des ariens et des eutychiens, et nous avons encore deux lettres qu'il écrivit à ce sujet. La première, écrite vers l'an 561, est adressée à Clodosinde, princesse catholique, fille de Clotaire I. Elle avoit épousé Alboin, roi des Lombards, qui professoit l'arianisme. Le Saint l'exhorte à travailler à la conversion de son mari, et lui prouve la vérité de la foi catholique, par la forme même du baptême, et par les miracles qu'opéroient dans l'Eglise les reliques des Saints, reconnus par les ariens eux-mêmes.

« Que le roi Alboin, disoit-il, en» voie à l'église de Saint-Martin de » Tours; si ses députés veulent y entrer, » ils y verront les aveugles éclairés, les » sourds entendre, les muets parler, des » lépreux et d'autres malades guéris.... » Que dirai-je des saints évêques Ger» main, Hilaire et Loup, qui opèrent

» tant de miracles, que nous ne pouvons » les raconter tous? Les démoniaques » sont contraints de reconnoître le pou- » voir de ces Serviteurs de Dieu. Voit-on » rien de semblable dans les églises des » ariens!.... Que n'avez-vous pas vu au » tombeau des saints évêques Médard et » Remi? Vous avez entendu raconter à » votre aïeule Clotilde, ce qu'elle fit pour » convertir le roi Clovis ».

La seconde lettre de S. Nicet est adressée à l'empereur Justinien, prince favorable aux hérétiques de ce temps, qui soutenoient que le corps de Jésus-Christ, dans sa vie mortelle, avoit été impassible. Le saint Evêque eut le courage de déclarer à Justinien que son nom étoit anathématisé dans les Eglises d'Italie, d'Afrique, d'Espagne et des Gaules. Saint Nicet est mort vers l'an 566. Tous les grands hommes qui ont vécu dans le même temps, rendent témoignage dans leurs écrits à l'innocence de ses mœurs, à son éminente sainteté et à l'éclat de ses miracles.

PRATIQUE. La connoissance de l'histoire de la vie des Saints sera toujours, pour les vrais fidèles, une instruction lumineuse, un encouragement présent, une consolation précieuse, en travaillant à les imiter, autant qu'avec la grace chacun le peut dans

son état. Ces grands modèles sont destinés à être aussi les juges de ceux qui seront condamnés par la divine justice, pour n'avoir pas, en professant la même foi, observé la même conduite.

PRIÈRE. Accordez-nous, Seigneur, par l'intercession des Saints, qui jouissent de vous dans la gloire, la grace de marcher sur leurs traces, pour être un jour admis, par l'effet de votre miséricorde, à partager leur bonheur. Ainsi soit-il.

Le même jour cinq Décembre.

SAINT SABAS, *Abbé en Palestine.*

SAINT Sabas, un des plus célèbres patriarches de l'ordre monastique en Palestine, naquit en 439 à Mutalasque, près de Césarée en Cappadoce. Son père et sa mère, recommandables par leur piété, ayant été obligés d'aller à Alexandrie en Egypte, recommandèrent leur fils à Hermias; mais sa femme traita le jeune Sabas avec tant de dureté, qu'il se retira au bout de trois ans, pour aller demeurer chez Grégoire, son oncle paternel, dans l'espérance d'y vivre plus heureux. Grégoire étant chargé de l'éducation de son neveu, voulut aussi avoir l'administration de ses biens, et se brouilla avec Hermias, qui étoit aussi oncle de

Sabas. Le Saint, qui étoit d'un caractère pacifique, fut affligé de cette division, dont un vil intérêt étoit l'objet, et se retira au monastère de Flavinia, à une lieue de Mutalasque. L'abbé le reçut à bras ouverts; il l'instruisit dans la science des saints et dans la pratique des observances monastiques. Les oncles de Sabas, que la haine et l'avarice aveugloient, s'inquiétèrent peu de ce qu'étoit devenu leur neveu. A la fin, ils rougirent de leur conduite à son égard. Ils lui proposèrent de quitter le monastère, de lui rendre ses biens et de l'établir dans le monde; mais Sabas, qui ne trouvoit de douceur qu'à porter le joug du Seigneur, persista dans la résolution qu'il avoit prise de ne plus penser qu'aux biens éternels. Il étoit si attentif à se mortifier, que travaillant un jour au jardin, il cueillit une pomme pour la manger, quoique ce fût avant l'heure du repas; mais venant à réfléchir que c'étoit une tentation, il jette la pomme par terre, et l'écrase sous ses pieds. Pour se punir et se vaincre plus parfaitement, il fit vœu de ne point manger de pommes le reste de sa vie. Il travailloit le jour en priant, et veilloit une partie de la nuit.

Sabas étoit âgé de dix-huit ans, lorsqu'il obtint de son abbé la permission

d'aller à Jérusalem, pour visiter les saints lieux, et s'édifier par l'exemple des solitaires du pays. Il passa l'hiver dans le monastère de Passarion, gouverné par le saint abbé Elpidius. Tous les frères, charmés de sa vertu, voulurent le retenir parmi eux; mais son amour pour le silence et la retraite, lui fit préférer le genre de vie qu'on suivoit sous S. Euthyme. Il alla se jeter aux pieds de ce saint abbé, et le conjura de l'admettre parmi ses disciples. Euthyme le trouvant trop jeune pour vivre dans sa Laure, le fit entrer dans un monastère gouverné par Théoctiste. Son abbé lui ordonna d'accompagner un des frères qui alloit à Alexandrie. Ses parens, qui étoient dans cette ville, le reconnurent, et mirent tout en œuvre pour le persuader d'abandonner l'état qu'il avoit embrassé; mais Sabas leur dit qu'il ne pourroit se rendre à leurs désirs, sans devenir coupable d'apostasie envers Dieu. Ils le pressèrent d'accepter au moins une somme considérable d'argent pour ses besoins; mais il n'accepta que trois pièces d'or, qu'il remit à son abbé, lorsqu'il fut de retour.

A l'âge de trente ans, il demanda la permission de passer cinq jours de la semaine dans une caverne écartée; elle

lui fut accordée, de l'avis de S. Euthyme. Il y pratiquoit un jeûne rigoureux, et partageoit tout son temps entre la prière et le travail des mains. Il quittoit le monastère le dimanche au soir, et emportoit avec lui une certaine quantité de branches de palmier; il revenoit le samedi matin, avec cinquante corbeilles qu'il avoit faites. Sa coutume étoit d'en faire dix par jour. Cinq ans se passèrent de la sorte. Après la mort de S. Euthyme, Sabas se retira dans un désert où vivoit S. Gérasime. Le démon essaya de l'effrayer; mais il le mit en fuite par la prière. Lorsqu'il eut passé quatre ans dans le désert, il fixa sa demeure dans une caverne située au haut d'une montagne, au bas de laquelle coule le torrent de Cédron. Les herbes sauvages qui croissoient sur la montagne, faisoient toute sa nourriture. Enfin, des paysans ayant découvert sa caverne, ils lui portoient à certains jours du pain, du fromage, des dattes, et d'autres petites provisions.

Il y avoit cinq ans qu'il vivoit de la sorte, lorsque plusieurs serviteurs de Dieu vinrent le trouver pour être ses disciples. Il refusa d'abord de les recevoir; mais à la fin sa charité lui fit vaincre sa résistance. Il fonda donc une nouvelle Laure, qui fut d'abord habitée par

soixante-dix solitaires, tous extrêmement zélés pour la perfection de leur état. Il y bâtit une petite chapelle. Le nombre de ses disciples s'accrut en peu de temps jusqu'au nombre de deux cent cinquante, et il fut obligé d'agrandir sa Laure. Il veilloit sur tous, et il avoit le plus grand soin de pourvoir à leurs différens besoins, afin de leur ôter tout prétexte de quitter leur solitude. Mais il eut bientôt la douleur de voir quelques-uns de ses disciples se révolter contre lui; ils portèrent même des plaintes à Saluste, qui étoit depuis peu évêque de Jérusalem. Le prélat ne les trouva point fondées; il jugea seulement que le défaut de prêtres étoit sujet à trop d'inconvéniens, pour n'y pas remédier. Il fit venir Sabas, et l'éleva au sacerdoce. Les mécontentemens cessèrent par-là, et la paix fut rétablie. Sabas avoit alors cinquante-trois ans.

L'éclat de sa sainteté augmentant de jour en jour, il lui venoit des disciples de contrées fort éloignées. Son père étant mort, sa mère vint le trouver, et voulut servir Dieu sous sa conduite. Il employa l'argent qu'elle avoit apporté, à bâtir des hôpitaux et des monastères. Sabas, à l'exemple de S. Euthyme, faisoit tous les ans une retraite après l'octave de

l'Epiphanie. Il ne prenoit, pendant tout le carême, d'autre nourriture que la sainte communion, qu'il recevoit le samedi et le dimanche. Ce fut dans une de ces retraites qu'il trouva un saint anachorète qui vivoit seul depuis trente-huit ans, sans autre nourriture que les herbes sauvages qui croissoient autour de sa cellule. Ils s'intretinrent ensemble des choses de Dieu. Sabas étant venu pour le voir l'année suivante, le trouva mort ; il l'enterra, après avoir récité les prières de l'Eglise. Le patriarche Saluste étant mort en 493, Sabas fut informé que les moines qui s'étoient déjà révoltés, se soulevoient de nouveau. Il alla vers le désert de Scytopolis, et entra dans une caverne où un lion faisoit sa demeure. L'animal vint à minuit, et trouvant le Saint endormi, il le prit doucement avec les dents par le bord de sa robe pour le traîner dehors. Sabas se réveilla, et ne fut point effrayé à la vue de cet animal. Il se mit en prières, et le lion sortit de la caverne et ne revint plus.

Des voleurs qui trouvèrent le Saint dans sa caverne, furent si touchés de ses discours, qu'ils embrassèrent une vie pénitente. Il vint aussi plusieurs personnes qui lui demandèrent à servir Dieu sous sa conduite ; mais les fré-

quentes visites qu'il recevoit, et les distractions que lui causoit la direction de ses nouveaux disciples, lui firent abandonner ce lieu, où il se forma un monastère. Il se retira près de Nicopolis, et vécut quelque temps sous un arbre, n'ayant point d'autre couvert que les feuilles, ni d'autre nourriture que les fruits qu'il portoit. Le maître du champ où étoit l'arbre, lui bâtit une cellule, et pourvut à sa subsistance. Bientôt après, il se forma un nouveau monastère en ce lieu. Le patriarche Elie lui ordonna d'y mettre un supérieur, et de retourner à sa Laure. Il écrivit en même temps à ceux qui l'habitoient, pour leur enjoindre de le recevoir. Les moines rebelles devinrent furieux, et se retirèrent dans les ruines d'un monastère. Leur départ fit renaître la paix. Sabas en profita pour rétablir la régularité et l'esprit de la ferveur primitive; mais il se sentoit toujours ému de compassion pour ses disciples apostats, et il ne cessoit de verser des larmes sur leur sort. Il leur envoya des secours d'argent, pour qu'ils pussent subsister et se bâtir une église. Une telle charité les fit rentrer en eux-mêmes; ils confessèrent leur crime, se soumirent à leur abbé, et menèrent depuis une vie édifiante.

Les affaires des Eglises d'Orient étoient alors dans une grande confusion. L'empereur Anastase favorisoit l'eutychianisme, et avoit exilé plusieurs évêques catholiques. Le patriarche Elie envoya Sabas à Constantinople. La pauvreté de son extérieur choqua tellement les officiers qui étoient à la porte du palais, qu'ils ne voulurent point le laisser entrer avec les autres députés. Sabas se retira sans rien dire, dans un coin pour prier. L'empereur ayant lu la lettre du patriarche Elie, qui contenoit un grand éloge de notre saint Abbé, demanda où il étoit. On alla le chercher. Le prince dit aux abbés de lui demander les graces qu'ils désiroient pour eux-mêmes : tous présentèrent leur supplique, excepté Sabas. Comme l'empereur le pressoit de s'expliquer, il se contenta de le prier de rendre la paix à l'Eglise, et de ne plus persécuter ses ministres. Anastase lui donna mille pièces d'or, pour être employées à des œuvres de charité. Sabas passa l'hiver à Constantinople, et se présenta souvent devant l'empereur, pour solliciter ce qui faisoit le principal objet de la députation. Anastase avoit fait tenir à Sidon un conciliabule, où l'on avoit condamné le concile général de Calcédoine; et les évêques qui refusèrent

de souscrire à cette condamnation, furent bannis. Il épargna cependant le patriarche de Jérusalem, d'après les représentations réitérées de Sabas. Il renvoya le saint Abbé, après lui avoir donné des marques de son estime et de son respect. Sabas retourna dans sa solitude.

Justin, successeur d'Anastase, favorisa les catholiques, et rendit la paix à l'Eglise. Sabas profita de cette occasion pour aller à Césarée et en d'autres lieux. Il instruisoit les moines et les fidèles qui s'étoient laissé séduire, et il en porta un grand nombre à abjurer l'hérésie. Une sécheresse qui affligea la Palestine pendant cinq ans, fut suivie d'une famine générale dans le pays. Sabas eut recours à la prière, et obtint du ciel une pluie abondante, qui répandit une joie universelle dans la Palestine. Il avoit quatre-vingt-onze ans, lorsqu'à la prière de Pierre, patriarche de Jérusalem, il entreprit un second voyage à Constantinople. L'objet de ce voyage étoit de justifier les chrétiens de la Palestine, qu'on avoit calomniés. Justinien, qui occupoit alors le trône impérial, le reçut honorablement, et lui accorda tout ce qu'il demandoit. Un jour que Justinien traitoit, en présence du Saint, quelques affaires qui le regar-

doient, Sabas le quitta à l'heure de tierce pour aller prier. Jérémie, son compagnon, lui représenta que ce qu'il faisoit ne convenoit pas au respect dû à la majesté impériale. « Mon fils, lui dit-il, l'empe» reur fait son devoir, et nous devons » faire le nôtre ». Cette réponse prouve jusqu'à quel point il étoit fidèle à l'accomplissement de ses devoirs.

Sabas revint en Palestine avec les ordres de l'empereur, qui furent remis aux magistrats de Jérusalem, de Scytopolis et de Césarée, et par-tout exécutés avec exactitude. Peu de temps après son retour dans sa Laure, il tomba malade, et il souffrit avec une patience et une résignation admirables les douleurs les plus aiguës. Sentant approcher sa dernière heure, il désigna pour son successeur Mélitas de Béryte, auquel il donna d'excellentes instructions. Il vécut encore quatre jours, pendant lesquels il ne vit personne, et ne s'entretint qu'avec Dieu. Il mourut le 5 décembre 532, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Il est nommé en ce jour dans les calendriers grecs et latins.

PRATIQUE. Si nous voulons éviter la perte éternelle de notre ame, nous devons, à l'exemple de S. Sabas, mourir à nous-mêmes, mortifier nos inclinations, et ne ja-

mais les prendre pour guides. Défions-nous de nous-mêmes, examinons, sondons notre propre cœur, et ne craignons rien tant que d'en être la dupe. Les autres hommes nous trompent souvent; mais nous nous trompons bien plus souvent nous-mêmes.

PRIÈRE. Donnez-nous, ô mon Dieu ! les graces nécessaires pour acquérir cette parfaite mortification et cette défiance de nous-mêmes, si nécessaires pour l'avancement de notre salut; faites que nous soyons attentifs à veiller sur nous-mêmes, et à nous défier de nos passions. Ainsi soit-il.

Sixième jour de Décembre.

SAINT NICOLAS, *Evêque de Myre en Lycie.*

LA vénération de l'Eglise grecque et latine pour S. Nicolas, depuis tant de siècles, et la multitude de temples bâtis sous son invocation, sont des témoignages authentiques de son éminente sainteté, et la gloire dont il jouit dans le ciel est attestée dans presque tout l'univers, par les miracles innombrables accordés à la confiance des fidèles qui ont jusqu'à nous réclamé auprès de Dieu son intercession. Nous ne rapporterons de sa vie, dont l'histoire entière n'est

point parvenue jusqu'à nous, que les faits sur lesquels les différens auteurs de ses actes paroissent d'accord. Nous apprenons d'eux que S. Nicolas est né à Patare en Lycie; que, dès son enfance, il observoit le jeûne du mercredi et du vendredi, qui étoit alors prescrit par l'Eglise. Il embrassa la vie religieuse dans un monastère, près de Myre en Lycie, où ses progrès dans les plus hautes vertus le firent admirer; la charité la plus tendre pour les malheureux le distingua principalement. On rapporte spécialement que trois jeunes filles pauvres se trouvant en danger de perdre leur innocence, il pourvut à leurs besoins, et les mit en état de s'établir honnêtement.

La Lycie étoit une ancienne province de l'Asie, où S. Paul avoit prêché l'évangile. La ville de Myre, située à peu de distance de la mer, en étoit la capitale. Il y avoit un archevêché, qui, dans les siècles suivans, compta jusqu'à trente-six suffragans. Ce grand siége étant devenu vacant, on élut pour le remplir S. Nicolas, alors abbé du monastère où il avoit embrassé la vie religieuse. Le don des miracles que Dieu lui accorda dans un degré éminent, une piété extraordinaire, un zèle ardent et infatigable,

rendirent par-tout son nom célèbre. Les historiens grecs de sa vie s'accordent à dire qu'il fut emprisonné pour la foi; qu'il confessa généreusement Jésus-Christ sur la fin de la persécution de Dioclétien; qu'il assista au concile général de Nicée, où fut condamné l'arianisme. Notre Saint mourut à Myre, et fut enterré dans sa cathédrale. L'histoire de la translation de ses reliques en 1087, à Bari, ville maritime, située sur le golfe de la mer Adriatique, met la mort de S. Nicolas en 342.

PRATIQUE. S. Nicolas est honoré comme le patron des enfans, parce qu'il fut, dès ses premières années, un modèle d'innocence et de vertu, et qu'il regarda comme un devoir du ministère pastoral, le zèle de s'employer à former à la piété le premier âge. Cette fonction, d'une obligation si rigoureuse pour les pères et mères, et pour tous ceux qui sont chargés de l'éducation particulière ou publique, exige d'eux une vigilance assidue, et des exemples de vertu qui correspondent aux leçons de religion et de mœurs, qu'ils doivent donner. Sans cela, les plus belles maximes ne produiront dans les élèves aucun effet, se trouvant en opposition avec la conduite de ceux qui les instruisent.

PRIÈRE. O Dieu Sauveur! donnez-nous par votre grace cette ingénuité de l'enfance et cette simplicité évangélique, qui, selon vos oracles,

aractérisent les prédestinés et les saints; et bénissez le zèle de ceux qui, dans tous les états, loivent édifier et instruire. Ainsi soit-il.

Septième jour de Décembre.

SAINT AMBROISE, *Archevêque de Milan, docteur de l'Eglise.*

Saint Ambroise naquit vers l'an 340, dans la ville des Gaules où son père étoit préfet du prétoire. Les auteurs sont partagés sur le nom de cette ville, entre Arles, Lyon ou Trèves. Il eut une sœur, son aînée, nommée Marcelline, qui reçut le voile des mains du pape Libère, et un frère, appelé Satyre, qui mourut en odeur de sainteté avant S. Ambroise, le plus jeune des trois. Il étoit encore enfant lorsqu'il perdit son père. Sa mère quitta les Gaules pour retourner à Rome, sa patrie, où elle s'occupa de l'éducation de ses enfans. Ambroise profita de ses instructions et de ses exemples, et fit de grands progrès dans la vertu. Son application à l'étude des sciences et des belles-lettres, eut aussi de rapides succès; il devint savant dans la langue grecque, et se distingua dans la poésie et l'éloquence, qui lui acquirent une réputa-

tion telle, que les personnes les plus illustres désirèrent son amitié. De ce nombre furent Anicius-Probus et Symmaque. Ce dernier étoit païen ; mais Anicius-Probus étoit un chrétien fervent et zélé pour la religion catholique, et fut nommé par l'empereur Valentinien, préfet du prétoire d'Italie en 369.

Ambroise plaida quelques causes à la cour, avec tant d'applaudissemens, qu'il fut nommé assesseur du préfet du prétoire d'Italie ; et quelque temps après, il fut fait gouverneur de la Ligurie. Son ami Probus lui dit, en se séparant de lui : « Allez, et agissez plus en évêque » qu'en juge ». Ambroise, fidèle à ce conseil, se fit admirer par sa probité, sa vigilance et sa douceur. Auxence, arien furieux, qui avoit usurpé le siége de Milan après l'exil de S. Denys, mourut en 374. Pendant près de vingt ans que dura son intrusion, il persécuta les chrétiens avec autant de violence que de malice. Lorsqu'il fut question d'élire un nouvel évêque, la ville se divisa en deux partis, les uns demandoient pour évêque un arien, les autres vouloient un catholique. La fermentation des esprits faisant craindre une sédition, Ambroise, pour la prévenir, se rendit à l'église où se tenoit l'assemblée. Il y parut comme

gouverneur de la ville, y prononça un discours rempli de sagesse et de modération, dans lequel il exhorta l'assemblée à procéder à l'élection d'un nouvel évêque, dans l'ordre et la paix nécessaires pour faire un bon choix. Pendant qu'il parloit encore, un enfant cria : *Ambroise, évêque.* Le tumulte cessa sur-le-champ; les catholiques et les ariens se réunirent, et proclamèrent unanimement le gouverneur, évêque de Milan. Ce choix, auquel personne ne s'attendoit, surprit tout le monde, mais surtout Ambroise, qui employa tous les moyens possibles pour le faire révoquer. Il ordonna d'abord de dresser son tribunal, et s'étant fait amener des criminels, il les condamna à subir la question, affectant, par cet acte de sévérité, de passer pour un homme cruel, et de se donner une réputation de sévérité, bien opposée à la charité compatissante qu'exige l'esprit du sacerdoce.

Ambroise sortit de la ville pendant la nuit, pour se retirer à Pavie; mais il s'égara, et se trouva le lendemain aux portes de Milan. On se décida alors à lui donner une garde, pour l'empêcher de s'enfuir de nouveau; et la relation de tout ce qui s'étoit passé à son élection fut envoyée à l'empereur, dont le con-

sentement étoit nécessaire pour faire évêque un de ses officiers. Ambroise écrivit de son côté au prince, pour le supplier de ne pas consentir à son élection. L'empereur étoit alors à Trèves; il répondit au peuple et au clergé qu'il voyoit avec plaisir qu'on eût jugé dignes de l'épiscopat ceux qu'il avoit choisis pour gouverneurs et pour juges. Il ordonna en même temps au gouverneur d'Italie de veiller à ce que l'élection eût son effet. Ambroise s'enfuit de nouveau, et alla se cacher dans la maison du sénateur Léonce; mais le gouverneur ayant publié un ordre sévère contre ceux qui cacheroient le Saint, ou qui, connoissant le lieu de sa retraite, ne le découvriroient point, Ambroise fut obligé de paroître, et employa, pour dernière ressource de son humilité, l'autorité des saints canons, qui défendent d'élever au sacerdoce un simple catéchumène comme lui; mais on lui répondit que l'Eglise avoit toujours le pouvoir de dispenser de l'observation des canons dans certains cas extraordinaires. Ainsi Ambroise, après avoir reçu le baptême, et exercé successivement les fonctions des saints ordres, fut sacré évêque le 7 décembre 374. Il étoit âgé d'environ trente-quatre ans.

Dès ce jour, il ne se regarda plus comme un homme de ce monde; et pour rompre tous les liens qui pouvoient l'y attacher, il distribua ce qu'il avoit d'or et d'argent à l'Eglise et aux pauvres. Il donna aussi à l'Eglise les terres qui lui appartenoient, en réservant toutefois une rente à vie, pour la subsistance de sa sœur Marcelline. Il pria son frère Satyre de se charger du soin de son temporel sur le siége de Milan, afin de pouvoir s'occuper uniquement de la prière et des fonctions pastorales. Il s'appliqua d'abord à l'étude de l'Ecriture-Sainte et à la connoissance des bons auteurs ecclésiastiques, et choisit pour directeur de ses études, le savant et pieux Simplicien, prêtre de Rome, qui lui succéda sur la chaire épiscopale de Milan. L'ardeur d'Ambroise pour l'étude, n'empêcha point son assiduité à instruire son peuple, et il eut la consolation de purger son diocèse du levain de l'arianisme. C'est de lui-même que nous apprenons qu'en l'année 385, cette hérésie n'avoit plus de partisans à Milan, excepté un petit nombre de Goths et quelques personnes attachées à la famille impériale.

La sainteté de sa vie, l'austérité de ses jeûnes presque continuels, sa charité pour les pauvres et pour tous les autres

affligés, donnoient une grande force aux instructions aussi éloquentes que lumineuses qu'il faisoit à son troupeau. Il prioit nuit et jour, et offroit tous les jours le saint sacrifice de l'autel pour le salut des ames dont il étoit le pasteur. Il écoutoit tout le monde avec douceur, pleurant, comme dit l'Apôtre, avec ceux qui pleuroient, rendant le bien pour le mal, et ne se vengeant des injures que par des bienfaits. S. Augustin, qui eut le bonheur de le connoître et de devenir son fervent disciple, alloit le visiter de temps en temps; et le trouvant toujours extrêmement occupé, il lui arrivoit, dit-il, quelquefois de s'en aller sans lui avoir parlé, et même sans en avoir été apperçu. Il n'y avoit que deux ans qu'Ambroise étoit évêque, lorsqu'à la prière de sa sœur, il composa ses trois excellens livres *des Vierges.* Peu de temps après, il donna son *Traité des Veuves,* pour les exhorter à la chasteté perpétuelle, et à la pratique des autres vertus dont tant de saintes veuves ont été les modèles. Ces ouvrages furent suivis de plusieurs autres, dont la collection est venue jusqu'à nous, et ont toujours été admirés et regardés comme des chefs-d'œuvre dignes d'un des plus saints et des plus grands docteurs de l'Eglise.

L'empereur Valentinien I étant mort le 17 novembre 375, son fils aîné Gratien, qu'il avoit associé à l'empire, lui succéda à l'âge de seize ans; et ayant appris que Valentinien son frère, âgé de quatre ans, avoit été proclamé empereur par le crédit de sa mère Justine, qui étoit alors avec une armée en Pannonie, Gratien lui confirma cette dignité, et promit de lui tenir lieu de père, se réservant seulement l'administration générale de l'empire, jusqu'à ce que Valentinien fût en âge de régner par lui-même. S. Ambroise, pour lequel Gratien eut toujours beaucoup d'estime et de vénération, donna à ce prince des instructions pour se prémunir contre l'arianisme, avant d'aller en Orient secourir Valens, son oncle, protecteur de cette hérésie, à qui Fritigerne, roi des Goths, faisoit alors la guerre. Le saint Archevêque de Milan, pour seconder les pieuses intentions du prince, composa en 377 son *Traité de la Foi, à Gratien*, et quelque temps après, son livre sur l'*Incarnation*. L'empereur Gratien ne put empêcher en Orient la défaite de Valens par les Goths en 378. Valens y périt lui-même chargé de la haine publique, à cause de ses injustices et de ses persécutions contre les catholiques.

Gratien étant devenu maître de l'empire d'Orient par la mort de son oncle, les Barbares victorieux l'attaquèrent de toutes parts ; mais il leur opposa le brave et vertueux Théodose, lequel avec son père, qui portoit le même nom, avoit fait triompher les armes de l'empire dans la Grande-Bretagne et l'Afrique. Théodose étoit alors en Espagne, où il menoit une vie privée depuis la mort de son illustre père, condamné injustement par Valens. Théodose ayant reçu les ordres de Gratien, se rendit auprès de lui. L'empereur lui donna la pourpre à Sirmich le 16 janvier 379, le déclara son collègue dans le gouvernement de l'empire d'Orient ; il lui céda la Thrace et la partie orientale de l'Illyrie, dont Thessalonique étoit alors la capitale. Théodose se montra digne de son élévation et du choix du prince par les victoires qu'il remporta. Il rétablit la paix dans l'empire, et gouverna sagement les provinces qui lui furent soumises. Il témoigna toujours à S. Ambroise son respect et sa confiance dans toutes les occasions, et applaudit à la charité de ce grand Evêque, qui, après avoir employé tout l'argent qu'il put avoir, destina une partie des vases d'or de l'Eglise à racheter les captifs que les

Goths avoient faits en ravageant la Thrace et l'Illyrie.

Notre Saint perdit en 379 son frère Satyre, qui mourut à Milan de la mort des justes, en revenant d'un voyage qu'il avoit fait en Afrique, pour les intérêts de l'Eglise de Milan, dont il administroit les biens temporels. Le saint Archevêque reçut son dernier soupir, et fit deux fois publiquement son éloge funèbre. Il tint un concile à Milan en 381, contre l'hérésie d'Apollinaire. Il assista au concile d'Aquilée, où furent déposés deux évêques ariens; et un an après, il se rendit au concile que le pape S. Damase tint à Rome. Pendant son séjour dans cette ville, une femme paralytique se fit porter dans la chapelle où le Saint célébroit la messe; elle se recommanda à ses prières, et tandis qu'il lui imposoit les mains, elle baisa avec confiance le bord de ses vêtemens, et se trouva parfaitement guérie. De retour à Milan, il obtint de Gratien l'ordre d'ôter du sénat l'autel de la Victoire, que Julien l'Apostat avoit rétabli.

Gratien, dans le même temps, fit, par le conseil d'Ambroise, diverses loix pleines de sagesse. Ce prince bienfaisant, équitable et zélé pour la religion, n'eût jamais perdu l'affection de ses sujets,

s'il eût été plus appliqué à veiller sur la conduite de ses officiers, et à maintenir cette fermeté de gouvernement toujours nécessaire pour le bonheur et la tranquillité des états ; mais il étoit passionné pour la chasse et pour d'autres divertissemens ; ses ministres l'entretenoient dans ces passions, pour se rendre eux-mêmes maîtres de gouverner en son nom. Peu à peu les esprits s'aigrirent, les murmures et les plaintes éclatèrent ; on conspira contre Gratien. Maxime, qui commandoit dans la Grande-Bretagne, instruit du mécontentement presque général, prit la pourpre, et vint avec son armée dans les Gaules. Gratien, à cette nouvelle, sortit de Trèves. Il se livra une bataille près de Lyon entre les deux armées ; Gratien fut vaincu, et massacré en fuyant, par le général de la cavalerie de Maxime, le 25 août 383.

Maxime, devenu maître de la puissance suprême, menaça de venir à Milan attaquer Valentinien II, qui y résidoit avec Justine sa mère. Pour prévenir ce danger, l'impératrice députa S. Ambroise vers Maxime. Le saint Prélat s'acquitta de sa commission avec un si grand succès, qu'il y eut un traité, par lequel il fut convenu que Valentinien conserveroit l'Italie et le reste de l'empire d'Oc-

cident. S. Ambroise passa l'hiver de l'an 384 avec Maxime, à Trèves. Il l'exhorta plus d'une fois à la pénitence, et refusa de communiquer avec lui dans les exercices publics de religion. Ayant appris que les païens, qui étoient encore à Rome, dirigés par le célèbre Symmaque, alors préfet de la ville, avoient présenté à Valentinien, au nom du sénat, une requête pour demander le rétablissement de l'autel de la Victoire, et de rendre aux prêtres des idoles et aux vestales leurs anciens droits et revenus, le zèle d'Ambroise lui fit adresser à Valentinien deux apologies de la religion chrétienne, qui, ayant été lues dans le conseil de l'empereur, le déterminèrent à refuser aux païens ce qu'ils demandoient.

Le saint Prélat eut bientôt après à résister avec plus de constance à l'impératrice Justine, arienne furieuse, qui, décidée à ne plus rien ménager pour le triomphe de sa secte, envoya demander à Ambroise, vers la fête de Pâques de l'an 385, la basilique Portienne qui étoit hors des murs de Milan, afin que les ariens y fissent le service divin, pour l'empereur son fils, plusieurs grands et officiers de la cour. Notre Saint répondit qu'il ne livreroit jamais le temple de Dieu à ses ennemis. Il fit la même réponse à d'au-

tres envoyés, qui lui demandèrent la basilique Neuve. Des officiers de la cour eurent ordre d'aller tendre les tapisseries impériales à la basilique Portienne. Cette violence excita une émeute, et le peuple catholique se saisit d'un prêtre arien. Ambroise étoit alors à l'autel, où il demanda avec larmes au Seigneur de ne pas permettre qu'il y eût de sang versé. Il envoya délivrer le prêtre arien, et calmer le peuple, qui, en punition de la révolte, fut condamné par la cour à payer 200 livres d'or.

On envoya aussi-tôt des comtes et des tribuns sommer Ambroise de céder la basilique, comme appartenante à l'empereur. Il répondit : « Si le prince me » demandoit ce qui est à moi, je ne le lui » refuserois pas, quoique tout ce que je » possède appartienne aux pauvres; mais » il n'a aucun droit à ce qui appartient à » Dieu. Voulez-vous mon patrimoine? » vous pouvez le prendre; si vous de- » mandez mon corps, je suis prêt à vous » le livrer; si vous voulez me donner la » mort, vous n'éprouverez de ma part » aucune résistance. Je n'aurai point re- » cours à la protection du peuple, je ne » me réfugierai point aux pieds des au- » tels; mais je sacrifierai ma vie pour la » cause de ces mêmes autels ». Ambroise

passa tout le jour dans l'ancienne basilique; il y célébra l'office des jours suivans, qui étoient le mercredi et le jeudi saints. On apprit à la fin du jour que les soldats qui environnoient la basilique avoient été retirés, et qu'on avoit remis aux habitans l'amende à laquelle ils avoient été condamnés. Chacun fit éclater sa satisfaction envers le prince, et remercia la divine Providence des espérances de voir la religion maintenue dans tous ses droits. Mais la haine de Justine contre le saint Archevêque allant toujours croissant, elle obtint de son fils une loi rédigée par Auxence, que les ariens avoient fait évêque de Milan. Cette loi autorisoit les assemblées religieuses des hérétiques.

Justine demanda de nouveau la basilique Portienne à S. Ambroise, qui, toujours fidèle à Dieu et à son Eglise, refusa, avec sa fermeté ordinaire, d'en trahir les intérêts. Il se retira lui-même dans cette basilique, après avoir envoyé sa réponse; il y resta plusieurs jours avec le peuple, qu'il instruisoit et occupoit par la prière ou le chant des pseaumes et des hymnes sacrées. Ce fut dans ces jours de tribulations qu'il découvrit les reliques des saints martyrs Gervais et Protais, que Dieu glorifia de nouveau

par des miracles. Enfin, les ariens cessèrent à cette époque leurs violences contre notre Saint, qui, oubliant tout ce qu'il avoit eu à souffrir de la part de Justine et de l'empereur son fils, se chargea d'aller à Trèves, pour prier Maxime de ne pas marcher sur l'Italie. Dès le lendemain de son arrivée à Trèves, le saint Prélat se présenta à la cour; mais il ne fut point admis à l'audience qu'il avoit demandée pour lui particulièrement; il fut seulement admis à celle qu'on donnoit aux ambassadeurs ordinaires dans le conseil, où Maxime lui parla avec humeur et colère contre Valentinien. Ambroise n'obtint non-seulement rien de favorable pour son prince, mais de plus, il irrita Maxime contre lui personnellement, par le refus qu'il fit de communiquer avec les hérétiques ithaciens, qui poursuivoient à mort les priscillianistes. Le Saint fut renvoyé de la cour de Maxime avec une sorte d'ignominie; et bientôt après, l'usurpateur étant entré dans l'Italie à la tête de son armée, vint prendre ses quartiers à Aquilée. Cette entreprise jeta par-tout la terreur. Valentinien et l'impératrice sa mère s'enfuirent à Thessalonique, d'où ils implorèrent le secours de Théodose, qui, à cette nouvelle, partit de Constanti-

nople pour se rendre à Thessalonique. Il consola, et promit tout son secours à Valentinien et à Justine, déclara la guerre à Maxime au printemps de l'an 388, et ordonna des prières publiques pour demander à Dieu de le protéger dans cette guerre contre le meurtrier de Gratien et l'ennemi de l'Eglise.

Théodose se mit promptement en campagne à la tête de son armée, attaqua Maxime, et le défit sur les bords de la Save en Pannonie. Il vainquit aussi Marcellin, frère du tyran, et marcha vers Aquilée, où Maxime s'étant sauvé, fut dépouillé des habits impériaux par ses propres soldats, et livré à Théodose, qui le fit décapiter le 8 juillet 388. L'empereur revint à Milan au mois de septembre, et remit à Valentinien tout l'empire d'Occident, en lui donnant les conseils les plus sages pour le gouvernement de ses états. Le jeune prince, dont la mère étoit morte vers la fin de la guerre, se mit sous la conduite de saint Ambroise, et l'honora tant qu'il vécut. Théodose étoit au comble de la gloire, lorsqu'il en ternit l'éclat par le massacre injuste qu'il permit, pour punir la ville de Thessalonique d'une sédition de la part du peuple, où plusieurs de ses officiers avoient été tués. L'exécution des

ordres de l'empereur eut lieu dans le cirque ; il y périt sept mille hommes, et la brutalité des soldats fut d'une atrocité révoltante.

Cette scène affreuse excita bientôt une horreur et un mécontentement général. S. Ambroise en fut sur-tout pénétré de douleur. Il écrivit à l'empereur une lettre aussi tendre que pathétique, que nous lisons encore, et déclara au prince qu'il ne pourroit l'admettre aux assemblées pour la célébration des saints mystères, avant qu'il n'eût satisfait à la justice divine. Peu de temps après, Théodose s'étant présenté pour entrer dans l'église, Ambroise alla au-devant de lui, et lui défendit d'avancer plus loin. « Seigneur, » lui dit-il, il semble que vous ne sentez » pas encore l'énormité du massacre com- » mis par vos ordres..... Retirez-vous, » et n'allez pas aggraver par un nouveau » crime celui dont vous êtes coupable ». Le prince ayant dit pour s'excuser que David avoit péché, le saint Evêque lui répondit que l'ayant imité en péchant, il devoit aussi l'imiter dans sa pénitence.

Théodose se soumit, et accepta la pénitence canonique qui lui fut imposée. Il se retira dans son palais, où il passa huit mois, sans aller à l'église, entiè-

rement occupé des exercices propres aux pénitens publics. Le jour de la fête de Noël étant arrivé, il versa des larmes en présence de Rufin, maître des offices et contrôleur du palais. Il étoit désolé de se voir, dans cette grande solennité, exclu de l'assemblée des fidèles. « Seigneur, lui dit alors Rufin, si vous » le jugez à propos, j'irai trouver l'Evê- » que, et j'espère lui persuader de vous » absoudre. — Vous n'y réussirez pas, » répliqua l'empereur.... Ambroise est » inflexible quand il s'agit de son devoir ». Rufin persistant à aller trouver le saint Prélat, Théodose y consentit enfin, et le suivit peu de temps après, dans l'espérance que sa démarche ne seroit pas inutile. Dès qu'Ambroise vit Rufin : « Comment osez-vous, lui dit-il, après » avoir conseillé le massacre de Thessalo- » nique, vous charger d'en solliciter le » pardon » ? Rufin, sans chercher à se justifier, redoubla ses prières pour Théodose, en ajoutant que l'empereur arriveroit bientôt. « Si cela est, répondit le » Saint, je vous déclare que je ne le lais- » serai point entrer dans le vestibule de » l'église. S'il veut employer la force et » agir en tyran, je suis prêt à souffrir la » mort. Je me présenterai moi-même au » glaive des bourreaux ».

Rufin envoya dire à l'empereur de ne pas sortir de son palais ; mais ce prince étoit déjà en chemin, et dit : « J'irai, et » je recevrai l'affront que je mérite ». Il n'entra cependant point dans l'église ; mais il attendit le saint Evêque dans la salle d'audience, et le pria de lui accorder l'absolution : « Ne me refusez pas, » lui dit-il, de rompre mes liens, et ne » me fermez pas plus long-temps la porte » que le Seigneur a ouverte à tous les » pénitens. — Quelle pénitence, reprit » l'Evêque, avez-vous faite ? .... — C'est » à vous, dit l'empereur, à me prescrire » ce que je dois faire.... comme c'est à » moi à me soumettre et à accomplir ce » qui me sera ordonné ». Ambroise lui dit de se placer dans l'église, parmi les pénitens publics. Ce grand prince fit, dans cette délicate occasion, l'édification générale, et reçut enfin l'absolution. Il s'abstint, depuis ce temps-là, de se placer dans le sanctuaire, soit à Milan, soit à Constantinople, où il retourna en 391, se tenant hors de la balustrade, un peu au-dessus des autres fidèles. Valentinien continua à se conduire par les avis de S. Ambroise, et devint vertueux et cher à tous ses sujets. Il avoit un général d'armée, nommé Arbogaste, qui conspira contre lui à Vienne, où le jeune

empereur avoit appelé S. Ambroise pour le baptiser. Valentinien ne put avoir ce bonheur, il fut étranglé le 15 mai 392, par les ordres d'Arbogaste, qui mit la couronne impériale sur la tête d'Eugène, qui, se disant chrétien, vivoit en païen, sujet à tous les vices.

Ces deux tyrans repassèrent en Italie, et essayèrent en vain, par des lettres très-obligeantes, de gagner S. Ambroise. Le Saint étoit alors à Bologne, où il ressuscita le fils d'un des principaux habitans, au rapport de Paulin. Théodose ayant appris la mort de Valentinien, et toutes les suites des attentats d'Arbogaste et d'Eugène, partit à la tête de son armée, força le passage des Alpes, et défit Eugène et Arbogaste. Le premier ayant été pris sur le champ de bataille, fut décapité; le second se donna la mort lui-même, après avoir erré sur les montagnes voisines, sans y trouver d'asyle. S. Ambroise se rendit à Aquilée, pour voir Théodose. La joie et la tendresse éclatèrent dans leur entrevue; ils bénirent le Seigneur de ses graces, et s'entretinrent des moyens de rétablir la religion. Quelque temps après, l'empereur étant venu à Milan, il fut attaqué d'une hydropisie mortelle, dont il mourut dans les bras de S. Ambroise, le 17 jan-

vier 395, avec les sentimens de la plus vive piété. Le saint Prélat prononça son oraison funèbre. Il ne lui survécut que deux ans, pendant lesquels il opéra différens miracles, et ne cessa de remplir le ministère pastoral en apôtre et en docteur de l'Église.

L'ordination de S. Honorat, évêque de Verceil, fut une de ses dernières actions. Quelques jours avant sa maladie, il prédit sa mort, en annonçant qu'il vivroit jusqu'à Pâques. Il se trouva si mal peu de temps après, qu'il fut obligé de garder le lit. La maladie devint bientôt plus dangereuse, et le mit à l'agonie, pendant laquelle le mouvement de ses lèvres et de ses mains en forme de croix, indiquoit la ferveur et la continuité de sa prière. S. Honorat, évêque de Verceil, étoit présent ; mais ayant été obligé d'aller prendre un peu de repos dans une chambre haute, il entendit une voix qui lui cria trois fois : « Levez-vous » promptement, et hâtez-vous ; car il » va partir ». Il descendit, et administra l'adorable Eucharistie au Saint. Il l'eut à peine reçue, qu'il rendit l'esprit la nuit du vendredi au samedi saint, 4 avril 397, dans la cinquante-septième année de son âge, après vingt-deux ans et quatre mois d'épiscopat. L'antiquité

lui a assigné la première place parmi les quatre grands docteurs de l'Eglise latine. On célèbre sa fête le 7 décembre, jour auquel il reçut l'ordination épiscopale.

PRATIQUE. S. Ambroise sut allier un zèle inflexible pour l'observation de la loi de Dieu, avec une prudence, une douceur et une charité constante. On connoissoit le motif saint de sa fermeté, et on l'aimoit, parce qu'elle étoit tempérée par la charité la plus tendre. Ses larmes ont souvent fait couler celles de ses pénitens au tribunal de la pénitence. Cette vraie charité doit caractériser tous les chrétiens, plus spécialement encore les ministres de Jésus-Christ; mais il faut pour cela ne se proposer que la gloire de Dieu et le salut des ames.

PRIÈRE Esprit-Saint, la charité par essence, répandez-la sur nous tous cette charité; que sa force nous anime pour combattre les ennemis de votre gloire; que sa douceur nous dirige pour attirer à la vertu, aider la foiblesse de nos frères, et les soutenir dans les sentiers de la justice. Ainsi soit-il.

Huitième jour de Décembre.

L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Nous célébrons aujourd'hui, avec l'Eglise catholique, l'aurore de ce beau jour, où l'univers a été éclairé par le soleil de justice dans le grand mystère de l'incarnation du Verbe éternel, le Messie et le Sauveur des hommes. La Conception de la Très-Sainte Vierge, choisie de toute éternité pour en être la Mère, comme Homme-Dieu, fut aussi un mystère glorieux pour Marie, une grace unique, le premier effet de sa prédestination à la plus haute sainteté, à la dignité la plus sublime et à la plus grande gloire. C'est d'elle sur-tout que le prophète Isaïe avoit dit, ch. XLIX : *Le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mère; il s'est souvenu de mon nom, lorsque j'étois encore dans ses entrailles.* Marie, en effet, destinée par le Fils de Dieu à devenir son tabernacle sur la terre, fut, dès le premier instant de sa conception, exempte du péché d'origine, et vint au monde dans une sainteté parfaite. La

charité ne souffrit jamais en elle la moindre diminution ; et du moment qu'elle eut atteint l'usage de la raison, elle avança tous les jours dans les voies de la perfection la plus sublime.

Marie est la seule qui ait été prévenue de cette grace; et quoique fille d'Adam, comme nous, elle n'a jamais participé à l'anathême qui fut prononcé contre le chef du genre humain et sa postérité toute entière. Nous naissons tous, dit l'Apôtre, enfans de colère, conçus dans l'iniquité, suivant l'expression du Roi prophète, sujets à l'ignorance, à la convoitise, à l'inconstance et à l'orgueil; au lieu que Marie, destinée à donner au monde l'Auteur de la sainteté, ne fut jamais ni souillée par le péché, ni sujette à ses suites honteuses qui l'eussent rendue l'objet de la haine de Dieu, malgré sa destination à la maternité divine. Aussi, dit S. Augustin, nous ne parlons jamais de Marie toutes les fois que nous traitons du péché; et le saint concile de Trente a fait la même déclaration. Ainsi, quoique l'Eglise n'ait point défini, comme article de foi, que la Sainte Vierge ait été immaculée dès le premier moment de sa conception, l'institution de la fête que nous célébrons en ce jour a également été observée dans l'Eglise

d'Orient et d'Occident, et plus anciennement dans celle d'Occident.

Tant de graces spirituelles accordées par plusieurs souverains pontifes, à la prière des fidèles, dans cette solennité, les écrits d'une foule de saints personnages et de célèbres docteurs, prouvent assez quel est le sentiment et la doctrine de l'Eglise. Elle veut aussi, sans doute, que nous reconnoissions Jésus-Christ comme le Sauveur de Marie; il l'a sauvée en effet, d'une manière ineffable, en la préservant du péché originel et de ses suites, et en la comblant de graces pour la préparer à devenir sa glorieuse Mère. Comme fille d'Adam, elle n'avoit d'elle-même aucun droit de plus que nous; elle auroit donc contracté la dette commune, si la volonté divine ne l'en eût affranchie par les mérites infinis de celui qui vouloit devenir son Fils sur la terre. Ainsi, les graces signalées que reçut Marie dans sa conception, furent l'effet de sa rédemption et le germe des vertus éminentes qu'elle pratiqua.

Marie affranchie de toute inclination perverse, l'entrée de son cœur étoit fermée à toutes les passions déréglées; quoiqu'élevée à la plus sublime dignité, elle ne voyoit en elle que le néant, et rap-

portoit à Dieu seul toute la gloire des avantages qu'elle possédoit. En se reconnoissant indigne du choix qu'il avoit fait d'elle, elle confessoit qu'il avoit uniquement voulu montrer sa toute-puissance, en se servant d'elle comme de l'instrument le plus vil et le plus foible, pour l'exécution de ses desseins éternels et glorieux. Suivant l'expression du cantique de l'Eglise en ce jour, « C'est la » Conception de la glorieuse Vierge Ma» rie, issue du sang d'Abraham, de la » tribu de Juda, de l'illustre maison de » David, dont la vie, par son éclat, » illustre toutes les Eglises ».

PRATIQUE. La Sainte Vierge fut confirmée en grace dès le premier instant de sa conception. Pour nous, pécheurs dès le premier moment de notre être, nous venons au monde déjà coupables et sujets à toutes les suites du péché; notre misère est extrême, et nous ne la sentons presque pas; elle ne nous humilie pas, en nous précautionnant contre les dangers de nous perdre, par la vigilance, la mortification et la prière. Marie employa ces moyens prescrits à tous chrétiens; et pendant tout le cours de sa vie, quoiqu'elle n'éprouvât jamais aucune de ces suites malheureuses qui restent en nous, même après le baptême, pour exercer notre fidélité, elle se rapporta toute à Dieu. Imitons ses exemples, en résistant à nos

passions, en réprimant nos sens, en mourant à nous-mêmes, avec le secours de la grace, et sous la protection de la Reine du ciel et de la terre, l'auguste Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

PRIÈRE. Daignez, Seigneur, par l'intercession de la Très-Sainte Vierge que vous nous avez donnée pour Mère en mourant sur la croix pour nous, nous faire la grace de persévérer dans la vigilance du salut, dans la mortification des sens et dans l'assiduité de la prière, pour avoir part au bonheur infini de vous posséder dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Neuvième jour de Décembre.

SAINTE LÉOCADIE, *Vierge et Martyre en Espagne.*

LES actes de sainte Léocadie ne nous donnent aucune connoissance bien sûre sur sa famille, son éducation et ses vertus éminentes, qui la disposèrent, avec la grace, à verser son sang pour Jésus-Christ. Son nom est très-célèbre en Espagne. Elle étoit née à Tolède. Son zèle à professer la religion chrétienne, pour sa propre sanctification et pour en étendre la gloire et les conquêtes, la fit connoître avec éclat durant la persécution de Dioclétien. Bientôt le gouver-

neur Datien, fameux par sa cruauté contre les disciples de Jésus-Christ, ordonna qu'elle fût arrêtée. Après avoir souffert d'horribles tourmens avec une constance digne de la foi de l'évangile, on la conduisit en prison, où elle mourut.

L'histoire du martyre de sainte Eulalie, que notre Sainte connoissoit, lui avoit inspiré un désir ardent de verser son sang pour Jésus-Christ. Elle demanda a Dieu la grace d'être bientôt tirée de ce monde, et de partager la gloire comme les combats d'Eulalie, et ne cessa de répéter cette prière jusqu'à sa bienheureuse mort. Le quatrième concile de Tolède, dont sainte Léocadie est patrone, a fait une mention honorable de notre sainte Martyre.

PRATIQUE. La vie chrétienne dans l'exercice des vertus qu'elle exige, fut pour les saints Martyrs la préparation à la grace, et la disposition à y correspondre jusqu'à donner leur sang pour la foi. Nous sommes tous appelés à rendre témoignage à l'évangile, si ce n'est pas jusqu'à mourir en le professant, c'est toujours jusqu'à vivre détaché entièrement du monde, et prêts à sacrifier tous les intérêts temporels au seul intérêt éternel de la gloire de Dieu et du salut de notre ame. Interrogeons ici notre cœur, examinons notre vie, et jugeons-

nous d'après les exemples des Saints, dont la vie toute entière ne fut qu'un véritable sacrifice.

PRIÈRE. Vous ne répandez, ô mon Dieu, vos faveurs et vos graces que dans les ames, qui, dociles à votre voix, persévèrent dans la fidélité qui les unit à vous. Aidez-nous à entrer dans la disposition de renoncer à tout ce qui pourroit nous séparer à jamais de votre amour sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.

Dixième jour de Décembre.

SAINT MELCHIADE, *Pape.*

SAINT Melchiade, ou Miltiade, succéda au saint pape Eusèbe le 2 juillet 311, sous le règne de Maxence. Constantin ayant vaincu ce tyran le 28 octobre de l'année suivante, publia des édits en faveur de la religion chrétienne, permit de bâtir des églises, exempta le clergé des charges civiles, abolit aussi les fêtes païennes et la célébration des mystères profanes qui donnoient lieu à la corruption la plus affreuse des mœurs, et ordonna la peine de mort contre l'adultère. S. Melchiade, comblé de joie de voir enfin la foi de l'évangile triompher de l'idolâtrie, travailla avec zèle à étendre de toutes parts le royaume de Jésus-

Christ. Le nombre des enfans de l'Eglise se multiplioit, et faisoit la consolation du saint Pontife, lorsque le schisme des donatistes, qui avoit pris naissance en Afrique, vint porter la désolation dans le troupeau de Jésus-Christ.

Voici ce qui donna occasion à ce malheureux schisme. Mensurius, évêque de Carthage, avoit été accusé d'avoir livré les saintes écritures aux païens, pour être brûlées durant la persécution de Dioclétien. Quoique ce fût une vraie calomnie, Donat, évêque des Cases-Noires en Numidie, s'étoit séparé de la communion de l'évêque de Carthage, et persévéra dans son schisme sous Cécilien, successeur de Mensurius. Plusieurs ennemis de Cécilien se joignirent à Donat, qui grossit son parti de tout ceux qu'il put y entraîner par ses intrigues. Ces schismatiques crurent pouvoir s'adresser à Constantin, qui se trouvoit alors dans les Gaules, pour le prier de commettre trois évêques Gaulois, qu'ils désignèrent, pour juger leur cause contre Cécilien. L'empereur acquiesça à leur demande; mais il voulut que les trois évêques se rendissent à Rome. Il écrivit en même temps à S. Melchiade, pour le prier d'examiner, conjointement avec les prélats gaulois, la question qui occa-

sionnoit le schisme, et de la décider conformément à l'équité. Il laissa aux évêques la décision de cette affaire, parce qu'elle regardoit un évêque.

Le saint Pape ne tarda pas d'assembler un concile dans le palais de Latran, dont l'ouverture se fit le 2 octobre 313. Cécilien et Donat y assistèrent. Le premier fut déclaré innocent, et déchargé de toutes accusations; mais le second fut convaincu de schisme, et condamné. Quant aux évêques de son parti, il fut décidé qu'on leur laisseroit leurs siéges, s'ils revenoient à l'unité de l'Eglise. Saint Augustin, en parlant de ce concile, fait le plus grand éloge de la sagesse et de la douceur de S. Melchiade. Les donatistes, au contraire, le calomnièrent après sa mort, en l'accusant d'avoir livré les saintes écritures aux persécuteurs. S. Augustin l'a justifié pleinement, en démontrant que cette accusation n'est fondée que sur la haine et la malice des donatistes contre le saint Pape. Melchiade mourut le 10 janvier 314, après avoir siégé deux ans, six mois et huit jours. Il fut enterré sur la voie Appienne, dans le cimetière de Calixte.

PRATIQUE. La paix rendue à l'Eglise par le grand Constantin, fit triompher la croix de Jésus-Christ, en attirant à ses pieds des

peuples et des nations entières; mais si, comme dans les premiers chrétiens, la charité ne règne pas parmi les enfans de l'Eglise, bientôt les divisions, le scandale, les erreurs ou le schisme y portent le trouble, les animosités, la désolation, et, si l'esprit du monde pénètre jusqu'au sanctuaire, à quels ravages n'est point exposé l'héritage du Seigneur! Veillons tous sur le dépôt de la foi, pour la conserver pure et entière dans nous, et dans tous ceux dont la Providence nous a chargés. Ce n'est point la multitude, mais l'évangile seul que nous devons suivre.

PRIÈRE. Répandez en nous, Seigneur, cet esprit du christianisme, qui régnera toujours dans votre Eglise, parce que, malgré la corruption presque générale qui, dans ces derniers temps, paroît avoir gagné tous les états, vous aurez par-tout de vrais adorateurs, des serviteurs constans et fidèles. Accordez-nous la grace d'être de ce nombre, pour avoir le bonheur de vous glorifier pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

Le même jour dix Décembre.

SAINTE EULALIE, *Vierge et Martyre, à Mérida en Espagne.*

SAINTE Eulalie étoit de Mérida, capitale de la Lusitanie, en Espagne. Issue d'une des meilleures familles d'Espagne, elle fut élevée dans la religion chrétienne. Dès son enfance, elle fit paroître une admirable douceur de caractère, une modestie rare, une tendre piété et un grand amour pour l'état de virginité. Sa gravité, son éloignement pour la parure et les plaisirs du monde, prouvoient qu'elle avoit un désir sincère de mener sur la terre une vie vraiment céleste. Elevée au-dessus des choses créées, elle n'aimoit rien de ce qui flatte les jeunes personnes; sa vertu prenoit chaque jour de nouveaux accroissemens. Elle n'avoit encore que douze ans, lorsque parurent les édits de Dioclétien, par lesquels il étoit ordonné à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux de l'empire.

Malgré son extrême jeunesse, Eulalie regarda la publication de ces édits comme le signal du combat. Sa mère, inquiète de l'ardeur qu'elle montroit pour le mar-

tyre, crut devoir la mener à la campagne. Eulalie s'échappa pendant la nuit; et après beaucoup de fatigues, elle arriva au point du jour à Mérida. Le juge, nommé Dacien, ne fut pas plutôt assis sur son tribunal, qu'elle vint se présenter à lui pour lui reprocher l'impiété dont il se rendoit coupable, en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Dacien ordonna qu'elle fût arrêtée. Il employa d'abord les caresses, et lui représenta le tort qu'elle se feroit à elle-même, et la douleur qu'elle causeroit à ses parens, si elle persistoit dans sa désobéissance. Ces moyens étant inutiles, il eut recours aux menaces; et après avoir fait exposer à ses yeux les instrumens destinés à la tourmenter, il lui dit qu'elle ne subiroit aucune torture, si elle vouloit prendre seulement du bout du doigt un peu de sel et d'encens.

Eulalie, pour montrer qu'elle ne se laisseroit pas séduire, renversa l'idole, et foula aux pieds le gâteau destiné pour le sacrifice. Prudence, qui naquit en 348, et que l'on a toujours regardé comme le plus savant des poètes chrétiens, ajoute qu'elle cracha au visage du juge. On ne pourroit excuser cette action, qu'en disant que la Sainte étoit très-jeune; que la véhémence de son zèle ne lui laissoit

point assez de réflexion, et qu'elle agit ainsi par la crainte des piéges qu'on lui tendoit. Deux bourreaux, par ordre du juge, lui déchirèrent les côtés avec des crocs de fer, et lui découvrirent tous les os. Elle appeloit trophées de Jésus-Christ les plaies qu'on lui faisoit. On lui appliqua ensuite des torches ardentes sur la poitrine et sur les côtés. Elle soutint cette torture sans se plaindre, et elle n'ouvrit la bouche que pour louer le Seigneur. Le feu ayant pris à ses cheveux, épars sur son visage, elle fut étouffée par la fumée et par la flamme. La neige, qui tomba en abondance, couvrit son corps, qu'on avoit laissé dans le Forum; circonstance qui prouve que notre Sainte souffrit en hiver : on croit que ce fut au mois de décembre de l'an 304. Les chrétiens l'enterrèrent près du lieu de son martyre. On bâtit depuis en cet endroit une magnifique église, et ses reliques furent placées sous l'autel; elles y étoient dans le quatrième siècle, lorsque Prudence composa son hymne en l'honneur d'Eulalie. Cet auteur assure qu'on venoit la vénérer de toutes parts, et qu'Eulalie, placée auprès du trône de Dieu, voyoit ceux qui lui adressoient des prières, et leur faisoit ressentir les effets de sa protection. Il ne faut point

confondre notre sainte Martyre avec sainte Eulalie de Barcelone, dont parlent Adon, Usuard, &c.

PRATIQUE. Une bonne éducation est la chose la plus avantageuse que les pères et mères puissent donner à leurs enfans. La jeune Eulalie, élevée dans les sentimens de la piété chrétienne, renonça de bonne heure aux pompes, aux vanités du monde, et elle fuit les vains ajustemens. Que les femmes et les filles chrétiennes apprennent d'elle à suivre les règles de la modestie; qu'elles considèrent qu'elles ne peuvent légitimement relever par de frivoles ornemens l'éclat d'une beauté qui peut souvent devenir un piége; qu'elles se souviennent que, pour être vraiment chastes, il ne faut pas donner lieu aux autres de concevoir des désirs contraires à cette vertu. La chasteté, dit Tertullien, est une vertu dont on doit être tellement rempli, que l'abondance en découle de l'ame jusques sur l'habit.

PRIÈRE. Seigneur, rendez-nous participans de cette ardente charité qui remplit d'un courage si extraordinaire sainte Eulalie. Faites que cette charité divine consume notre cupidité, et qu'elle nous dispose à souffrir avec soumission tout ce qui peut servir à nous purifier de nos péchés, et nous conduire à vous. Ainsi soit-il.

Onzième jour de Décembre.

SAINT DAMASE, *Pape.*

SAINT Damase est né à Rome, suivant les plus exacts historiens et les plus habiles critiques. Nous savons d'ailleurs peu de choses sur sa famille et la première éducation qu'il reçut ; mais ses écrits en prose et en vers, sur des sujets dignes de sa tendre piété et de son zèle pour la gloire de la religion, prouvent, par leur élégance et leur variété sur l'histoire et la doctrine de l'évangile, que S. Damase eut une érudition profonde et cultivée. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut diacre et prêtre de l'église paroissiale de Saint-Laurent à Rome. Damase exerça les fonctions du saint ministère dans la même église, et vécut toujours dans une parfaite continence, suivant S. Jérôme. Il étoit archidiacre de l'Eglise romaine, lorsque le pape Libère fut exilé par Constance à Berée, en 355. Il l'accompagna jusqu'au lieu de son exil, et revint peu de temps après à Rome. Le pape Libère étant mort le 24 septembre 366, S. Damase, alors âgé

de soixante ans, fut élu pour son successeur.

Un prêtre, nommé Ursin, furieux de ce que Damase lui avoit été préféré, ameuta le peuple, qui s'assembla dans la basilique Libérienne, et engagea Paul, évêque de Tibur, à ordonner Ursin évêque de Rome. Cette ordination sacrilége et schismatique le fit bannir de Rome par le préfet Juventius. Il y eut une espèce de sédition; on en vint aux mains entre les catholiques et les schismatiques, et cent trente-sept personnes furent tuées. S. Damase, pendant toute cette tempête, ne cessa de prier pour son peuple, et de faire tous ses efforts pour ramener à la paix et à l'unité tous les dissidens. Dieu bénit son zèle; les partisans d'Ursin se convertirent, et se soumirent à notre saint Pontife, dont l'élection fut déclarée canonique dans un concile tenu à Aquilée en 381. Ce concile confirma, sur ce point, la décision de celui qui avoit été tenu à Rome trois ans avant pour éteindre le schisme.

L'empereur Valentinien adressa au pape la loi pour réprimer l'ambition et la vie peu régulière des ecclésiastiques. S. Damase ne négligea rien pour la faire exécuter; mais son zèle parut sur-tout pour arrêter les progrès de l'arianisme.

Valens, empereur d'Orient, favorisoit cette hérésie; elle étendoit ses ravages en Occident, jusqu'à Milan et dans la Pannonie. Damase assembla un concile à Rome, où Ursace et Valens, évêques ariens, furent déposés, et après eux, Auxence de Milan. Le schisme de l'Eglise d'Antioche, dont le saint évêque Eustathe, banni par les ariens, avoit été remplacé par Mélèce, mais que les catholiques ne voulurent point reconnoître, occupoit notre Saint. Il travailla à rétablir la paix de cette Eglise célèbre, et il eut la consolation de voir la charité réunir enfin les évêques d'Orient et d'Occident.

Peu de temps après, il assembla un concile à Rome, à la tête duquel on condamna l'hérésie d'Apollinaire. Il reçut à Rome S. Epiphane et Paulin d'Antioche, que S. Jérôme accompagna. Le Pape retint ce dernier auprès de lui en qualité de secrétaire, et le chargea de répondre aux consultations qu'on lui adressoit de toutes parts. Ce saint docteur fait les plus grands éloges de Damase en plusieurs endroits de ses ouvrages; il l'appelle dans une de ses lettres, « un homme excellent en vertus, » incomparable en talens, savant dans » les divines écritures, un docteur vierge

» d'une Eglise vierge ». Théodoret et d'autres savans ont parlé avec admiration de la constance de S. Damase pour maintenir la pureté de la foi dans l'univers catholique. Ils ont célébré l'innocence de ses mœurs, sa profonde humilité, sa charité pour les pauvres, son zèle à décorer les lieux saints, sur-tout les tombeaux des Martyrs. Il occupa le saint siége apostolique pendant dix-huit ans et deux mois, et mourut à Rome à l'âge de près de quatre-vingts ans, le dix décembre 384.

PRATIQUE. Les sciences et le succès d'une érudition sage et variée, sont sans doute des avantages qui, dans plusieurs états, méritent l'application de l'étude et l'assiduité des exercices qui développent les plus estimables talens; mais apprenons des saints Docteurs, que si nous n'étudions, comme eux, pour une fin digne d'un chrétien, et ne sanctifions pas nos études par la prière, nous ne retirerons de ce travail pénible, et presqu'aussi long que la vie, aucun fruit pour l'éternité.

PRIÈRE. C'est de vous seul, Seigneur, que nous pouvons apprendre toute vérité; donnez-nous les lumières pour en étudier les oracles dans vos saints livres, et faites-nous la grace d'en suivre les maximes saintes, dans nos désirs, nos actions et nos pensées. Ainsi soit-il.

Douzième jour de Décembre.

SAINT VALERY, *Abbé en Picardie.*

Saint Valery, né en Auvergne, vers le milieu du sixième siècle, passa ses premières années à garder les troupeaux de son père. Lorsqu'il sut lire, il apprit le Pseautier par cœur. Le plaisir qu'il trouvoit à chanter à l'église les louanges du Seigneur, fit sur son ame une telle impression, qu'il résolut de se consacrer entièrement au service de Dieu. Il alla se présenter au monastère d'Autumon ou d'Autoin, situé dans le voisinage; mais son père empêcha qu'on ne l'y reçût. Il redoubla ses sollicitations auprès de l'abbé, qui l'admit enfin, et lui donna l'habit. Il montra tant de ferveur, qu'on le proposoit aux autres comme un modèle de perfection. Son humilité étoit si profonde, qu'il se mettoit au-dessous de toutes les créatures, et qu'il obéissoit avec joie au dernier de ses frères. Il quitta depuis son monastère, pour se perfectionner encore davantage dans la vertu. Il se retira dans celui de S. Germain d'Auxerre, où l'on suivoit une

règle très-austère. S. Aunaire, évêque de cette ville, auquel il s'étoit d'abord adressé, lui avoit permis de demeurer dans son diocèse.

La réputation de sainteté dont jouissoient les moines de Luxeu, lui inspira le désir d'aller vivre avec eux. Il savoit aussi que S. Colomban, qui les gouvernoit, étoit un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Il resta plusieurs années dans cette communauté; et quelque constante que fût sa fidélité à remplir tous ses devoirs, il n'étoit, à l'entendre, qu'un moine négligent et inutile. Ce qu'il craignoit le plus après le péché, c'étoit la réputation de vertu et de sainteté. S. Colomban fut obligé de quitter Luxeu, pour se soustraire à la persécution excitée contre lui. S. Valery resta dans le monastère, et en prit la défense autant qu'il lui fut possible. Pendant le voyage que S. Eustase fit en Italie pour engager S. Colomban à repasser en France, notre Saint fut chargé du gouvernement de l'abbaye. S. Colomban ne voulut point quitter l'Italie; mais Waldolen revint avec S. Eustase. On ne sait si ce dernier l'avoit mené avec lui, ou s'il l'avoit trouvé dans le monastère de Bobbio.

Peu de temps après, S. Valery et S. Wal-

dolen sortirent du monastère pour aller faire des missions dans différentes provinces. Lorsqu'ils furent dans la Neustrie, ils demandèrent au roi Clotaire II, un lieu où ils pussent se retirer. Ce prince leur donna la terre de Leuconay, à l'embouchure de la Somme, dans le pays de Vimeu en Ponthieu. Berhard, évêque d'Amiens, leur permit d'y bâtir une chapelle avec deux cellules. S. Valery, par ses prédications et ses exemples, convertit un grand nombre d'infidèles. Plusieurs de ses disciples voulurent vivre sous sa conduite; ce qui lui fit construire de nouvelles cellules. Ses jeûnes étoient si rigoureux, qu'il passoit quelquefois plusieurs jours de suite sans manger. Des branches étendues par terre lui servoient de lit.

Le temps qu'il n'employoit point à l'instruction du prochain, étoit consacré à la prière, à la lecture et au travail des mains. Il donnoit aux pauvres ce qu'il retiroit de son travail, et il avoit coutume de dire à ce sujet : « Plus nous » donnerons avec joie à ceux qui sont » dans le besoin, plus nous mériterons » que Dieu nous accorde ce que nous lui » demanderons ». Il mourut le douze décembre 622. On l'honore en ce jour et le premier avril. On bâtit dans le lieu où

étoit son hermitage, un monastère qui devint célèbre, et qui prit son nom. Il s'est aussi formé dans le même endroit une ville, également connue sous le nom du Saint. Les reliques de S. Valery furent portées successivement en différens lieux. On les rapporta ensuite au monastère de son nom.

PRATIQUE. L'humilité, dit S. Bernard, est une vertu par laquelle l'homme, fondé sur la connoissance de soi-même, se méprise. C'est, selon S. Thomas, une vertu qui réprime les mouvemens du cœur, lorsqu'il se porte avec déréglement aux choses élevées. L'humilité consiste principalement en trois choses; à se croire digne de mépris, à aimer le mépris pour l'amour de Dieu, à ne se glorifier de rien, mais à rapporter à Dieu tout le bien qui est en nous et qui se fait par nous. Pratiquons cette vertu, à l'exemple de S. Valery, et nous aurons part à sa récompense.

PRIÈRE. Adorable Sauveur, qui avez voulu que nous apprissions de votre exemple à être doux et humble de cœur, et qui semblez avoir renfermé votre morale dans cette importante instruction, ouvrez-nous les yeux sur un devoir si important; vous êtes la voie, la vérité et la vie, ne permettez pas que ces augustes qualités que vous avez prises pour notre sanctification, nous soient inutiles. Ainsi soit-il.

Le même jour douze Décembre.

S. ÉPIMAQUE, S. ALEXANDRE, *Martyrs à Alexandrie*, &c.

La persécution, excitée par Dèce, fut des plus violentes à Alexandrie en 250. On y rechercha les chrétiens avec un soin extraordinaire. S. Epimaque et S. Alexandre ayant été arrêtés, confessèrent avec courage le nom de Jésus-Christ. On les chargea de chaînes, et on les conduisit en prison, où leur constance fut mise à l'épreuve par différentes tortures. Leur fermeté étant inébranlable, ils reçurent une bastonnade des plus cruelles, eurent les côtés déchirés avec des ongles de fer, et furent enfin condamnés à être brûlés vifs. Ils consommèrent leur généreux sacrifice par le feu. S. Denys, évêque d'Alexandrie, qui fut témoin oculaire de leurs souffrances, nous en a donné le récit abrégé.

Il nous a aussi conservé la précieuse mémoire de quatre femmes chrétiennes qui reçurent la couronne du martyre le même jour et dans le même lieu. La première se nommoit Ammonarium; c'étoit

une vierge dont la conduite avoit toujours été irréprochable. Elle souffrit sans se plaindre les plus horribles tortures, et n'ouvrit la bouche que pour déclarer que rien ne seroit capable de lui faire trahir la foi du christianisme : elle fut décapitée. Le nom de la seconde étoit Mercurie, que son âge et ses vertus rendoient vénérable. La troisième s'appeloit Denyse : elle étoit mère de famille, et chérissoit tendrement ses enfans; mais s'élevant, par le secours de la grace, au-dessus des sentimens de la nature pour rester fidelle à Jésus-Christ, elle recommanda au Seigneur ses enfans, et mourut pour la foi, dont elle leur avoit enseigné la doctrine. La quatrième se nommoit aussi Ammonarium; elle confessa la foi avec le même zèle que ses compagnes. Le juge, furieux et confus d'avoir été vaincu par la première, fit couper la tête aux trois autres, qui montrèrent le même courage. Tous ces Saints sont nommés en ce jour dans le martyrologe romain.

PRATIQUE. Quelle différence entre la vertu magnanime des Martyrs et le prétendu héroïsme des sages du monde ! La vertu des premiers est fondée sur l'amour de Dieu, dominant dans leurs cœurs, sur la confiance entière dans sa grace, sur le

désir de verser leur sang pour un Dieu Sauveur qui, par un effet de son infinie miséricorde, s'est livré pour nous à la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse. Les Martyrs aimèrent tendrement, et leurs persécuteurs, et leurs bourreaux; ils prièrent pour eux, comme S. Etienne, et leurs obtinrent souvent les plus grandes graces; au lieu que le héros selon le monde n'est souvent qu'un hypocrite et un lâche que la crainte du mépris précipite, qui ne s'expose que pour l'intérêt de la plus vaine gloire, ne souffre que pour le triomphe de ses autres passions, dont il meurt souvent la honteuse victime, déchiré de remords, de dépit et de rage: témoins, sur tant d'autres, le suicide Caton et l'orgueilleux Socrate.

PRIÈRE. Soyez notre force, Seigneur, et nous vaincrons par vous le monde et l'enfer même, si, dociles à votre grace, nous en suivons les impressions pour persévérer à vous être fidèles, quoi qu'il puisse nous en coûter. Ainsi soit-il.

Treizième jour de Décembre.

SAINTE LUCIE, *vulgairement* SAINTE LUCE, *Vierge et Martyre de Syracuse.*

SAINTE Luce, la gloire de l'Eglise de Sicile, sortoit d'une famille noble et riche de la ville de Syracuse. Elle eut le

bonheur d'être élevée dans la religion chrétienne. Son père étant mort lorsqu'elle étoit encore enfant, sa vertueuse mère eut soin de lui inspirer les plus vifs sentimens de piété; et ces premières impressions, que la grace fit fructifier, opérèrent dans son cœur de merveilleux effets. Luce n'avoit de goût que pour la vertu, et elle promit à Dieu, dans un âge encore tendre, de garder une virginité perpétuelle; mais elle tint ce vœu secret, et sa mère, qui n'en avoit aucune connoissance, lui ayant proposé quelque temps après un établissement, notre Sainte employa d'abord tous les moyens pour empêcher l'exécution de ce projet. Sur ces entrefaites, sa mère tomba malade d'un flux de sang, qui la fit beaucoup souffrir, et qui dura quatre ans. Inutilement les médecins employèrent toutes les ressources de l'art pour la guérir. Luce, affligée du triste état de sa mère, lui persuada d'aller à Catane, pour y demander sa guérison au Seigneur, sur le tombeau de sainte Agathe. Elle l'y accompagna; et après avoir toutes deux uni leurs prières, elles furent exaucées.

Ce fut alors que notre Sainte découvrit à sa mère le dessein où elle étoit de faire à Dieu, comme sainte Agathe, le

sacrifice de sa virginité. Sa vertueuse mère, pénétrée de reconnoissance de la grace qu'elle venoit de recevoir, et touchée du désir de sa fille, qui ne désiroit que de se consacrer toute entière à Dieu, lui donna son consentement pour suivre sa généreuse et sainte résolution. Peu de temps après, le jeune homme, auquel Luce avoit été destinée, ayant appris qu'elle vouloit rester vierge, et qu'elle vendoit ses biens pour en donner le prix aux pauvres, entra dans une grande fureur; il l'accusa d'être chrétienne devant le gouverneur Paschase. La persécution de Dioclétien ravageoit alors le troupeau de Jésus-Christ.

Le juge ne tarda pas de condamner la Sainte à être exposée dans un lieu de prostitution; mais Dieu veilla sur sa pudeur, et personne n'osa y porter atteinte. Les tourmens qu'on employa de suite pour vaincre sa constance, furent également sans succès. On la remit en prison toute couverte de plaies, et elle y mourut vers l'an 304. Sainte Luce, dont le nom a été inséré dans la liturgie du saint sacrifice de la messe, comme une des plus illustres Vierges et Martyres, est honorée depuis bien des siècles dans toute l'Eglise catholique.

PRATIQUE. Toute la suite de la vie dé-

pend beaucoup de la première éducation donnée par les pareus chrétiens, et soutenue de leurs pieux exemples. Les enfans imitent tout, et si l'on ne leur montre que des actes de vertus à portée de leur âge, ils s'accoutumeront peu à peu à se vaincre pour les pratiquer. Sainte Luce auroit bien plus d'imitatrices, si les mères chrétiennes étoient moins sensuelles et moins livrées au luxe et à la vanité. Quel compte à rendre à Dieu, pour tant d'ames perdues par la faute des pères et des mères !

PRIÈRE. Inspirez, Seigneur, aux parens chrétiens ce vrai amour pour leurs enfans, afin qu'ils leur procurent, par une éducation vigilante et pieuse, le seul moyen d'être heureux, en réprimant leurs passions, et gardant votre loi pour vivre dans l'exercice des vertus qui sanctifient sur la terre, et que vous couronnerez dans le ciel. Ainsi soit-il.

Quatorzième jour de Décembre.

SAINT SPIRIDION, *Evéque de Trémythonte, dans l'île de Chypre.*

SPIRIDION, ou Spyridon, étoit de Chypre; il se maria, et eut une fille, nommée Irène, laquelle resta vierge toute sa vie. Il étoit berger, et retraçoit dans sa vie la simplicité des patriarches. Aussi Dieu le combla-t-il des graces les plus

extraordinaires. Nous lisons dans Sozomène, qui écrivoit au commencement du cinquième siècle, que des voleurs étant venus la nuit pour enlever une partie de son troupeau, ils furent arrêtés par une main invisible, qui ne leur permit ni d'exécuter leur dessein, ni même de s'échapper. Saint Spiridion, qui les trouva le matin dans cet état, pria pour eux, et leur obtint la liberté. Il les exhorta avec zèle à changer de vie, leur donna à chacun un mouton, en leur disant qu'il leur auroit accordé ce qu'ils désiroient, s'ils le lui eussent demandé.

Spiridion sanctifioit sa vie par la prière et la pénitence; ses austérités augmentoient encore pendant le saint temps de carême: toute sa famille en observoit le jeûne. Pour lui, il passoit quelquefois plusieurs jours sans prendre de nourriture. Il arriva que, dans ce saint temps, un voyageur fatigué se présenta chez lui, en le priant de lui accorder l'hospitalité. Il le reçut avec la plus grande charité; mais ne se trouvant ni pain, ni farine dans sa maison, il se mit en prière, après laquelle il dit à sa fille de faire cuire un peu de lard qu'il y avoit encore dans la maison. Quand il fut prêt, il exhorta son hôte à en manger, et commença le premier, pour lui donner l'exemple. Comme le

voyageur s'en excusoit, en disant qu'il étoit chrétien, Spiridion lui dit, pour le rassurer, qu'il n'y avoit point de mets impurs de leur nature, et qu'il étoit des occasions où l'on pouvoit être dispensé de la loi du jeûne. La sainteté de Spiridion lui avoit acquis une si grande réputation, qu'il fut élu évêque de Trémythonte, ville située sur le bord de la mer, près de Salamine.

Dans ce nouvel état, il continua son même genre de vie, et sut allier les fonctions du ministère pastoral du salut des ames, avec les travaux de la campagne. Son diocèse, il est vrai, étoit fort petit, et ceux qui l'habitoient, presque tous pauvres, dont plusieurs étoient encore idolâtres; mais ceux qui professoient le christianisme, menoient une vie fort régulière. Le saint Evêque partageoit son revenu entre les pauvres, l'entretien de son église et le juste nécessaire de sa maison; encore prenoit-il sur cette dernière portion de quoi pouvoir prêter à ceux qui se trouvoient dans des besoins imprévus. Il confessa la foi durant la persécution de Maximilien Galère, et fut un des confesseurs à qui on arracha l'œil droit, et qui eurent le jarret gauche coupé avant d'être envoyés aux mines. Il assista au premier concile général de

Nicée, et on l'y distingua parmi les autres prélats qui avoient eu l'honneur de souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

Ce fut vers ce temps que mourut Irène sa fille, sans avoir donné connoissance du lieu où elle avoit déposé une chose précieuse qui lui avoit été confiée. La personne à qui la chose appartenoit, vint la demander au saint Evêque, qui, ne sachant où pouvoir trouver ce qu'on lui demandoit, alla prier sur le tombeau d'Irène, et y connut par révélation le lieu du dépôt de la chose précieuse. Ce saint Prélat, sans avoir fait de longues études des lettres humaines, avoit acquis une connoissance des divines écritures. Il assista au concile de Sardique en 347, dans lequel il se déclara hautement en faveur de S. Athanase, et mourut peu de temps après.

PRATIQUE. La parole de Dieu dans la bouche d'un chrétien, mais plus encore dans celle des ministres de l'évangile, n'est jamais sans succès, quand celui qui parle est un saint. Le savant peut quelquefois convaincre, mais il n'y a d'ordinaire que les Saints qui touchent et qui convertissent. Le bon exemple est d'ailleurs si persuasif, qu'il laisse sans exemple tout ce qui s'oppose à la vertu. Plus celui qui exhorte en instruisant est reconnu pour un disciple de

l'évangile, plus il a d'autorité sur les esprits et sur les cœurs.

PRIÈRE. Sanctifiez, Seigneur, en prévenant de votre grace, tous ceux qui, par état ou par le zèle de la vraie charité, sont obligés de servir de modèle aux autres, afin qu'ils puissent avec succès les ramener ou les diriger dans les voies de la justice, qui conduisent à vous. Ainsi soit-il.

Quinzième jour de Décembre.

SAINT EUSÈBE, *Evéque de Verceil.*

SAINT Eusèbe, issu d'une famille noble de l'île de Sardaigne, eut un père si vertueux, que quelques auteurs ont écrit qu'il mourut en prison, pour la cause de la foi, laissant son épouse, nommée Restitute, avec deux enfans; savoir, Eusèbe et une fille, l'un et l'autre en bas-âge. Cette pieuse mère les porta à Rome, où elle se retira après la mort de son mari. Son fils y fut élevé dans la pratique de la vertu et l'étude des sciences ecclésiastiques, et ordonné lecteur par le pape Sylvestre. Il fut, quelque temps après, appelé à Verceil, et se distingua tellement dans le clergé de cette ville, que le siége épiscopal étant devenu vacant, il fut unanimement élu pour le remplir. Il est le premier des évêques

de Verceil dont le nom soit parvenu jusqu'à nous; il est aussi le premier, selon S. Ambroise, qui ait uni en Occident la vie monastique à la vie cléricale. Il habitoit avec son clergé dans la même maison, où l'on observoit la vie régulière sanctifiée par la prière, les œuvres de zèle et de charité, et l'étude des saintes lettres.

Le but que se proposoit le saint Evêque, étoit de former de dignes ministres de Jésus-Christ. Sa conduite fut couronnée par tant de succès, que plusieurs de ses disciples, nommés à différens siéges, furent des pasteurs aussi recommandables par leurs vertus que par leurs lumières. S. Eusèbe, dès le commencement de son épiscopat, ne cessa de travailler à la conversion de son peuple, par les instructions et les exhortations les plus touchantes. La ville de Verceil parut bientôt toute changée; les mœurs publiques se réformèrent; la piété devint presque générale; les pécheurs quittèrent leurs désordres, recoururent aux sacremens; la ferveur dans le service de Dieu se montra dans tous les états, et fit la consolation de notre Saint. Mais Dieu permit que sa vertu fût éprouvée, comme celle de tous les justes. Eusèbe fut exposé à la persécution des ariens.

Ces hérétiques, favorisés par l'empereur Constance, exerçoient par-tout les plus grandes violences. Le pape Libère, pour y remédier, députa vers l'empereur, qui se trouvoit à Arles en 354, Eusèbe de Verceil et Lucifer de Cagliari, pour demander la convocation d'un concile, où l'on pût en liberté agir et parler pour obtenir la cessation des maux qui ravageoient l'Eglise. Constance parut acquiescer à cette demande. Le concile fut en effet indiqué à Milan en 355. L'empereur se trouva lui-même alors dans cette ville; et S. Eusèbe, craignant plus que jamais que la violence des ariens ne troublât le concile, et que les catholiques, quoiqu'en plus grand nombre que les hérétiques, n'y fussent sacrifiés, refusa d'assister à ce concile; mais le pape Libère, ainsi que Lucifer de Cagliari et les légats du saint siége, l'ayant pressé de s'y rendre, il y consentit. Arrivé à Milan, les ariens l'empêchèrent, pendant dix jours, de paroître au concile; à la fin, il y fut admis. Il demanda d'abord que tous les évêques souscrivissent le symbole de Nicée, comme règle de foi, avant d'entamer ce qui regardoit S. Athanase. S. Denys de Milan alloit souscrire, lorsque Valens, évêque de Mursie, et furieux arien, lui arracha

la plume et déchira le papier ; et le concile, par l'effet des intrigues de l'hérésie, fut transféré dans le palais de l'empereur, où l'on ne voulut s'occuper que de l'affaire de saint Athanase, qu'on vouloit sacrifier au triomphe de l'arianisme.

Plusieurs catholiques furent séduits ou intimidés, et s'unirent aux ariens, en signant la sentence qui fut prononcée contre ce saint évêque. S. Denys de Milan crut pouvoir signer aussi la condamnation de S. Athanase, à condition que les ariens recevroient la foi du concile de Nicée; mais S. Eusèbe de Verceil ayant refusé de donner sa signature après l'évêque de Milan, plus jeune que lui, et qu'il appeloit son fils dans l'ordre ecclésiastique, les ariens consentirent qu'on effaçât le nom de S. Denys, pour que S. Eusèbe pût signer avant lui; mais ni l'un ni l'autre ne voulurent le faire. L'empereur les fit appeler avec Lucifer de Cagliari, et les pressa de se joindre à ceux de leurs confrères qui avoient condamné S. Athanase. « Obéissez, leur » dit-il, ou vous serez exilés ». Les évêques lui ayant représenté qu'il rendroit compte à Dieu de l'usage qu'il auroit fait de sa puissance, il entra dans une si grande colère, qu'il vouloit les con-

damner à mort, et finit par les exiler. S. Denys fut envoyé en Cappadoce, où il mourut; Lucifer de Cagliari, en Syrie; et S. Eusèbe de Verceil, à Scythopolis en Palestine, dont l'évêque, arien déclaré, le traita souvent de la manière la plus indigne. Ces saints prélats se montrèrent par-tout les généreux confesseurs de la foi catholique. Le pape Libère leur écrivit pour les féliciter sur l'honneur qu'ils avoient de souffrir pour la justice, et les exhorta à la constance.

Notre Saint reçut dans son exil la visite de S. Epiphane, et des députés de Verceil, qui lui apportoient des secours pour subsister, dont il fit part aux pauvres et à ceux qui souffroient avec lui pour le nom de Jésus-Christ. Le pieux comte Joseph, chez qui logeoit S. Eusèbe, étant mort, les ariens et les officiers de l'empereur se portèrent aux plus grands excès contre notre Saint; ils l'accablèrent d'outrages et de coups, le renfermèrent dans une petite chambre, où, pendant quatre jours, ils lui firent éprouver les plus cruels traitemens, sans que saint Eusèbe se permît aucune plainte. Il écrivit seulement à Patrophile une lettre, dont l'inscription étoit conçue en ces termes: « Eusèbe, servi» teur de Dieu, et les autres serviteurs

» de Dieu qui souffrent avec moi pour » la foi, à Patrophile, geôlier, et à ses » officiers ». Dans cette lettre, le saint Evêque, après avoir parlé en peu de mots de ses souffrances, demandoit qu'on permît du moins à ses diacres de venir le voir. Enfin, les ariens lui donnèrent la liberté de retourner dans son logement, d'où ils le tirèrent encore avec violence un mois après, et le mirent avec un prêtre, nommé Tégrin, dans un cachot. Non contens de s'être emparés de tout ce qu'il avoit, ils firent encore renfermer dans les prisons publiques plusieurs prêtres, moines et religieuses qui pensoient comme le saint Confesseur. Notre Saint écrivit de son cachot aux fidèles de son diocèse, et peu de temps après, il fut exilé de nouveau dans la Haute-Thébaïde en Egypte, d'où il écrivit à Grégoire, évêque d'Elvire, une lettre digne du zèle d'un vrai pasteur et de la fermeté d'un martyr.

L'empereur Constance étant mort sur la fin de l'année 361, Julien l'Apostat permit aux évêques exilés de retourner dans leurs diocèses. S. Eusèbe quitta la Thébaïde, et se rendit à Alexandrie pour concerter avec S. Athanase les moyens de remédier aux maux qui affligeoient l'Eglise d'Alexandrie. Il alla à Antioche

pour travailler à y éteindre le schisme qui troubloit cette ville. Il quitta enfin l'Orient, et revint par l'Illyrie, confirmant par-tout dans la foi ceux qui étoient chancelans, et ramenant ceux que l'erreur avoit pu séduire. A son retour en Italie, il y porta la consolation dans tous les cœurs des fidèles; il se joignit à saint Hilaire de Poitiers pour travailler à combattre l'arianisme. S. Eusèbe mourut, dans l'exercice de son zèle apostolique, le 1er août, vers l'an 370. Il ne nous reste de ses ouvrages que les trois lettres que nous avons citées. Sa fête est marquée au 15 décembre dans le Bréviaire romain, sans doute à cause de la translation de ses reliques, qui se fit en ce jour.

PRATIQUE. A l'exemple des saints Docteurs qui ont défendu la foi par leur zèle et leurs lumières, tous ceux qui le peuvent doivent prendre un intérêt constant à la défense de la doctrine de l'Eglise; mais pour se préserver de l'orgueil de la *science qui enfle*, comme s'exprime S. Paul, il faut que la foi soit humble, et toujours soumise à l'enseignement de l'Eglise dans ce sens, où S. Augustin disoit de lui: « Je peux tom» ber dans l'erreur; mais je ne serai jamais » hérétique, parce que j'obéirai toujours à » l'Eglise ».

PRIÈRE. Votre Eglise, Seigneur, *est la so-*

lonne de la vérité, et soutenue par votre main, elle est inébranlable. Inspirez-nous toujours la docilité pour l'écouter et observer ses loix, en contribuant par votre secours au succès de son zèle pour le salut de tant de pécheurs. Ainsi soit-il.

Seizième jour de Décembre.

SAINT ADON, *Archevêque de Vienne.*

Saint Adon, né vers l'an 800, étoit d'une des familles les plus riches et les plus nobles du Gâtinois, au diocèse de Sens. Ses parens, qui étoient très-religieux, le formèrent à la piété dès son enfance. Ils le mirent dans le monastère de Ferrières, afin qu'il y apprît en même temps les sciences et les saintes maximes du christianisme. Doué d'un esprit vif et d'un bon jugement, il joignoit à ces heureuses dispositions une grande docilité et l'amour le plus fervent pour la religion. Ses progrès dans les lettres, et plus encore dans la perfection des vertus, firent bientôt l'admiration de ses condisciples et la satisfaction de ses maîtres. Quelques-uns de ses jeunes amis, plus livrés à l'esprit du monde, voulurent, en applaudissant à ses talens, lui inspi-

rer le goût des honneurs et des plaisirs du monde, en lui vantant tous les avantages qu'il pouvoit se promettre de son mérite et de sa haute naissance; mais il vit le piége que le démon lui tendoit, et sentit le danger du parti qu'on lui proposoit. Pour rompre entièrement avec le monde, et se consacrer sans retour au service de Dieu, il prit l'habit dans le monastère de Ferrières.

Il étoit encore jeune, lorsque Marcuard, abbé du monastère de Prom, le demanda pour enseigner les saintes lettres à ses religieux. Adon, en inspirant l'amour de l'étude à ses disciples, leur apprenoit en même temps à éviter l'écueil où la science conduit quelquefois, et à profiter, pour leur sanctification, des connoissances qu'ils acquéroient. Son objet principal étoit de faire de vrais serviteurs de Dieu; mais il plut au Ciel de l'éprouver, pour perfectionner sa vertu. L'abbé Marcuard étant mort, notre Saint fut renvoyé de Prom, après y avoir essuyé la calomnie, et jusqu'à des outrages. Il profita de sa liberté pour aller à Rome, visiter les tombeaux des saints Apôtres, et passa cinq ans dans cette ville, d'où il se rendit à Ravenne. Il travailla, pendant le séjour qu'il y fit, à quelques ouvrages théologiques, quitta l'Italie, et

vint à Lyon, où il s'arrêta quelque temps. Retenu par S. Remi, archevêque de cette ville, qui, après avoir obtenu le consentement de l'abbé du monastère de Ferrières, de qui dépendoit S. Adon, le chargea du soin de la paroisse de Saint-Romain, près de Vienne. Le siége épiscopal de cette ville étant devenu vacant, notre Saint fut élu pour le remplir. On le sacra au mois de septembre de l'an 860, et le pape Nicolas lui envoya le pallium.

Adon ne changea rien à sa première manière de vivre. Il conserva la même humilité, la même modestie, le même amour pour la mortification; il annonçoit avec un zèle infatigable les vérités du salut. Son clergé, dont il étoit le modèle, étoit un des objets de sa plus grande sollicitude; il exigeoit qu'il réunît à la science nécessaire, toutes les vertus qui doivent caractériser les bons ministres de l'Eglise : aussi n'admettoit-il aux saints ordres que ceux qu'il avoit long-temps éprouvés et examinés. Il fit de sages réglemens pour la décence du culte public, et d'autres pour la réforme des mœurs parmi son peuple. Sa vie, toujours austère, ne diminuoit rien de la charité avec laquelle il recevoit tous les pécheurs qui, dans le désir sincère

de devenir pénitens, s'adressoient à lui. Il fut sur-tout le père des pauvres, et pourvoyoit à leurs besoins particuliers, soit dans leurs maisons, soit dans les hôpitaux qu'il fonda. Il parut avec éclat dans divers conciles; il en tint lui-même plusieurs à Vienne, et nous avons encore un fragment de celui qu'il tint en 870.

S. Adon s'éleva avec force contre le divorce que le roi Lothaire voulut faire avec la reine Thietberge. Il eut aussi beaucoup de part à d'autres affaires publiques qui se traitèrent de son temps, et se montra toujours le zélé défenseur de la religion et de la justice. Le pape Nicolas I, Charles-le-Chauve et Louis de Germanie, eurent pour lui la plus grande estime et la vénération la plus sincère. Ce saint Prélat, qui toute sa vie avoit étudié celle des Saints, qu'il se plaisoit à lire, afin de s'exciter à les imiter, mourut, comblé de mérites devant Dieu, le 16 décembre de l'an 875.

PRATIQUE. En lisant les vies des Saints, servons-nous, comme S. Adon, de leurs exemples pour nous encourager dans les peines et les combats à soutenir dans les sentiers de la vertu. Nous avons, comme eux, la foi de l'évangile qui nous éclaire, la grace pour seconder nos efforts, et tous les

autres moyens nécessaires pour arriver à la gloire dont jouissent les Saints. Aimons-les comme nos frères, honorons-les, ils sont nos patrons; mais n'oublions jamais que c'est par la croix que nous devons entrer dans le ciel après eux.

PRIÈRE. Vous êtes, Seigneur, la voie unique qui conduit à la véritable vie, et tous les Saints n'y sont parvenus qu'en vous prenant pour modèle. Accordez-nous, par leur intercession, la grace d'imiter leurs vertus, et de participer par vos mérites infinis à leur félicité éternelle. Ainsi soit-il.

Dix-septième jour de Décembre.

SAINTE OLYMPIADE, *Veuve.*

OLYMPIADE, la gloire des veuves de l'Eglise d'Orient, sortoit d'une famille illustre et opulente. Elle naquit vers l'an 368; elle resta orpheline dans un âge encore tendre, et l'administration de ses biens fut confiée à Procope, un de ses oncles. La vertueuse Théodosie, sœur de S. Amphiloque, se chargea de l'éducation d'Olympiade, et la forma aux plus grandes vertus, par ses instructions et ses exemples. Elle fut mariée fort jeune à Nébridius, intendant du domaine particulier de Théodose-le-Grand,

qui le fit aussi préfet de Constantinople. Olympiade devint veuve après vingt mois de mariage. On lui proposa bientôt plusieurs partis considérables ; Théodose lui-même la pressa d'épouser Elpidius, son parent ; mais elle se refusa à tous les établissemens, déclarant qu'elle vouloit passer dans la viduité le reste de sa vie. Le préfet de Constantinople fut chargé d'administrer ses biens, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de trente ans. Il la traita souvent avec rigueur, pour l'empêcher de suivre son goût de piété et de retraite. La Sainte, loin de s'en plaindre, remercia l'empereur de l'avoir déchargée de la sollicitude des biens qu'elle avoit hérités de ses parens, et ajouta qu'elle prendroit pour la plus grande faveur, s'il vouloit ordonner qu'on vendît ces mêmes biens pour en distribuer le prix aux pauvres et aux églises. Théodose, frappé d'une vertu si héroïque, lui fit rendre l'administration de ses biens, et ne l'inquiéta plus sur sa manière de vivre.

Olympiade, devenue tout-à-fait maîtresse d'elle-même, voulut imiter la conduite et pratiquer toutes les vertus recommandées par S. Paul aux veuves de la primitive Église. Une vie simple et frugale, la retraite et le silence, les

œuvres de charité en tous genres, l'assiduité à la prière, le jeûne et les autres austérités de la pénitence, devinrent les exercices de sa conduite ordinaire. Saint Chrysostôme compare ses abondantes aumônes à un fleuve dont les eaux coulent par-tout. Ses richesses étant en effet immenses, et sa vie mortifiée n'en diminuant presque rien, notre Sainte étendit ses libéralités pieuses dans les villes les plus éloignées, et jusques dans les îles et les églises les plus abandonnées. Dieu, pour perfectionner sa vertu, permit qu'elle éprouvât souvent des contradictions et les suites de la malice de plusieurs jugemens téméraires, des calomnies même et d'injustes persécutions. Elle fut aussi affligée de maladies douloureuses; mais son amour pour Dieu et sa résignation à son adorable volonté, la soutinrent toujours et en firent un modèle de sainteté, que les plus grands évêques de son siècle admirèrent. S. Amphiloque, S. Epiphane, S. Pierre de Sébaste, étoient en correspondance avec elle, et l'objet de cette correspondance étoit de procurer partout la gloire du Seigneur et le salut des ames. Nectaire, archevêque de Constantinople, la fit diaconesse de son Eglise. S. Chrysostôme, qui lui succéda, eut

pour elle les sentimens les plus distingués de vénération.

Elle fut une des personnes qui se séparèrent les dernières de ce saint docteur, quand il partit, en 404, pour aller en exil. Après le départ de S. Chrysostôme, on persécuta cruellement ses amis. Sainte Olympiade ayant été obligée de paroître au tribunal du préfet, se justifia aisément des calomnies avancées contr'elle; mais elle déclara hautement que jamais elle ne communiqueroit avec Arsace, qui avoit usurpé le siége de saint Chrysostôme. Elle fut malade pendant tout l'hiver de cette année, et eut ordre de sortir de Constantinople au commencement du printemps. En 405, ayant eu la liberté d'y revenir, le préfet la condamna à une amende considérable, sur le refus qu'elle fit de reconnoître Arsace. On fit même vendre ses biens publiquement, et elle éprouva plusieurs fois devant les tribunaux mille traitemens indignes. Ses maisons furent pillées par la populace; elle fut insultée par ses propres domestiques, et souvent par des personnes qu'elle avoit comblées de bienfaits.

Atticus, successeur d'Arsace, fit disperser et bannir la pieuse communauté qui étoit sous la conduite de notre Sainte.

S. Chrysostôme lui écrivoit aussi souvent qu'il le pouvoit, pour la consoler. Il recevoit d'elle les secours pour sa subsistance et pour toutes les bonnes œuvres de charité auxquelles son zèle le portoit. Un ancien auteur, en parlant des vertus éminentes de sainte Olympiade, dit qu'elle mourut vers l'an 410, sous le poids des souffrances ; qu'elle méritoit la récompense due aux Confesseurs, et qu'elle jouissoit de la gloire céleste parmi les Saints. Les Grecs font sa fête le 25 juillet; mais elle est nommée en ce jour dans le martyrologe romain.

PRATIQUE. Les Saints, frappés de la briéveté de la vie, en ménageoient tous les momens, dans la crainte d'être surpris par la mort, et regardoient tous les instans comme autant de moyens pour se préparer à l'éternité, tandis que nous perdons un temps si précieux dans une tiédeur, une négligence et des infidélités presque habituelles. La dernière heure approche, hâtons-nous de travailler à mériter la récompense promise dans le ciel aux fidèles serviteurs de l'évangile.

PRIÈRE. Que tout en nous, Seigneur, soit consacré à votre gloire. Vous êtes présent partout; dirigez nos pensées, purifiez nos motifs dans nos désirs, nos actions, nos souffrances. Nous sommes en vous sur la terre, parce que

tout est en vous et à vous. Faites-nous la grace de vous posséder à jamais dans le ciel. Ainsi soit-il.

Dix-huitième jour de Décembre.

SAINT RUF ET SAINT ZOZIME, *Martyrs.*

Nous pouvons juger de l'esprit dont S. Ruf et S. Zozime étoient animés, par celui que respirent les actions et les écrits de S. Ignace d'Antioche. Ils eurent le bonheur de partager ses chaînes et ses souffrances, et de mourir, comme lui, pour Jésus-Christ, sous le règne de Trajan, vers l'an 116. S. Polycarpe dit, en parlant d'eux, « qu'ils ne couroient point » en vain, mais qu'ils marchoient dans » la foi et la justice, et qu'ils se mon- » troient dignes d'avoir place auprès du » Seigneur, avec lequel ils avoient souf- » fert; car, ajoute-t-il, ils n'aimoient » point le monde, mais ils aimoient celui » qui est mort et ressuscité pour nous ».

On ignore si ce fut à Antioche ou à Philippes qu'ils prêchèrent l'évangile; on ne sait pas non plus quelle ville de l'Orient fut le théâtre de leur triomphe. « Je vous exhorte, disoit encore S. Poly-

» carpe aux Philippiens, à vous rendre » dociles à la parole de justice, et à pra- » tiquer tous la patience, à l'exemple » non-seulement des bienheureux Ignace, » Ruf et Zozime, mais des autres qui ont » été parmi vous, de Paul lui-même, et » du reste des Apôtres ».

PRATIQUE. Les Martyrs de la primitive Eglise se réjouissoient, quand ils étoient appelés à souffrir pour Jésus-Christ. Si nous avions la même foi et la même charité, nous pratiquerions les mêmes vertus, nous aurions les mêmes sentimens, toutes les fois que les occasions de souffrir se présenteroient. Pardonner une injure, supporter un affront, opposer aux contradictions l'humilité, la résignation, la patience, c'est une victoire remportée sur nous-mêmes; victoire dont le propre est de nous faire triompher de nos passions, de perfectionner en nous les vertus qui constituent l'esprit de Jésus-Christ, et la ressemblance que nous devons avoir avec notre divin modèle. Ce ne sont pas les occasions qui nous manquent, mais nous n'en profitons pas, ou plutôt elles servent à multiplier nos fautes.

PRIÈRE. Faites-nous bien comprendre, Seigneur, que nos passions sont la source de tous nos maux dans cette vie, et que les sacrifices journaliers qui les immolent à votre amour, sont le seul moyen efficace de vous rester fidèles et de jouir de la paix de l'innocence, en attendant l'heureux moment où nous recevrons de vous la paix inaltérable de l'éternité. Ainsi soit-il.

Dix-neuvième jour de Décembre.

SAINT NÉMÉSION, *Martyr à Alexandrie.*

DURANT la persécution de Dèce, Némésion, égyptien de naissance, fut arrêté à Alexandrie, comme coupable de vol. Il ne lui fut pas difficile de prouver son innocence. Ses ennemis l'accusèrent alors d'être chrétien, et le conduisirent devant le préfet d'Egypte. Ayant confessé généreusement sa foi, il fut battu et tourmenté beaucoup plus cruellement que les voleurs. Le juge le condamna ensuite à être brûlé avec les malfaiteurs les plus criminels. Némésion ne vit dans son supplice que l'avantage d'imiter plus parfaitement son divin maître. Il y avoit auprès du tribunal du préfet, quatre soldats, Ammon, Zénon, Ptolomée, Ingénuus, et une autre personne, qui se nommoit Théophile. Comme ils étoient chrétiens, ils encourageoient le saint Confesseur, suspendu au chevalet. On les dénonça sur-le-champ au préfet, qui ordonna de les décapiter ; mais il fut frappé d'étonnement, lorsqu'il les vit aller avec joie au lieu du supplice.

Héron, Ater, Isidore, et Dioscore qui n'avoit que quinze ans, furent aussi arrêtés comme chrétiens, et conduits à Alexandrie durant la même persécution. Le juge commença l'interrogatoire par le plus jeune, et il employa successivement, pour le gagner, les caresses et les menaces; mais il ne put ébranler sa constance. Héron, Ater et Isidore furent brûlés vifs, après avoir souffert d'horribles tortures. Le juge renvoya Dioscore, à cause de sa jeunesse, en lui disant de faire de sérieuses réflexions qui lui inspireroient de meilleurs sentimens.

S. Némésion est nommé dans le martyrologe romain, sous le 19 décembre; mais l'Eglise honore en d'autres jours les saints Martyrs dont nous venons de parler. Le martyrologe romain nomme aussi en ce jour sainte Meuris et sainte Thée. C'étoient deux ferventes chrétiennes, qui confessèrent Jésus-Christ à Gaze, dans la Palestine, lorsque la persécution porta ses ravages dans cette ville, sous les successeurs de Dioclétien. Elles triomphèrent l'une et l'autre de la cruauté des hommes et de la malice du démon. Meuris périt sous la main des bourreaux; mais l'auteur de la vie de S. Porphyre de Gaze, qui écrivoit vers la fin du quatrième siècle, nous apprend

que sainte Thée survécut aux tourmens qu'elle avoit endurés, et qu'elle ne mourut que quelque temps après. Les reliques des deux saintes Martyres furent déposées dans l'église qui portoit le nom de Saint Timothée.

PRATIQUE. De tant de millions de Martyrs et de Saints de tous les siècles, ceux dont nous connoissons plus particulièrement la vie doivent être pour nous, disoit S. Macaire d'Egypte, une instruction vivante et un encouragement continuel à imiter leurs vertus. La vue seule de leurs images est capable de faire sur nos ames un effet que je compare à celui qu'opéreroit sur nos sens un cabinet de parfums exquis, où il suffit de rester quelque temps pour se sentir tout parfumé soi-même. Ainsi, dit toujours ce Père, celui qui converse avec les Saints, qui lit leur histoire avec piété, en ressent une influence salutaire pour triompher du monde, du démon et de lui-même, s'il est fidèle à la grace.

PRIÈRE. Vous l'avez dit, Seigneur, vos Saints nous jugeront un jour, et leur fidélité à tout sacrifier pour vous, nous laissera sans excuses à votre tribunal, parce que nous pouvions faire avec votre secours, ce qu'ils ont fait sur la terre pour votre gloire et pour assurer leur salut. Bénissez la résolution où nous sommes de profiter du temps qui nous reste pour imiter les exemples des Saints, afin d'avoir part à leur gloire. Ainsi soit-il.

Vingtième jour de Décembre.

SAINT PHILOGONE, *Evêque d'Antioche.*

C'EST du panégyrique de S. Philogone, qui fut prononcé le jour de sa fête, par S. Jean Chrysostôme, que nous avons pris le peu que nous savons de certain sur le saint Evêque d'Antioche que l'Eglise honore en ce jour. Sa première éducation fut très-soignée, et il y apporta les dispositions les plus heureuses. Il fit de grands progrès dans l'étude du droit, et parut au barreau avec éclat. On admira souvent son éloquence; mais son intégrité et la sainteté de sa vie, lui méritèrent une confiance et un respect si général, qu'on se crut autorisé à ne point observer à son égard la rigueur des canons, qui défendoient d'élever aux grandes dignités de l'Eglise, quiconque ne l'avoit pas servie un certain temps dans les places et les ministères inférieurs du clergé.

S. Vital, évêque d'Antioche, étant mort, on plaça notre Saint sur le siége de cette grande ville en 318. S. Chrysostôme, dans son panégyrique, fait le plus grand éloge du zèle et de la sagesse du

gouvernement de S. Philogone, et cite en preuve l'état florissant où fut l'Eglise d'Antioche pendant son épiscopat. Ce fut dans ce temps que S. Alexandre, évêque d'Alexandrie, condamna les impiétés de l'hérésiarque Arius. Il en informa saint Philogone, et lui envoya la sentence prononcée contre ce chef d'hérésie. Notre Saint prit hautement la défense de la foi catholique, et n'oublia rien pour arrêter les progrès de l'arianisme. Son zèle pour la doctrine catholique éclata aussi durant les persécutions de Maximin et de Licinius, et lui mérita le titre glorieux de Confesseur de Jésus-Christ. Il mourut en 323, la cinquième année de son épiscopat. Le panégyrique qu'a fait de S. Philogone S. Jean Chrysostôme, fut prononcé à Antioche, en 386, le 20 décembre, fête de notre Saint.

PRATIQUE. Comme les Saints par l'édification qu'ils donnoient dans toute leur conduite, ont attiré à la pratique de la vertu le prochain, autant que par leurs exhortations les plus vives, ainsi la dépravation des mœurs et les mauvais exemples des pécheurs et des impies ont contribué à la damnation éternelle de tant de millions d'ames. Suivons le conseil de S. Paul, revêtons-nous de Jésus-Christ; qu'on voye en nous sa charité, son humilité, son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des autres. Ou

contribue à la sanctification d'autrui par une vie édifiante, comme on contribue à sa dépravation et à sa réprobation par une vie scandaleuse.

PRIÈRE. Préservez-nous, Seigneur, de la séduction de tout scandale, et du malheur de nous rendre coupables en le donnant aux autres; que la morale de votre évangile soit la règle de toute notre conduite, afin de mériter les récompenses promises à la fidélité constante pour nous y conformer. Ainsi soit-il.

Vingt-unième jour de Décembre.

SAINT THOMAS, *Apôtre.*

SAINT Thomas étoit juif, et l'on croit qu'il étoit né en Galilée. Il eut deux noms, celui de Thomas et celui de Didyme, dont la signification hébraïque et grecque veut dire *jumeau*. Il eut le bonheur de suivre Jésus-Christ, qui l'appela à l'apostolat. Sa candeur et la simplicité de son ame, ainsi que la vivacité de sa ferveur, parurent en différentes circonstances de sa vie. Il en donna une preuve, lorsque le Sauveur alloit dans le voisinage de Jérusalem pour ressusciter Lazare. Comme les prêtres et les pharisiens vouloient mettre Jésus à mort, ses disciples tâchèrent de le détourner de ce voyage;

mais S. Thomas leur dit : *Allons-y aussi, afin de mourir avec lui.* Lorsque, dans la dernière cêne, Jésus-Christ annonça à ses Apôtres qu'il alloit bientôt les quitter, pour leur préparer une place dans la maison de Dieu son Père, saint Thomas lui dit : *Seigneur, nous ne savons où vous allez ; comment pouvons-nous connoître la voie qui doit nous conduire ?* Le divin Maître lui fit cette réponse, aussi consolante que lumineuse, qui exprime toute la grandeur du mystère de l'Homme-Dieu : *Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne va à mon Père que par moi.*

Le Seigneur ayant apparu à ses disciples le jour de sa résurrection, Thomas, qui n'étoit point dans ce moment avec les autres, refusa de croire, sur leur rapport, que Jésus fût ressuscité, et ajouta qu'il ne le croiroit que quand il auroit vu la marque des clous dans les mains du divin Maître, et celle de la lance dans son côté. Le Sauveur, par une condescendance admirable pour la foiblesse coupable de cet Apôtre, apparut de nouveau à ses disciples, lorsqu'ils étoient tous assemblés. Il leur souhaita la paix ; puis, s'adressant à Thomas, il lui dit de considérer ses mains, de mettre le doigt dans les trous des clous et dans

celui de son côté. L'Apôtre, dans cet instant, convaincu de la résurrection de son adorable Maître, et pénétré des sentimens de la plus vive componction, de respect et d'amour, s'écria : *Mon Seigneur et mon Dieu!* En prononçant ces paroles avec foi, il déclara, disent les saints Pères, qu'il adoroit comme son Dieu celui dont il ne voyoit que l'humanité sainte ; qu'il reconnoissoit sa toute-puissance dans la victoire qu'il avoit remportée sur la mort et sur l'enfer ; qu'il rendoit hommage à la connoissance que le Sauveur avoit de ce qu'il y a de plus caché dans les cœurs, et exprimoit par ces paroles toute la vivacité de son amour pour Jésus-Christ ; en sorte, dit S. Grégoire-le-Grand, que l'incrédulité de S. Thomas est pour nous une forte preuve de la résurrection du Sauveur du monde. Notre foi, continue ce Père, se trouve encore plus affermie par le doute de S. Thomas, que par la foi prompte des Apôtres. Par cette confession, il reconnoît en Jésus-Christ deux natures distinctes, subsistantes en une seule et même personne, la nature humaine, en l'appelant son Seigneur, et la nature divine, en l'appelant son Dieu.

Nous apprenons d'Origène, qu'après la dispersion des Apôtres, S. Thomas

alla prêcher l'évangile aux Parthes, qui dominoient alors en Perse; qu'il passa ensuite chez d'autres nations, et parcourut tout l'Orient. Un autre auteur ancien, cité par S. Jérôme, dit que saint Thomas planta la foi chez les Mèdes, les Perses, les Carmaniens, les Hyrcaniens, les Bactriens. D'autres auteurs, plus modernes, le font aussi apôtre des Indiens et des Ethiopiens; et dans ces derniers siècles, les chrétiens des Indes et les Portugais assurent, d'après les monumens trouvés des siècles antérieurs, que S. Thomas annonça la foi aux Bracmanes et aux Indiens, et qu'il souffrit le martyre à Méliapour, ou Saint-Thomé, sur la côte de Coromandel et en deçà du Gange. L'historien Eusèbe le compte parmi les principaux Martyrs de l'Eglise. Il paroît certain aussi que le corps du saint Apôtre a été porté dans la suite à Edesse, où il étoit honoré dans la grande église, au deuxième, troisième et quatrième siècle.

S. Chrysostôme et d'autres auteurs graves ont écrit que, de leur temps, on ne connoissoit des tombeaux des saints Apôtres, que ceux de S. Pierre, de S. Paul, de S. Jean et de S. Thomas. Dans la suite des temps, plusieurs églises obtinrent quelques portions des reliques de notre

Saint. Celles de Milan, de Bresse, de Méliapour, en furent enrichies. Jean III, roi de Portugal, ayant ordonné en 1523 de creuser la terre d'une ancienne chapelle de S. Thomas, hors des murs de Méliapour, on découvrit une voûte construite en forme de chapelle, où étoient les reliques de S. Thomas, avec une partie de la lance dont on s'étoit servi pour lui ôter la vie, et une fiole teinte de son sang. Les Portugais ayant fait bâtir une nouvelle ville auprès de cet endroit, lui donnèrent le nom de Saint-Thomé, et y portèrent les reliques du saint Apôtre. Les chrétiens s'y sont établis et multipliés. Quoique cette ville ne soit plus sous la domination du Portugal, les missionnaires portugais continuent toujours d'y exercer les fonctions de ministres de l'Eglise catholique. Les Latins célèbrent la fête de S. Thomas le 21 décembre, les Grecs le 6 octobre, et les Indiens le 1er juillet.

PRATIQUE. Il est écrit que les saints Apôtres seront, au dernier jour, assis autour du tribunal de Jésus-Christ, lorsqu'il viendra juger les vivans et les morts. Imitons leurs vertus, en suivant leur doctrine. Ils sont nos docteurs, nos guides et nos modèles, comme premiers pasteurs et les princes des Saints; ayons confiance

dans leur intercession, en la réclamant auprès de Dieu, dans le sentiment d'une vive reconnoissance, puisque c'est à leur zèle, à leurs travaux, à leurs souffrances que nous devons l'avantage inestimable d'être chrétiens.

Prière. Graces vous soient rendues à jamais, Seigneur, du don de la foi qui nous éclaire. Accordez-nous, par l'intercession de vos saints Apôtres, la ferveur et le zèle pour aimer et garder votre loi, en sacrifiant tout intérêt humain pour lui rester toujours fidèles, afin d'être en vous à jamais unis aux Saints qui vous posséderont. Ainsi soit-il.

Vingt-deuxième jour de Décembre.

SAINT ISCHYRION, *Martyr en Egypte.*

Le saint Martyr nommé en ce jour dans le martyrologe romain, vivoit dans le troisième siècle de l'Eglise. S. Denys d'Alexandrie, cité par l'historien Eusèbe, nous apprend que la persécution de l'empereur Dèce ayant été des plus cruelles, elle causa beaucoup de ravages en Egypte, et fournit à un grand nombre de chrétiens, aussi courageux que fervens, l'occasion heureuse de remporter la couronne du martyre. Dans ce nombre,

S. Denys d'Alexandrie compte S. Ischyrion. Il demeuroit chez un officier d'une ville d'Egypte, auquel il étoit attaché en qualité d'agent ou d'homme d'affaires. Son maître ayant appris qu'il professoit le christianisme, lui ordonna de sacrifier aux idoles, et voulut même l'y forcer. Le Saint ayant refusé d'obéir, fut d'abord maltraité de paroles, auxquelles il ne répondit que par une patience toujours ferme. Bientôt la constance inébranlable du généreux Martyr de Jésus-Christ, transporta de fureur l'officier païen qu'il servoit, et qui, ne se possédant plus, saisit un pieu aiguisé, qu'il rencontra sous sa main, le lui enfonça dans le ventre, et lui creva les entrailles.

PRATIQUE. Ce n'est que la vertu qui peut rendre l'homme véritablement grand et heureux. Fût-on serviteur ou esclave, on peut parvenir à cette grandeur, à ce bonheur, qui font disparoître la différence que le monde met entre les hommes. On trouve même dans l'état de servitude plus de facilité pour se sanctifier, et bien moins d'obstacle à la pratique de la vertu. Il faut d'abord y être fidèle à Dieu, et remplir avec zèle les devoirs que prescrit la piété chrétienne. On prie quand on fait pour Dieu ce qu'on est obligé de faire par état. Servir un maître avec fidélité, lui obéir,

le respecter, l'aimer, sont des choses agréables à Dieu. Que ceux qui sont attachés au service des autres se pénètrent de ces sentimens; qu'ils en fassent la règle de leur conduite, ils se feront aimer de Dieu et des hommes; ils seront la bénédiction des familles dans lesquelles ils auront à vivre.

PRIÈRE. Seigneur, c'est votre providence qui en nous donnant l'être, nous place selon vos desseins dans les différens états de la vie présente. Faites que, dociles à la direction de votre grace, nous accomplissions toujours votre sainte volonté, et que votre amour seul règne en nous sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.

Vingt-troisième jour de Décembre.

LES DIX MARTYRS DE CRÈTE, S. THEODULE, S. SATURNIN *et autres saints Martyrs.*

APRÈS la publication de l'édit de Dèce contre les chrétiens, on versa leur sang de toutes parts; mais ce fut sur-tout dans l'île de Crète ou de Candie que les païens les traitèrent avec le plus de cruauté. On distingue parmi ceux qui y souffrirent alors, Théodule, Saturnin, Eupore, Gélase, Eunicien, Zotique, Cléomène, Agatope, Basilide et Evareste, appelés vulgairement les *dix Martyrs de Crète.*

Les trois premiers étoient de Gortyne, métropole de l'île. On croit qu'ils avoient été instruits dans la foi par S. Cyrille, évêque de cette ville, qui fut décapité dans la même persécution, et dont la fête est marquée pour le 9 juillet dans le martyrologe romain.

Les autres saints Martyrs étoient aussi Crétois, mais nés en différens endroits de l'île. Zotique ou Zétique étoit de Gnosse, Agatope étoit de Panorme, Basilide de Cydonie, et Evareste d'Héraclée. Leur zèle les réunit dans la confession glorieuse qu'ils firent du nom adorable de Jésus-Christ. A peine eurent-ils été arrêtés, qu'on leur fit souffrir mille outrages et diverses tortures; ils furent ensuite conduits devant le gouverneur, qui faisoit sa résidence à Gortyne. Ils subirent le 25 décembre leur interrogatoire, après lequel l'ordre leur fut donné de sacrifier à Jupiter, la principale divinité du pays, en l'honneur duquel on célébroit ce jour-là une fête solennelle. Les saints Martyrs ayant horreur de ce qu'on exigeoit d'eux, répondirent qu'ils ne pouvoient offrir de sacrifice à de vaines idoles.

« Vous connoîtrez bientôt, leur dit » alors le juge, la puissance des dieux, » et ce ne sera pas impunément que vous

» manquerez de respect à cette illustre » assemblée qui adore le grand Jupiter, » Junon, Rhée et les autres divinités. » — Cessez, répliquèrent les Martyrs, » cessez de nous parler de Jupiter et de » Rhée sa mère; nous savons leur gé- » néalogie et l'histoire de leurs actions. » Nous pouvons vous montrer le tom- » beau de Jupiter; il est né dans cette » île, il a été roi, ou plutôt le tyran de » son pays. Il s'est abandonné à toutes » sortes de désordres et aux crimes les » plus infâmes; il a eu même recours » aux enchantemens pour corrompre les » autres. Ceux qui l'honorent comme un » dieu, ne doivent point se faire scru- » pule de l'imiter ». Le juge ne pouvant nier ni réfuter les faits allégués par les saints Confesseurs, se livra à tous les excès de sa fureur contre eux. Le peuple, de son côté, dans le transport de la rage, menaçoit de déchirer en pièces les Martyrs, et l'autorité publique eut de la peine à l'en empêcher.

On se hâta donc de les condamner à des tortures affreuses. Les uns furent étendus sur le chevalet, et déchirés avec des ongles de fer; les autres eurent le corps percé avec des pierres ou des bâtons aiguisés; on battit ceux-ci avec des fouets armés de plomb, jusqu'à leur bri-

ser les os; ceux-là souffrirent d'autres espèces de tourmens, dont la cruauté, moins vive, ne servoit qu'à prolonger différentes sortes de douleurs. Les Martyrs, loin de se plaindre, ne cessoient de répéter : « Nous sommes chrétiens, » et prêts à souffrir mille morts pour » notre foi ». Le juge, désespérant enfin de vaincre leur constance héroïque, ordonna de les décapiter; et tandis qu'on les conduisoit à ce dernier supplice, ils prièrent pour leurs persécuteurs, et demandèrent à Dieu avec ferveur la conversion de leurs compatriotes. Les chrétiens de l'île emportèrent secrètement les corps des saints Martyrs, qu'ils enterrèrent en un lieu sûr et caché. On transféra dans la suite leurs reliques à Rome. Les Pères du concile de Crète, tenu en 458, disent, dans une lettre à l'empereur Léon, que leur île avoit été jusqu'alors préservée de l'hérésie par l'intercession de nos saints Martyrs, qui sont honorés également par l'Eglise grecque et latine.

PRATIQUE. Un chrétien qui aime Dieu de tout son cœur, et dont la foi et l'espérance sont vives pour une éternité de bonheur et de gloire, ne soupire qu'après le ciel, où il verra Dieu et le possédera. Le monde n'est pour ce juste qu'un lieu d'exil,

de dangers et de misères, où il sacrifie tout à l'amour du Seigneur, comme les saints Martyrs qui ne comptoient pour rien dans ces grands sentimens, les tourmens et la mort, pour rester fidèles à la foi de l'évangile.

PRIÈRE. Daignez, Seigneur, nous éclairer par votre grace, nous conserver dans la crainte de votre justice, nous embraser de votre amour, nous protéger par votre toute-puissance, et nous conduire jusqu'à vous. Ainsi soit-il.

Vingt-quatrième jour de Décembre.

Ste THRASILLE ET Ste ÉMILIENNE, *Vierges.*

SAINT Grégoire-le-Grand eut trois tantes du côté paternel. Elles firent toutes vœu de virginité, et se consacrèrent aux exercices de la vie ascétique dans la maison du sénateur Gordien, leur père. Leurs noms étoient Thrasille, Emilienne et Gordienne. Les deux premières renoncèrent au monde le même jour, et tendoient à l'envi l'une de l'autre à la perfection. La ferveur et la charité les unissoient encore plus intimement que les liens du sang. A force de s'exciter mutuellement à la vertu, elles firent de grands progrès dans la vie spirituelle.

E les étoient si détachées de la terre, si attentives à mortifier leurs sens, si fidèles à la grace, qu'elles paroissoient ne plus vivre dans un corps mortel.

Gordienne fit également vœu de virginité, et partageoit les mêmes exercices. Mais les rapports qu'elle entretenoit au-dehors, affoiblirent sa ferveur, et elle prit insensiblement du goût pour le monde; en sorte que le Seigneur ne régna bientôt plus dans son ame. Thrasille et Emilienne, qui s'appercevoient de son changement, en conçurent une vive douleur. Elles lui firent des représentations, qui furent accompagnées des plus tendres marques d'affection et de charité. Gordienne y parut sensible, et promit de se corriger; mais elle retomba bientôt dans les mêmes défauts; elle ne pouvoit même cacher le dégoût qu'elle avoit pour le silence, la retraite et les exercices de piété. Sa tiédeur empêcha l'effet que devoient produire les discours et les exemples de ses sœurs; et lorsque la mort les lui eut enlevées, elle abandonna le genre de vie qu'elle avoit embrassé volontairement; exemple terrible des dangers du monde, et des suites funestes qu'entraîne la négligence dans le service de Dieu!

Thrasille et Emilienne marchèrent

toujours avec courage dans les voies de la perfection ; aussi méritèrent-elles de recevoir la couronne de gloire promise à la persévérance. Nous apprenons de S. Grégoire, que Thrasille eut une vision où le saint pape Félix son oncle lui apparut, lui fit voir la place qui lui étoit préparée dans le ciel, et lui dit : « Venez, » je vous recevrai dans le séjour de la » gloire ». Elle tomba malade le lendemain. Pendant son agonie, ayant les yeux levés au ciel, elle s'écria tout-à-coup : « Retirez-vous ; faites place, voici » Jésus qui vient à moi ». Après avoir achevé ces paroles, elle expira le 24 décembre. Son assiduité à la prière lui avoit durci la peau des genoux, et il s'y étoit formé un calus. Elle apparut à sa sœur Emilienne, et l'invita à venir célébrer l'Epiphanie avec elle. Emilienne tomba malade, et mourut le 5 janvier. Ces deux Saintes sont nommées dans le martyrologe romain, le jour de leur mort.

PRATIQUE. *La mort des Saints est précieuse devant le Seigneur.* Mourir de la mort des Saints, est le plus grand triomphe d'une ame sur l'enfer ; c'est le spectacle le plus intéressant pour la cour céleste ; c'est le sujet de la joie la plus vive pour les anges. Quoi de plus capable que la pensée de cette bien-

heureuse mort pour nous consoler, nous soutenir dans nos peines, nous détacher du monde et nous faire mépriser ses faux biens? Si nous voulons mourir comme les Saints, vivons comme eux; soyons détachés du monde, ne nous laissons point éblouir par ses prétendus biens; que toutes nos actions portent l'empreinte de la charité divine et des autres vertus chrétiennes.

PRIÈRE. Prosternés devant vous, Seigneur, nous vous demandons, au nom de Jésus et par ses mérites infinis, le pardon de nos péchés et la grace d'une bonne mort. Pénétrez nos cœurs d'une contrition véritable, afin que, persévérant dans la pénitence, nous ayons le bonheur de mourir dans votre amour. Ainsi soit-il.

Vingt-cinquième jour de Décembre.

LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, *vulgairement* APPELÉE LA FÊTE DE NOEL.

L'INEFFABLE mystère que l'Eglise célèbre aujourd'hui, est le chef-d'œuvre de la sagesse, de la toute-puissance, de la justice et de la charité divine. Il y avoit quatre mille ans que le monde subsistoit, et les oracles des prophètes sur ce qui devoit précéder la venue du Messie, se trouvoient vérifiés, lorsque Jésus-Christ, le Fils de Dieu, Dieu de

Dieu, se revêtit de notre nature et naquit de la Très-Sainte Vierge Marie, pour être le Sauveur du genre humain. Dieu, depuis la chute d'Adam, n'avoit cessé de réitérer sa promesse, relativement à la rédemption des hommes, par l'incarnation de son verbe et l'effusion de son sang adorable; et sa providence avoit disposé de siècles en siècles tous les événemens, pour les conduire par degré à l'accomplissement de cette grande promesse, dont Adam eut la première connoissance. Elle fut plus clairement renouvelée à Abraham, et restreinte pour l'exécution à sa postérité. Dieu la confirma à Isaac et à Jacob, le père du peuple hébreu, qui, en mourant, la fixa, comme prophète, dans la tribu de Juda. Les autres prophètes après lui déclarèrent enfin que ce seroit du sang de David et de Salomon que naîtroit le Messie. Tous les hommes inspirés de Dieu, dont nous lisons encore les oracles dans les saints livres, sont entrés dans le détail des circonstances particulières qui devoient accompagner la naissance, la vie et la mort de Jésus-Christ.

Ils insistent souvent sur le règne spirituel intérieur que Jésus-Christ exerceroit dans son Eglise, à laquelle tous les peuples seroient appelés. La loi toute

entière de Moïse offre aussi une foule de figures, qui toutes se rapportent au même objet ; et plus la venue du Messie approchoit, plus aussi la révélation de ce mystère s'éclaircissoit. Aussi les prophètes Malachie, Aggée, avoient-ils annoncé que le Messie paroîtroit dans le second temple, rebâti après le retour de la captivité. On touchoit de près à la dernière époque des soixante-dix semaines d'années prédites par Daniel, qui déterminoient si clairement le temps de la venue et de la mort du Messie, comme Sauveur, dont le sang, versé par les mains déicides des juifs, devoit attirer sur eux la malédiction divine, leur dispersion sur toute la terre, la ruine de Jérusalem et de son temple ; événemens encore présens, pour ainsi dire, à tous les yeux, dont les Gentils mêmes eurent alors des connoissances plus ou moins développées. Le célèbre Joseph, historien juif, en parle assez au long. On lit encore dans Suétone et dans Tacite, écrivains des plus distingués de la gentilité païenne, qu'en ce même temps l'Orient reprendroit la supériorité sur le reste du monde, et que la Judée lui donneroit des maîtres.

Cependant le sceptre n'étoit plus dans la maison de Juda ; la Judée même étoit

devenue une province de l'Empire Romain, clairement désigné par Daniel pour la quatrième et la plus puissante des quatre monarchies qui devoient gouverner les nations. Rome, en effet, à la naissance du Messie, étoit au plus haut degré de puissance sous le règne d'Auguste et de ses successeurs. Tant de faits si éclatans, si hautement énoncés, et dont évidemment Dieu seul pouvoit être l'arbitre, prouvent encore, avec la vérité du mystère que nous adorons en ce jour, le dessein de la Providence, qui vouloit, en réunissant sous un seul maître la plus grande partie des nations connues, faciliter la propagation de la connoissance du vrai Dieu, et celle de la foi révélée, dont Jésus-Christ devoit être l'auteur et le consommateur, pour régner, par sa grace, sur tous les cœurs, et sauver, par ses mérites infinis, toutes les générations de la terre.

Plusieurs saints docteurs ont aussi remarqué que l'année même où le Messie est né, la paix étoit générale dans tout l'empire. C'étoit la quarantième du règne d'Auguste, la vingt-neuvième depuis la bataille fameuse d'Actium, environ quatre mille ans depuis la création du monde, deux mille cinq cents depuis le déluge, près de deux mille ans depuis la vocation

d'Abraham, et un peu plus de mille ans depuis la fondation du temple de Salomon. Enfin, ce fut aussi dans cette année, choisie de toute éternité dans les décrets de la sagesse éternelle pour la plus grande des merveilles, et qui sera à jamais mémorable par le plus grand des bienfaits du ciel à la terre, qu'Auguste fit publier un édit, par lequel il étoit ordonné à tous les sujets de l'empire de se faire enregistrer dans certains lieux, suivant leurs provinces, leurs villes et leurs familles. L'empereur ne vouloit, par ce dénombrement général, que mieux connoître les forces et la richesse de chaque province; mais le dessein de Dieu étoit de se servir de l'exécution de cet édit, pour montrer authentiquement à l'univers que Jésus-Christ étoit de la maison de David et de la tribu de Juda, comme les prophètes l'avoient dit.

Les descendans de David ayant eu ordre de l'officier public de se faire enregistrer à Bethléem, petite ville de la tribu de Juda, à sept milles de Jérusalem, si connue sous le nom de la ville de David, la Sainte Vierge et S. Joseph son époux, tous deux issus du sang de ce saint roi, se rendirent à Bethléem. Ils ne purent y trouver de logement, à

cause de la multitude de voyageurs qui les avoient précédés, et se retirèrent dans une sorte de caverne, qui, selon quelques auteurs anciens, servoit d'étable à une hôtellerie publique, où, suivant une tradition commune, donnée pour certaine par S. Jérôme, Marie et Joseph trouvèrent deux animaux vivans, un bœuf et un âne. Ce fut dans ce lieu, devenu si vénérable à la foi des chrétiens, que Marie, qui, par l'opération divine, avoit conçu dans son sein virginal le Verbe éternel incarné, le mit au monde sans cesser d'être Vierge.

Elle adora la première avec S. Joseph le Créateur de tous les êtres, devenu son divin Fils comme Homme, né pour le salut de tous les hommes. Elle l'enveloppa de langes, le coucha dans une crèche. Qui pourroit, dit un saint docteur, exprimer les sentimens de son cœur et sa sollicitude pour le Fils de Dieu même, dont la gloire infinie et toute la puissance étoient comme absorbées dans la foiblesse d'un enfant! Mais dans cet état de l'humiliation la plus profonde, Dieu voulut que Jésus-Christ reçût, à son entrée dans le monde, les prémices des hommages du genre humain; et ce ne furent ni les grands, ni les riches qui eurent la préférence d'être

appelés par cette grace insigne au berceau du Sauveur naissant. Des hommes simples et obscurs, des bergers occupés pendant la nuit à la garde de leur troupeau, et dont sans doute la vie étoit innocente et vertueuse, ayant été choisis pour cela, un Ange leur fut envoyé. A sa présence, une clarté céleste les environna et la frayeur les saisit; mais l'Ange les rassura, en leur disant: « Ne craignez » rien, car je viens vous apporter une » nouvelle qui sera pour tout le peuple » le sujet d'une grande joie; c'est qu'au- » jourd'hui il vous est né, dans la ville » de David, un Sauveur, qui est le Christ; » et voici la marque pour le reconnoître: » vous trouverez un enfant enveloppé de » langes et couché dans une crèche ».

Au même instant, il se joignit à l'Ange une multitude d'esprits célestes qui louoient Dieu, en disant: « Gloire à Dieu » au plus haut des cieux, et paix sur la » terre aux hommes de bonne volonté ». Les Anges ayant disparu, les bergers, ravis d'admiration et d'allégresse, se dirent les uns aux autres: « Passons jusqu'à » Bethléem, et voyons ce qui est arrivé et » ce que le Seigneur a daigné nous faire » connoître ». Ils se hâtèrent d'arriver à l'étable de Bethléem, où ils trouvèrent Marie et Joseph, avec l'Enfant Jésus cou-

ché dans une crèche; et dans cet heureux moment, encore plus éclairés des lumières de la grace, ils rendirent leurs hommages pieux et sincères au Messie, comme au Roi de tous les cœurs et au Sauveur de tous les hommes, et s'en retournèrent, dit le texte sacré, louant et glorifiant Dieu de son infinie miséricorde. Imitons ces heureux bergers, en adorant, dans le grand mystère de ce jour, notre Dieu, notre Rédempteur, avec les sentimens de reconnoissance, de confiance et d'amour que la foi doit nous inspirer.

La seule espérance de ce mystère consoloit Adam chassé du paradis terrestre; elle adoucit les peines d'Abraham dans son laborieux et long pélerinage sur la terre. Jacob y puisa des forces dans ses cruelles adversités; elle soutint Moïse et tous les vrais Israélites dans les voyages et les combats. Tous les prophètes virent en esprit ce même mystère, il fut l'objet des vœux et des désirs des justes dans tous les siècles qui le précédèrent. Nous qui jouissons des bienfaits infinis qui en sont la suite, et que nos pères, dans l'ordre de la religion divine, ne firent qu'entrevoir, serions-nous insensibles et ingrats pour le plus grand des biens dans le chef-d'œuvre de la toute-puis-

sance et de la charité infinie pour le salut du genre humain? Un Dieu éternel fait Homme et né dans le temps, dont l'immensité fut renfermée dans son humanité sainte, dont la force invincible parut sous le voile de la foiblesse d'un Enfant, qui, pour nous attirer à lui en se donnant lui-même à nous, à couvert sa gloire ineffable par les abaissemens les plus profonds, a droit, dit un prophète, à tous les sentimens de nos cœurs.

Ah! célébrons son amour et sa bonté pour nous, en disant avec le Psalmiste: que tous les Anges l'adorent; que toutes les langues publient sa miséricorde sans bornes; que tout genou fléchisse en son nom; que le cantique sublime des esprits célestes en ce jour soit sans cesse répété par tous les enfans de son Eglise: « Gloire à Dieu seul au plus haut des » cieux, paix et miséricorde sur la terre » aux hommes de bonne volonté », parce que, selon l'expression de S. Paul, la grace de Dieu notre Sauveur a paru à tous les hommes, pour les instruire et les sauver. Remarquons l'état affreux dans lequel étoit l'univers à la naissance du Messie; presque tous les peuples étoient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, adorant l'ouvrage de leurs mains, ou les démons, sous des formes aussi mons-

trueuses qu'infâmes. Les crimes les plus abominables étoient consacrés par des cérémonies prétendues religieuses ; la superstition grossière couvroit souvent les désordres les plus honteux et les plus cachés, et la philosophie païenne en étoit venue jusqu'à violer la loi naturelle et outrager la raison. Les juifs eux-mêmes, que Dieu avoit depuis tant de siècles choisis pour son peuple, à qui il s'étoit révélé par les prophètes, préférablement aux autres nations, ajoutoient aux iniquités de leurs ancêtres qu'ils imitoient encore, le schisme des pharisiens et des saducéens, l'orgueil des scribes, les divisions de la haine et de l'envie, le scandale presque public du désordre des mœurs.

Dieu n'avoit plus parmi eux qu'un petit nombre d'adorateurs fidèles ; et c'est dans cet état de corruption presque générale, que sa miséricorde, loin de punir les hommes, selon la justice infinie, leur donna dans le Messie un Médiateur tout-puissant auprès de lui, un Pontife éternel de leur réconciliation et de leur salut, qui, par l'application des mérites surabondans de l'oblation qu'il fit de lui-même, satisfit, et au-delà, aux droits de l'éternelle justice, par son sacrifice commencé dans la crèche de

Bethléem, continué à tous les instans de sa vie sensible, et consommé par sa mort sur la croix. « O charité divine ! s'écrioit » S. Thomas de Villeneuve en parlant à » son peuple sur le mystère de ce jour, » ô charité incompréhensible ! ô le plus » puissant triomphe de l'amour ! vous » avez vaincu l'invincible lui-même ».

L'Eglise latine célèbre le vingt-cinquième jour de décembre la Naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ; et le pape Benoît XIV, d'après l'autorité de S. Jean Chrysostôme, de S. Grégoire de Nysse, de S. Augustin et autres Pères, a prouvé solidement que l'Eglise grecque célébroit le même jour cette grande solennité. Chaque prêtre, dit encore ce savant pape dans son ouvrage sur les fêtes en l'honneur de Jésus-Christ, offre trois fois à Noël le très-saint sacrifice. Cet usage, aussi ancien qu'universel, sans être cependant de précepte, a pour objet d'honorer la triple naissance du Sauveur, celle par laquelle il procède de Dieu son Père de toute éternité; celle par laquelle il a voulu naître dans le temps de la Très-Sainte Vierge Marie; celle enfin qui le fait naître spirituellement dans nos cœurs par la foi que la charité vivifie.

PRATIQUE. Les mystères et les actions

de la vie de notre Sauveur sur la terre, ne sont pas moins instructifs que ses maximes et sa doctrine. Sa vie est, comme l'évangile, réduite en pratique jusqu'à la plus haute perfection. Les juifs s'aveuglèrent pour ne pas entendre les prophètes, qui n'annoncèrent le règne du Messie que comme un règne divin sur les esprits et sur les cœurs. Craignons après eux de nous laisser séduire par la fausse sagesse, qui n'est qu'impiété, ou par les passions, qui ne font que des coupables et malheureux esclaves.

PRIÈRE. **Divin Sauveur, en naissant pour nous, faites par votre grace que nos cœurs soient entièrement et pour jamais à vous; régnez-y seul comme Dieu, comme Rédempteur, comme Père, dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.**

Vingt-sixième jour de Décembre.

SAINT ÉTIENNE, *Diacre, premier Martyr.*

SAINT Etienne, dont le nom signifie *Couronne,* étoit juif, et un des soixante-douze disciples du Sauveur, qui, après la descente du Saint-Esprit, fut un des membres de l'Eglise naissante des plus distingués, par son zèle, sa science des divines écritures et de la loi évangélique.

Extraordinairement favorisé du pouvoir d'opérer des miracles, il mérita bientôt la vénération et la confiance des fidèles, qui augmentoient à Jérusalem de jour en jour après la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par la prédication de ses Apôtres. La multitude des premiers chrétiens étoit comme une famille de frères, n'ayant tous qu'un cœur et qu'une ame. Les riches vendoient leurs biens, et en déposoient le prix dans un trésor commun; les Apôtres employoient ces fonds au soulagement des pauvres. Il s'éleva quelques plaintes à ce sujet; mais on fit bientôt cesser la cause qui les produisoit. Les Grecs murmuroient contre les Hébreux, sous prétexte que leurs veuves étoient négligées dans la distribution journalière des aumônes. Les Apôtres assemblèrent les fidèles pour arrêter les murmures, qui pouvoient avoir des suites. Ils firent d'abord observer aux fidèles qu'ils ne pouvoient négliger les principales fonctions de l'apostolat, pour se livrer au soin de la subsistance des fidèles, à qui ils dirent de choisir sept chrétiens remplis du Saint-Esprit et d'une sagesse reconnue, qu'ils chargeroient de la juste distribution des aumônes. L'assemblée, pour se conformer aux vues des Apôtres,

élut sur-le-champ sept diacres, dont Etienne, *homme rempli de foi et du Saint-Esprit*, fut le premier.

Les Apôtres, après avoir prié, imposèrent les mains sur les sept diacres, qui reçurent le Saint-Esprit, pour les rendre dignes de devenir les ministres des saints mystères de Dieu. Leur ordination se fit en vertu d'une commission générale ou particulière, que les Apôtres avoient reçue de Jésus-Christ, pour établir des lévites ou des ministres inférieurs qui pussent servir l'autel. S. Paul parle des fonctions de ces ministres, et demande qu'ils aient presque les mêmes qualités que les prêtres et les évêques; c'est le second des ordres sacrés dont les fonctions augustes méritent un respect profond. Suivant saint Chrysostôme, saint Etienne mérita la préséance parmi ses collègues, par son zèle intrépide à prêcher l'évangile, dont il confirmoit souvent la doctrine par d'éclatans miracles. Mais les succès multipliés de ses prédications ayant animé la haine furieuse des juifs contre lui, ils résolurent de le perdre. La conspiration fut bientôt formée par les affranchis, et par ceux de Cyrène, dans la Libye, d'Alexandrie, de Cilicie et de l'Asie mineure, qui tous avoient une synagogue distinguée à Jé-

rusalem. Ils voulurent d'abord disputer avec Etienne ; mais ils ne purent résister à la sagesse et à l'esprit saint qui parloient par sa bouche. Ils subornèrent alors de faux témoins pour l'accuser de blasphême contre Moïse et contre Dieu même. On l'obligea de comparoître devant le sanhédrin, ou le conseil des juifs. Après la lecture des charges, le grand-prêtre Caïphe lui dit de parler pour se défendre.

Le fond de l'accusation intentée contre notre Saint se réduisoit à dire qu'il assuroit que le temple seroit détruit ; que les rits et les sacrifices prescrits par Moïse, n'étoient que des types et des figures ; que les observances légales de la loi n'étant plus agréables à Dieu, elles avoient été abolies par Jésus de Nazareth, en qui avoient été accomplies toutes les figures de l'Ancien-Testament. Ceux qui étoient assis dans le conseil, ayant les yeux fixés sur S. Etienne, virent son visage tout éclatant de lumière, et semblable à celui d'un Ange. Alors le saint Diacre, profitant de la permission que lui avoit donnée le grand-prêtre, fit son apologie ; mais de manière qu'il prêcha Jésus-Christ dans le sanhédrin même avec une force vraiment apostolique. Il montra qu'Abraham, le fondateur et le

père des juifs, avoit connu par révélation et figuré le Messie; que Moïse l'avoit clairement prédit, et annoncé la loi en érigeant un tabernacle; que Salomon, en construisant le temple, avoit confessé que l'immensité de Dieu ne pouvoit être renfermée dans un édifice construit par la main des hommes, et que l'ancienne loi n'avoit été que la figure et la préparation à une loi plus parfaite, dont le Messie envoyé de Dieu, étoit l'auteur. Il ajouta, en adressant la parole aux juifs, qu'ils ressembloient à leurs pères, durs et obstinés comme eux, circoncis dans leur chair, mais non dans leur cœur, résistant toujours aux lumières du Saint-Esprit. Vos pères, leur dit-il, ont persécuté et mis à mort les prophètes qui leur prédisoient Jésus-Christ; et vous venez de trahir et de verser le sang de ce même Jésus-Christ, dont la mort fera votre malheur et le plus grand de vos crimes.

Ces reproches piquèrent jusqu'au vif les juifs; ils entrèrent dans une rage qui leur déchiroit le cœur, et ils grinçoient les dents contre le saint diacre Etienne, qui, les yeux levés au ciel et ravi en esprit, s'écria : « Je vois les cieux ou» verts, et le Fils de l'Homme, qui est » debout à la droite de Dieu». A ce lan-

gage extatique, les juifs ne se possédant plus, traitèrent notre Saint de blasphémateur, et résolurent de le mettre à mort, sans autre forme de justice ; et se jetant sur lui, ils le traînèrent hors de la ville, pour lui faire subir la peine portée contre les blasphémateurs. Les témoins, qui, selon la loi, devoient jeter les premières pierres, mirent leurs vêtemens aux pieds de Saul, qui partageoit ainsi leur crime. Etienne, pendant qu'on le lapidoit, prioit, en disant : *Seigneur Jésus, recevez mon esprit.* S'étant mis ensuite à genoux, il s'écria à haute voix : *Seigneur, ne leur imputez point ce péché.* Après ces paroles, il s'endormit dans le Seigneur.

S. Augustin et d'autres Pères de l'Eglise ont attribué la conversion de S. Paul aux prières de S. Etienne, dont le martyre servit à confirmer la foi des fidèles et à gagner de nouveaux prosélytes à l'évangile. Les chrétiens enlevèrent son corps, et l'enterrèrent en lieu sûr. Ces précieuses reliques furent découvertes par révélation dans le cinquième siècle. Le prêtre Lucien, qui a donné l'histoire de cette découverte, dit que le Saint avoit été enterré environ à deux milles de Jérusalem, par les soins et aux frais de Gamaliel. Il paroît que S. Etienne

souffrit vers la fin de l'année où Jésus-Christ fut crucifié.

PRATIQUE. La charité évangélique est la vertu la plus essentielle à tout chrétien; elle ne connoît point d'ennemis, et tous les hommes sont ses frères; quelque injustes qu'ils soient à son égard, elle les aime, les sert, prie pour eux, sur le modèle adorable du Sauveur, qui, avant d'expirer en croix, demanda grace pour ses bourreaux. Le premier des Martyrs fit tout haut la même prière, et l'imitation de son exemple est un devoir dont aucun prétexte ne sauroit dispenser.

PRIÈRE. Seigneur, répandez en nous plus que jamais l'esprit du christianisme que l'humilité accompagne et que la charité anime toujours. Rien ne déshonore plus votre religion sainte, dans la conduite de ceux qui la professent, que les deux vices opposés aux deux vertus nécessaires; faites par votre grace, qu'humbles et charitables de cœur, nous vous soyons unis sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.

Vingt-septième jour de Décembre.

SAINT JEAN, *Apôtre et Evangéliste.*

SAINT Jean l'Evangéliste, fils de Zébédée et de Salomé, étoit galiléen et frère de S. Jacques-le-Majeur. L'évangile le désigne aussi sous le titre de *Disciple*

bien-aimé de Jesus-Christ. Il exerçoit la profession de pêcheur, et paroît avoir été d'abord disciple de S. Jean-Baptiste. Il fut appelé avec Jacques son frère à être disciple du Seigneur, peu de temps après la vocation de Pierre et d'André, et quitta tout pour s'attacher à Jésus-Christ. Après avoir été témoin de la pêche miraculeuse de S. Pierre, faite par l'ordre du Sauveur, qui donna à Jean et à son frère le surnom de Boanergès, qui veut dire fils du tonnerre, pour désigner, disent les Pères, la force avec laquelle ils annonceroient les sublimes vérités de l'évangile.

On croit que S. Jean fut le plus jeune des Apôtres, ayant été appelé à l'âge d'environ vingt-cinq ans, et qu'il a vécu soixante-dix ans depuis la résurrection de Jésus-Christ. Quelque jeune qu'il fût, il égaloit ses collègues en vertu, en sagesse, en prudence, en zèle. Le divin Sauveur avoit aussi pour lui une affection particulière, et le saint Evangéliste dit par reconnoissance autant que par amour, en parlant de lui-même, *qu'il étoit le Disciple que Jésus aimoit.* Cette prédilection de Jésus-Christ, selon S. Augustin et S. Jérôme, avoit pour causes principales l'amour du Disciple pour son Maître, sa douceur et ses dispositions

pacifiques, sa pureté virginale. Il avoit été choisi vierge, il resta toujours vierge; et sa pureté constante lui mérita, dit S. Jérôme, la faveur insigne que lui fit Jésus-Christ mourant, en lui confiant le soin de sa sainte Mère. Cette dernière marque de la tendresse du divin Maître avoit été précédée de beaucoup d'autres graces intérieures et extérieures, telles que l'intimité et la familiarité dont l'honora plusieurs fois Jésus-Christ, préférablement aux autres Apôtres; car il fut choisi avec S. Pierre et S. Jacques pour être seuls témoins de sa transfiguration glorieuse, et de son agonie dans le jardin des Olives. Il lui fut permis, dans la dernière cène, d'appuyer la tête sur le sein, et de puiser près du cœur de Jésus les trésors infinis de la charité divine. Enfin, il fut le plus constant des Apôtres dans tout le cours de la passion du divin Sauveur. Etant resté sur le Calvaire lorsqu'on le crucifia, il entendit de sa bouche adorable ces précieuses et touchantes paroles adressées d'abord à sa très-sainte et très-auguste Mère : *Femme, voilà votre Fils;* et celles-ci, en fixant sur S. Jean ses yeux prêts à s'éteindre : *Voilà votre Mère.*

Nous avons tous été adoptés en Jésus-Christ, dit le grand Apôtre; il n'a pas

même dédaigné de nous appeler ses frères: et de-là, concluent les saints docteurs, il nous a tous recommandés en cette qualité à sa très-sainte Mère. Mais saint Jean est le premier né de ses enfans adoptifs; il eut le privilége d'en être traité comme si elle eût été sa mère naturelle, et lui rendit tous les devoirs du fils le plus tendre et le plus respectueux. Ayant resté constamment avec elle aux pieds de la croix, il vit expirer Jésus-Christ, et fut présent lorsqu'on lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et qu'il en sortit, comme il l'a écrit dans son évangile, du sang et de l'eau. A peine eut-il appris par Magdeleine et les autres saintes Femmes, que le corps de Jésus n'étoit plus dans son tombeau, qu'il y courut avec S. Pierre pour s'en assurer. Peu de jours après, ayant été pêcher avec d'autres Disciples sur le lac de Tibériade, le divin Maître ressuscité s'apparut à eux sur le rivage, mais sous une forme déguisée. Le Disciple bien-aimé le reconnut cependant, et dit à S. Pierre, voilà le Seigneur, qui les ayant appelés sur le rivage, mangea avec eux, et fit après le repas plusieurs questions à Pierre, sur la sincérité de son amour, à la suite desquelles il le chargea du soin de gouverner son Eglise; et lui prédisant qu'il

termineroit sa vie par le martyre, Pierre désira connoître quel seroit le sort réservé à S. Jean son ami, et le demanda à Jésus, qui lui fit une réponse, dont le sens obscur servit à réprimer sa curiosité.

Après l'ascension de l'Homme-Dieu, S. Pierre et S. Jean étant allés prier au temple, guérirent miraculeusement un pauvre qui étoit boiteux de naissance, et très-connu. On emprisonna les deux Apôtres, et la liberté ne leur fut rendue qu'après leur avoir ordonné de ne plus prêcher Jésus-Christ; mais cet ordre, ni les menaces qui l'accompagnèrent, ne diminuèrent rien de leur zèle et de leur courage. Ils furent députés à Samarie, pour imposer les mains et communiquer les dons du Saint-Esprit à ceux que le diacre S. Philippe avoit convertis dans cette ville. A son retour, S. Jean fut arrêté une seconde fois avec ses collègues, et frappé de verges, comme eux, par les juifs. Tous se trouvant honorés par l'ignominie de ce traitement, ils s'en allèrent, en se glorifiant d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Au second voyage que fit S. Paul à Jérusalem, il y vit S. Jean et S. Pierre, qui lui confirmèrent, suivant son expression dans l'épître aux Galates,

son apostolat parmi les gentils de Jérusalem, où il paroît que S. Jean resta plusieurs années. Il alla prêcher l'évangile en différentes contrées, et le sentiment le plus commun, est qu'il ne visita les églises de l'Asie mineure, et ne finit par s'y fixer, qu'après la mort de la Sainte Vierge. Sa résidence la plus ordinaire fut alors à Ephèse, d'où il veilloit sur toutes les églises d'Asie, et y établissoit les évêques et les autres ministres nécessaires. Il y opéra plusieurs grands miracles, rapportés par des Pères grecs. C'est d'eux aussi que nous apprenons qu'un prêtre ayant été convaincu d'avoir donné une relation fabuleuse des voyages de S. Paul et de sainte Thècle, S. Jean le déposa.

Les hérétiques Ébion et Cérinthe ayant commencé à propager leurs erreurs contre la divinité de Jésus-Christ, S. Jean écrivit son évangile, principalement pour les réfuter, et le commença par le dogme de la génération éternelle du Verbe Créateur, en qui, par qui et pour qui tout a été fait. Nous avons aussi trois épîtres canoniques de ce saint Apôtre; tous ces saints écrits ne respirent que douceur et charité. S. Epiphane assure qu'il menoit une vie d'une austérité aussi rigoureuse que celle de S. Jacques

de Jérusalem, si admiré des premiers fidèles. Dans la seconde persécution générale en 95, S. Jean fut arrêté par l'ordre du proconsul d'Asie, et envoyé à Rome. On l'y jeta dans une chaudière d'huile bouillante; mais la vie lui fut miraculeusement conservée. Ce supplice, qui lui mérite, disent les Pères, le titre de martyr, fut l'accomplissement de la prédiction du Sauveur, qui lui avoit prédit qu'il boiroit dans son calice. Domitien bannit bientôt après le saint Apôtre dans l'île de Patmos, une des îles Sporades, dans l'Archipel. Ce fut dans cette solitude que Dieu lui découvrit l'état futur de l'Eglise, dans les visions et les prédictions que renferme l'Apocalypse. L'exil de S. Jean ne fut à-peu-près que d'un an.

Domitien ayant été assassiné en l'année 96, le sénat annulla les édits et autres actes de ce prince, l'objet de l'exécration de l'empire. Nerva, son successeur, rappela tous ceux qui avoient été bannis, et S. Jean revint à Ephèse en 97, l'année même du martyre de saint Timothée, qui en avoit été l'évêque. A la prière des fidèles, le saint Apôtre la gouverna jusqu'au règne de Trajan. Son zèle pour le salut des juifs et pour la conversion des idolâtres, lui faisoit

supporter toutes les fatigues des longs voyages, affronter les dangers, souffrir nuit et jour, et manquer souvent de tout pour sauver les pécheurs; témoin, ce jeune homme qu'il avoit bien recommandé à un évêque d'Asie, qui, après s'être lié à des voleurs et à des assassins, devint si scélérat lui-même, qu'ils en firent leur chef. Le saint Apôtre, en visitant les églises d'Asie, arriva à celle de l'évêque à qui il avoit confié son jeune prosélyte; et lui en ayant demandé des nouvelles, le prélat lui dit en pleurant: il est mort à Dieu, et s'est fait voleur sur une de nos montagnes, où il vit avec des hommes aussi méchans que lui. A ce discours, le saint Apôtre déchira ses habits; puis poussant un profond soupir, il dit avec larmes: « Oh! quel gardien »j'ai choisi pour veiller sur l'ame de »mon frère »! Il demande un cheval avec un guide, et se rend à la montagne. Il fut arrêté par les sentinelles des voleurs, et demanda d'être conduit à leur chef. Celui-ci le voyant venir, prit ses armes; mais ayant reconnu le saint Apôtre, et pénétré de regret et de confusion, il se mit à fuir. A cet instant, S. Jean oublie son grand âge et sa foiblesse; il court après lui, en criant: « Mon fils, »pourquoi fuyez-vous ainsi votre père?

» Ayez pitié de moi ; votre salut n'est » point désespéré, vous pouvez vous re- » pentir ; je suis prêt à donner ma vie » pour vous, comme Jésus-Christ a donné » la sienne pour tous les hommes. Arrê- » tez, croyez-moi ; je suis envoyé par » Jésus-Christ ». A ces mots, le jeune » homme s'arrête, jette ses armes, et pleure amèrement en embrassant l'Apôtre, qui le console, l'encourage, le ramène à l'Eglise. Il ne le quitta qu'après l'avoir réconcilié par les exercices de la pénitence et la participation aux sacremens. Tout ce récit est tiré des écrits de S. Clément d'Alexandrie ; il peint toute la charité du saint Evangéliste. Cependant nous y ajouterons un autre trait rapporté par S. Jérôme, qui exprime encore mieux tout ce que le sentiment de la première des vertus peut faire dire de plus touchant et de plus digne de l'évangile.

L'apôtre S. Jean, dit ce Père, parvint à une vieillesse très-avancée ; et la foiblesse de son grand âge ne lui permettant plus de faire de longs discours, il se faisoit porter à l'assemblée des fidèles, et leur disoit à chaque fois : « Mes chers » enfans, aimez-vous les uns les autres ». Ses auditeurs lui ayant un jour demandé pourquoi il répétoit toujours la

même chose : « C'est, répondit-il, le pré-» cepte du Seigneur ; et si vous l'accom-» plissez, cela suffit ». Réponse, ajoute S. Jérôme, digne du Disciple favori du Sauveur, qui devroit être dans le cœur de tous les chrétiens. S. Jean mourut à Ephèse, la troisième année du règne de Trajan, la centième de l'ère chrétienne, la soixante-huitième depuis la passion. Il étoit âgé, dit S. Epiphane, d'environ quatre-vingt-quatorze ans ; il fut enterré sur une montagne, hors de la ville, où l'on bâtit une magnifique église.

PRATIQUE. Le Disciple bien-aimé a renfermé dans les paroles suivantes du chapitre IV de son évangile, tout ce que la charité doit être dans un cœur chrétien, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard du prochain. En voici, selon S. Jean, la pratique : « Ce-» lui qui n'aime point Dieu, ne connoît » point Dieu ; car Dieu est amour..... Ai-» mons donc Dieu de tout notre cœur, puis-» qu'il nous a aimés le premier.... Aimons-» nous les uns les autres ; car comment celui » qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-» il aimer Dieu qu'il ne voit pas?.... Mes » chers enfans, n'aimez point le monde, ni » tout ce qui est dans le monde. Si quelqu'un » aime le monde, l'amour du Père céleste » n'est point en lui.

PRIÈRE. Faites, Seigneur, par votre grace, que nous accomplissions fidèlement le précepte

de vous aimer, comme nous le devons, et d'aimer pour vous le prochain; attirez-nous à vous, afin que, détachés de la terre, nous ne désirions que de vous posséder à jamais dans le ciel. Ainsi soit-il.

Vingt-huitième jour de Décembre.

LES SAINTS INNOCENS.

A peine Jésus-Christ fut-il né, que le monde et l'enfer s'unirent contre lui. Hérode fut le premier de ses persécuteurs. Ce prince, jaloux et ambitieux, avoit déjà sacrifié à ses soupçons et à ses craintes, son épouse, ses deux enfans et plusieurs de ses amis. Ayant appris des Mages, hommes savans et puissans, venus de l'Orient, que le Messie prédit par les prophètes étoit né parmi les juifs, il craignit qu'il ne le dépouillât un jour de son royaume, tant les pensées des hommes charnels sont éloignées de celles de l'Esprit saint. Il eut recours, comme à son ordinaire, aux artifices de la politique et de la dissimulation, et feignit de vouloir aussi aller adorer l'Enfant, afin d'acquérir toutes les connoissances dont il avoit besoin pour lui ôter plus sûrement la vie; mais Dieu se joua de sesdesseins,

aussi impies que barbares. Il avertit les Mages de ne point retourner auprès d'Hérode. En même temps, un Ange ordonna de sa part à S. Joseph de prendre l'Enfant et la Mère, et de fuir en Egypte.

Ici, notre raison est peut-être étonnée de voir le Seigneur de l'univers fuyant un ennemi mortel, aussi-tôt qu'il est né; mais n'oublions pas que c'est un mystère, comme tant d'autres, bien au-dessus de toute la sagesse humaine, prédit plusieurs siècles avant, et dont l'accomplissement tenoit aux desseins éternels pour le salut du monde. Suivant une ancienne tradition des Grecs, dont parlent Sozomène, S. Athanase et d'autres auteurs, Jésus, en entrant en Egypte, renversa toutes les idoles de ce royaume; ce qui vérifia la prédiction d'Isaïe. Hérode attendoit avec impatience le retour des Mages; mais se voyant trompé par eux, ses craintes redoublèrent : il entra dans une grande colère. Pour venir plus facilement à bout de se défaire de celui qui lui faisoit ombrage, il forma l'horrible projet de faire massacrer tous les enfans de deux ans, et au-dessous, qui se trouvoient dans Bethléem et dans le pays d'alentour. On voit, par ce trait, de quoi l'ambition est capable. Les soldats char-

gés d'exécuter l'ordre atroce donné par Hérode, se rendirent à Bethléem et dans les environs; ils y mirent à mort tous les enfans qui avoient l'âge désigné. Les douleurs et les cris, tant des mères que des enfans, furent tels, que S. Matthieu applique à cet événement la prophétie de Jérémie, conçue en ces termes : *On a entendu dans Rama une voix lamentable, des pleurs et de grands cris, Rachel pleurant ses enfans, et ne voulant point recevoir de consolation, parce qu'ils ne sont plus.* Quoique cette prophétie regarde plus immédiatement la captivité des juifs à Babylone, elle eut aussi son entier accomplissement dans le massacre des saints Innocens, dont le nombre, suivant les plus anciennes liturgies et les calendriers grecs, fut de plusieurs mille.

La mort de ces tendres enfans fut pour eux le plus grand des bonheurs, en la considérant des yeux de la foi. Ils eurent la gloire de mourir, non-seulement pour Jésus-Christ, mais encore de mourir à sa place, et dans un âge où ils ne pouvoient pas même invoquer son saint nom; ils furent les prémices de ses martyrs, en triomphant du monde avant de le connoître, et acquirent, par le sacrifice de leur vie, l'immortalité bienheu-

reuse. Hérode ne survécut pas long-temps à son crime; il fut attaqué d'une maladie extraordinaire, qu'on regarda comme une punition du ciel. Son ame étoit livrée au désespoir, par le souvenir de ses crimes, dont les images le jetoient dans de violentes et continuelles convulsions. Son corps, dévoré d'une faim qu'on ne pouvoit appaiser, étoit couvert d'ulcères remplis de vers. L'odeur qu'il exhaloit, étoit insupportable à ceux qui le servoient, et sur-tout à lui-même. Antipater son fils apprit dans la prison où il l'avoit fait renfermer, l'horrible maladie de son père. Il proposa à l'officier chargé de le garder, de lui rendre la liberté, pour qu'il pût s'assurer la couronne. Hérode en fut instruit, et sur-le-champ il envoya décapiter son fils. Il donna l'ordre ensuite de faire mourir les principaux d'entre les juifs, rassemblés par son ordre dans le cirque de Jéricho. Enfin, Hérode mourut dans un accès de rage, cinq jours après son fils Antipater.

PRATIQUE. La toute-puissance divine, à laquelle rien ne peut résister, fait tout servir à ses desseins et à sa gloire. Si Dieu permet que les justes soient exposés aux tentations du démon, aux injustices du monde, aux persécutions des méchans, c'e

pour le triomphe de sa grace, et pour consommer le mérite de la fidélité de ses saints. Quand il laisse les pécheurs abuser de ses dons, violer ses loix et se permettre jusqu'aux excès publics des plus grands crimes, c'est pour manifester son infinie miséricorde, en attendant que sa justice se montre avec éclat.

PRIÈRE. Seigneur, pénétrez-nous de la crainte de vos jugemens, afin que nous ne vivions que pour vous, et que, dans les peines comme dans les consolations de cette vie, rien n'altère notre soumission à votre loi, et notre espérance ferme dans les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'être admis pour jamais dans votre royaume. Ainsi soit-il.

Vingt-neuvième jour de Décembre.

SAINT THOMAS, *Archevêque de Cantorbéry, Martyr.*

SAINT Thomas, dont l'Eglise honore la mémoire en ce jour, naquit à Londres le 21 décembre 1117. Gilbert Becket son père, gentilhomme peu favorisé de la fortune, s'étant croisé dans sa jeunesse, passa dans la Terre-Sainte, où ayant été fait prisonnier par les Sarrasins, il fut un an et demi esclave d'un de leurs émirs ou amiraux, qui avoit une fille unique, à qui Gilbert ayant expliqué

les mystères de la religion catholique, déclara qu'il étoit prêt à sacrifier sa vie pour l'amour de Jésus-Christ. Elle fut si touchée de ses discours et de son courage, que désirant sincèrement de devenir chrétienne, elle en fit part à Gilbert, qui lui répondit que cette grace, si elle y répondoit, étoit bien au-dessus de tous les avantages de la vie. Quelque temps après, Gilbert ayant recouvert sa liberté avec d'autres esclaves chrétiens, revint à Londres, et la jeune Syrienne qu'il avoit catéchisée, ayant fui de chez son père, arriva aussi heureusement en Angleterre, où elle reprit l'étude de la religion catholique, et reçut le baptême sous le nom de Mathilde. Elle épousa dans la suite Gilbert Becket, et le mariage fut célébré par l'évêque de Londres.

Gilbert s'étant croisé de nouveau, repassa en Orient, où il resta trois ans et demi; il laissa son épouse enceinte d'un fils, qui est le Saint dont nous donnons la vie. Sa pieuse mère lui inspira dès son enfance la crainte de Dieu et une tendre dévotion pour la Sainte Vierge. Gilbert Becket, de retour dans sa patrie, y mérita l'estime et le respect de tous les gens de bien, et mourut chrétiennement en 1138, laissant son fils bien

jeune, et exposé aux dangers des tumultes du monde. Heureusement, Thomas Becket avoit été instruit, dès les premières années de sa raison, des maximes et des préceptes de l'évangile ; il connut même assez sa foiblesse pour se tenir sur ses gardes, et ne rien faire sans consulter des personnes éclairées et vertueuses. Ayant commencé ses études dans un monastère de chanoines-réguliers, il alla les continuer à Londres, où les trois principales églises avoient chacune une école dirigée par de bons maîtres ; il y étudia avec succès jusqu'à l'âge de vingt ans, qu'il perdit sa digne mère. Il discontinua ses études pendant une année ; mais dès que les circonstances le lui permirent, il se rendit à Oxford, puis à Paris, où il se perfectionna dans la connoissance du droit canonique et dans les différentes parties de la littérature.

De retour à Londres, il fit paroître une grande capacité pour les affaires, et s'attacha, en qualité de secrétaire, à la cour de ville. Un jeune seigneur l'ayant attiré chez lui à la campagne, Thomas prit insensiblement du goût pour la chasse et les autres plaisirs bruyans auxquels son ami se livroit avec passion. Il devint négligent dans le service de Dieu ; et s'étant trouvé exposé au danger de

périr par une chute, il prit la résolution de mener une vie plus retirée, et retourna à Londres, où sa vertu et ses talens lui acquirent beaucoup de réputation. Thibaut, qui fut élevé sur le siége de Cantorbéry en 1138, et qui avoit été ami du père de Thomas, lui offrit une place dans sa maison, qu'il accepta. Il avoit embrassé l'état ecclésiastique quelque temps avant l'époque dont nous parlons. Thibaut reconnut bientôt toutes les excellentes qualités et le mérite de Thomas Becket; il lui permit d'aller en Italie, et d'étudier pendant un an le droit canonique à Bologne. Après son retour en Angleterre, il reçut le diaconat; l'archevêque lui donna successivement plusieurs bénéfices, et le nomma archidiacre de Cantorbéry. C'étoit la première dignité ecclésiastique d'Angleterre; Thomas la remplit avec autant de zèle que de lumière. Il fut envoyé plusieurs fois à Rome, et y obtint le succès des négociations importantes dont il avoit été chargé.

Henri II étant monté sur le trône d'Angleterre le 20 décembre 1154, Thibaut, qu'il honoroit de sa confiance, lui parla de son archidiacre, comme d'un homme qui avoit autant d'expérience que de capacité et de vertus, d'une prudence con-

sommée dans le maniement des affaires et les fonctions des places les plus éminentes. D'après un témoignage si avantageux, le roi nomma en 1157 Thomas chancelier d'Angleterre. Il en remplit les fonctions avec tant d'intégrité et de douceur, qu'il fut bientôt aimé et estimé de tout le royaume. Le roi lui-même lui témoignoit souvent toute sa satisfaction, aimant à s'entretenir avec lui familièrement, et prenant son avis sur les affaires les plus importantes. Il le chargea de veiller aussi sur l'éducation de son fils; et quelque temps après, il le nomma son ambassadeur en France, pour y négocier un traité entre les deux puissances, et pour y arrêter le mariage de Henri son fils avec Marguerite de France, fille de Louis-le-Jeune. Le chancelier s'acquitta de cette double commission avec tout le succès que son roi pouvoit désirer. Au milieu des honneurs, dont l'éclat n'éblouit jamais notre Saint, il continua d'être humble, mortifié, chaste et fidèle aux exercices de la piété chrétienne et de la régularité ecclésiastique. Il triompha de tous les piéges qui furent souvent tendus à sa vertu, ainsi qu'aux persécutions que la jalousie lui suscita, faisant taire ses ennemis par sa douceur et son silence.

Thibaut, archevêque de Cantorbéry, mourut en 1160; le roi l'ayant appris en Normandie, où il étoit alors avec son chancelier, se décida à l'élever plus que jamais, en le nommant archevêque du premier siége d'Angleterre; et quelques jours après, lui ayant dit de se préparer à passer en Angleterre pour affaire importante, il ne lui fit connoître clairement ses intentions, qu'au moment où il devoit partir. Thomas, après avoir représenté au roi toutes ses raisons pour ne point accepter la dignité épiscopale, sans avoir pu rien obtenir du prince, lui dit avec une généreuse et sainte liberté : « Si Dieu permet que je sois archevêque de Cantorbéry, je perdrai bientôt les bonnes graces de votre majesté; et cette grande affection dont elle m'honore se changera en haine. Qu'il me soit permis de lui dire que je la vois faire plusieurs choses contraires aux droits de l'Eglise, et que je craindrois qu'elle n'exigeât de moi ce que ma conscience m'empêcheroit de lui accorder. Mes ennemis ne manqueroient pas de représenser ma résistance comme un crime, et de s'en servir pour me perdre auprès de vous ».

Le roi n'eut aucun égard aux représentations de Thomas. Il fit partir quel-

ques seigneurs pour l'Angleterre, en leur recommandant fortement de disposer les esprits, et de se concerter si bien avec le chapitre de Cantorbéry, que le chancelier fût placé sur le siége de cette ville. En attendant, le Saint consulta le cardinal de Pise, légat du saint siége en Angleterre, dont l'autorité le décida à se soumettre à son élection. Elle eut lieu la veille de la Pentecôte de l'an 1162. Dès qu'il en fut instruit, il partit pour se rendre à Cantorbéry. Il fut sacré, et reçut peu de temps après le pallium du pape Alexandre III. Après avoir imploré dans la ferveur du recueillement les lumières du ciel qui lui étoient nécessaires, il se livra tout entier aux fonctions de l'épiscopat. Les chanoines de sa cathédrale étant moines, il prit leur habit, qu'il porta toujours sous celui d'évêque, et se revêtit d'un rude cilice, qu'il ne quitta qu'à sa mort. Son genre de vie fut très-austère. Il se levoit à deux heures du matin ; après avoir récité l'office de la nuit, il lavoit les pieds à treize pauvres, les exhortoit à la vertu, se recommandoit à leurs prières, et leur distribuoit ses aumônes. Il lisoit avec le plus profond respect l'Ecriture-Sainte, qu'il portoit toujours avec lui, même dans ses voyages ; et tous les jours, après la méditation du

matin, il alloit visiter les malades qu'il y avoit parmi ses moines ou dans son clergé. A neuf heures, il célébroit le saint sacrifice de la messe, ou l'entendoit, s'il n'avoit pu la dire. A dix heures, il faisoit une nouvelle distribution d'aumônes, qui complétoit le nombre de cent pauvres qu'il assistoit tous les jours. Il dînoit à trois heures, et faisoit lire un livre instructif et pieux pendant le repas. Sa table étoit frugale, mais toujours servie avec décence; il n'y mangeoit que ce qu'il y avoit de plus commun, et dans la plus exacte sobriété. Le reste du jour étoit employé à la prière, aux fonctions pastorales, aux œuvres de charité envers tous ceux qui recouroient à lui.

Il étoit sévère dans l'examen de ceux qui aspiroient aux saints ordres, vigilant sur les mœurs et la conduite de tous ceux qui étoient attachés à sa maison, il reprenoit même avec une courageuse liberté les grands et les riches de leurs vices, et retiroit de leurs mains les biens de l'Eglise qu'ils avoient usurpés. Le roi, informé de la manière de vivre du saint Archevêque, l'aimoit toujours, et le protégeoit contre les injustices des seigneurs puissans. Le pape Alexandre III ayant assemblé un concile à Tours en 1163, Thomas, qu'il y appela, vint en France,

où le roi d'Angleterre lui renouvela les témoignages de sa confiance et de son amitié. Le Saint l'engagea alors à nommer à deux évêchés d'Angleterre, que le prince avoit laissés vacans depuis long-temps pour s'en approprier les revenus. La bonne intelligence entre Henri II et Thomas, si utile à l'Eglise, ne fut pas de longue durée. Le saint Archevêque s'étant démis de la dignité de chancelier, qu'il n'avoit conservée jusques-là que par complaisance, s'apperçut bientôt que cette démission avoit déplu au roi, qui ne tarda pas à lui en marquer son mécontentement; il le fit éclater sur-tout après avoir entendu les représentations du Saint, sur l'injustice envers des églises long-temps laissées sans pasteurs, et dont les revenus étoient envahis par l'autorité civile. A cet abus dont Thomas se plaignit, il ajouta la réclamation, aussi touchante que bien fondée, contre les entreprises des juges laïques, qui, au mépris des immunités de l'Eglise, citoient à leur tribunal, sous quelque prétexte que ce fût, les personnes ecclésiastiques. Il blâma la conduite de plusieurs officiers et seigneurs, détenteurs connus des biens consacrés au culte divin, ou destinés au soulagement des pauvres et des infirmes. Telles furent les sources des

brouilleries entre le roi et l'Archevêque de Cantorbéry, qui eurent des suites si funestes.

Henri exigea que les évêques fissent serment de maintenir toutes les coutumes du royaume, qui n'étoient ni les loix constitutives, ni des principes fondamentaux de gouvernement, mais des abus et des injustices, auxquels Thomas déclara, dans une assemblée générale d'évêques, tenue à Westminster, qu'il ne feroit serment qu'avec la clause, *sauf le devoir et la conscience*. Plusieurs évêques le blâmèrent hautement, et se conformèrent à la volonté du roi, qui lui fit les reproches les plus vifs et de sévères menaces. Le reste du clergé en fut si intimidé, qu'il employa les prières et les larmes. Le saint Archevêque se laissa vaincre, en signant en 1160 les articles qu'il avoit rejetés d'abord; mais se repentant bientôt après de sa foiblesse, il en demanda l'absolution au pape, qui la lui accorda, en lui recommandant de réparer la faute où il étoit tombé par surprise. Le roi, irrité du changement de Thomas, le menaça de la mort; il fut condamné dans une assemblée d'évêques et de seigneurs, et tous ses biens furent confisqués. Les choses étant dans cet état, Thomas en appela au saint siége,

et résolut de quitter secrètement le royaume.

Ayant débarqué en Flandres, il se rendit à Saint-Omer, et s'y logea dans l'abbaye de Saint-Bertin, d'où il envoya demander un asyle à Louis VII, roi de France. Ce prince le lui accorda, l'invita même à se rapprocher de lui. Tandis que le roi d'Angleterre défendoit à tous ses sujets de faire passer à notre Saint aucun secours, et envoyoit à Sens des députés au pape, pour lui porter ses plaintes contre l'Archevêque de Cantorbéry, qui de Saint-Omer partit pour Soissons, où le roi de France étant arrivé le lendemain, alla le visiter, et lui marquer sa vénération et le désir de lui adoucir son exil. Thomas quitta Soissons pour aller à Sens, pour rendre compte au pape des motifs de sa conduite. Il en fut écouté avec admiration, et exhorté à persévérer de défendre les intérêts de l'Eglise. Bien loin de recevoir la démission que le saint Prélat offrit de son siége, le pape lui ordonna de ne point le quitter; ensuite, ayant fait appeler l'abbé de Pontigny, il le chargea de prendre soin du saint Archevêque, qui alla se loger dans son monastère. On y suivoit la règle austère de Cîteaux; il en garda toutes les observances, en prit l'habit, et voulut y rem-

plir les emplois les plus humilians et les fonctions les plus abjectes, refusant toute distinction, jusqu'à ne pas toucher aux mets préparés pour lui, et ne mangeant que la portion de la communauté, comme le plus simple religieux.

Aux rigueurs de la pénitence se joignirent les peines de cœur les plus vives, quand il apprit qu'après son départ d'Angleterre, le roi avoit confisqué les biens de ses parens, de ses amis, de ses domestiques, et les avoit bannis de ses états, en les obligeant d'aller joindre le saint Archevêque. Ces exilés, dont la majeure partie arriva au monastère de Pontigny dans l'état le plus déplorable, toucha le saint Prélat jusqu'aux larmes. La Providence permit que tant d'innocens trouvassent, dans la charité de plusieurs princes et évêques, les secours nécessaires à leurs besoins. La reine de Sicile et l'archevêque de Syracuse en reçurent plusieurs, qu'ils assistèrent avec libéralité. Cependant, on travailloit à réconcilier le roi avec le saint Archevêque, et le pape y employoit tous ses efforts; mais ils ne servirent que de prétextes à Henri II pour se porter à de nouveaux excès. Tandis que le roi de France donnoit des ordres pour que Thomas vînt à Sens, et y fût entretenu avec

une sorte de magnificence, persuadé qu'il honoroit Notre-Seigneur dans la personne de son Serviteur exilé, le Saint fut reçu avec vénération par l'archevêque de Sens, et se retira dans le monastère de Sainte-Colombe, situé près de la ville.

Les esprits paroissant s'aigrir plus que jamais, le pape pria le roi de France de se faire médiateur dans cette affaire, entre l'Archevêque de Cantorbéry et son souverain. Les deux rois eurent à ce sujet une conférence à Gisors. Thomas y vit Henri II, et se jeta à ses pieds. Ce prince affecta de vouloir tout pacifier, mais sans vouloir faire cesser les injustices commises en son nom sur les immunités et les biens usurpés de l'Eglise. Cette conférence ne servit qu'à augmenter le nombre des ennemis du saint Prélat; car ce ne fut que quelque temps après que Dieu, qui tient entre ses mains le cœur des rois, changea celui de Henri II à l'égard de Thomas, qu'il manda de Sens, et qui lui fut conduit par l'archevêque de cette ville. Il le reçut avec bonté et attendrissement; mais trois autres évêques d'Angleterre, et quelques seigneurs, ennemis jurés de notre Saint, indisposèrent de nouveau le roi contre lui; en sorte que quand il se présenta devant

ce prince à Tours, où il alla prendre ses ordres avant de partir pour Cantorbéry, il se contenta de lui dire que les terres de son Eglise seroient rendues lorsqu'il seroit arrivé en Angleterre. S. Thomas partit pour retourner dans son diocèse, d'où il étoit absent depuis sept ans; il écrivit au roi avant de quitter la France, et finit sa lettre ainsi : « Je retourne à » mon Eglise avec la permission de votre » majesté ; c'est peut-être pour y mou- » rir, et pour empêcher au moins, par » ma mort, son entière ruine. Votre ma- » jesté peut cependant m'y faire ressentir » les effets de sa clémence et de sa reli- » gion ; mais que je vive ou que je meure, » je conserverai toujours inviolablement » l'amour que j'ai pour vous en Notre- » Seigneur; et quelque chose qui puisse » m'arriver, je prie Dieu de répandre sur » vous et sur vos enfans ses graces et ses » dons les plus précieux ».

Le Saint voulut, avant de partir, remercier le roi de France, des bontés dont il l'avoit comblé. Il vint donc à Paris, et logea dans l'abbaye de Saint-Victor. Il s'embarqua pour l'Angleterre près de Calais, et après une traversée où il courut plusieurs dangers, il prit terre à Sandwich. Il fut reçu avec de vifs transports de joie. Ses ennemis, plus animés

que jamais, partirent aussi-tôt pour passer en Normandie, et le calomnièrent de nouveau auprès du roi, mais d'une manière si adroite, et sur des faits si graves, que ce prince, transporté de colère, dit et répéta plusieurs fois, « qu'il » maudissoit tous ceux qu'il avoit honorés de son amitié et comblés de biens, » puisqu'aucun d'eux n'avoit le courage » de le défaire d'un prêtre qui lui donnoit plus de peine que le reste de ses » sujets ». Quatre officiers de sa cour, hommes sans religion, formèrent sur-le-champ l'horrible complot de massacrer l'Archevêque de Cantorbéry, dans la persuasion qu'ils feroient par-là leur cour à Henri II. Le saint Prélat avoit été reçu à Londres comme en triomphe; mais son séjour y fut très-court, ayant eu l'ordre de se retirer à Cantorbéry, et de ne pas sortir de cette ville. Il s'y rendit tout de suite, et dans le discours qu'il fit le jour de Noël, après la messe, il déclara sur la fin qu'il croyoit n'avoir pas encore long-temps à vivre. Tout l'auditoire, à ces paroles, fondit en larmes, et lui-même parut quelques instans comme absorbé dans la contemplation de la volonté divine.

Ses quatre assassins, peu de jours après, arrivèrent en Angleterre; ils s'as-

sociérent douze autres chevaliers, et se rendirent tous à Cantorbéry. Ils allèrent au palais archiépiscopal, entrèrent dans l'appartement du Saint, l'accablèrent d'injures, et le menacèrent de le tuer, s'il ne donnoit pas l'absolution à ceux qui avoient été interdits ou excommuniés, soit par le pape, soit par lui-même. Thomas leur répondit avec douceur qu'ils seroient tous absous, en promettant de réparer leurs crimes. Les assassins consignèrent alors le Prélat à la garde des ecclésiastiques qui étoient autour de lui, de peur qu'il n'échappât, et ajoutèrent que le roi vouloit faire un grand exemple de justice. « Quoi ! dit le Saint, vous » vous imaginez que je pense à fuir ! Non, » non ; j'attends sans crainte le coup de » la mort ». Les assassins se retirèrent pour aller prendre leurs boucliers et leurs armes, comme s'il eut fallu aller à un combat, et ne tardèrent pas à revenir, au moment où le saint Archevêque sortoit pour aller à l'église. C'étoit l'heure de vêpres. Il défendit de fermer ou de garder les portes du lieu saint. Les assassins y entrèrent l'épée à la main, criant : « Où est le traître ? où est l'Archevêque » ? Le Saint s'avança, et leur dit : « Je suis » l'archevêque ; mais je ne suis pas un » traître ». Les moines et les ecclésias-

tiques s'enfuirent ou se réfugièrent aux pieds des autels. Il n'y en eut que trois qui restèrent constamment auprès de lui. « Vous êtes mort, lui dit un des assas- » sins. — Je suis prêt, répondit le Saint, » à mourir pour Dieu, pour la justice et » pour la défense de l'Eglise; mais je vous » défends, au nom du Dieu tout-puis- » sant, de faire le moindre mal à aucun » de mes religieux, de mes clercs ou de » mon peuple; heureux si, par ma mort, » je puis rendre à l'Eglise la liberté et la » paix »! Ayant ainsi parlé, il se mit à genoux, pria Dieu pour l'Eglise, pour ses ennemis, et spécialement pour ses meurtriers; il inclina un peu sa tête, et la leur présenta en silence. Comme ils vouloient le tirer de l'église, il leur dit : « Je » ne sortirai pas; faites ce que vous vou- » drez ». Un des assassins déchargea dans cet instant un coup sur la tête du saint Martyr, qui, en ayant été étourdi, tomba sur ses genoux, soutint sa tête de ses deux mains, resta immobile comme auparavant, et offrit à Dieu de nouveau le sacrifice de sa vie. Alors deux autres assassins lui donnèrent chacun un coup d'épée, et il tomba sur le pavé, près de l'autel de S. Benoît. Comme il étoit près d'expirer, Richard le Breton lui enleva le haut du crâne, et Hugues, avec la

pointe de son épée, lui tira la cervelle, qu'il répandit sur le pavé.

Après ce crime affreux, les assassins coururent piller le palais archiépiscopal. Le clergé de Cantorbéry enterra secrètement le corps du saint Archevêque, martyrisé le 29 décembre de l'an 1170, dans la cinquante-deuxième année de son âge et la neuvième de son épiscopat. La nouvelle de ce meurtre atroce et sacrilége causa autant de surprise que de douleur aux princes catholiques et à toute la chrétienté. Henri II, dès qu'il en fut informé, prit tous les sentimens d'un véritable pénitent, et répara, autant qu'il le put, tout le mal dont il étoit la principale cause. Dieu glorifia notre Saint, par les plus éclatans et les plus fréquens miracles. Le pape Alexandre III le canonisa en 1173.

PRATIQUE. Le zèle pour la gloire de Dieu impose des devoirs à tout chrétien dans les différens états, mais sur-tout aux pasteurs des ames, aux magistrats, aux parens et aux maîtres. Ce zèle doit être toujours l'exercice de la charité: dès-lors, il est doux et prudent, désintéressé et constant, et se sacrifie, s'il le faut, au salut de ses frères.

PRIÈRE. Donnez-nous, Seigneur, les sentimens de David, votre saint prophète, pour que l'amour des biens créés n'intimide et n'arrête

jamais notre zèle à vous sacrifier tout ; vous serez alors à jamais le Dieu de notre cœur, et dans cette vie et dans l'autre. Ainsi soit-il.

Trentième jour de Décembre.

SAINT SABIN, *Evêque d'Assise, et ses Compagnons, Martyrs.*

DIOCLÉTIEN et Maximilien-Hercule ayant publié en 303 de cruels édits contre les chrétiens, S. Sabin, évêque d'Assise, fut arrêté avec plusieurs ecclésiastiques de son clergé. On les mit tous dans une prison, où ils restèrent jusqu'à l'arrivée de Vénustien, gouverneur de l'Etrurie et de l'Ombrie. Lorsque ce magistrat fut sur les lieux, il fit comparoître devant son tribunal les saints Confesseurs de Jésus-Christ. S. Sabin eut les mains coupées ; ses deux diacres, Marcel et Exupérence, furent étendus sur le chevalet, et déchirés avec des ongles de fer d'une manière si cruelle, qu'ils expirèrent l'un et l'autre au milieu des tourmens. Les auteurs célèbres qui ont publié les actes de nos saints Martyrs, ont écrit que S. Sabin opéra plusieurs miracles éclatans, qui forcèrent en quelque sorte l'admiration et le respect des

païens, ayant rendu la vue à un aveugle, et guéri Vénustien lui-même d'un mal qui le menaçoit de perdre totalement la vue.

Ce gouverneur, touché par la grace qui accompagna ce prodige, se convertit, et fut dans la suite décapité pour la foi. Lucius, qui lui succéda dans son gouvernement, fit venir S. Sabin à Spolette, et ordonna de le battre, jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups. Le saint Martyr fut enterré par les fidèles à un mille de la ville. S. Grégoire-le-Grand a parlé, dans une de ses lettres, des vertus de S. Sabin et de ses reliques, dont il avoit obtenu quelques portions, qu'il mit dans une église.

PRATIQUE. Ne profiterons-nous jamais des leçons que nous ont données les Martyrs et tous les autres Saints, par les exemples qu'ils nous ont laissés à imiter dans l'histoire de leur vie héroïque? Ouvrons enfin les yeux à la lumière intérieure de l'évangile; bientôt les illusions de l'amour-propre et celles de nos sens disparoîtront. Nous verrons clairement que les biens et les maux de cette vie n'ont de réalité que celle que nos passions leur prêtent. Pour nous en convaincre, comparons-les avec ceux de l'éternité; nous les apprécierons alors à leur juste valeur, et les mépriserons, comme les Saints les ont méprisés.

PRIÈRE. Seigneur, vous êtes seul la source infinie et l'arbitre des véritables biens, et vous seul pouvez en ce monde, par votre grace et votre amour, satisfaire notre cœur, en attendant que vous en fassiez vous-même le bonheur parfait dans les splendeurs de votre gloire éternelle. Ainsi soit-il.

Trente-unième jour de Décembre.

SAINT SYLVESTRE, *Pape.*

SAINT Sylvestre, destiné par la Providence à gouverner l'Eglise, lorsqu'elle commençoit à triompher de ses persécuteurs, eut Rome pour patrie. Il étoit fils de Rufin et de Juste, et perdit son père étant encore enfant. Sa vertueuse mère prit un grand soin de son éducation, et le mit sous la conduite de Charitius ou Carin, prêtre aussi recommandable par sa sainteté que par ses talens, afin qu'il le formât également aux sciences et à la piété. Quand Sylvestre eut atteint l'âge prescrit, il entra dans le clergé de l'Eglise romaine, et fut ordonné prêtre par le pape Marcellin, avant les édits cruels publiés par Dioclétien et le César, qu'il avoit associé à l'empire. La conduite de notre Saint dans ces temps orageux, le fit universellement

estimer. Il fut témoin du triomphe que la croix remporta sur l'idolâtrie, après la victoire miraculeuse remportée par Constantin sur Maxence le 28 octobre 312.

Le pape Melchiade étant mort au mois de janvier de l'année 314, Sylvestre fut élu pour son successeur. La même année, il envoya quatre légats, deux prêtres et deux diacres, pour le représenter au concile que les évêques d'Occident tinrent à Arles. On y condamna le schisme des donatistes, qui subsistoit depuis sept ans, ainsi que l'hérésie des quartodécimans. Le concile, avant de se séparer, écrivit au pape une lettre très-respectueuse, en lui adressant les décisions qu'il avoit faites. S. Sylvestre les confirma, et voulut qu'elles fussent publiées, pour servir de règle à toute l'Eglise. Plusieurs années après, le saint Pape n'ayant pu, à cause de son grand âge et de ses infirmités, assister en personne au concile général de Nicée, tenu en 325 contre l'arianisme, il y envoya comme ses légats, Osius, Viton et Vincent, pour le représenter. Ce saint Pontife, dont le zèle et les vertus apostoliques contribuèrent grandement à la propagation du christianisme, mourut le 31 décembre de l'an 335, après avoir occupé le saint

siége vingt-un ans et onze mois. L'Eglise grecque, comme l'Eglise latine, l'honorent. Le pape Grégoire IX en recommanda le culte plus spécialement en 1227.

Avant de terminer cet Ouvrage, nous croyons devoir donner à la piété françoise, pour ce même jour, un précis de ce que les auteurs anciens les plus graves nous ont appris de S. Savinien, premier évêque de Sens, de ses Compagnons martyrs, et de sainte Colombe, vierge et martyre, honorée dans le même diocèse,

S. SAVINIEN, S. POTENTIEN et S. ALTIN, furent envoyés de Rome dans les Gaules au troisième siècle. Ils vinrent à Sens, et logèrent dans la maison de Victorin, un des principaux habitans de la ville; ils le convertirent avec plusieurs autres païens, entr'autres, Eodald et Sérotin. On a attribué à S. Savinien la fondation de l'église, dite depuis de Saint-Pierre-le-Vif. On dit que S. Potentien et S. Sérotin allèrent prêcher à Troyes, et que S. Altin et S. Eodald, après avoir passé quelque temps à Orléans, se rendirent à Chartres, et ensuite à Paris. Ils opérèrent par-tout un grand nombre de conversions; ils convertirent sur-tout S. Agoard et S. Aglibert à Créteil, près de Paris. Tous ces saints Apôtres vinrent

rejoindre S. Savinien à Sens; ils y furent martyrisés avec quelques-uns de leurs disciples, et on les honore ensemble, quoiqu'ils ne paroissent pas avoir tous souffert le même jour.

En 847, leurs corps furent levés de terre, et portés dans l'église de Saint-Pierre-le-Vif. On les cacha depuis, pour les soustraire à la fureur des Normands. En 1031, le corps de S. Savinien fut renfermé dans une châsse précieuse. C'étoit un don de Constance, femme du roi Robert, laquelle avoit obtenu des graces singulières par l'intercession du saint Martyr. On mit dans la même châsse le corps de S. Eodald, qui s'étoit trouvé avec celui de S. Savinien. Tous ces Saints sont nommés dans les anciens martyrologes, sous le 31 décembre; mais leur principale fête se célèbre le 19 octobre à Sens et à Paris.

SAINTE COLOMBE fut martyrisée en 258 ou 273. Si on suit la seconde de ces dates, on doit rapporter le martyre de notre Sainte au second voyage qu'Aurélien fit dans les Gaules, lorsqu'il remporta une victoire célèbre à Châlons. Elle souffrit à Sens, où elle est honorée avec beaucoup de dévotion. Son culte est aussi établi depuis long-temps dans le diocèse de Paris. Il y avoit ancienne-

ment dans cette ville une chapelle de son nom; S. Ouen le dit expressément dans la vie de S. Eloi. On gardoit les reliques de la sainte Martyre chez les Bénédictins de Sens; mais elles ont été dispersées par les huguenots, avec celles de plusieurs autres Saints dont la même église étoit enrichie.

PRATIQUE. Le sang chrétien ayant coulé près de trois siècles dans les différentes parties du monde, les persécuteurs mirent bas les armes, et se soumirent enfin au joug de la foi. Ce triomphe de la vraie religion sur l'idolâtrie, est bien capable d'exciter notre reconnoissance. Mais vivons-nous d'une manière conforme à la foi? la faisons-nous régner dans nos cœurs? Un de nos premiers devoirs, c'est de regarder Dieu comme le principe et la fin de toutes nos actions, et d'avoir continuellement en vue sa gloire et l'accomplissement de sa volonté. Ainsi, les jours, les heures, les momens qui composent l'année, devroient former une couronne de bonnes œuvres, digne d'être offerte à Dieu. Déplorons notre négligence à remplir ce devoir essentiel, et formons de saintes résolutions pour l'avenir; tâchons de découvrir les omissions et les fautes de l'année qui finit; prenons des mesures pour nous corriger, et pour mieux régler dans la suite les pensées de notre esprit, les mouvemens de notre cœur, et tout le cours de nos actions.

PRIÈRE. Nous vous remercions, Seigneur, des graces intérieures et extérieures dont votre bonté nous a comblés cette année, et vous demandons pardon de tous nos péchés, que nous détestons du fond de notre cœur. Faites que nous soyons plus fervens à vous servir, plus fidèles à vos loix et plus vigilans sur nous-mêmes, afin que, conduits par votre main adorable, nous arrivions au ciel, pour vous y posséder à jamais avec les Saints. Ainsi soit-il.

FIN.

627534

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Saints et des Fêtes contenus dans les quatre volumes de cet Ouvrage.

La lettre *a* désigne le premier volume, *b* le second, *c* le troisième, et *d* le quatrième.

A

S. Abachum, *a.* *Page* 81
S. Abraham et Ste Marie, *a.* 373
S Acace ou Achate, *a.* 464
S. Acepsimas, S. Joseph, &c. *a.* 379
S. Achart, *c.* 428
S. Adalbert, *b.* 126
S. Adon, archevêque de Vienne, *d.* 422
S. Agape, martyr en Palestine, *c.* 255
Ste Agape, martyre, *b.* 13
S. Agapet, *c.* 462
Ste Agathe, vierge, *a.* 174
S. Agatope, *d.* 445
Ste Agnès, *a.* 87
S Aïthilahas, *a.* 379
S. Alban, *b.* 513
S. Alexandre et S. Epimaque, *d.* 406
S. Alexandre, martyr, *b.* 121
S. Alexandre, patriarche d'Alexandrie, *a.* 278
S. Alphée, *d.* 239
S. Ambroise, *d.* 363
S. Amé, *c.* 411
S. Amphiloque, *d.* 272
S. Anastase, *a.* 94
S. André, apôtre, *d.* 306
S. André Avellin, *d.* 204

S. André Corsini, *a.* *Page* 170
S. Andronic, *d.* 47
Anges Gardiens (les saints), *d.* 6
Ste Anne, *c.* 132
Annonciation de la Sainte Vierge (l'), *a.* 431
S. Anselme, *b.* 112
S. Anthime, *b.* 147
S. Antoine de Padoue, *b.* 435
S. Antoine, patriarche des Cénobites, *a.* 69
S. Antonin, *b.* 252
S. Aphraate, *b.* 35
S. Apollinaire, *c.* 118
S. Apollinaire, évêque d'Hiéraple, *a.* 30
Ste Apollonie, vierge, *a.* 199
S. Apollonius, *b.* 100
S. Appien, martyr, *a.* 406
S. Arcadius ou Arcade, *a.* 47
S. Artème, *d.* 95
Assomption de la Sainte Vierge (l'), *c.* 237
S Athanase, *b.* 182
S. Audifax, *a.* 81
S. Augustin, apôtre d'Angleterre, *b.* 338
S. Augustin, docteur de l'Eglise, *c.* 322
Ste Avoye. *Voyez* Ste Hedwige.
S. Azade, *b.* 39

B

S. Badême, *b.* 55
S. Barachise, *a.* 454
S. Barnabé, *b.* 423
S. Barthélemi, *c.* 302
S. Barulas, *d.* 239
S. Basile-le-Grand, *b.* 441
S. Basilide, martyr de Crète, *d.* 445
S. Basilide, martyr d'Alexandrie, *b.* 518
S. Basle, *d.* 290

Ste Bathilde, *a.* *Page* 144
S. Benoît, *a.* 410
S. Bernard, *c.* 257
S. Bernardin de Sienne, *b.* 307
Ste Bertille, *d.* 184
Ste Bibiane, *d.* 322
S. Bonaventure, *c.* 70
S. Boniface, apôtre d'Allemagne, *b.* 389
S. Boniface, apôtre de Russie, *b.* 473
S. Boniface, martyr, *b.* 261
Ste Brigite, *d.* 28
S. Bruno, *d.* 20

C

S. Calixte ou Calliste, *d.* 59
S. Casimir, *a.* 308
Ste Catherine de Ricci, *a.* 220
Ste Catherine de Sienne, *b.* 168
Ste Catherine, vierge, *d.* 283
Ste Cécile, *d.* 263
S. Cécilius, *b.* 356
S. Celse, *c.* 137
S. Céolfrid, *c.* 491
S. Césaire, *c.* 315
Chaire (la) de S. Pierre, à Rome, *a.* 79
S. Charles Borromée, *d.* 175
Charles le Bon (le vénérable), *a.* 302
Ste Chionie, *b.* 13
S Chromace, *c* 219
Circoncision de Jésus-Christ (la), *a.* 1
Ste Claire, *c.* 222
S. Clément, pape, *d.* 267
S. Cléomène, *d.* 445
Ste Clotilde, *b.* 380
S. Cloud, *c.* 374
Colette Boilet (la bienheureuse), *a.* 318

Ste Colombe, *d.* *Page* 506
Commémoration des Morts (la), *d.* 159
Conception de la Sainte Vierge (la), *d.* 384
Conversion de S. Paul (la), *a.* 102
S. Corneille, pape, *c.* 432
S. Cosme, S. Damien, *c.* 505
Couronnés (les quatre), *d.* 199
S. Crespin, *d.* 128
S. Crespinien, *d.* *ibid.*
Ste Cunégonde, *a.* 304
S. Cyprien, archevêque de Carthage, *e.* 434
S. Cyprien, martyr à Nicomédie, *c.* 495
S. Cyr, martyr, *b.* 464
S. Cyriaque, *c.* 207
S. Cyrille de Jérusalem, *a.* 392
S. Cyrille, martyr, *b.* 347

D

S. Damase, pape, *d.* 398
S. Damien, *c.* 505
S. Datif, *a.* 207
Décollation de S. Jean-Baptiste, (la) *c.* 342
Ste Delphine, *c.* 507
S. Denys, évêque de Paris, *d.* 33
S. Denys l'Aréopagite, *d.* 8
S. Didyme, *b.* 154
S. Dominique, *c.* 183
S. Donatien, *a.* 292
S. Dorothée, *c.* 383

E

Ste Eanswide, *c.* 406
S. Edmond, *d.* 254
S. Edouard le Confesseur, *d.* 54
Ste Elizabeth de Hongrie, *d.* 243

Ste Elizabeth de Portugal, c. Page 33
S Eloi, évêque, d. 311
S Elzéar, c. 507
Ste Emilienne, d. 449
S. Ephrem, c. 40
S. Epimaque, d. 406
Epiphanie (l'), a. 23
S. Epipode, b. 121
S. Etienne, abbé de Cîteaux, a. 448
S. Etienne de Grandmont, a. 201
S. Etienne le Jeune, d. 295
S. Etienne, pape et martyr, c. 175
S. Etienne, premier martyr, d. 463
S. Etienne, roi de Hongrie, c. 357
S. Eucher, évêque de Lyon, d. 234
S. Eugène, évêque de Carthage, c. 61
Ste Eulalie, vierge, d. 394
S. Euloge, patriarche d'Alexandrie, c. 408
S. Euloge, prêtre, a. 354
S. Eunicien, d. 445
Ste Euphrasie ou Euphraxie, a. 229
S. Eupore, d. 445
S. Eusèbe, évêque de Verceil, d. 415
S. Eusèbe, prêtre, c. 232
S. Eustache, c. 460
S. Eustathe, c. 82
S. Evareste, d. 445
S. Evariste, d. 131
Exaltation de la Sainte Croix (l'), c. 416
S. Exupère, c. 522

F

Ste Félicité et Ste Perpétue, a. 312
Ste Félicité, et ses sept Fils, martyrs, c. 47
S. Félix de Cantalice, b. 312
S. Félix de Valois, d. 251

S. Ferdinand III, *b.* *Page* 350
S. Fidèle de Sigmaringen, *b.* 131
S. Firmin, *c.* 493
S. Flavien, archev. de Constantinople, *a.* 239
S. Flavien, martyr, *a.* 292
S. François d'Assise, *d.* 10
S. François de Borgia, *d.* 36
S. François de Paule, *b.* 6
S. François de Sales, *a.* 124
S. François Xavier, *d.* 325
Ste Françoise, veuve, *a.* 344
Frères, martyrs (les sept), *c.* 47
S. Frumence, *d.* 133
S. Fulgence, *a.* 212

G

S. Gaétan de Thienne, *c.* 200
S. Gal, abbé en Suisse, *d.* 75
S. Galmier, *a.* 283
S. Gélase, *d.* 445
Ste Geneviève, *a.* 9
S. Gérard, *c.* 486
S. Germain, évêque d'Auxerre, *c.* 144
S. Germain, évêque de Paris, *b.* 343
Ste Gertrude, *d.* 231
S. Gervais et S. Protais, *b.* 478
S. Gilles et S. Leu, *c.* 353
S. Gorgonius ou Gorgone, *c.* 383
S. Grégoire de Nazianze, *b.* 243
S. Grégoire de Nysse, *a.* 234
S. Grégoire, évêque de Tours, *d.* 236
S. Grégoire-le-Grand, *a.* 358
S. Guillaume, *a.* 37

H

Ste Hedwige, *d.* 78
Ste Hélène, *c.* 252

S. Henri II, empereur, *c.* *Page* 77
S Herménigilde, *b.* 74
S Hilaire d'Arles., *b.* 225
S. Hilaire, évêque de Poitiers, *a.* 54
S. Hilarion, *d.* 100
S. Hippolyte, évêque, docteur, *c.* 293
S. Hippolyte, soldat, *c.* 230
S. Hormisdas, *c.* 208
S. Hubert, *d.* 171
S. Hugues, évêque de Grenoble, *b.* 1
S. Hyacinthe, de l'ordre de S. Dominique, *c.* 244
S. Hyacinthe, martyr, *c.* 401

I

S. Ignace d'Antioche, martyr, *a.* 152
S. Ignace de Loyola, *c.* 151
Innocens (les saints), *d.* 479
Invention de la Sainte Croix (l'), *b.* 204
Invention de S. Etienne (l'), *c.* 180
Ste Irène, *b.* 13
S. Irénée, évêque de Lyon, *b.* 521
S. Irénée, évêque de Sirmium, *a.* 426
S. Ischyrion, *d.* 443
S. Isidore de Séville, *a.* 439
S. Isidore, laboureur, *b.* 256

J

S. Jacques, apôtre, *b.* 176
S. Jacques de Nisibe, *c.* 52
S. Jacques le Majeur, *c.* 126
S. Jacques, martyr en Numidie, *b.* 141
S. Janvier, *c.* 454
S. Jean-Baptiste (la Nativité de), *b.* 503
S. Jean Climaque, *a.* 458
S. Jean Chrysostôme, *a.* 111

S. Jean Damascène, *b.* Page 234
S. Jean de Dieu, *a.* 335
S. Jean d'Egypte, *a.* 443
S. Jean de la Croix, *d.* 277
S. Jean de Matha, *a.* 189
S. Jean de Sahagun, *b.* 431
S. Jean devant la porte Latine, *b.* 230
S. Jean-François Régis, *b.* 454
S. Jean Gualbert, *c.* 56
S. Jean l'Aumônier, *a.* 137
S. Jean le Silenciaire, *b.* 266
S. Jean l'Evangéliste, *d.* 469
S. Jean Népomucène, *b.* 281
Ste Jeanne-Françoise de Chantal, *c.* 276
S. Jérôme, *c.* 535
S. Jonas, *a.* 454
S. Joseph Barsabas, *c.* 108
S. Joseph, époux de la Sainte Vierge, *a.* 400
S. Joseph, prêtre et martyr, *a.* 379
S. Jude, *d.* 137
Ste Julie, *b.* 320
S. Julien, martyr, *a.* 292
Ste Julienne Falconiéri, *b.* 482
Ste Julitte, martyre, *b.* 464
S. Justin, martyr, *b.* 365
Ste Justine, *c.* 495

L

S. Lambert, *c.* 443
S. Large, *c.* 207
S. Laurent Justinien, *c.* 366
S. Laurent, martyr, *c.* 213
S. Léandre, *a.* 285
Ste Léocadie, *d.* 388
S. Léon-le-Grand, *b.* 59
S. Léon IX, pape, *b.* 103

S. Léon et S. Parégorius, *a.* Page 249
S. Léonard, *d.* 188
S. Leu, *c.* 353
Lidwine (la bienheureuse), *b.* 80
S. Lin, *c.* 479
S. Louis de Gonzague, *b.* 485
S. Louis, roi de France, *c.* 304
S. Loup de Troyes, *c.* 121
S. Luc, évangéliste, *d.* 83
Ste Lucie ou Ste Luce, *d.* 408
S. Lucien, prêtre et martyr, *a.* 27
S. Lucius, *a* 292

M

S. Macaire d'Alexandrie, *a.* 5
S. Macaire d'Egypte, *a.* 65
S. Magloire, *d.* 124
S. Malachie, *d.* 164
S. Mammès, *c.* 249
S. Marc, évangéliste, *b.* 136
S. Marc, pape, *d.* 26
S. Marcel le Centurion, *d.* 145
S. Marcel, martyr, *c.* 364
S. Marcien, *b.* 468
Ste Marguerite de Cortone, *a.* 262
Ste Marguerite d'Ecosse, *b.* 419
Ste Marie d'Egypte, *b.* 44
Ste Marie d'Oignies, *b.* 500
Ste Marie Madeleine, *c.* 112
Ste Marie Magdeleine de Pazzi, *b.* 326
Ste Marie, pénitente, *a.* 373
S. Marien, martyr, *b.* 141
S. Maris, Ste Marthe, &c. *a.* 81
Ste Marthe, *c.* 139
S. Martin de Tours, *d.* 207
Martyrs d'Alexandrie (les SS.), *a.* 289

Martyrs de l'Adiabène (les 120), *b.* Page 32
Martyrs de Crète (les dix), *d.* 415
Martyrs du Japon (les saints), *a.* 177
Martyrs de Sébaste (les 40), *a.* 349
S. Mathias, *a.* 269
Ste Mathilde, *a.* 369
S. Matthieu, apôtre, *c.* 466
S. Maurice, *c.* 472
S. Maxime, évêque de Riez, *d.* 292
S. Maxime, marchand, *b.* 109
S. Médard, *b.* 407
S. Melchiade, pape, *d.* 390
Ste Meuris, *d.* 434
S. Michel et les saints Anges, *c.* 524
Ste Monique, *b.* 209
S. Montan, martyr, *a.* 292

N

Naissance de N. S. J. C. (la), *d.* 452
S. Narcisse, *d.* 142
Nativité de la Sainte Vierge (la), *c.* 378
S. Nazaire, *c.* 137
S. Némésion, *d.* 433
S. Nicandre, *b.* 468
S. Nicéphore, martyr à Antioche, *a.* 195
S. Nicéphore, patr. de Constantinople, *a.* 365
S. Nicet, *d.* 346
S. Nicétas, *c.* 426
S. Nicétas, abbé en Bithynie, *a.* 417
S. Nicièce. *Voyez* S. Nicet.
S. Nicolas, évêque, *d.* 360
S. Nicolas de Tolentin, *c.* 391
S. Nil, anachorète, *d.* 220
S. Nil le Jeune, *c.* 499
S. Norbert, *b.* 396
Notre-Dame des Neiges (la Dédicace de), *c.* 194

O

Ste Olympiade, *d.* *Page* 426
S. Omer, *c.* 385
S. Optat, *b.* 412

P

S. Pacôme, *b.* 271
S. Pambon de Nitrie, *e.* 371
S. Pantaléon, *c.* 134
S. Pantène, *c.* 30
S. Paphnuce, *c.* 403
S. Parégorius, *a.* 249
S. Paschal Baylon, *b.* 288
S. Patrice, *a.* 387
S. Paul, apôtre, *b.* 541
S. Paul, évêque de Constantinople, *b.* 403
S. Paul, hermite, *a.* 59
S. Paul le Simple, *a.* 298
Ste Paule, veuve *a.* 119
S. Paulin, évêque de Nole, *b.* 492
Ste Perpétue et Ste Félicité, *a.* 312
S. Philéas et S. Philorome, *a.* 165
S. Philippe, apôtre, *b.* 176
S. Philippe Béniti, *c.* 295
S. Philippe, évêque d'Héraclée, *d.* 109
S. Philippe de Néri, *b.* 332
S. Philogone, *d.* 436
S. Philorome, *a.* 165
S. Phocas, *c.* 12
S. Pie v, *b.* 217
S. Pierre, apôtre, *b.* 526
S. Pierre-aux-Liens, *c.* 172
S. Pierre Célestin, *b.* 300
S. Pierre Chrysologue, *d.* 343

S. Pierre d'Alcantara, *d.* Page 87
S. Pierre, évêque d'Alexandrie, *d.* 286
S. Pierre de Lampsaque, *b.* 277
S. Pierre de Luxembourg, *c.* 20
S. Pierre de Sébaste, *a.* 34
S. Pierre de Tarentaise, *b.* 239
S. Pierre Gonzalez, *b.* 83
S. Pierre Nolasque, *a.* 147
S. Placide, *d.* 17
S. Platon, *b.* 18
S. Polycarpe, *a.* 106
Ste Potamiène, *b.* 518
S. Potentien, *d.* 505
S. Pothin, *b.* 372
Ste Praxède, *c.* 110
Présentation de la sainte Vierge (la), *d.* 257
S. Primole, *a.* 292
S. Probe, *d.* 47
S. Procle, *d.* 120
S. Prosper d'Aquitaine, *b.* 509
S. Protais, *b.* 478
S. Prote, *c.* 401
Ste Pulchérie, *c.* 393
Purification de la sainte Vierge (la), *a.* 159

Q

S Quentin, *d.* 148
S. Quirin, *b.* 385

R

S. Raimond Nonnat, *c.* 349
S. Remi, archevêque de Reims, *d.* 1
S. Rénus, *a.* 292
S. Robert, *b.* 162
S. Romain, martyr, *d.* 239
S. Romain, martyr à Rome, *c.* 211

S. Romuald, *a.* *Page* 183
Ste Rose de Lima, *c.* 346
S. Ruf, martyr, *d.* 431

S

S. Sabas, abbé en Palestine, *d.* 350
S. Sabas le Goth, *b* 68
S. Sabin, évêque d'Assise, *d.* 501
S. Sadoth, *a.* 254
S. Saens, *d.* 229
S Saturnin, S. Datif, &c. *a.* 207
S. Saturnin, évêque de Toulouse, *d.* 303
S. Saturnin, martyr de Crète, *d.* 445
S. Savinien, *d.* 505
S. Sébastien, martyr, *a.* 83
Sept Frères, martyrs (les), *c.* 47
S. Sérénus, *a.* 265
S. Siméon, évêque de Jérusalem, *a.* 246
S. Siméon, évêque de Séleucie, *b.* 92
S. Siméon Stylite, *a.* 17
S. Siméon Stylite, dit le Jeune, *c.* 361
S. Simon, S. Jude, *d.* 137
S. Sisoès ou Sisoy, *c.* 25
S. Smaragde, *c.* 207
S. Spérat, *c.* 86
S. Spiridion, *d.* 411
S. Stanislas Kostka, *d.* 225
S. Sylvestre, *d.* 503
Ste Symphorose et ses sept Fils, *c.* 90
Ste Synclétique, *a.* 224

T

S. Taraise, *a.* 272
S. Taraque, *d.* 47
Ste Thècle, avec S. Timothée, *c.* 255
Ste Thècle, vierge et martyre, *c.* 481

Ste Thée, *d.* *Page* 434
Ste Théodore, martyre, *b.* 154
S. Théodore, surnommé Tyron, *d.* 201
S. Théodoret, *d.* 115
S. Théodose le Cénobiarque, *a.* 40
S. Théodote, *b.* 293
S. Théodule, *d.* 445
S. Théophane, *a.* 258
Ste Thérèse, *d.* 62
S. Thibaut, *c.* 1
S. Thomas, apôtre, *d.* 438
S. Thomas d'Aquin, *a.* 323
S. Thomas de Cantorbéry, *d.* 483
S. Thomas de Villeneuve, *c.* 447
Ste Thrasille, *d.* 449
S. Tiburce, *c.* 219
S. Timothée, S. Agape, &c. *c.* 255
S. Timothée, évêque, martyr, *a.* 99
S. Tite, disciple de S. Paul, *a.* 14
Toussaints (la), *d.* 152
Transfiguration de N. S. J. C. (la), *c.* 196
S. Turibe, *a.* 420

U

S. Ulric, *e.* 15
Ste Ursule, *d.* 97

V

S. Valérien, *c.* 364
S. Valery, abbé, *d.* 402
Ste Véronique, *a.* 51
S. Victoric, *a.* 292
S. Vincent Ferrier, *b.* 23
S. Vincent, martyr, *a.* 90
S. Vincent de Lérins, *b.* 323

S. Vincent de Paul, *c.* *Page* 94
Visitation de la Sainte Vierge (la), *c.* 7

W

S. Wenceslas, *c.* 518
S. Wilfrid, *d.* 52
S. Willibrord, *d.* 192

Y

S. Yves, *b.* 316

Z

S. Zachée, *d.* 239
S. Zéphirin, *c.* 312
Ste Zite, *b.* 88
S. Zotique, *d.* 445
S. Zozime, *d.* 431

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

On trouve chez B. Warée, Libraire, quai des Augustins, n°. 20, à Paris, les articles suivans :

Année apostolique (l'), ou Méditations pour tous les jours de l'année, par l'abbé Duquesne. *Paris*, 1792, 12 vol. *in*-12, reliés. 30 fr.

Dictionnaire apostolique à l'usage de MM. les Curés de la ville et de la campagne, par le P. Hyacinthe de Montargon. *Paris*, 1767. 13 vol. *in*-8. rel. 78 fr.

Epitres et Evangiles des dimanches et fêtes de toute l'année, avec de courtes réflexions. *Paris*, les libraires associés, 1 vol. *in*-12, rel. 2 f. 50 c.

Les mêmes, par Mesenguy, 1 vol. petit *in*-12, relié en parchemin. 90 c.

Esprit de S. François de Sales (l'), par M. B. C. docteur de Sorbonne. *Paris*, 1747, 1 gros vol. *in*-8. rel. 6 fr.

Evangile (l'), médité jolie édition, 8 vol. *in*-12, rel. 24 fr.

Histoire de la sainte Bible, par le sieur de Royaumont. *Lyon*, 1800, 1 vol. *in*-12, avec des fig. en bois. 2 fr. 25 c. rel.

Histoire ecclésiastique, par Fleury, 36 vol. *in*-4. rel. 96 fr.

La même, avec la table, 37 vol. *in*-4. rel. 108 fr.

La même, 36 vol. *in*-12, reliés. 80 fr.

Histoire de l'Eglise, par l'abbé de Berault-Bercastel. *Paris*, *Moutard*, 24 vol. *in*-12, rel. 72 fr.

Œuvres de Nicole. *Paris*, 24 vol. *in*-12, rel. 42 fr.

Paroissien romain (le), lat et franç contenant l'office divin des dimanches et fêtes. *Paris*, les libraires associés, 1789, *in*-12, rel. 3 fr.

Le même, lat. et franç. à l'usage de Paris et de Rome, petit *in*-12, rel. 2 fr.

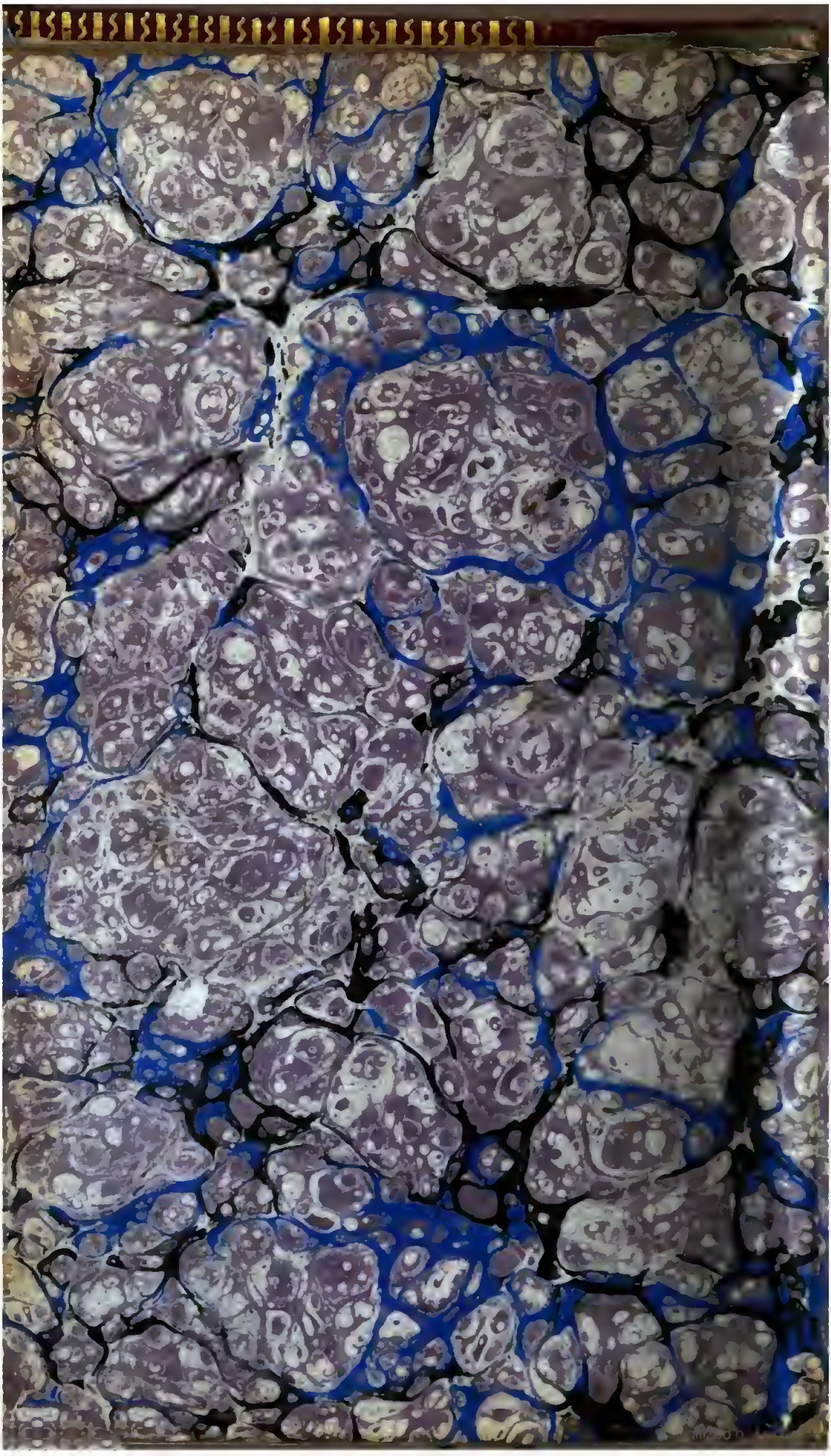
Le même. *in*-12, rel. 3 fr.

Sermons de Bourdaloue, édition de *Paris*, 18 vol. *in*-12, reliés. 48 fr.

Sermons de Massillon, édition de *Paris*, 15 vol. *in*-12, reliés. 45 fr.

Le même Libraire a aussi un assortiment de Pères de l'Eglise, grecs et latins, éditions des Bénédictins, et les meilleurs commentateurs.

Il vend et achète tous les Ouvrages de ce genre, et fait des envois dans les départemens et à l'étranger. Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.



P. L.